

**J'entends le bruit
des ailes qui
tombent (French
Edition)**

Gipsy Paladini

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Thriller

GIPSY PALADINI

J'ENTENDS LE BRUIT
DES AILES
QUI TOMBENT



Droits d'auteur © 2015 Gipsy Paladini

Tous droits réservés

ISBN : 979-10-94980-01-9

À ma fille, Dahlia,

Source intarissable d'amour et d'inspiration

C'est un monde alvéolé. Il cache un cœur creux.

[...]

*Là, dans l'obscurité totale, le temps n'a aucun sens.
Le présent recouvre imparfaitement le passé, il n'épouse pas chacun
de ses points. Les choses tombent et meurent, se décomposent et
créent de nouvelles couches qui épaississent la croûte de la surface et
ajoutent une autre fine membrane pour couvrir ce qui gît dessous, de
nouveaux mondes sur les restes de l'ancien. Jour après jour, année
après année, siècle après siècle, les couches se superposent et les
imperfections se multiplient. Le passé ne meurt jamais vraiment. Il
est là, il attend, sous la surface de notre aujourd'hui.*

John Connolly, Le pouvoir des ténèbres

*Wherever you move
I hear the sounds of closing wings
of falling wings*

*Peu importe où tu bouges
J'entends le bruit des ailes qui se ferment
Des ailes qui tombent*

Leonard Cohen, Beneath My Hands

**La force d'une légende ne réside pas dans son
authenticité, mais dans la foi que l'on fonde en
elle**

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre 1 1969

Chapitre 26

Chapitre 29

Chapitre 46

Chapitre 37

Chapitre 20

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 93

Chapitre 30

Chapitre 33

Chapitre 30

Chapitre 39

Chapitre 80

Chapitre 89

Chapitre 80

Épilogue 89

Chapitre 40

Chapitre 43

Chapitre 40

Chapitre 23

Chapitre 20

New York, 1969

— Je suis la meilleure suceuse de New York ! Et peut-être même des États-Unis, avait-elle ajouté, mais je crois que je me dispute la place avec une *sister* de Chicago.

Son rire avait claqué comme une gifle.

— C'est une question de mo-ti-va-tion. Les filles de nos jours manquent de vigueur. Trop de mecs, trop de stress au boulot : elles n'ont pas le cœur à l'ouvrage.

Assis dans la baignoire, le poignet tailladé, il soupira au souvenir de cette soirée, leur première.

Les tétons tressautants, elle s'était penchée et avait gloussé :

— Prêt pour une petite virée, *white boy* ?

Son corps musclé avait disparu sous la table, ondulant comme une couleuvre dans un fourré.

À la vue du sang qui avait giclé sur les murs en un éventail de gouttelettes écarlates, son visage se rembrunit. Il tenta de s'accrocher à l'image de Maisé, mais elle n'était plus qu'une forme éthérée.

Des chuchotements lui parvinrent aux oreilles. Il ne les voyait pas encore, mais il les sentait. Tout près. Ces ombres familières qui rôdaient, ces voix tourmentées et obsédantes qui l'assaillaient. Il avait cru qu'au fil des ans, elles s'atténueraient, qu'à la cicatrisation progressive de ses blessures, elles finiraient par disparaître. Or les mois s'étaient écoulés, puis les années, et elles étaient toujours présentes, comme une douleur lancinante, une marque indélébile du passé.

La lame de rasoir lui échappa et atterrit sur le tas de vêtements qui gisait éparés sur le sol. Il sentait la vie s'affoler dans ses veines, son cœur s'alarmer, ses nerfs se tendre. Seul son esprit semblait apaisé, comme s'il savait que lutter n'avancerait à rien. Il avait fait le pas : le destin n'était plus entre ses mains.

— Alors t'es où, salope ? hurla-t-il aux ténèbres.

Mais la mort ne se montrait toujours pas. Il voulait voir sa gueule pour pouvoir lui cracher dessus, cette chienne qui avait emporté maints collègues, cette traîtresse qui se tapissait dans l'ombre, attendant un moment d'inattention pour envahir l'air de sa cape obscure et happer au passage les âmes qui s'offraient à elle.

Le sang continuait de s'écouler. Sa respiration se faisait plus

difficile. Pourtant il se sentait bien. La faïence glacée était à présent tiède, agréable. Il trempa les mains dans la substance rouge et poisseuse, puis les plaqua sur son visage.

C'est ça la vie ? se dit-il. Ce sang ? C'est ça qui fait qu'on aime, qu'on vit, qu'on rit, qu'on pleure, qu'on tue ?

Une douleur lui électrisa le corps. Il se redressa.

La sensation n'était plus si plaisante. Chaque bouffée d'air lui arrachait les poumons. Il chercha à tâtons son paquet de cigarettes. La main tremblante, il en extirpa une qu'il peina à allumer. Puis il tira longuement dessus, appréciant le goût du sang mêlé à la nicotine.

Quatre ans.

Quatre laborieuses années avaient filé depuis la perte de son collègue. Pas un jour ne passait sans qu'il n'y pense, pas une heure ne s'écoulait sans qu'il ne croie entrevoir son regard dans le miroir, surprendre son ombre dans la rue ou entendre sa voix au milieu de la foule.

Il s'était démené pour tenir le coup, mais il y a cinq mois, il avait craqué.

C'était un groupe d'adolescents qui en avait fait les frais, un trio imbibé qui comme tous les petits cons de leur âge avaient voulu jouer les malins et l'avaient asticoté. Les rires et les moqueries s'étaient tus lorsqu'ils avaient surpris le Colt Python pointé dans leur direction. Après les avoir attachés aux sièges de leur voiture, il les avait gavés de bière jusqu'à ce que le stock de canettes trouvé dans le coffre se tarisse. La plaisanterie s'était conclue par deux comas éthyliques et une crise de nerfs. Rien d'alarmant à priori. Sauf que l'une des « victimes » était le petit-fils du juge Rothman, un type arrogant et tyrannique qui n'avait pas apprécié de voir à la une des journaux la photo d'un membre de sa famille, le nez fourré dans une plaque de vomis.

Sa vue se troubla. Saisi de malaise, il perdit connaissance.

Quand il rouvrit les yeux, sa cigarette lui brûlait les lèvres. Il grimaça en la décollant, puis la jeta au loin d'une pichenette de l'index.

Merde, il y a du sang partout, nota-t-il en suivant les longues traînées sur les rebords de la baignoire.

Il secoua la tête pour ne pas perdre pied, mais il sentait que ses forces l'abandonnaient. Gagné par la panique, il regarda autour de lui à la recherche d'une issue, d'une manière de revenir en arrière. Quand il réalisa qu'il était pris au piège, il se mit à rire. Les murs de la pièce se refermaient sur lui, des ombres malintentionnées tournaient dans les airs barbouillés de sang entamant une danse macabre qui se transforma en tourbillon et bientôt enivra son esprit, l'invitant à rire, pleurer, gémir, hurler, puis à rire à nouveau encore et encore.

Une sonnerie lancinante déchira l'obscurité.

Surpris, il se figea.

Le hurlement se répéta, suscitant un timide battement de cils.

Au troisième appel, il bougea la tête. La pièce baignait dans un silence étouffant et les ombres avaient disparu. Renfrogné, il jeta un oeil suspicieux au téléphone. La quatrième sonnerie l'extirpa définitivement de sa léthargie.

Il agrippa le combiné de sa main valide, et maugréa :

— Ouais ?!

— Al ?

Et comme il ne répondait pas :

— Al Seriani ?

Entendre son nom dans les ténèbres lui laissa une étrange impression, comme s'il réalisait qu'il était bien réel.

— Ça dépend de qui le demande, fit une voix qu'il ne reconnut pas bien qu'elle sifflât entre ses lèvres.

— Tom Brandy, Police criminelle de Providence.

Le nom lui disait vaguement quelque chose.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— On a embarqué quelqu'un sur les lieux d'un crime et il te réclame.

— Moi ?

— Non, le pape, mais il était pas dispo, t'étais le deuxième sur la liste.

Al ne releva pas l'ironie.

Il se souvenait maintenant de Tom Brandy. Il y a un bail, un dealer de came l'avait mené dans les jambes de celui-ci, enfin plus précisément entre celles de sa femme. Tout le district était passé avant lui, mais c'était sur Al qu'il avait choisi de déverser sa rancœur. C'était souvent l'effet qu'il faisait aux gens.

— Qui ça ? bredouilla Al.

Le nom jaillit dans son cerveau comme une balle, se cogna contre les parois et ouvrit une porte qu'il croyait fermée à jamais, une porte derrière laquelle croupissaient de vieux fantômes qui déjà remuaient pour se faufiler dans l'embrasure et lui bouffer la cervelle.

— Tu plaisantes ?

— Bien sûr, ici radio « flic en détresse », vous venez de gagner un merveilleux voyage sur l'île de *Tumfaischiergroscon* avec la personne de votre choix.

— J'aime bien l'intention, la destination, un peu moins.

— Je vois que tu fais autant le mariole que le suspect. Vous devez descendre de la même lignée de dégénérés. En tout cas, magne-toi le cul ou on se le farcit pour Thanksgiving.

— Ben, qu'est-ce que t'as fait des cours de politesse que je t'avais

offerts ?

Le dé clic du téléphone lui répondit.

Décidément la pilule avait du mal à passer.

Le cœur affolé, Al s'efforça de se remettre les idées en place. L'espoir lui titillait l'estomac et il n'eut soudain plus qu'une envie : sortir de la baignoire, quitter la pièce, courir dans la rue pour crier qu'il était là, bien en vie, que ces lâches n'avaient pas réussi à se débarrasser de lui.

Revigoré par cet afflux de bonne humeur, il s'appuya sur ses poignets pour relever ce corps qui lui échappait. Aucun muscle ne réagit. Il fit une nouvelle tentative, parvint à avancer son torse de moitié, mais ses forces finirent par le lâcher. Sa tête bascula à l'avant. Son visage se cogna à la faïence. Le sang jaillit de son arcade sourcilière et l'aveugla.

La gorge chargée de râles, il se frotta les yeux.

Quand enfin il parvint à percer l'obscurité, une femme était assise sur le bord de la baignoire. Moulée dans une robe écarlate, les lèvres ourlées de pourpre, elle le fixait droit dans les yeux en souriant.

Al grogna, pas vraiment surpris.

Il avait toujours su que la Mort aurait l'allure d'une putain.

La route fut longue jusqu'à Providence. Longue et déserte. Pas un véhicule ne croisait son chemin. Aucun rai de phare à l'horizon ne venait troubler la nuit. Les pointillés se succédaient, monotones et hypnotiques, se muant sous l'impulsion de la vitesse en une bande blanche et uniforme qui s'enfonçait dans les ténèbres.

Al se surprit à plusieurs reprises à somnoler, mais dès qu'il ouvrait les yeux, la voiture suivait son interminable plongeon dans l'obscurité.

Il jeta un coup d'œil dans le rétro. Une ombre blanche comme un fantôme le salua. Il émit un cri de stupeur qui se transforma en un gémissement déchirant lorsqu'il se rendit compte que c'était son propre reflet qu'il contemplait. Une longue plainte aiguë s'arracha de sa poitrine pour fendre l'air, renvoyée au loin par un coyote avant d'être absorbée par la nuit.

Il poursuivit le reste du chemin comme dans un rêve.

Il se sentit soudain faible lorsqu'il se trouva face au poste de police de Providence. Faible, seul et effroyablement démuni. Cela faisait cinq mois qu'il n'avait pas approché d'établissement policier, cinq mois qu'il traînait dans les quartiers mal famés, de bars en bars, puis de ruelles en ruelles quand il avait fini par être banni de ceux-ci.

Depuis l'émergence de ses insomnies voici trois ans, il vivait dans un éternel semi-coma, reposant ses souffrances dans le coin acculé d'une impasse crasseuse, là même où son corps, dévasté par l'ivresse, s'était écroulé. La situation avait empiré depuis qu'on l'avait suspendu. Flic, c'était la seule chose qu'il savait faire. Lui retirer son insigne, c'était lui retirer son âme.

Des frissons lui parcoururent le corps alors que le fourmillement des flics en alerte lui parvint aux oreilles. Fébrile, il se coinça une cigarette au coin de la bouche, gratta une allumette sur son ongle, mais le vent, qui s'était levé, annihila ses tentatives d'en faire jaillir une étincelle. Un tourbillon de colère le prit aux tripes. Extirpé de sa léthargie, il trouva le courage de franchir le seuil.

Une horde de flics flanqués de la racaille habituelle évoluait dans les couloirs. Des regards le balayaient de temps à autre, mais aucun d'eux ne s'arrêta sur lui.

Il faillit faire demi-tour, pensant qu'il avait peut-être rêvé, personne

ne l'attendait plus nulle part, quand une voix résonna au milieu du chaos. Al parcourut la pièce des yeux et repéra dans une salle annexe un grassouillet qui lui faisait signe de la main. Il ne l'avait pas vu depuis sept ans et eut du mal à le reconnaître.

— Putain, Buckley, ta nana en avait sa claque de les porter alors t'as pris la relève, dit-il en louchant sur l'énorme masse de graisse qui cernait celui-ci.

L'inspecteur Dennis Buckley avait une femme dont le passe-temps favori était d'être enceinte. Aussi longtemps qu'il s'en souvint, Al ne l'avait jamais vue autrement que les pieds en canard, le visage rosi par les bouffées de chaleur.

En guise de salutation, Al lui enfonça le poing dans le ventre. Sa main disparut aussitôt, aspirée par ce mollusque informe, avant d'être recrachée comme un vulgaire pépin.

— Alors Buck, comment vont les quatre morveux ?

La question rendit son collègue nostalgique.

Al s'attendait à ce qu'il réplique, mais une voix nasillarde s'en chargea :

— On voit que t'as raté des épisodes, Seriani, la grosse en est à son huitième.

La voix provenait de Liam Callahan qui se tenait appuyé contre le chambranle de la porte, les bras croisés. Encore plus maigre que dans ses souvenirs, Callahan flottait dans un costume en flanelle beige. Malgré sa fragilité osseuse apparente, il était réputé pour sa solide poigne et sa prédisposition à la castagne.

Callahan faisait équipe avec Buckley depuis une vingtaine d'années. Leur apparence physique ainsi que leur indissociabilité leur avaient valu le surnom de Laurel et Hardy.

— J'étais justement en train de parler des rondeurs appétissantes de ton coéquipier, l'avisa Al.

— Et t'as pas vu la femelle..., lui souffla à l'oreille Callahan. À côté d'elle, Buckley, c'est Twiggy¹.

— Qu'est-ce que t'as dit ? siffla l'intéressé.

— J'ai dit que c'était parce que tu me suçais toute mon énergie, répondit Callahan, cette fois-ci à voix haute.

Il gratifia Al d'un clin d'œil tandis que Buckley remontait son pantalon en bougonnant.

— Oh, mais y a du beau monde ici et j'suis pas invité ! s'exclama quelqu'un derrière eux.

Al se retourna et buta contre le sourire charmeur de Flynn. Contrairement à ses collègues, ce dernier n'avait pas changé. Grand, mince, élégant, il arborait toujours sa moustache, une fine ligne de poils chichement coupés dont son surnom tirait son origine.

Al les regarda chahuter et ne put s'empêcher de penser à son propre

district. Prenez les flics d'un poste, vous aurez les flics de tous les postes : les mêmes histoires, le même courage, les mêmes divergences... c'est juste les noms qui changent.

Après une brève inspection du New-Yorkais, Flynn émit un sifflement.

— Les vacances au soleil t'ont réussi, Seriani.

Décidément les nouvelles se répandent plus vite chez les flics que chez une armada de concierges, se dit Al. Après sa petite partie improvisée avec les adolescents, le procureur avait jugé préférable qu'il se fasse oublier un temps, aussi lui avait-on réservé un billet pour Hawaï. Un aller simple.

— J'ai raté l'avion, expliqua Al.

— C'est pour ça que j'ai pas reçu de carte postale ?

— Ouais, j'ai pensé que tout ce soleil allait altérer mon teint de porcelaine.

Laurel et Hardy se frappèrent les cuisses de la paume de la main en riant aux éclats.

Mint apparut à son tour. C'était un balaise de quatre-vingt-dix kilos qui avait eu son heure de gloire sur le ring dans les années quarante. Un coup vicieusement placé l'avait un jour laissé sur le tapis, anéantissant ses espoirs de carrière.

L'allure fantomatique de Al lui fit hausser les sourcils.

— J'ai vu qu'ils tournaient une pub pour les nouvelles Kellogg's... Ils cherchent des figurants qui respirent la joie de vivre. Tu veux que je t'inscrive ?

Le rire du gros et du maigre reprit de plus belle, et se répercuta sur les autres flics. Au début mal à l'aise sous cet assaut de railleries, Al finit par se laisser gagner par l'euphorie.

— Bah, j'voudrais pas piquer le boulot aux vrais acteurs.

— C'est vrai que t'as bonne mine, lui dit un autre, on assaisonne les hot-dogs au LSD dans ton bled ?

Un nouveau déferlement de rires secoua la pièce.

Étrangement, toutes ces conneries de flics lui firent du bien. Un peu comme une main tendue dans le brouillard.

— Mais j'imagine que t'as pas fait tout ce chemin pour tailler une bavette avec tes collègues, argua Callahan.

— Nan, les slips et les poils, c'est pas trop mon truc.

— Tu sais pas ce que tu perds, assura Buckley en se frottant le torse parsemé d'une toison noire et drue. C'est comme une *Sugar Daddy*... t'y goûtes une fois, tu peux plus t'en passer.

— C'est pour ça que je préfère pas essayer. Si je devenais accro, ta nana risquerait de pas apprécier.

Puis comme si l'imagination avait tari les esprits, la conversation prit du mou et finit par se coucher sur des banalités. Certains

commençaient à se gratter le nez, d'autres regardaient leur montre. C'était partout pareil. Les flics ne tenaient pas en place ; ils avaient toujours quelque chose à faire quelque part et se prendre quinze minutes de pause, c'était déjà un luxe.

— Suis-moi, dit Callahan en l'invitant de l'index.

Al lança un signe d'adieu de la main, eut droit à quelques dernières remarques sur son aspect resplendissant puis disparut dans un couloir étroit qui étouffait sous un nuage de fumée.

— Au fond, à droite, lui indiqua son collègue.

Puis après une hésitation :

— Tom n'était pas chaud pour te prévenir. Il t'a appelé en pensant que tu viendrais pas... d'ailleurs, t'es culotté d'être là.

Al sourit d'un air contrit. Callahan l'imita.

— Il avait prévu de la cuisiner sec, tu sais. Histoire de.

Al acquiesça.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Une nana qu'on a dérouillée dans son appartement.

— Elle est morte ?

— Dans l'état où on l'a trouvée, valait mieux pour elle.

Les deux flics échangèrent un regard las, puis Al désigna la cellule du fond.

— Elle était là-bas ?

— Couverte de sang, dans un coin, toute remuée.

— Vous en avez tiré quelque chose ?

— À ton avis ?

Callahan fouilla les yeux de Al pour mesurer sa réponse. Le manège de son collègue lui arracha un ricanement. Les flics ne pouvaient pas s'empêcher d'être flics, même quand ils jouaient la carte de l'amitié. Il ne lui fit pas le plaisir de répondre. Après lui avoir offert un sourire averti, il le gratifia d'une tape dans le dos puis s'éloigna.

Al savait qu'elle n'avait rien donné. Après tout, ils faisaient partie de la même race de clebs, de celle qui boufferait la moitié de la planète avant de lâcher le moindre morceau.

— Alors t'as laissé tomber le râteau et t'as repris la tondeuse ?

Al ne put s'empêcher de s'esclaffer à sa propre remarque.

Assise sur une banquette au fond de la cellule, les bras enroulés autour des jambes, Sheila leva les yeux au ciel.

C'était une prostituée avec laquelle il avait un temps entretenu une relation houleuse et qui avait tout abandonné pour s'enfuir avec une nana voici quatre ans. La minirobe qui se donnait un mal de chien pour couvrir son derrière ne laissait aucune équivoque quant à la reprise de ses bonnes vieilles habitudes.

— Ta délicatesse m'avait manqué, souffla-t-elle en se redressant.

Le gros plan de ses jambes fit frémir les orteils du flic. Bon Dieu, ce que celles-ci lovées autour de sa taille lui manquaient.

Sheila secoua ses cheveux et laissa la manche de sa robe glisser sur son épaule, comme elle avait autrefois coutume de le faire.

Il ne l'aurait pas reconnu publiquement, mais il était content de la revoir, et l'étincelle furtive qu'il entrevit dans son regard avant qu'elle ne le détournât prêtait à penser que le sentiment était partagé. Dans cette tourmentée fin de décennie, cette perpétuelle cohue qui ébranlait le monde, c'était toujours agréable de croiser un visage familier.

Al remonta le col de sa veste et lui demanda :

— T'avais personne d'autre à appeler ?

Sheila balança la tête en arrière, espérant avoir l'air détaché.

— Faut croire que non.

— Et Marlène ?

Al savait qu'en mentionnant la femme qu'elle avait choisie de suivre après l'avoir plaqué il s'engageait sur une route minée, mais il tenta quand même le coup. Sheila avait effectivement chargé le bitume, aussi dit-elle froidement :

— Les hommes et les femmes, c'est du pareil au même. Ils ne cherchent qu'à vous utiliser.

Cette fois-ci, elle releva la tête et, dans son regard, Al retrouva la Sheila d'antan, celle qui lui sautait dessus en le traitant de fils de pute, lui jurant qu'elle lui arracherait les yeux, le cœur et les couilles la prochaine fois qu'elle le chopait en pleine nuit en train de la tripoter.

— C'est pour ça que t'es revenue ?

La conversation qui tournait en interrogatoire commençait à agacer

Sheila.

— J'ai essayé de fuir le passé, mais j'imagine qu'il nous retrouve toujours...

Al médita cette réflexion et finit par acquiescer.

— Et moi dans tout ça ?

— Toi ? dit-elle en sautant sur ses pieds. Disons que t'es pas pire que les autres, pas mieux non plus, mais au moins avec tézigue on sait à quoi s'en tenir.

— Je prendrai ça comme un compliment.

— Fais comme tu veux.

Sheila se balançait jusqu'à lui pieds nus, ses escarpins à la main. Une fois à ses côtés, il eut tout le loisir de l'observer. Des cheveux blond platine, qui formaient de délicates vaguelettes et échouaient sur ses épaules, entouraient un visage peu maquillé qui la faisait paraître plus jeune qu'elle ne l'était. De longs cils ombrèrent ses yeux foncés qui rivalisaient sur le monde un regard chargé de défiance. On aurait dit une actrice des années quarante, une Lana Turner dans *le facteur sonne toujours deux fois*, en un peu plus blindée peut-être, un peu plus usée par la vie.

Le parfum de la prostituée mêlé aux effluves pimentés de sa transpiration vint lui taquiner les narines. Al prit une profonde inspiration et lui dit :

— Alors, je t'ai manqué ?

Sheila fit la moue.

— Autant qu'une grosse verrue sur le nez.

Elle devait néanmoins reconnaître qu'elle ressentait une attirance malsaine envers cet homme qu'elle avait tant haï. Il faut dire qu'à l'époque, elle était remontée contre tous ces gros dégueulasses qui venaient jouir en elle. À croire qu'avec l'âge, bien qu'elle flirtât à peine avec la trentaine, et certainement l'expérience, on devenait moins susceptible.

Ils s'observèrent un long moment, séparés par les barreaux de la cellule.

— Tu m'offres pas une cigarette ? fit Sheila au bout d'un moment.

Un sourire sur les lèvres, Al en extirpa une de son paquet, l'alluma et la lui glissa entre les lèvres. Sheila en profita pour le détailler. Ses cheveux noirs étaient rabattus en arrière ; une mèche rebelle lui voilait un œil et formait une ombre sur son visage émacié. Une violence contenue brillait dans ses yeux, remplacée de temps à autre par un désir ardent, qui laissait présager des ébats mouvementés. Ses goûts vestimentaires n'avaient pas changé : pantalon noir et chemise blanche débraillée. Il avait conservé son feutre qu'il aimait porter bas sur le front pour observer les autres à leur insu. Pour le moment, il le serrait entre ses doigts comme un nostalgique s'accrochant au passé.

Son imperméable avait été troqué pour un trois-quarts en cuir noir. Son visage paraissait plus marqué. Sans doute étaient-ce les sillons autour de sa bouche, creusés par la lassitude, qui donnaient cette impression. Elle ignorait ce qu'il avait fait ces dernières années, mais elle avait le sentiment que le destin ne lui avait pas chanté que des berceuses.

— T'as pas l'air au mieux de ta forme, marmonna-t-elle finalement en aspirant la fumée.

Al détourna les yeux et tira sur sa manche.

Enivrée par l'effet de la nicotine, Sheila ne remarqua pas son manège. Elle souffla la fumée et plissa les yeux.

— Satané de flics ! L'autre brûle de lieutenant de mes deux m'a supprimé mon paquet.

— Il se faisait peut-être du souci pour ta santé.

— Tu parles ! Et une pute sans clope, c'est comme un flic sans arme, elle est bonne à rien.

Elle partit d'un petit rire qui éveilla une lueur taquine dans son regard. Al crut y apercevoir l'ombre dansante de la petite fille qu'elle avait été.

Sheila termina sa cigarette et l'écrasa sur le mur.

— Bon, tu me sors de ce trou, j'ai besoin de pisser.

— Tu vas finir par t'abîmer les lèvres à force de parler aussi mal.

Sheila pouffa. Ces paroles de camionneur sur ses lèvres généreuses, ça rendait dingues ses clients.

— S'il vous plaît, monsieur l'inspecteur, susurra-t-elle alors, midinette, auriez-vous l'obligeance de m'ouvrir la cellule ?

Al fronça le nez.

— T'as raison, je préfère la version trash.

Après avoir introduit la clé dans la serrure, il tira la grille et s'effaça pour la laisser passer.

Le cœur battant, ils quittèrent l'établissement côte à côte et se dirigèrent vers le parking. Ils n'eurent pas la patience d'atteindre le véhicule. Al la prit contre un arbre en retrait du poste.

Ils s'écroulèrent peu de temps après, défaits et grisés, et Al se dit que si les gens baisaient plus souvent, le Monde vivrait finalement en paix.

— On voit que t'as ratissé des pelouses pendant un temps, t'as perdu la main.

— T'entends quoi par là ?

— Que tu baisses moins bien qu'avant.

— Que veux-tu... je manque de motivation quand je suis pas payée.

Sheila étendit son bras au-dessus de Al, lui chatouillant au passage les narines avec ses tétons. Elle prit une cigarette dans le paquet du flic, puis après avoir rejeté la couverture d'un coup de pied agacé, elle fit claquer son Zippo.

Al huma l'odeur d'essence et grimaça. Il ne s'habituaît pas aux bibelots modernes. Le tabac n'avait pas le même goût grillant avec une allumette qu'avec cette breloque d'acier.

— T'es quand même moins en colère qu'avant, dit-il.

— Te fie pas aux apparences.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que si j'étais toi, je baisserais pas ma garde.

Elle tira rageusement sur sa cigarette et balança ses jambes hors du lit.

— Je m'ennuie, dit-elle en enfilant sa culotte.

Elle glissa ses pieds dans des escarpins et se déhancha jusqu'à la télé. Aucune des trois chaînes disponibles ne semblait à son goût. Elle s'acharna quelques secondes sur les boutons puis émit un gémissement.

D'un coup de poing, elle éteignit le poste et écrasa le mégot sur l'écran.

— Bon, j' imagine qu'on n'a plus qu'à s'envoyer en l'air.

Al n'y trouva rien à redire.

Sheila se réveilla en hurlant deux heures après s'être endormie. Extirpé en plein rêve, Al dégaina son arme et la mit en joue. Abasourdis, ils se dévisagèrent, elle en nage, le drap serré contre la poitrine, lui l'index crispé sur la détente, le canon pointé sur elle. Du bout des doigts, elle dévia l'arme.

— T'es malade, tu m'as fait peur !

— Je t'ai fait peur ? Tu te fous de moi ? Qui c'est qui hurle comme une barjo dans la nuit ?

— J'ai fait un cauchemar, allégua-t-elle du bout des lèvres, le cœur battant.

Elle se tâta le corps, l'air soucieux, et se rua vers la salle de bains.

L'image de son amie n'en finissait pas de la tourmenter. Elle lui apparaissait telle qu'elle l'avait abandonnée, ouverte comme un vulgaire animal, son sang jurant sur sa peau blanche, la mâchoire brisée, les yeux morts. Et le sang sur les murs, le divan, les chaussures, la petite statue de Zeus, la télé, le...

Les fraplements à la porte la firent sursauter.

— Une seconde !

Elle se pencha sur le lavabo et s'aspergea le visage d'eau.

Il fallait qu'elle tienne, qu'elle l'empêche de lire en elle. L'amadouer. L'endormir. Il ne poserait pas de questions. L'affaire n'avait pas l'air de l'intéresser. Et bientôt elle pourrait retourner terminer ce qu'elle avait commencé.

Elle regarda sa montre. Quatre heures du matin. Dans une heure, elle s'éclipserait.

Après une profonde inspiration, elle le rejoignit. La nuit imprégnait encore la chambre malgré quelques rais de lumière émis par les réverbères de la rue.

— Au fait, tu m'as pas dit ce qu'une fille de ton standing fout dans un trou paumé comme Providence.

Sheila chercha l'ironie dans son regard, mais ne la trouva pas.

— On s'imagine qu'ailleurs ce sera différent, mais finalement on en revient toujours au même point.

Al partageait son avis.

— Et pour ta copine ?

Elle s'approcha de la fenêtre, laissant ses pensées se perdre dans le néant.

— C'est bizarre, la vie. La direction qu'elle prend parfois. Y a des gens comme nous qui la snobent constamment, qui lui foutent même sur la gueule, et c'est sur les autres, ceux qui la respectent, ceux qui l'adulent, que la mort pointe son doigt... tu crois qu'il y a un message à en tirer ?

Avachi sur le lit, une main derrière la tête, Al haussa les épaules.

— Nan, ça voudrait dire que toute cette merde a une logique, or rien ne justifie un meurtre.

Sheila n'en était pas si sûre. Elle offrit une minute au silence avant de tenter :

— Tu vas faire quoi pour m'aider ?

— Comment ça ?

— Pour mon amie...

Al s'étira.

— Ça ne relève pas de ma juridiction, et même si ça l'était, on

croule sous les affaires de ce genre, la mort d'une prostituée n'est pas une priorité.

— Joan n'était pas une pute... tu crois quoi ? Parce que j'en suis une, je ne fréquente que des consœurs ? Toi, tu ne fréquentes que des flics ?

— Ouais.

La réponse la prit de court, mais ne la surprit pas.

— Oui ben, on n'est pas tous comme toi.

— C'est dommage.

— Pourquoi ?

Al soupira en se levant puis enfila son pantalon. Il la rejoignit, mais n'osa pas la toucher.

— Parce que la plupart des merdes pourraient être évitées si chacun se contentait de rester à sa place. C'est quand on commence à tout mélanger que ça se bordélise.

Sheila ricana.

— Sans ce fameux bordel, mon grand, tu pointerais au chômage.

— Pourquoi ? Je ferais autre chose, quelque chose qui me rendrait heureux.

— Flic, c'est tout ce que tu sais faire, t'es heureux que quand tu flingues les gens.

Al détourna la tête, vexé. Même s'il y avait de grandes chances que ce fût vrai, il n'aimait pas se l'entendre dire.

Un silence malsain s'imposa entre eux. Ruminant séparément leur rancœur, ils s'absorbèrent dans la contemplation de la nuit, à moins que ce ne soit elle qui absorbât les espoirs illusoires des deux paumés qu'ils étaient.

— T'as jamais rêvé de faire autre chose ? dit Al après un temps.

Sheila parut songeuse. Finalement elle secoua la tête et répondit :

— Je ne pense pas à ces choses-là.

Discrètement elle jeta un coup d'œil au réveil. Cinq heures.

Il ne l'aiderait pas, c'était une bonne chose. Au moins ne viendrait-il pas fourrer son nez dans ses affaires. Il lui restait peut-être deux heures pour retourner sur les lieux faire disparaître ses traces avant que les flics ne débarquent à nouveau. Elle ferma les yeux, priant pour que tout se fût déroulé comme prévu.

— Bon, c'est pas le tout, je dois y aller.

Al parut troublé.

— Tu vas où ?

Il avait espéré qu'elle lui tiendrait compagnie jusqu'à l'aube.

— J'ai des obligations, qu'est-ce que tu crois ?

— On se reverra ?

Sheila secoua la tête, hilare.

— T'as pas changé..., dit-elle alors qu'une vague de tendresse la

submergeait.

Elle eut un dernier regard pour cet homme désabusé qui avait jeté son dévolu sur les prostituées, puis s'éclipsa.

La route fut longue jusqu'à New York City. Longue et surpeuplée. Al écrasa un hérisson, rata de peu un cycliste, affronta une horde de doigts d'honneur et dut se rabattre sur les accotements pour un nombre incroyable de chauffards. Comment les gens pouvaient-ils être aussi pressés d'aller bosser ? se morfondit-il alors qu'il bifurquait sur le pont de Brooklyn.

Après avoir garé en bas de son immeuble la Mustang 66 que son voisin lui avait prêtée – sa propre voiture, qu'il avait emboutie voici un an dans une borne à incendie, rouillait à l'heure qu'il était dans une fourrière –, il n'eut aucune envie de rentrer chez lui, aussi arpenta-t-il la rue que la lumière du jour baignait d'un soleil timide. Un malaise lui parcourut le corps et une boule suintant des gaz acides se forma dans son estomac.

Au bout d'un moment, il réalisa l'origine de cet inconfort intestinal : il était sobre. Or depuis une éternité, son esprit n'avait pas abordé l'aube, délesté des brumes de l'alcool.

Al remonta la fermeture à glissière de sa veste et regarda autour de lui. Les gens couraient dans tous les sens, consultaient leur montre, se bousculaient sans s'excuser, le nez plongé dans le journal.

Étrangement aucun d'eux ne leva le regard sur lui, ce qui ne fit qu'accentuer son malaise.

C'était comme s'il n'était pas censé se trouver là, comme si le scénario ne le prévoyait pas dans cette scène. Son monde était celui de la nuit, des coins obscurs, du danger. On pouvait se cacher la nuit, mentir, être qui on voulait. C'était ce qu'il aimait. Cette liberté d'existence. Le monde du jour, celui des écoliers, des femmes qui sortaient de leurs cours de danse, des amoureux qui, enlacés, parlaient du dernier Arthur Penn, celui des responsabilités, des normes sociales à respecter, ça n'était pas pour lui. Il avait un temps effleuré cette vie douceâtre et naïve, mais quand la peau de flic avait commencé à lui pousser sur les os, il avait fui sa famille, craignant que la noirceur qui lui grignotait l'âme contamine les gens qui l'aimaient.

Cet univers pourtant qu'il pensait lui être interdit le fascinait. Une partie de lui, même s'il ne voulait pas le reconnaître, y était restée accrochée, espérant peut-être qu'il en retrouverait le chemin. Mais les horreurs dont il avait été témoin toutes ces années lui avaient entaché

l'âme, et Al n'était pas sûr de pouvoir un jour les oublier. Or il y a des endroits où l'innocence perdue n'a pas sa place.

Pour faire comme tout le monde, Al s'arrêta à un kiosque et piocha dans la pile de journaux. Puis il entra dans un *diner*, s'assit sur une banquette près de la fenêtre où on vint lui servir un jus de chaussette marron qu'il n'avait pas réclamé.

Le journal rapportait les atrocités de la guerre du Vietnam qui déchirait la population nord-américaine depuis près de cinq ans. Des photos en noir et blanc exposaient des corps broyés, d'hommes, de femmes, d'enfants, entassés dans des charniers, victimes anonymes et oubliées. Des soldats, aussi, à l'aube de leur existence, qui sacrifiaient leur vie pour que des hommes au déclin de la leur puissent en profiter pleinement.

Plus loin, le journal décrivait les manifestations d'étudiants européens qui, révoltés, bouleversaient leur pays respectif. Les frégates de leur rébellion abordaient progressivement le continent américain, s'ajoutant aux croissantes manifestations anti-Vietnam et celles plus sanglantes des défenseurs des droits civiques qui désiraient mettre un terme aux lois ségrégationnistes qui saignaient encore certains états du pays. Évidemment cette approche lente, mais assurée vers la justice humaine n'était pas du goût des pro-ségrégationnistes qui manifestaient leur désapprobation de manière sanglante, n'hésitant pas à assassiner les leaders politiques et sociaux influents, comme ce fut le cas pour Martin Luther King, voici un an.

Lorsque Al tourna la dernière page, un goût étrange lui poissait le palais. C'était celui du sang et des chairs cramées par la haine des hommes. Pas étonnant qu'ils tirent tous la tronche, se dit-il.

Par curiosité, il consulta les faits divers pour voir si le meurtre à Providence était mentionné, mais vu que New York était la ville au taux criminel le plus élevé des États-Unis, il était peu probable qu'ils aient besoin d'aller picorer chez les voisins pour se remplir la panse.

Une serveuse remonta l'allée, une cafetière à la main. Perchée sur des talons de dix centimètres, elle donnait l'impression qu'elle allait se ramasser à chaque pas amorcé. Arrivée à sa hauteur, elle posa une main sur sa hanche et lui dit :

— C'est la première fois que je vous vois ici, et j'ai l'œil... un beau gosse comme vous, ça s'oublie pas.

Elle le gratifia d'un battement de cils censé le vampiriser, mais qui eut pour seul effet de froisser le masque de fond de teint dont elle s'était badigeonné le visage. La nausée qui taraudait Al s'accrut.

— Alors, vous êtes du coin ? l'interrogea-t-elle en lui remplissant sa tasse de café.

— Non... d'ailleurs, souffla Al qui n'avait nulle envie d'entamer une conversation.

La serveuse dut se rendre compte qu'elle perdait son temps parce qu'elle soupira.

— Vu le nombre de personnes qui viennent de là-bas, vous devez avoir un sacré problème de surpopulation.

Elle ricana sèchement avant de s'éloigner pour draguer un client plus réceptif.

Le vague à l'âme, Al battit de nouveau le bitume, suivi par la morosité qui avait retrouvé ses traces et se traînait derrière lui comme une ombre malfaisante.

Il passa le reste de la journée à sillonner la ville, évitant les bars qui à son passage hurlaient son nom.

La nuit était tombée depuis un bout de temps lorsqu'il aborda les trottoirs malfamés de Harlem. L'insalubrité du quartier et sa dangerosité ne l'effrayaient pas. C'était même certainement là où il se sentait le mieux. Anonyme. Une ombre parmi les ombres.

Il devait être près de minuit quand il approcha la *Bradhurst section*, entre le boulevard Adam Clayton Powell Jr. et Edgecombe, à hauteur de la 150^e rue, coin réputé comme le plus craignos du quartier. Alors que, l'œil alerte, il longait une impasse, il repéra une voiture parquée dans l'obscurité. Al se camoufla derrière un lampadaire à l'ampoule brisée.

— C'est pas vrai, les salauds, siffla-t-il en sortant son arme.

Comme prévu ils étaient deux. Al les épia, attendant le moment propice pour intervenir. Au bout d'une demi-heure, l'un d'eux descendit de la voiture et s'éloigna. Al saisit l'opportunité ; il s'approcha du véhicule, le corps recourbé. Précautionneusement, il ouvrit l'une des portes arrière et se glissa sur la banquette.

Puis tout doucement, il sortit de l'ombre et pointa l'arme sur le crâne du conducteur.

— Tu fais un geste, t'es mort !

L'homme cessa de mastiquer son *donut* et risqua un œil dans le rétroviseur. Reconnaisant son agresseur, il se fendit d'un rictus.

— Tu pourrais être plus créatif, Seriani. Ça n'effraie plus personne ce genre de réplique.

La bouche barbouillée de sucre glace, il éclata de rire.

Al sourit et relâcha le chien de son arme.

— Ma cervelle est un peu rouillée après plusieurs mois sans fréquenter de grands intellectuels comme Stravinsky et toi.

— C'est compréhensible, parfois mes propres pensées me font mal à la tête tellement elles sont profondes, enchérit Angelo la bouche pleine.

Il se retourna et lui frappa l'épaule en guise de bienvenue.

— Ça fait plaisir de te voir quand même, Seriani... tu manques au poste. Plus de coups de gueule, plus de chaises qui valsent, c'est tellement silencieux qu'on n'arrive plus à bosser.

Angelo Franzone était le minet du district. Un mètre soixante-huit d'autosuffisance serrée dans des costards aux marques qui fleurissent bon les oliviers et le *vino tinto*. Il compensait sa petite taille par la panoplie complète du séducteur de service : cheveux luisants, teint bistré, sourire éclatant, œil de velours et démarche cadencée, le tout copieusement arrosé par des eaux de toilette qui auraient fait tanguer le plus solide des boxeurs.

Sicilien de naissance, il avait débarqué aux États-Unis alors qu'il était gamin. Sa vocation n'avait guère plu à son paternel, mais sa *mamma*, chez qui il habitait encore malgré ses trente-trois ans, le protégeait des écarts d'humeur de son mari.

Al ne cacha pas sa joie de retrouver son collègue. Il le tira par le col de la chemise et lui enserra le cou du bras. Angelo se débattit gauchement, envoyant des miettes mitrailler le tableau de bord. Quand son collègue commença à émettre des petits couinements agonisants, Al le relâcha.

— Putain, mais t'as l'amitié violente, mon salaud !

Angelo toussota quelques secondes dans ses mains et vérifia d'un œil discret que son *donut* avait survécu à l'attaque. Quand il se rendit compte, ravi, que c'était le cas, il s'empressa de l'enfourner avant que l'autre excité en remette une couche.

Une vague de froid s'engouffra dans la voiture quand Stravinsky, son propre paquet de *donuts* sous le bras, ouvrit la portière et entra dans le véhicule. Stravinsky était l'antithèse de son coéquipier : balaise, le crâne dégarni, le corps en forme de grue démolisseuse, il était généralement accoutré d'un survêtement terne et ringard qui lui donnait des airs d'espion communiste. Ce jour-là, il faisait une entorse à ses habitudes : il portait du noir, ce qui lui conférait une certaine élégance et accentuait la froideur de ses yeux bleus.

Stravinsky avait été élevé par l'homme qui avait tué ses parents sur le bateau qui de Pologne les conduisait vers le territoire américain. Quand, à la mort de son père adoptif, il apprit la vérité, il abandonna la fortune qu'il lui avait léguée pour embrasser l'insigne. Son intégrité ainsi que sa loyauté étaient louées par ses collègues, que la carrure et la rudesse du Polonais n'avaient de cesse d'impressionner.

Stravy, pour les intimes, était aussi exubérant qu'un poteau électrique, aussi lorsqu'il s'aperçut de la présence de Al, il le gratifia d'un froncement de sourcils et d'un clin d'œil amusé, ce qui chez lui révélait un état de grande jubilation.

— Putain, les mecs, qu'est-ce que vous foutez dans le coin ? s'exclama Al.

— On bosse, qu'est-ce que tu crois ! Depuis quinze heures, on plante sur Edgcombe et la 142^e. Une *rowhouse* qu'a cramé. La sixième en trois semaines. Un vrai foutoir. Après sept heures de vapeurs de gaz carbonique, on méritait bien un brin d'air frais.

— En planque ? Vous seriez moins visibles si vous faisiez des claquettes, fringués d'un tutu rose, en haut de la statue de la Liberté.

Stravinsky pouffa et fourra la main dans le sac graisseux.

C'est vrai qu'une Plymouth³, en plein Bronx, avec deux types qui ne se faisaient pas des gâteries, ça ne pouvait sentir que la flicaille, et dans le quartier, la bouillie de poulet, c'était le plat préféré des résidents.

— Alors, Seriani, et ces vacances ? s'enquit Angelo en retouchant son portrait dans le rétroviseur.

Puis surprenant le regard exaspéré de son collègue, il s'écria :

— Oh, regardez-moi ça, Al et sa gueule de chien battu. Le mec s'astique à longueur de journée devant *That Girl*⁴, et il voudrait qu'on compatisse.

— Je regarde pas *That Girl*, contesta Al.

— Ah ! T'as pas nié le fait que tu t'astiquais à longueur de journée, je le savais, mon salaud... eh, en parlant de salaud, tu te souviens de Joe-Le-Nabot ?

Joe « Le Nabot » Drawley devait son sobriquet au fait qu'il mesurait tout juste un mètre cinquante. C'était un dealer à la petite heure, mauvais comme une teigne, mais pas dangereux pour un sou.

— Il a buté trois types la semaine dernière.
— Joe-le-Nabot, un tueur ?
— J'te le dis ! Il s'est planqué chez eux, a attendu qu'ils rentrent puis il leur a tranché la gorge.

Al eut du mal à digérer l'information. À une ou deux occasions, il s'était trouvé sur le chemin du dealer qui lui avait plutôt fait l'effet d'un mec dont le cul passe avant tout le reste en cas de grabuge.

— Moi, je dis toujours que les petits, faut s'en méfier, commenta Stravinsky. Ils observent le monde d'en bas, ils respirent la merde avant tout le monde, ils cohabitent avec la vermine et ils ne voient pas pourquoi il y a qu'eux qui devraient vivre cette injustice.

Les esprits cogitèrent cette réflexion quelques secondes avant d'être dérangés par le crépitement de la radio.

Al, instinctivement, s'empara de celle-ci.

— On a un homicide à Brooklyn Heights, informa une voix féminine. Deux voitures sont déjà sur place.

L'adrénaline gicla dans les veines. À peine eurent-ils noté mentalement l'adresse que tout valsa autour d'eux : *donuts*, humour et compagnie. La voiture fit une embardée, renversa quelques poubelles au passage, évita de justesse un chat qui s'écrasa sur le mur en feulant et se lança sur le FDR drive.

Après avoir passé le pont de Brooklyn, ils s'engagèrent sur la BQE au-dessus de laquelle avait été construite la promenade de Brooklyn Heights, une esplanade qui longeait l'East River et offrait une vue spectaculaire du South Street Seaport, de la Governor's Island, de la Statue de la Liberté et surtout de Manhattan.

Brooklyn Heights était le quartier le plus bourgeois de Brooklyn et les immeubles de la Columbia Heights, qui se dressaient face à la Promenade, les plus en vue.

La scène de crime se trouvait quelques rues plus loin, à la Willowstreet, dans une maison de style fédéral composée de briques rouges qui se dressait sur deux étages. Ses fenêtres étaient bordées de fleurs. La petite cour qui flanquait l'escalier menant à la porte d'entrée arborait un gazon synthétique et quelques arbustes élégamment taillés. Un vélo d'enfant et des jouets étaient rangés dans un coin.

Angelo avisa les voitures de flics qui bloquaient la rue et choisit de se garer sur Pineapple street, une rue annexe. C'est quand il éteignit le contact qu'il remarqua la présence de Al.

— Merde, Seriani, tu peux pas venir !

Al fit mine de s'offusquer.

— Depuis quand le p'tit con a viré sa cuti ?

Stravinsky secoua la tête.

— Le choc de ton départ a été dur...

Angelo maugréa et ouvrit la portière d'un coup de pied.

Tous les trois s'avancèrent dans la rue, involontairement en rythme. Vêtements noirs, démarche frimeuse et sourire suffisant, pour l'œil civil, c'était soit des flics soit des bandits. L'étroitesse du fossé qui séparait ces deux mondes était surprenante. À force de fréquenter le même milieu, même si leurs motivations divergeaient, ils finissaient par se ressembler.

Après avoir salué la poignée d'agents en faction, ils s'engagèrent dans l'étroit escalier qui menait à la maison.

Ils approchaient de la porte d'entrée quand un flic en uniforme en jaillit. Blême, il les dévisagea une seconde, puis un flot de vomi éclaboussa le trottoir.

— Cornichon, fromage grillé, viande rouge crue, oignons frits, ah ! de la moutarde... vous devriez surveiller votre alimentation, jeune homme, ou à cette allure vous embrasserez le doux velours d'un cercueil avant que Nixon ne termine son mandat.

Jim Johnson, le médecin légiste, gloussa et détacha les yeux de la plaque de vomit.

C'était un type dégingandé au teint crayeux qui observait ce qui l'entourait avec une expression à fois ennuyée et ironique. Il portait un pantalon et une veste assortie blanc cassé avec des rayures grises. Deux poches étaient cousues sur la poitrine, et le col pointu d'une chemise marron dépassait de la veste boutonnée.

Il venait lui aussi d'arriver sur les lieux et les talonnait quand le jeune agent avait improvisé son pot de bienvenue.

Surprenant le regard accusateur des trois flics, il leur dit :

— Ce n'est pas la peine de me regarder comme ça, c'est prouvé scientifiquement que le diabète que provoque ce genre d'aliments réduit de dix-sept à vingt-sept ans l'espérance de vie d'un homme lorsqu'il se déclenche avant la vingtaine.

— J'ai vingt-et-un ans, annonça le jeune flic.

— Oh bien, vous voilà sorti d'affaire, ironisa le légiste en enfilant ses gants en latex. Au moins avez-vous eu la présence d'esprit de ne pas perturber ma scène de crime.

Johnson chaussa d'énormes lunettes en plastique qui firent froncer les sourcils des trois collègues. Ils avaient néanmoins l'habitude du comportement atypique du légiste ainsi que de ses méthodes avant-gardistes, aussi ne firent-ils aucun commentaire.

— Bon, les trois mousquetaires, on se rejoint au pays des Merveilles...

Il se glissa dans la maison suivi de près par son cynisme.

— Ça va, mon gars ? demanda Stravinsky au bleu qui se cramponnait l'estomac.

Le bleu acquiesça, mais la lueur désespérée qui brillait dans ses yeux prêtait à penser qu'il allait carburer au Valium pendant une bonne semaine.

Al le gratifia d'une bourrade.

— C'est le métier qui rentre.

Un petit pincement fureta son chemin jusqu'à son cœur lorsqu'il se remémora son premier vomi sur une scène de crime. À vrai dire, beaucoup d'autres avaient suivi. Chez lui, le métier avait eu un mal de chien à rentrer.

Aussitôt à l'intérieur l'excitation lui déchira les veines. Il était si heureux d'être là qu'il faillit éclater de rire. Il refoula cette pulsion inappropriée et jeta un œil alentour.

Au fond de la pièce, il repéra un couple d'une quarantaine d'années, entrelacé sur un divan. La femme, une rousse robuste au teint pâle, réduisait en miettes un mouchoir en papier. La douleur qui imprégnait son visage était palpable. Al pouvait la sentir tourner autour de lui à la recherche d'un morceau de chair où planter ses crocs. La femme leva les yeux sur lui ; le désespoir qui les délavait lui fit baisser la tête. Il avait maintes fois surpris celui-ci dans le regard des mères, c'était toujours le même, étrangement, comme si le malheur n'avait qu'un visage.

— Les Hawaïens n'appréciaient pas ton humour ? émit une voix derrière lui.

Al se retourna et rebondit sur l'avancée proéminente de l'inspecteur Di Maggio. Âgé d'une cinquantaine d'années, ce dernier bossait au district depuis son intégration dans le corps policier. Amateur de trucs gras, il avait au fil du temps repéré tous les *deli* et *diners* de Brooklyn, faisant de lui et de ses cent trente kilos de bourrelets l'homme à consulter en cas de recommandation culinaire.

Le regard de Al coula sur le corps de son collègue et s'arrêta sur sa panse.

— T'as fait tes réserves pour l'hiver à ce que je vois.

— Eh, c'est qu'un bidon pareil, ça se travaille, mon pote, fit l'intéressé en se frottant amoureusement le ventre.

Puis aussi rapidement qu'il était apparu, son sourire disparut.

— Bon allez, suivez l'artiste ! dit-il en les invitant d'un signe de la main. Je vous préviens, c'est pas du joli, j'espère que votre dernier repas est digéré depuis longtemps.

Angelo et Stravinsky eurent une brève pensée pour les *donuts* huileux qui marinaient dans leur estomac.

Le quatuor monta un escalier en colimaçon et emprunta un couloir où s'alignaient sur les murs des photos de famille : vacances à la mer, réveillon de Noël, virée à Six Flags⁵. Des visages joyeux, de l'insouciance aussi, des regards qui pensaient avoir la vie devant eux.

Un rire d'enfant lui parvint aux oreilles.

Al se retourna.

Le couloir était vide.

Il fit un tour sur lui-même, vérifiant les coins obscurs du couloir, mais aucune ombre suspecte n'éveilla son attention. Contrarié, il

retrouva ses collègues.

Ils passèrent la chambre des parents puis un bureau qui jouxtait la pièce concentrant l'attention de la foule.

Al fit mine d'arranger l'ourlet de son pantalon pour laisser passer ses collègues. Il avait besoin d'un moment pour se préparer. Six mois sans voir de cadavre, ça vous changeait un homme.

Après avoir fermé les yeux, il prit une profonde inspiration. Il garda l'air un long moment emprisonné dans ses poumons puis le relâcha. Aussitôt après il plongea corps et âme dans l'affaire.

Ce qu'il vit en premier fut les stickers de crocodile placardés sur les murs. Une main enfantine leur avait ajouté des crocs féroces au feutre noir. Une étagère se dressait au fond de la chambre sur laquelle s'alignaient des petits soldats en plastique qui eux, contrairement à leurs modèles, ne faisaient de mal à personne.

Ses yeux continuèrent à voguer dans la pièce.

C'est entre Mickey et Donald qu'il vit les jambes. Elles se balançaient dans le vide, inertes, comme poussées par un vent malsain. Juste derrière elles, sur une petite commode, s'empilaient une dizaine de peluches, leur immense sourire figé sur leur visage de coton. Les yeux du flic butèrent sur les pieds nus, longèrent le corps vêtu d'un pyjama moucheté de sang et s'arrêtèrent sur le regard éteint d'un petit garçon. Au plafond s'accrochait un lampadaire autour duquel un drap avait été enroulé. C'était au bout de celui-ci que le garçon pendait. Al estima qu'il ne devait pas avoir plus de trois ou quatre ans. Plus jamais il ne jouerait au soldat, au chasseur de crocodiles, ni à rien d'autre. Là où il allait, quatre murs le cernaient, quatre murs contre lesquels il se cognerait éternellement.

L'image du garçon pendu se superposa à une autre surgie du passé, et pendant un instant Al se revit tomber à l'arrière et découvrir son partenaire osciller dans les airs. Il dut s'accrocher au présent pour ne pas chavirer.

— Laissez le larmoiement et les condoléances pour la famille, votre boulot, c'est de dépatouiller ce merdier.

Le capitaine venait d'arriver sur les lieux et découvrait la scène en même temps qu'il parlait. Il n'aimait pas plus que ses subalternes ce qu'il voyait, mais durant ses trente années de service, il avait travaillé dur à la construction d'un mur qui protégeait son cœur des ondes sensibles du cerveau, rendant ainsi la tâche plus difficile à la douleur.

Les flics avaient besoin de ce coup de fouet pour émerger de leur léthargie. Rapidement, ils firent abstraction de l'âge du garçon pour ne voir en lui qu'une victime à qui rendre justice. C'est impressionnant la rapidité avec laquelle on parvient à déshumaniser un mort, se dit Al.

— Seriani, qu'est-ce que vous foutez là ?

Al riva son regard sur le chêne que représentait son supérieur. Cent vingt kilos de masse répartie sur un squelette d'un mètre quatre-vingt-quinze. Des jambes solides, des épaules carrées et des mains de la taille de gants de baseball lui assuraient une soixantaine vigoureuse, malgré une certaine lourdeur dans la démarche. L'expression de fureur qui imprégnait son visage était atténuée par des joues tombantes qui lui conféraient un sympathique air de bouledogue.

Le Capitaine James D. Cleere était noir et fier de l'être. Malgré les obstacles rencontrés durant sa carrière, en partie à cause de la couleur de sa peau, il s'était accroché à son poste. En 1969, la ségrégation imbibait encore les mentalités et peu de citoyens noirs américains intégraient les forces de l'ordre. Il était donc une cible facile pour ceux qui pensaient que la place des *négrs* était dans les champs de coton.

Le regard furibond qu'il lança à Al exposait clairement son opinion quant à la présence de l'inspecteur sur les lieux du crime.

Al voulut se justifier, mais le capitaine l'interrompt.

— Vous savez quoi ? Je ne veux pas le savoir, allez traîner vos sales pattes ailleurs, vous entravez le passage à Johnson.

Al se dirigea vers la porte en ronchonnant et rassa le médecin légiste qui se tenait dans l'embrasement, sa mallette à la main. Lorsque le flic eût disparu derrière son dos, le légiste laissa échapper un vent exaspéré.

— Merci, Capitaine, j'ai bien cru qu'il ne partirait jamais.

Depuis le couloir, Seriani continuait à les épier. Le corps fut

photographié, détaché puis posé sur une civière dans un coin. Johnson n'arrêtait pas de geindre parce que la pièce grouillait de flics et il frôla l'hystérie quand il repéra des traces de pas ensanglantés qui appartenaient aux plus négligents de ces derniers. Finalement, il vira tout le monde, le capitaine y compris. Quand il fut certain qu'aucun hurluberlu ne compromettrait sa scène de crime, il fit craquer les jointures de ses doigts, puis s'affaira. Al profita de ce moment opportun pour revenir sur les lieux.

— Alors ? fit-il en surgissant à la lumière.

Concentré sur le corps, Johnson eut un soubresaut qui lui valut de renverser une fiole d'un liquide incolore qui émit un suintement en s'évaporant. Exaspéré, il plissa les yeux pour apaiser sa colère et surtout faire disparaître cette désagréable hallucination, mais quand il les ouvrit à nouveau, Al se tenait toujours devant lui, les mains dans les poches, le surplombant de toute son arrogance.

— Avec les macchabées que vous vous coltinez à longueur de journée, ne me dites pas qu'un pauvre flic comme moi vous fiche la chair de poule !

Johnson soupira en ramassant les débris de la fiole.

— Il faut me comprendre, je ne vous ai pas eu dans les pattes pendant cinq mois, il va me falloir un temps d'adaptation.

Johnson aurait préféré être seul, mais connaissant cette tête de mule de Seriani, il savait que c'était une pure perte de temps que d'essayer de le virer. En plus ce type suintait tellement l'agressivité qu'il était capable de lui faire bouffer sa langue s'il osait protester.

S'efforçant de faire abstraction de sa présence, il sortit son attirail et se mit à ausculter le cadavre. Al le regarda faire.

Johnson ne jouissait pas d'une réputation très glorieuse chez les flics. Végétarien, raffiné, érudit, il contrastait avec la gent policière qui voyait en lui un être efféminé, nullement digne d'évoluer parmi la horde machiste de la Maison. Heureusement son amour-propre et sa vivacité d'esprit lui avaient forgé une carapace d'insolence bordée de piques cinglantes qui fusaient l'air pour clouer le bec à ceux qui s'aventuraient à lui titiller l'ego.

À présent que la scène de crime avait été balayée de ses âmes humaines, Al eut un meilleur aperçu des lieux.

La chambre était bien entretenue avec un petit lit sur la gauche, une armoire sur la droite, un bureau accolé à cette dernière sur lequel trônait un livre de coloriage ouvert entouré de feutres non rebouchés. Al imagina la mère les toucher plus tard quand, au milieu de la nuit, frappée d'insomnie, elle hanterait le couloir, à la recherche de son fils perdu. Elle entrouvrirait la porte de la chambre en tremblant, espérant que tout ceci n'eût été qu'un mauvais rêve. Découvrant le lit vide, elle se souviendrait. Alors elle s'approcherait du matelas, toucherait les

draps lisses et froids, respirerait l'oreiller puis effleurerait les autres meubles pour s'arrêter sur le bureau, où elle découvrirait les feutres décapuchonnés... et le souvenir torturé de toutes les fois où elle l'avait grondé à ce sujet lui arracherait des larmes brûlantes qui traceraient des sillons indélébiles sur son visage.

Al posa le regard sur le lit et remarqua qu'il n'était pas désordonné. On devinait certes que le garçon y avait dormi, les draps étant légèrement froissés et la couverture entortillée au pied du lit, ce qui pouvait suggérer qu'à un moment ou un autre il l'avait quitté – de lui-même ou de force –, mais aucun signe de lutte n'était à noter.

Johnson continuait à observer le cadavre allongé tel un pantin désarticulé. Le visage de la victime trahissait une immense stupeur, comme si la vue seule de la mort l'avait tuée.

Al revint à l'endroit où le corps avait été découvert. Le drap pendait toujours du plafond. Les yeux du flic glissèrent le long du linge pour plonger dans la flaque de sang.

Il nagea un temps dans l'écarlate, fouillant le liquide du regard. Le courant parut s'intensifier, l'éloignant du rivage. Al lutta contre les vagues qui le bousculaient, mais bientôt, à bout de forces, il n'eut d'autre choix que de se laisser emporter par leurs tourbillons.

Autour de lui, les objets changèrent de couleur, embrassant un vermillon agressif qui lui brûla les paupières. Il cligna des yeux, secoua la tête pour reprendre ses esprits, mais le pourpre s'était tatoué dans ses rétines. Pris de panique, son cœur se mit à palpiter. Les vagues gorgées de sang prirent progressivement la forme de bêtes visqueuses qui rampèrent sur le sol, grimpèrent le long des murs et dévorèrent le plafond. Al se gratta nerveusement les avant-bras en priant pour que cette mascarade se termine, mais le sang continuait à affluer, faisant tanguer la pièce comme un bateau à la dérive. Soudain, les bêtes semblèrent répondre à un appel, virèrent et se rejoignirent au centre de la pièce pour se coaguler en un mur de sang vibrant et gigantesque qui resta un instant suspendu dans le vide avant de s'effondrer.

Al hurla lorsque l'eau viciée lui mordit la chair.

— Le corps est tiède, commenta Johnson.

La voix du légiste le tira de la folie dans laquelle il sombrait. Al réalisa qu'il ne s'était pas déplacé. Il cligna des yeux. La tache n'avait pas changé et aucune bête ne progressait dans les parages.

Bon Dieu ! Qu'est-ce qui lui arrivait ?

— La rigidité cadavérique est entamée, continua Johnson en palpant la nuque puis le reste du corps avec attention. La mort doit remonter à quatre ou cinq heures.

Al consulta sa montre. Il était une heure du matin, le... (il jeta un œil sur le calendrier épinglé sur la porte)... vingt-trois mai. La victime

avait donc été assassinée le vingt-deux mai vers vingt et une heures.

— Voyons ce que tu nous caches, mon garçon.

Johnson découpa le pyjama avec précaution. La poitrine s'ouvrait sur une cavité bordée de chair meurtrie.

Al émit un juron et serra les dents.

— Faites place au magicien ! s'exclama Johnson en se dégourdisant les doigts.

Al réprima l'envie de lui enfouir le visage dans le sang pour paraître aussi détendu dans une situation aussi sinistre.

Johnson palpa la peau, examina les ecchymoses, observa les pupilles, mesura la cavité, s'attarda sur les petites marques, passionné par ce que le corps pouvait révéler de mystérieux.

Une fois son examen terminé, il recula et retira ses gants.

— J'aurai plus de certitudes après l'examen interne, mais à première vue, je dirais qu'il était mort avant qu'on le prive de son cœur, voire même qu'on le pende.

Al parut soulagé. Johnson ne trahissait aucune émotion. Il enleva ses lunettes.

— Une chose est sûre, au vu de l'affreux travail que notre guignol a effectué, on a plus affaire à un boucher qu'à un chirurgien.

Il se plaça de l'autre côté du cadavre, puis invita Al à le rejoindre.

— Aidez-moi, inspecteur, je ne voudrais pas abîmer le tissu.

Al s'exécuta à contrecœur. L'inertie des membres du garçon ainsi que la tiédeur de sa peau le mirent mal à l'aise. Le légiste retourna le corps. Le pyjama était déjà ouvert : ils n'eurent pas le temps de se préparer à ce qui leur agressa les rétines.

Cinq lettres gravées dans la chair.

— BARON, lut Johnson du bout des lèvres.

Un souffle derrière eux leur fit dresser les poils de la nuque. Une masse sombre se déplaça, puis fondit sur eux. Le cœur affolé, ils se retournèrent.

— Qu'est-ce que je vous ai dit, Seriani ? aboya le capitaine.

Les deux hommes sursautèrent.

— Vous jouez à vous faire peur dans le noir ? reprit-il, la voix gorgée de mépris.

Puis revenant à Seriani :

— Si vous êtes encore à traîner dans mes pattes quand j'ai terminé ma phrase, je vous colle de corvée de lavage de bagnoles pendant les six prochains mois de votre retour.

Al maugréa, mais finit par se lever et quitter la pièce. Il descendit les escaliers quatre à quatre et rejoignit Di Maggio qui observait les parents éplorés. Al balaya tout d'abord les lieux du regard, puis s'arrêta sur le père. Transi par la nervosité, ce dernier suait abondamment et jetait des coups d'œil éperdus autour de lui. Al révisa

mentalement les informations qu'il avait recueillies : aucune ne faisait état d'un quelconque signe d'effraction. Susplicieux, il s'appuya contre le mur et poursuivit son observation en silence.

Di Maggio l'extirpa de ses pensées.

— Sacré taré, si tu veux mon avis.

Al gardait les yeux rivés sur le père comme si une révélation allait l'illuminer.

— Regarde le paternel, fit-il au bout d'un moment, on dirait qu'il a quelque chose à cacher.

Di Maggio suivit son regard, mais ne sembla pas partager ses soupçons ; il ne voyait dans cette nervosité excessive qu'une réaction logique d'un père dérouté face au drame qui venait de s'abattre sur sa famille.

— Parce qu'il a quelque chose à cacher, c'est forcément le coupable ?

— Disons que ça fait de lui un excellent candidat.

Di Maggio ricana.

— Tu n'as rien à cacher, toi ?

Al braqua un regard glacial dans sa direction.

— J'ai pas de cadavre de petit enfant dans le placard, si c'est ce que tu veux savoir.

Ce n'était évidemment pas ce que Di Maggio insinuait, mais Al ne lui laissa pas le temps de se justifier. Il sortit de la pièce, furieux.

Di Maggio secoua la tête en soupirant.

— Je vois que les séances de psy ont été bénéfiques, ironisa-t-il.

Puis il émit un gloussement, et, résigné, se cala un cure-dent dans le coin de la bouche.

— J'ai autant besoin de vous que d'une merde de chien sous ma semelle !

Le capitaine se passa une main sur sa barbe naissante, gratifiant Al, qui trépignait sur place, d'un regard sceptique.

— Je ne crois pas de toute manière que votre retour anticipé soit un bien pour l'équipe. Votre absence est thérapeutique, regardez comme vos collègues pètent la forme.

Ceux qui avaient entendu la discussion se fichèrent d'un sourire démesuré.

Al le dévisagea d'un air penaud. Il connaissait le capitaine et la bonhomie qui le caractérisait. C'était un vrai gueulard en public, mais une fois délesté du costume taillé sur mesure par les responsabilités de son poste, il se transformait en un type affable et serviable au cœur gros comme ça. Al en faisait l'expérience durant les repas annuels de Thanksgiving auxquels il était invité. Le regard protecteur dont le capitaine et sa femme le couvaient lui donnait parfois l'impression qu'ils le considéraient comme le fils qu'ils n'avaient jamais eu.

— Peut-être que votre gueule de chien battu fonctionne avec les gonzesses, mais sur moi, elle a autant d'effet que si James Brown se rasait les jambes, se glissait dans une robe de gala et chantait *The Lady is a tramp* en se trémoussant comme Diana Ross.

Il fit mine de se plonger dans la lecture de divers rapports, espérant ainsi congédier Seriani, mais comme au bout de cinq minutes, celui-ci faisait toujours le pied de grue devant son bureau, il repoussa la paperasse en soupirant.

— J'imagine que vous ne me ficherez pas la paix tant que vous n'aurez pas obtenu ce que vous désirez.

— Vous imaginez correct, Capitaine.

Ce dernier leva les yeux au ciel.

— Bon, capitula-t-il, allez voir le psy, s'il vous donne le feu vert je vous réintègre... même si je doute que les rues soient plus sûres avec vous armé.

— Je savais que derrière cette carapace d'acier se cachait un cœur en marshmallow...

— Si j'avais un cœur, je vous achèverais pour vous épargner la longue agonie qu'est votre existence.

— Là, Capitaine, vous blessez mon amour-propre.

— Si vous aviez de l'amour-propre, vous auriez la décence de vous achever vous-même.

Al sentit son poignet le lancer alors qu'une nouvelle blessure plantait ses crocs dans son cœur. Dignité de merde ! pensa-t-il en se renfrognant.

Voyant qu'il traînait toujours dans ses pattes, le capitaine l'interpella.

— Allez donc préparer votre speech ! J'imagine que ça ne va pas être du gâteau de convaincre le psy.

Al acquiesça en silence. Il sortit du bureau, le visage décomposé.

* * * *

Le psychologue était assis derrière son bureau, les mains jointes sur le ventre, et le dévisageait.

— Vous pensez être prêt ?

— Si je suis prêt ?

Al darda son regard sur cet être prétentieux qui l'observait comme s'il était une bête de foire. Ce con l'avait fait lambiner pendant quatre jours avant de lui accorder un rendez-vous, quatre jours durant lesquels Al avait usé les trottoirs et foutu le bordel dans une poignée de bars, récoltant deux belles ecchymoses sur le visage et une nouvelle pièce à sa collection déjà bien garnie de cicatrices.

— Écoute-moi bien, p'tite bite, ça fait cinq mois que je me coltine tes discours à la noix, cinq mois que je louche sur ton coupe-papier en luttant contre l'envie de te trancher la gorge pour ne plus entendre ta putain de voix, cinq mois que je me serre le nœud pour ne pas te péter les dents... alors viens pas me gazouiller tes inepties aux tympans, parce que durant les quatre journées que tu as jugé bon de me faire poireauter, j'ai eu le temps de concocter un petit scénario dont tu vas me dire des nouvelles : c'est l'histoire d'un type aux prises avec une bande d'acharnés de la castagne, motivés par la seule ambition de le tanner... c'est une œuvre profondément suggestive, qui se termine par une paralysie irréversible du héros. J'ai pensé à toi dans le rôle principal, t'en penses quoi ?

Le psychologue entama une minute de silence, certainement le temps d'assimiler toutes ces improbables données.

— Pas de doute, dit-il au bout d'un moment, vous êtes guéri.

— Je suis guéri ?

— Oui, agressif, grossier, arrogant, Al Seriani dans toute sa splendeur.

Il ouvrit un tiroir, en sortit un dossier. Après en avoir consulté plusieurs feuillets, il les signa. Il s'empara ensuite d'un tampon, en frappa énergiquement chacun d'eux. Puis il referma le dossier et retira

ses lunettes, visiblement soulagé.

— Vous pouvez retourner faire ce pour quoi vous semblez particulièrement doué, à savoir rendre la vie des gens misérable.

Al le regarda, bouche bée.

— Comme ça ?

— Ben oui comme ça, vous vous attendiez à quoi ? Une sucette pour vous remercier d'avoir été coopératif ?

Le psychologue émit un hoquet. Al ne l'avait encore jamais vu aussi détendu.

— Pour ma part, signer votre réinsertion signifie ne plus avoir à écouter vos pathétiques états d'âme... pour fêter ça, je vais faire une virée dans les bars du quartier et offrir des tournées générales jusqu'à ce que je n'aie plus un sou en poche, puis je vais rentrer faire l'amour à ma femme et demain j'abandonnerai tout pour changer de métier.

Al vit qu'il n'avait pas terminé. Il fut tenté de faire cafouiller son monologue vengeur, mais avec toutes les merdes qu'il lui avait racontées, il lui devait bien son quart d'heure de gloire.

— Quand les types comme moi croisent la route de types comme vous, soit ils se suicident, soit ils font des choses grandioses.

Il fit glisser le dossier sur le bureau en direction de Al, qui le cueillit en pleine course.

— J'espère qu'un jour j'aurai à vous remercier.

La journée semblait ne jamais se terminer.

Al traîna dans les rues comme un somnambule, faisant mine d'ignorer les embardées que faisaient certains passants pour l'éviter. Un pestiféré de la société, voilà comme il se sentait. Avec ce qu'il avait fait et continuait de faire pour que tous ces gens puissent péter tranquillement chez eux sans qu'un excité du couteau vienne leur redessiner le profil... Bande d'ingrats !

Au milieu de l'après-midi, il se dit qu'il prendrait bien une douche. Il emprunta le chemin de chez lui, mais arrivé en face de son bâtiment, il changea d'avis. Au bout d'une dizaine de minutes, il bifurqua sur une avenue. L'hôtel Paradise se dressait devant lui, pitoyable. Al le jaugea d'un œil las puis se traîna à l'intérieur.

Une poignée de junkies tripaient dans un coin du hall. Un peu plus loin, un grand noir sermonnait deux de ses *filles* en giflant l'air et au passage des joues déjà bien échaudées de ses mains cyclopéennes. Lorsqu'il aperçut Al, il cessa son activité qui semblait n'amuser que lui, puis s'éloigna en grognant. Au fond, dans un petit bureau vitré, se trouvait un homme, Joshua Morton, le propriétaire de ce taudis, un type tellement pourri qu'on racontait qu'il avait une fois arraché la dent en plaqué or d'une fille qui ne pouvait pas payer sa chambre. Morton passait ses jours et ses nuits à garder son « Ritz des putains », comme il surnommait amoureusement son bien, n'acceptant aucun crédit ni compensation. Pour lui, seul le fric comptait, et même les gratifications sexuelles que certaines désespérées lui avaient proposées avaient été déclinées : la légende voulait qu'il ne baisât que son chien.

Al tapota le comptoir de l'index.

— Les clés...

L'homme, qui comptait une grosse liasse de billets, ne daigna pas lever le regard.

— La chambre est occupée.

— Je t'avais pas dit de me la garder ?

— Et qui c'est qui va me payer le loyer, hein ?

Al observa le visage de l'homme que l'absence de lumière, à force d'être enfermé dans sa cabine, avait jauni. Une immonde verrue d'où fleurissait une touffe de poils lui grignotait la joue. La nausée que cette vision provoqua chez le flic le révolta et une soudaine envie de

massacrer cette abomination le tараuda.

— Et le fait que je ferme les yeux sur tous tes petits trafics de merde, ça vaut pas une compensation peut-être ?

L'homme interrompit son occupation en râlant. Il roula sur le flic un regard dédaigneux puis s'écria :

— Et moi je fais comment pour vivre après ?

— T'as pas de famille, pas d'amis, pas d'appart, pas de bagnole étant donné que tu décolles jamais le cul de ta chaise, et pour te nourrir, tu te bouffes les poils des couilles, bordel, t'en fais quoi de tout ce pognon ?

L'homme l'avait mauvaise, mais il avait dû s'enfiler quelques pilules qui rendent téméraire et imprudent, car un rictus arrogant se forma sur ses lèvres.

— Je viens de vous le dire, elle est occupée.

Il baissa derechef son regard et reprit son comptage des billets. Le bout de ses doigts était couleur merde d'oiseau suite aux nombreuses années à se livrer à cette récurrente occupation.

Al recula, fit mine de sortir. L'homme leva un sourcil interrogateur, haussa les épaules et reprit sa tâche. Al se retourna alors, l'arme au poing, et tira. La vitre explosa sous l'impact.

L'homme sauta sur sa chaise en hurlant. Les billets volèrent autour de lui. Les junkies, tirés de leur léthargie, fondirent sur eux comme une masse grouillante de rats d'égouts.

Al s'approcha du comptoir, agrippa l'homme par la chemise et le tira à lui.

— Cette chambre est à Al Seriani, siffla-t-il entre ses dents, répète après moi...

Comme l'homme gardait les lèvres closes, Al lui frappa le nez avec la crosse de son arme. Le craquement de l'arête et le giclement du sang qui en résulta épouvantèrent Morton. Il se mit à chialer.

— Répète après moi ! Cette chambre est à Al Seriani.

— Cette... cette...

— Cette chambre, l'encouragea Al.

— Cette chambre est à... est à...

— Al Seriani.

— Cette chambre est à Al Seriani, lâcha finalement Morton, la bouche pleine de morve.

— Ouais, c'est pour tous les loyaux services que j'ai rendus à cette ingrate de société. Et pour le fait que je laisse une merde comme toi en liberté. Je l'ai méritée, cette piaule, tu m'entends... donc elle m'appartient et je veux trouver ma clé dispo à chaque fois que je viens, *capiche* ?

Morton acquiesça, livide.

— Alors tu vas appeler les résidents temporaires et les prévenir

qu'un mec armé s'apprête à rentrer chez lui et qu'il risque de pas apprécier d'y trouver des squatteurs. Pigé ?

L'homme hocha à nouveau la tête.

Après avoir emprunté l'ascenseur, Al sortit à l'étage, l'arme à la main, au moment où la porte de la chambre qu'il affectionnait s'abattait contre le mur. Un homme débraillé en jaillit, talonné par une petite Barbie aux lèvres en forme de cœur qui n'avait eu le temps que de passer une culotte et qui se cramponnait à lui, paniquée, comme s'il ferait le moindre geste pour elle en cas de grabuge.

Al chopa la nénette au passage, ce qui lui valut deux énormes yeux effrayés et un piaaillement étranglé de moineau. L'homme voulut protester pour la forme, mais la vue de l'arme de l'intrus le dissuada d'intenter une quelconque action héroïque. Ignorant les appels désespérés de la fille, il disparut dans l'ascenseur.

La fille se laissa tomber par terre et Al dut la traîner jusqu'à la chambre. La porte se referma derrière eux.

— Mets-toi dans un coin et arrête de chialer, je vais pas te faire de mal.

Al s'approcha de la fenêtre.

C'était l'heure.

La fille se recroquevilla dans un coin espérant se faire oublier. Au bout d'un moment, elle se rendit compte qu'il était plus absorbé par le spectacle de la rue que par elle. Elle en profita pour revêtir ses bas résille, sa robe, mais garda ses talons aiguilles à la main.

La fenêtre donnait sur une humble église du dix-neuvième siècle, composée de briques en grès d'Ohio. Sa façade se distinguait des autres établissements du quartier par l'absence de graffitis. Seule la rue séparait l'hôtel de l'édifice et son point d'observation était idéal.

Al attendit, le cœur battant. Lorsqu'il le vit surgir au détour d'une ruelle, il retint sa respiration.

Le jeune prêtre disparut à l'arrière de l'église. Il en ressortit quelques minutes plus tard par la porte d'entrée. Fasciné, Al le vit joindre les mains sur sa poitrine et incliner la tête pour saluer les fidèles qui, nombreux, se bousculaient au portail. Le visage radieux, il embrassait ces derniers, hommes, femmes, enfants.

À l'époque où le ségrégationnisme touchait de plein fouet les églises, élevant au rang de marginaux les prêtres qui en brisaient les barrières, les imposant ainsi comme d'éventuelles victimes aux exactions de fanatiques conservateurs, celui-ci accueillait Blancs et Noirs avec la même allégresse, accordant à chacun un peu de son temps.

Plus que cette bonhomie apparente, cette bonté débordante, c'était les yeux du prêtre qui fascinaient Al. Cette humilité, cette intégrité qui les caractérisaient le transportaient dans un endroit chaud et

confortable dont il n'avait jamais, jusqu'à présent, soupçonné l'existence.

Depuis quatre mois, Al venait l'observer deux fois par semaine depuis la fenêtre de la chambre. À quelques rares occasions, il s'était approché de l'église, mais n'avait pas encore osé franchir le pas.

Émergeant de ses pensées, Al se concentra à nouveau sur le prêtre. Un pincement au cœur le saisit quand leurs regards se croisèrent. Le prêtre s'attarda un long moment sur la fenêtre, comme s'il savait que Al était là, tapi dans l'ombre, à l'épier.

Furieux d'avoir été découvert, Al se déroba. La vue de la fille recroquevillée dans un coin de la chambre le fit tressaillir. Emmittouflée dans un long châle crème, elle observait l'homme en face d'elle d'un oeil frileux. Après un instant à ramer dans les eaux troubles de la confusion, Al parut se souvenir des circonstances de sa présence. Son visage se radoucit.

Il s'approcha d'elle.

— Tu t'appelles comment ?

— Candy, bredouilla la fille, espiègle.

Al tendit la main pour lui caresser la joue. La fille rentra la tête dans les épaules. La main du flic flotta un instant en apesanteur, nigaude, avant de s'aventurer à lui effleurer le bras. La caresse engendra un frisson qui recouvrit la peau de Candy d'un champ de poils hérissés. Al toisa la prostituée d'un regard torve, s'efforçant d'enrayer l'ouragan qui s'amorçait en lui. Pourquoi n'était-il pas comme le prêtre ? Pourquoi les gens se rétractaient-ils quand il les touchait ?

La colère s'en sortit une fois de plus vainqueur. Ébranlé par la réaction de la fille, Al la tira par le bras et la jeta à terre. De sa main libre, il défit sa braguette. La fille se débattit pour la forme, mais Al lui tenait fermement la tête. Impuissante, elle finit par céder. Mais cette conne n'arrêtait pas de sangloter, elle faisait ça n'importe comment, et il n'arrivait pas à se concentrer. Énervé, il finit par la repousser.

Puis il se jeta sur le lit, s'alluma une cigarette.

— J'espère pour toi que c'est pas ta spécialité, sinon tu vas pas faire long feu dans le métier.

Candy recula sur les fesses jusqu'à l'angle le plus proche. Les jambes serrées contre la poitrine, elle se servit de son châle comme d'une armure, enveloppant la totalité de son corps dans la visqueuse. Ce réflexe instinctif accentua la colère du flic. Les puttes qui jouaient les midinettes effarouchées, ça le foutait en rogne.

Il tendit la main vers le frigo-bar sous la table de nuit et en extirpa quelques mignonnettes qu'il s'envoya d'un trait. Ses yeux ne tardèrent pas à se voiler. Voyant que son agresseur glissait progressivement dans l'autre monde, la fille reflua discrètement vers la porte.

— Reste un peu avec moi, souffla le flic, suppliant.

La fille interrompit sa progression et s'interrogea sur la sincérité du ton. Se souvenant de l'arme camouflée sous l'oreiller, elle jugea préférable d'obtempérer.

Les yeux toujours fermés, Al tapota le côté froid du lit. Candy assit une fesse timide sur le bord du matelas. Al chercha sa main à l'aveuglette. Quand il la trouva, il l'étreignit fortement, reconnaissant, puis s'endormit.

Il se réveilla en sursaut quelques heures plus tard. La fille avait disparu. Et avec elle, les réminiscences de sa rancœur. Il se sentit vide, fiévreux aussi. Quelque chose de poisseux s'accrocha à ses doigts. Il toucha la texture, soucieux. Lorsqu'il l'identifia, les battements de son cœur s'emportèrent.

Bien que réticents, ses yeux coulèrent le long de son torse pour se heurter à la petite mare pourpre qui s'était formée au bout de son bras.

Lorsque Al entra dans la salle de réunion du poste de police, un œil sur le nouveau pansement qui sanglait son poignet, Angelo racontait sa nuit mouvementée avec une maigrichonne qui avait pris ses testicules pour une paire de boules chinoises, les faisant rouler, disparaître et réapparaître entre ses doigts avec la dextérité d'un prestidigitateur.

— Drôle d'occupation, commenta Stravinsky en bâillant.

Di Maggio, lui, admirait son reflet dans une vitre crasseuse, évaluant son embonpoint sous le regard écoeuré de Johnson, le légiste.

Dehors, une radio faisait tourner des tubes en boucle. *Honky Tonk Women* des Stones se termina, aussitôt pris d'assaut par *I'll never fall in love again* de Tom Jones. Di Maggio s'empoigna amoureusement les bourrelets et se balança sur le rythme lancinant des trémolos du chanteur. Angelo l'imita et pour sa peine se reçut un baiser que Di Maggio lui envoya de la main et qu'il attrapa en vol pour le plaquer sur ses lèvres.

C'était la première fois en cinq mois que Al remettait les pieds au poste, si ce n'est les dix minutes que lui avait accordées son supérieur quelques jours auparavant, et pourtant rien n'avait changé. Ses collègues le traitaient comme s'il ne s'était pas absenté, ce qui le conforta dans l'idée qu'il n'avait jamais vraiment quitté l'équipe.

Le capitaine vint lui réclamer l'approbation écrite du psychologue. Il la révisa attentivement, puis lui adressa un regard mauvais, posa son arme de service et son insigne sur la table devant lui et sortit de la pièce en maugréant. Un sourire en coin, Al prit ses accessoires, les serra entre ses doigts, puis les rangea à leur place respective.

Le lieutenant Farwell émergea dans la pièce. Le pouce et l'index entre les lèvres, il émit un sifflement qui rattroupa l'équipe.

— Au doigt et à l'œil, j'aime ça, dit-il en faisant craquer sa mâchoire.

Quelques jappements se firent entendre pendant que tous prenaient place sur des chaises alignées sur six rangs. Une fois installé, chacun se munit de son carnet de notes. Seul Al ne respecta pas le rituel ; il resta debout, les mains dans les poches.

Quand le lieutenant se rendit compte de la présence de ce dernier, ses lèvres se retroussèrent en un rictus menaçant. Al ignore l'hostilité

de l'accueil et lui fit un petit salut militaire du majeur.

Farwell et Al avaient eu des démêlés dans le passé, et comme aucun des deux n'était du genre à passer l'éponge, le terrain qui les séparait commençait à ressembler aux champs de Verdun après la bataille.

Farwell parcourut la salle des yeux, puis s'arrêta sur Di Maggio.

— Que sait-on sur la victime ? lui demanda-t-il.

— Âgé de presque trois ans, il s'appelait Jack Hamilton, fils de Amy et Gordon. Pas de souci particulier dans la famille. Les parents habitent dans la maison depuis cinq ans. Quartier huppé, sans histoire, rien de semblable n'était jamais survenu dans le coin.

— Des ennemis potentiels ?

— D'après la famille, non, répondit Angelo. La mère travaille pour une grande compagnie d'assurance et le père est propriétaire d'une dizaine de restaurants *drive-in* spécialisés dans les milkshakes.

— Oh, mon rêve de gamin : avoir pour père un mec qui passe ses journées à touiller des *shakes*, saliva Di Maggio.

Des gloussements se répercutèrent dans la pièce, vivement coupés par Farwell qui n'appréciait pas les déviations de parcours.

— Y a-t-il eu des signes d'effraction ?

— Apparemment non. Le père a dit qu'il se pouvait qu'il ait oublié de fermer la porte à clé.

Al cilla. Il se souvint de la nervosité de l'homme, et un doute vint le titiller.

— Johnson va prendre le relais, fit Farwell en se déplaçant pour laisser place au légiste. Merci d'être là, docteur.

Celui-ci eut un hochement de la tête, puis il alluma le projecteur et vérifia que la lumière se répercutait correctement sur la toile.

— L'examen interne a confirmé que la victime est morte entre trois et cinq heures avant notre arrivée. La compression des veines jugulaires a entraîné un œdème et une cyanose visibles au niveau de la face et de la langue, en plus d'un œdème cérébral. Celle des artères carotides a entraîné une ischémie cérébrale qui s'est traduite par une perte de connaissance rapide. Je n'ai pas repéré de rupture des vertèbres cervicales ni d'arrachement de l'extrémité supérieure de la moelle épinière.

Johnson s'interrompt pour voir l'effet de ses découvertes sur ses collègues. Il se heurta à une foule de visages silencieux aux yeux ronds comme des boulets de canon.

— Vous attendez quoi, Johnson ? s'écria Farwell. Une médaille ? Arrêtez votre charabia et tenez-vous en à notre langue. Bon Dieu, si on comprenait un dixième de ce que vous venez baragouiner, on porterait une blouse blanche et pas un uniforme !

Johnson ajusta le col de sa chemise comme s'il s'agissait de sa fierté.

— En langage flic de base, reprit-il mécontent de devoir faire

abstraction de la beauté du langage médical, ça signifie qu'il n'a pas eu la nuque ou la colonne vertébrale brisée comme lors d'une pendaison avec chute, donc il est peu probable qu'il soit mort pendu.

Il ouvrit une pochette, en extirpa une photo qu'il plaça sur l'appareil.

— En analysant de plus près le cou, j'ai repéré des marques appuyées qui confirment la théorie que la victime a été étranglée par derrière avec le drap qui a servi à la pendre par la suite. Ce qui m'a néanmoins interpellé est la multiplicité et l'inégalité de ces meurtrissures. Une telle action trahirait a priori une certaine maladresse de la part du meurtrier.

On voyait effectivement des traces violacées qui barraient horizontalement le cou à différents endroits.

— Puis en y réfléchissant, je me suis dit que quelqu'un capable d'une telle barbarie ne connaît pas la maladresse. Chacun de ses gestes est assuré. Il sait ce qu'il fait.

— Le garçon s'est peut-être débattu, spécula Stravinsky.

— On parle là d'un garçon de trois ans. Vous croyez qu'il faudrait vous y prendre à dix fois pour étrangler un enfant de cet âge ?

— Ce n'est pas le genre de questions que je me pose, rétorqua le flic d'un ton réprobateur.

Il fit mine de se nettoyer l'oreille de l'index pour chasser les réminiscences de cette question.

— Qu'est-ce que vous en concluez, toubib ?

Johnson prit une profonde inspiration, puis planta son regard dans celui de Di Maggio.

— Qu'il n'avait pas l'intention de le tuer... en tout cas, pas de suite... Je pense qu'il l'étranglait jusqu'à ce qu'il ne puisse presque plus respirer, mais qu'il s'arrêtait avant qu'il ne rende son dernier souffle.

— Pourquoi aurait-il fait ça ?

En guise de réponse, Johnson tira une nouvelle photo. Il s'agissait d'un gros plan de la bouche du garçon.

— Regardez, les invita-t-il en désignant le contour des lèvres.

À part quelques petites ecchymoses jaunâtres, on ne voyait pas grand-chose.

— Alors ?

Les flics se jetèrent des coups d'œil interrogateurs.

— On dirait qu'une forte pression a été exercée sur la bouche de la victime, avança finalement Al.

Johnson applaudit silencieusement.

— Effectivement, il y a eu une pression sur la bouche et sur la poitrine, bien que sur celle-ci, seul un œil expert comme le mien soit en mesure de deviner les légères traces violacées.

Il n'y avait aucune ironie dans cette révélation.

— Vous voyez autre chose ?

Ils haussèrent les épaules.

— Exactement ! Vous ne pouvez pas voir de fluide, car il est quasiment transparent. Mais si je me rapproche...

Johnson s'exécuta. Les yeux plissés, les flics se penchèrent sur l'image agrandie. On devinait à présent quelques résidus blanchâtres autour de la bouche et peut-être ce qui pouvait être des traces de dents.

— C'est de la salive, révéla Johnson après un temps.

— De la salive ?

— Oui. Pas celle du gamin, sa bouche s'étant asséchée suite à la compression des artères carotides et donc du manque d'air. Je pense qu'il s'agit de celle de l'homme, ce qui induit qu'il a essayé de le réanimer.

Al fronça les sourcils.

— Des remords ?

— Oh que non... Je dirais plutôt qu'il voulait faire durer le plaisir.

Johnson laissa la nouvelle flotter autour d'eux.

— Putain de bordel de merde ! tonna Di Maggio.

— Comme vous dites, inspecteur. Le tueur a vraisemblablement tiré le garçon du lit, il s'est amusé à le bousculer un peu avant de passer aux choses sérieuses. Il l'a étranglé à plusieurs reprises en prenant garde à le maintenir en vie, certainement prenait-il plaisir à le regarder souffrir. Puis le garçon lui a glissé des mains plus tôt que prévu et il a essayé de le réanimer avant de se rendre compte qu'il était trop tard.

— Pourquoi l'avoir pendu s'il était déjà mort. Pour nous dérouter ?

— Je ne pense pas qu'un esprit aussi torturé se préoccupe de notre enquête.

— Le drap était-il le sien ? intervint Angelo.

— Non, répondit Al. Il l'a pris dans l'armoire.

— Ce n'était donc pas prémédité, conclut Stravinsky.

Johnson soupira :

— C'est là où le bât blesse... avant de le pendre, il a fait autre chose.

Il fit apparaître une nouvelle photo.

Cette fois-ci on découvrait le torse du garçon. A présent nettoyé, on voyait clairement la déchirure des tissus sur le coin gauche de la poitrine où béait un trou noir.

— Il lui a ouvert la poitrine, a forcé la cage thoracique et... lui a dérobé le cœur.

Angelo grimaça.

— Vous voyez là... (le médecin légiste pointa la chair meurtrie

interne à la cage thoracique) les veines, les artères et les ligaments ont été sectionnés proprement, ce qui trahit une certaine application de la part du meurtrier. Je pense qu'après le trépas du gamin, son corps étant devenu inutile, il l'a délesté de son cœur, puis l'a pendu. Certainement est-il resté un long moment à admirer le spectacle.

— On a retrouvé le cœur ?

— Non, il l'a emporté avec lui... j'aurais donc tendance à repousser l'absence de préméditation.

Les esprits s'échauffaient à essayer de trouver un point de départ où nicher leurs hypothèses pour tisser les fils de l'immense toile d'araignée que promettait d'être cette affaire.

Stravinsky perturba leurs pensées.

— Et qu'en est-il de l'inscription sur le dos ?

Une autre photo montrait les lettres incrustées dans la chair.

— Une idée là-dessus ? insista Stravinsky.

— Un nom ? tenta l'un.

— Un titre de noblesse ? avança l'autre.

Johnson les observait s'embourber dans des théories douteuses quand une main s'abattit sur son épaule. Il se retourna et découvrit Al, le visage trempé de sueur, qui tanguait. Les yeux du flic se révoltèrent alors et il défaillit. Johnson le rattrapa de justesse.

— Ça va ? fit le légiste, inquiet.

Il jeta un œil autour de lui, mais personne n'avait noté l'incident. Il concentra de nouveau son attention sur Al dont les jambes continuaient à flageoler.

Al battit des paupières un instant, puis il sembla avoir trouvé un support solide sur lequel s'appuyer et remonta la pente vertigineuse le long de laquelle il avait glissé. Reconnaisant Johnson, il fronça les sourcils et se débarrassa de son bras. Puis il arma son regard d'un nouveau chargeur qu'il lui vida sur le corps avant de se ruer hors de la pièce, les narines frémissantes.

La maison des Hamilton sonnait creux une fois que les flics eurent quitté les lieux. Vide et glaciale aussi, comme souvent après un drame. La mort provoquait un raz-de-marée, fracassait les murs, souillait l'air, emportant avec elle la joie, les rires, l'espoir... Seuls la peur et le chagrin subsistaient, et aucun d'eux n'était très causant.

Al attendit tout l'après-midi dans la chambre, tapi dans l'ombre. Le silence se glissait sous sa peau pour lui rogner les os. Assis par terre, il enserrait ses genoux de ses bras. La crispation avait blanchi les articulations de ses mains, et il craignit un instant de ne plus pouvoir se libérer et de rester emprisonné dans sa propre étreinte.

Le cadavre avait été retiré. Le drap utilisé pour la pendaison également. Seule la tache de sang, incrustée dans la moquette, rappelait le drame. Al coula le regard sur le lit défait où il devina la forme du garçon. Il caressa des yeux les peluches, témoins muets du crime. Une soudaine envie de les toucher le saisit, un besoin douloureux d'y enfouir son nez pour se griser du doux parfum de bébé.

Le souvenir de sa fille le gifla en plein vol. Il se recroquevilla sur lui-même, comme pour se protéger de la souffrance. Il voyait ses petits poings fermés, reposant de chaque côté de sa tête, il revivait les douces notes de son souffle régulier, lorsqu'il la regardait dormir la nuit. Il se couchait près d'elle parfois juste pour respirer son odeur, cette odeur d'innocence qui lui faisait monter les larmes aux yeux. Jusque-là, il avait ignoré qu'on pouvait étouffer de bonheur.

Puis la grisaille l'avait éloigné d'elle avant que les ténèbres ne l'emportent.

Combien de temps cela faisait-il maintenant ? Trois ans peut-être ? Ou quatre... Quand on s'escrime à vouloir oublier, on finit un jour ou l'autre par y parvenir.

Un craquement le tira de ses sombres pensées. Aussitôt il fut sur ses gardes. Le cœur battant d'excitation plus que d'effroi, il se redressa.

Des pas incertains résonnèrent dans le couloir. Al se plaqua davantage contre le mur au fur et à mesure qu'ils approchaient.

Une ombre se découpa sur le plancher.

Elle s'arrêta un instant, indécise, puis s'avança dans la chambre.

La lumière surgit, arrachant un cri à l'intrus.

— On a oublié quelque chose, monsieur Hamilton ?

Le père de la victime le dévisageait, abasourdi. Il paraissait encore plus nerveux que la dernière fois. Les cheveux ébouriffés, la tenue débraillée et les yeux injectés de sang, il exhalait une telle odeur de souffrance que Al sentit la compassion le gagner. Mais il avait bravé tant de tempêtes gorgées de maux qu'il était blindé. Il retrouva donc son assurance et le dévisagea froidement.

— Un meurtrier revient toujours sur les lieux de son crime, on vous a pas appris ça ?

L'homme ne l'écoutait pas. Le regard dans le vague, il se dandinait d'un pied sur l'autre.

— Vous ne comprenez pas, c'est ma femme...

— Votre femme ?

Le père de la victime acquiesça.

— Oui... ma... ma femme...

Al se frotta le menton, songeur.

Ce n'était pas la première fois qu'il tombait sur des parents qui, aveuglés par la colère, s'en étaient pris à leurs enfants. Une fois devant le désastre accompli, ils étaient inconsolables. Certains s'automutilaient ou se donnaient la mort ne supportant pas de vivre avec un tel drame. D'autres gommaient simplement l'acte de leur esprit.

Le cas Lisa Menrey émergea à la surface de son esprit comme un cadavre dans un marais. Lisa était une sacrée belle nana qui aurait pu avoir sa place sur les toiles de cinéma si elle avait fricoté avec la bonne personne, mais elle avait dû se faire le technicien stagiaire, car elle trimait comme serveuse dans une cafétéria merdique seize heures par jour, à un dollar cinquante de l'heure. Après avoir payé le loyer, la baby-sitter, l'essence et la bouffe, imaginez les deux haricots qui se foutaient sur la gueule à la fin du mois. Mais Lisa tenait le coup grâce à la robe de soirée qu'une riche cliente avait un jour oubliée sur l'une des banquettes en skaï de la cafétéria. Pour elle, c'était un signe du destin. Une robe qui lui allait au poil, embrassait ses formes, lui caressait les hanches.

Lisa savait qu'un jour elle porterait cette robe au bon moment et le prince charmant, un homme au portefeuille plus gros que l'ego de Marlon Brando, la prendrait sous son aile. Cette robe, c'était sa seconde chance.

Or un beau soir, alors qu'elle rentre du boulot, elle découvre que la baby-sitter l'a plantée pour aller se faire tripoter au Whitestone Bridge *drive-in* devant le nouveau Steve McQueen. La gosse est là, six ans, la bouche barbouillée de rouge à lèvres, les chaussures à talons de sa mère aux pieds, toute la penderie retournée... c'est alors que Lisa voit la robe, son unique chance de se sortir de ce merdier, qui gît par terre,

en lambeaux. Son regard se pose alors sur sa fille, toute retournée, qui tient encore les ciseaux à la main...

Quand ils débarquèrent le lendemain, il y avait des bouts de la gamine éparpillés un peu partout dans l'appartement. Un véritable musée des horreurs.

Et bien cette femme-là, cette Lisa Menrey, la mère de la victime, jurait que ce n'était pas elle. Ce n'était pas de la mauvaise foi. Elle voyait bien qu'elle était couverte de sang, qu'il n'y avait pas eu signe d'effraction, que les ciseaux portaient ses empreintes, mais dans son esprit à elle, la folie l'ayant désertée, c'était inimaginable qu'elle fût capable d'un acte aussi barbare.

Le jury la déclara irresponsable au moment des faits et le juge la fit enfermer dans un hôpital psychiatrique. À sa sortie, huit ans plus tard, elle s'était mise à la recherche du meurtrier de sa fille dans tout le pays.

L'esprit de Al réintégra la réalité.

— Vous accusez votre femme, monsieur Hamilton ?

Le père tremblait de la tête aux pieds. Des gouttes de sueur ruisselaient sur son visage rougeaud, le rendant plus laid qu'il ne l'était certainement. Les laids font toujours des coupables idéaux, comme si la population était heureuse de leur faire payer le désagrément qu'ils causaient à leurs yeux.

— Oui... non... c'est pas ça... je sais plus...

Il enfouit son visage dans ses mains.

— Ma femme ne me pardonnera jamais.

La gorge pleine de râles, il se mit à suffoquer :

— C'est moi... c'est moi...

Il releva la tête, les yeux transis d'un désespoir tel qu'il écorcha le cœur de Al. Une bouffée de colère gonfla les poumons du flic qui refoula une envie saisissante de le frapper.

— Je ne peux pas m'en empêcher, je ne peux pas...

Son corps se mit à tanguer sous le grondement des sanglots approchants.

— Vous êtes venu dans la chambre ce soir-là, votre petit garçon était déjà couché...

— J'ai essayé de me retenir, je vous jure... mais c'est plus fort que moi.

— Si vous aviez un semblant de dignité, vous ne pleureriez pas comme un lâche sur votre sort.

— Jack, mon petit Jack, appelait Hamilton en cherchant son fils derrière un rideau de larmes.

— Il est trop tard... Vous l'avez tué !

— Non... non, vous ne comprenez pas...

— Les types comme vous croient tous qu'ils ont une raison

imparable. Ne vous inquiétez pas, vous aurez le restant de votre existence pour expliquer votre théorie à vos copains de cellule... si néanmoins vous réussissez l'exploit de parler avec une bite coincée dans la gorge.

Les paroles de Al extirpèrent Hamilton de sa léthargie. Ses yeux jaillirent de leurs orbites comme ceux d'un personnage de Tex Avery devant une pin-up délurée.

— Qu'est-ce que vous voulez di...

Le visage du père fut instantanément ravagé par une tristesse insondable lorsqu'il comprit.

— Ce n'est pas ce que vous imaginez, inspecteur, gémit-il en s'approchant du lit.

— Restez à votre place ! l'enjoignit Al, mal à l'aise.

Le suspect continua son avancée, un vague sourire sur les lèvres.

— Je réitère mon avertissement, monsieur Hamilton, ne me forcez pas à faire quelque chose que vous regretteriez.

Le père du petit Jack surprit Al tâter le renflement de sa veste et eut un ricanement, un ricanement mauvais qui ricocha sur les murs puis percuta le flic aux tempes. Puis il s'arrêta à hauteur du lit, braqua des yeux vides sur Seriani, des yeux si éteints qu'ils parurent le transpercer comme s'il n'avait pas été là.

— Vous ne pouvez pas tuer un homme qui est déjà mort, dit-il.

Puis il souleva le matelas.

Al se tenait au comptoir du bar au coin de sa rue, le nez plongé dans un verre de whisky. Dans les miroitements ambrés du breuvage, il revit le matelas qui se soulevait alors qu'il pointait son arme sur Hamilton. Son doigt moite glissa sur la queue de la détente et il faillit tirer. C'est alors qu'il les avait vues : des mignonnettes par dizaines qui bravaient l'innocence du lieu.

— C'est le seul endroit où ma femme ne regarde pas, avait bredouillé le père de la victime.

À cet instant, il n'était plus qu'une ombre qui bientôt rejoindrait celles qui leur tournaient autour depuis un bout de temps déjà. Lorsque Al l'avait abandonné à ses remords, une odeur de mort flottait autour de lui. Peut-être qu'on pouvait continuer à vivre avec un pied de l'autre côté.

— C'est un Jack ? fit une voix derrière lui.

Al jeta un regard las sur le perturbateur et acquiesça. Son voisin de palier, Scott Clarke, un vétéran de diverses guerres, dont celle du Vietnam où il y avait laissé une jambe et une bonne partie de sa raison, le dévisageait, tout sourire. Il flottait dans une veste de treillis beige sans manche, rabattue sur un pantalon de camouflage. Le tatouage d'une pin-up fatiguée s'étirait sur son épaule gauche. La veste laissait entrevoir un maillot de corps blanc qui soulignait sa maigre poitrine. Une balle de mitraillette ainsi qu'une plaque militaire dont le nom était presque effacé pendaient au bout d'une chaîne. Sur sa nuque, des cheveux jaunes plutôt que blonds tombaient, filasse, et une longue moustache s'arc-boutait de chaque côté de ses lèvres. Deux cavités se creusaient sur son visage osseux au fond desquelles se terraient des yeux sombres. Ceux qui trouvaient le courage de s'y attarder relevaient une myriade de sentiments : nostalgie et dévastation, rancœur et résignation. Scott avait le regard tourmenté des hommes qui ont vu des choses, des choses qu'aucun être humain ne devrait voir.

Al avait rencontré le vétéran ici même, dans ce bar, quand il s'était installé à Bensonhurst, Brooklyn, voilà quatre ans. Depuis ils avaient sympathisé et Al lui avait refilé les clés de chez lui pour qu'il s'occupe de son chien quand il était absent – la plupart du temps.

Après lui avoir serré la main, Scott se percha sur un tabouret.

— C'est marrant, on a les mêmes amis, dit-il en désignant le verre.

Al eut un haussement paresseux des sourcils.

Scott commanda le même breuvage, attendit que le serveur le lui apporte. Une fois qu'il l'eut entre les mains, il le respira, le porta à ses lèvres puis le reposa. Le silence pataugeait entre eux, sans qu'aucun d'eux ne s'en trouve gêné.

Au bout d'un temps, Al le dérangerait.

— Il y a trois jours, j'ai rencontré un alcoolique qui a appelé son fils Jack.

— C'est pratique...

— Son gamin venait d'être tué et j'étais persuadé que c'était lui le coupable.

— Et il l'était ?

— Coupable ?

Il acquiesça.

— Ne le sommes-nous pas tous ?

Scott haussa les épaules sans répondre et replongea le nez dans son verre.

Après quelques minutes de réflexion, Al admit :

— Il cachait des bouteilles sous le matelas de son fils.

— Le gosse les a trouvées et les a sifflées ?

— Non... mais s'il n'avait pas bu comme un trou ce soir-là, il aurait peut-être entendu quelque chose et serait intervenu.

Scott opina.

— C'est possible, mais on ne le saura jamais, conclut-il en terminant son verre avant d'en commander un autre.

— Non, j'imagine que non.

C'était ce qu'Hamilton lui avait dit.

— Et je dois vivre le restant de ma misérable vie avec ça, inspecteur.

Il lui avait adressé un pâle sourire qui dépareillait avec les terres dévastées qu'étaient ses yeux. Pendant un bref instant, ils ne firent qu'un car la région aride qu'il parcourait à présent, Al en connaissait les moindres recoins.

— Ne sois pas trop dur avec toi-même, Al, lui conseilla le vétéran, t'as eu ta part de merde.

— J'étais à deux doigts de le buter, Scott, je l'ai senti en moi, comme une bête qui prenait possession de mon corps, se dispersait dans mes veines, m'empoisonnait le sang.

Scott but une nouvelle gorgée du nectar aux reflets mordorés.

— Et si jamais j'arrivais plus à la contenir ? siffla le flic.

Cette fois-ci, il quêtait le regard du vétéran, mais celui-ci l'évita. Il descendit le reste de son verre, puis le reposa en soupirant.

— Alors j'espère bien que ce jour-là je ne traînerai pas dans les

parages.

La porte du bar grinça et les voix autour d'eux moururent. Ils pivotèrent à l'unisson pour découvrir une grande Noire, une boule de cheveux frisés et luisants sur la tête, qui balayait la salle de ses yeux ombragés de longs faux cils pailletés. Quand elle les repéra, ses lèvres nacrées s'étirèrent sur un sourire éclatant ; elle ondula dans leur direction en suivant le rythme envoûtant d'un morceau de soul qu'elle seule semblait entendre. Elle portait un arsenal de bijoux clinquants et une robe panthère qui étreignait son corps avec une telle passion que beaucoup s'usèrent l'esprit à imaginer comment diable elle s'était glissée à l'intérieur. La plupart en conclurent qu'il devait s'agir d'une seconde peau comme celle dont sont pourvus les démons qui hantent la Terre, se nourrissant de l'âme des hommes et causant leur perte.

— Je vois que tu as de la compagne, fit le vétéran en souriant.

Il réajusta le col de sa veste et descendit du tabouret.

— Essaie de décompresser un peu. Ils risqueraient de pas te prendre au sérieux là-haut si tu mourais d'un ulcère.

Scott gratifia Al d'une brève accolade, puis se dirigea vers la sortie. En route, il croisa la dame qui ignore les regards réprobateurs de ceux qui n'appréciaient pas la présence d'une Noire dans un bar de Blancs.

Celle-ci s'arrêta pour le saluer.

— Comment va le cœur, Scotty ?

— Il s'accroche, fit-il en se tapotant la poitrine.

— Tu sais que mon lit t'est toujours ouvert... dans mon pays on a des remèdes imparables pour retaper les hommes.

Scott sourit.

— Je suis trop vieux pour ces conneries, tu serais capable de me supprimer mes derniers élans d'énergie.

Elle lui bouscula l'épaule en riant, lui causant une douleur instantanée qu'il s'efforça de camoufler.

Il la quitta après un baiser, le cœur dansant dans sa poitrine comme celui d'un adolescent lors de son premier rendez-vous.

Lorsqu'elle fut à ses côtés, Al décolla le tabouret du comptoir pour qu'elle puisse s'y poser.

— Salut Maisé.

— Salut mon cœur, dit-elle en lui caressant la joue de l'index. On se sent nostalgique ?

Al se souvint que c'était dans ce bar qu'elle l'avait emmené pour la première fois voilà un an et demi, quelques mois en fait après y avoir rencontré Scott. Elle venait de se recevoir une torgnole d'un client rongé de remords d'avoir pris son pied avec une négresse et tanguait dans une ruelle quand elle avait trébuché sur le corps du flic. Baignant dans l'eau noirâtre d'un caniveau, une bouteille à moitié vide dans la main, celui-ci mordait le bitume depuis deux bonnes heures. Alors que

les passants enivrés et les filles dont il encombra le trottoir s'essuyaient les chaussures sur ses côtes, elle l'avait aidé à se relever puis l'avait porté jusqu'au bar le plus proche. Il cuvait dans un coin quand il l'avait vu tirer des cartes de tarot de son sac pour les étaler sur la table. Dans le brouillard dans lequel il avançait à l'aveuglette, il lui avait semblé l'entendre s'écrier en découvrant l'une d'elles :

— Seigneur, pourquoi je me farcis toujours ceux-là !

Elle l'avait alors enveloppé d'un bras protecteur avant qu'il ne sombrât à nouveau dans un sommeil agité. Il en avait émergé trois heures plus tard, en pleine forme. Sa bonne fée était toujours à ses côtés en train de balancer du pied en sirotant un martini à la paille.

C'est là qu'elle lui avait fait une petite gâterie en guise de présentation. Pour la féliciter de son endurance, il lui avait fabriqué une petite médaille avec le papier aluminium de son paquet de cigarettes. Elle avait accueilli le trophée avec un bruyant éclat de rire qui n'avait pas fait que des heureux dans le bar.

La couleur de Maisé et son goût épicé ne dérangent nullement Al. Au contraire. Tout ce qui l'extirpait des conventions avait tendance à l'exciter.

Maisé était douce, se perdait dans des rires interminables et ne se vexait jamais. Même quand on l'insultait, elle riait, comme si c'était la meilleure blague de l'année.

Ce qui le fascinait pourtant le plus chez elle, c'est qu'elle ne jouissait jamais. Elle disait que le seul être capable de lui faire prendre son pied, c'était Dieu, mais que si elle voyait ce salaud, elle lui couperait les roubignoles à coups de serpe, il y avait donc peu de chances qu'elle chatouille le septième ciel de sitôt... mais elle aimait bien faire plaisir, ce qui convenait à Al. Après tout, soyons honnêtes, qui ne rêve pas d'atteindre le rivage sans s'être coltiné le trajet à la nage ?

— ... mais elle l'a surprise au pieu avec son fiancé, t'imagines ? Moi, j'aurais pas laissé passer ça, encore moins un dimanche matin, avec la messe et tout ça, tu vois... c'est pas respectueux envers Notre Seigneur... même dans ce genre de métier, il faut entretenir un semblant de morale, tu crois pas ?

Al la travaillait depuis un bout de temps déjà, s'efforçant de se concentrer sur les fesses pulpeuses qu'elle lui offrait, mais avec ce flot incessant de paroles, ce n'était pas du gâteau. Maisé disait toujours qu'elle profitait des baisers pour se défouler, c'était en effet le seul moment où les mecs ne l'interrompaient pas.

Al suait à grosses gouttes pendant qu'elle matait ses ongles.

Un cri désespéré s'échappa de ses lèvres, ce qui mina le moral du flic, entre autres choses plus embêtantes.

— Je lui avais dit que c'était de la merde ce vernis à ongles... durcisseur, tu parles !

Elle fit la moue et ajouta :

— Je dois manquer de quelque chose... d'aluminium ou une connerie du genre.

Al ferma les yeux pour reprendre où il en était.

— Tu crois toi que je devrais me teindre en blonde ? l'interrogea-t-elle en se retournant légèrement.

Faute de réponse, il accéléra la cadence pour en finir une bonne fois pour toutes. Ça devenait un véritable calvaire...

— Ma copine Kiki dit que je pourrais doubler le nombre de mes clients. Dans la nuit avec une lumière tamisée et mes cheveux blonds pétasse, ils auraient l'impression de se taper une Blanche avec un cul de Noire !

Il sentit finalement que ça venait et pria le ciel pour qu'elle la fermât pendant la petite minute qui suivait. S'il était peu probable qu'il y eût quiconque là-haut disposé à exaucer sa prière, au moins Maisé semblait l'avoir entendue parce qu'elle ne dessouda plus les lèvres et bougea même en experte pour lui rendre la jouissance plus agréable.

Épuisé, Al s'écroula sur le côté. Maisé s'étira comme au sortir d'une sieste.

— Dix-sept minutes ! s'exclama-t-elle en consultant sa montre. Mais

nous avons là un nouveau record ou je ne m'appelle pas Maïsé !

— Qu'est-ce que je t'ai dit sur tes commentaires ironiques ?

— Si on peut plus rigoler...

Al se dressa sur son coude.

— Il y a des choses sur lesquelles il vaut mieux ne pas plaisanter, ça peut... comment dire ? Blesser l'amour-propre.

Maïsé renifla.

— Qu'est-ce que vous êtes susceptibles, les culs-blancs. Tu veux savoir votre problème ? Vous prenez le sexe trop au sérieux.

Maïsé lui prit les orteils qu'elle entreprit de masser en fredonnant un chant africain. Al se laissa bercer.

— Je t'ai pas demandé pardon, fit-il au bout d'un moment.

— Pour ?

— La dernière fois.

Suffoqué par l'alcool et la colère, parce qu'elle riait alors qu'il s'efforçait de lui raconter un truc sérieux, il l'avait chopée par les cheveux, lui avait brutalement enfoncé une serviette dans la bouche et plaqué une main sur le nez. Elle s'était débattue comme une petite souris prise dans un piège, griffant l'air de ses ongles affûtés, avant que les quinze centimètres pris par ses talons, la faisant dépasser Al de presque une tête, ne tournent à son avantage et qu'elle parvint à se libérer.

Maïsé haussa les épaules.

— Bah, c'est pas grave... À côté des hommes qui m'ont fait ça... (Elle désigna une cicatrice qui prenait naissance à son arcade sourcilière gauche, lui barrait le visage, écorchait au passage un morceau de lèvres et terminait sa course dans son cou) tu es un enfant de chœur.

Sa poitrine se mit à danser le swing, secouée par les rires.

Puis alors qu'il commençait à sombrer, elle lui dit :

— Tu portes la même marque qu'eux, tu sais ça ?

— J'ai aucune marque, contesta Al.

— Elle n'est pas visible à l'œil nu, car elle est en toi.

Maïsé leva le regard sur lui, un regard bouleversant qui le fit se recroqueviller jusqu'à disparaître dans les oubliettes de sa chair.

— La différence est que contrairement à eux, toi, tu as su lui résister.

Elle détacha son regard pour reprendre son occupation.

— Mais jusqu'à quand...

Elle avait prononcé cette dernière phrase dans un murmure. Al ne lui demanda pas qui étaient les « eux » en question, mais en suivant des doigts la cicatrice, il lui dit :

— Tu me racontes ?

— Un jour peut-être... répondit-elle du bout des lèvres.

Maisé ne parlait jamais de cette période de sa vie, certainement parce qu'elle avait tiré – ou du moins *tenté* de tirer – un trait sur son passé. Al savait qu'elle avait embarqué dans un bateau depuis l'Afrique pour servir d'esclave à de vieux colonisateurs nostalgiques, une traversée de plusieurs jours, où elle avait croupi dans les cales au milieu des excréments et des cadavres putrides de ceux qui n'avaient pas survécu. On l'avait ensuite enfermée dans un placard où un psychopathe bourré de fric venait la cogner à chaque fois qu'il perdait en bourse. Elle en avait été libérée six mois plus tard par le jardinier, un petit Mexicain tout en rondeurs qui lui avait demandé en échange de lui montrer ses seins et avait pleuré de gratitude quand elle lui avait ouvert la braguette. Puis elle avait sauté dans le camion d'un routier, un bouseux raciste qui avait accepté qu'elle voyageât dans son tacot à condition que ce fût au milieu des cochons – parce que là se trouve la place de la vermine – pour finalement atterrir dans une ruelle new-yorkaise un dimanche matin ensoleillé alors que la messe de onze heures venait de commencer. Le prêtre qui officiait ce jour-là avait cueilli dans ses bras ce corps famélique qui s'agrippait à son église comme à une idole. Après l'avoir bercé une semaine durant au doux murmure de prières chrétiennes, il l'avait confié aux bons soins d'un centre d'aide aux réfugiés. Maisé n'avait jusqu'alors jamais rencontré de Blancs qui avaient tendu la main dans sa direction autrement que pour la frapper, aussi, depuis ce jour, elle était restée fidèle à la paroisse et ne ratait sous aucun prétexte les sermons de son bienfaiteur.

— Comment tu t'en es sortie ? lui avait une fois demandé Al.

Maisé avait souri.

— Tu trouves que je m'en suis sortie ?

Pourtant elle ne se plaignait jamais des États-Unis, ce qui le confortait dans l'idée qu'elle avait dû sacrément en baver au pays.

Cette balafre qui la défigurait la liait néanmoins pour toujours à ce passé tortueux, l'empêchant d'oublier l'innommable. Elle était là, visible, lui grignotant la mémoire comme un loup affamé, et même si Maisé parvenait à éviter les miroirs, il y avait toujours, et ceci malgré le fond de teint sous lequel elle tentait de la camoufler, la prune des yeux des gens.

Certainement était-ce pour cette raison qu'elle avait choisi la nuit comme partenaire. L'obscurité, friande de secrets, lui avait ouvert les bras. Elle l'avait embrassée, cajolée, rassurée. En peu de temps, elles étaient devenues amies.

C'était toutefois cette balafre et les nombreuses autres qui s'affichaient sur son corps qui la rapprochaient du flic. Ce dernier aimait les cicatrices, pas celles des minets qui se coupaient avec leur lame de rasoir les matins embrumés, mais les vrais balafres, ceux à qui

la vie avait joué de vilains tours et qui portaient la marque indélébile de la cruauté et de l'injustice incrustée dans leur chair. Évidemment il y avait les autres aussi, comme lui, qu'on avait bousillé de l'intérieur. Ces balafres-là, on ne les repérait pas au premier abord, mais si on prenait le temps de les observer, on saisissait au fond de leur regard leur âme éteinte.

— On a du nouveau, magne-toi !

— Une seconde ! Je viens d'arriver. Laisse-moi prendre un café.

Angelo lui tendit un gobelet au fond duquel stagnait une eau noirâtre.

— Avale ça et prends le volant.

Al s'exécuta, la tête embrumée. L'odeur de Maisé lui imprégnait encore les narines et l'envie bestiale de voir Sheila lui tordait les entrailles. Il essayait de la joindre depuis son retour de Providence, il y a dix jours, mais elle ne retournait aucun de ses appels.

— T'étais où, bordel ! s'exclama Stravinsky. J'ai bien dû appeler chez toi une cinquantaine de fois !

— Il était coincé entre les cuisses d'Uhura⁷, il pouvait pas entendre.

— Crois-moi, j'aurais bien aimé, l'assura Al en se disant qu'une femme cloîtrée pendant trois saisons sur un vaisseau intergalactique devait te hurler sa reconnaissance aux tympans. Ça lui aurait changé des monologues casseurs-de-bite de Maisé.

— Arrête de te prendre pour le capitaine Kirk, siffla Angelo. T'as pas de torpille à photons, t'es pas à la hauteur.

Le commentaire d'Angelo lui soutira un sourire, mais ne désirant pas faire les choux gras du district, il s'empessa de détourner la conversation.

— Bon, alors, qu'est-ce qui me vaut les honneurs ?

— On a trouvé une empreinte de pas en bas de la fenêtre de la chambre du gamin, l'informa Angelo. Du quarante-neuf.

— Tu veux dire qu'on recherche le yéti ?

— Ça m'étonnerait que le yéti ait besoin d'un bonnet pour se protéger des intempéries...

Al avait du mal à suivre.

— C'est quoi cette histoire ?

Angelo sortit un sachet en plastique dans lequel se trouvait un bonnet en laine frappé des initiales des New York Mets.

— Vous voulez arrêter Tom Terrific⁸ ?

Angelo et Stravinsky s'échangèrent un regard désolé.

— On voit que t'as pas huilé les boulons durant ton séjour aux îles glandouilles... ça veut juste dire qu'il est possible qu'un fan des Mets se soit aventuré dans la maison.

- Oh, ça va être un jeu d'enfants pour le retrouver, ironisa Al.
- Tu connais beaucoup de fans des Mets ?
- Nan, mais je suis p...
- Qui chaussent du quarante-neuf ?
- Ce que je v...
- Et qui font leurs emplettes à *Ali Baba's cave* ?

Surpris, Al fit une embardée qui lui valut un flot de klaxons protestataires.

- Comment tu sais ça ?

Angelo lui montra l'étiquette qui pendait du bonnet.

Al secoua la tête en ricanant.

Y en avait vraiment qui rendaient la vie des flics trop facile.

- Arrête-nous là, fit Stravinsky en lui désignant l'angle d'une rue.

Al s'exécuta.

Stravinsky et Angelo descendirent de la voiture.

- Ben, vous venez pas avec moi ?

— Nan, on fait une pause petit-déj', passe prendre Di Maggio au poste, il t'attend pour aller à *Ali Baba*.

- Au poste ? On en vient, vous vous foutez de ma gueule...

— Nan, on n'oserait pas..., répondirent les deux compères en se gaussant.

Al les regarda s'éloigner en maugréant. Il fouilla dans sa poche, trouva son paquet de cigarettes et s'en grilla une. Après avoir tourné le bouton de la radio, il essaya plusieurs stations, mais seuls des airs hippies étaient disponibles. Après un soupir fataliste, Al s'arrêta sur *you showed me* des Turtles, puis il démarra.

Quand il arriva au poste, Di Maggio faisait les cent pas.

- Putain, t'étais où Seriani ?

— Va pas nous faire une crise cardiaque, le gros, je suis pas assez costaud pour porter ton cercueil.

Di Maggio étala sa graisse sur le siège du mort.

- J'ai passé une nuit d'enfer ! dit-il en soufflant.

— Et tu fais la gueule parce que ?

- Tu tires pas la tronche quand ça t'arrive ?

— Ça dépend de ce que tu entends par là.

— Que j'ai passé une nuit de merde ! Qu'est-ce que j'entends par là ? Tu crois que l'enfer, c'est une partie de plaisir ?

Al leva les yeux au ciel.

Di Maggio s'enfonça dans son siège et fit la moue, puis au bout d'un moment il marmonna :

- C'est ma femme.

Il y a un an, à quarante-cinq ans, Di Maggio s'était enfin décidé à franchir le pas. Il s'était dégoté une Cubaine qui travaillait illégalement et qu'il était censé renvoyer élever des poules au pays. En

chemin, la fille avait dû plaider sa cause avec efficacité, car une semaine plus tard elle lui passait la bague au doigt.

— Ta femme ? fit Al.

— Ouais. Elle veut me tuer !

— Pourquoi ?

— Pour me piquer mon pognon, pardi !

— Mais t'en as pas.

— C'est pas ce qu'elle croit.

Al lui jeta un regard oblique.

— Eh, fallait bien que je trouve un argument convaincant pour qu'elle accepte de laver mes chaussettes.

Al soupira.

— C'est ça de vouloir la jeunesse et la beauté. Moi, je me méfie des belles nanas, elles te font payer cher l'érection au doigt et à l'œil.

— Détrompe-toi, les pires, ce sont les moches. Elles savent que pour te satisfaire elles doivent mettre le paquet, du coup après, tu peux plus t'en passer.

— Tu parles en connaissance de cause ?

Di Maggio loucha, nostalgique, sur un moustique qui venait de s'éclater sur le pare-brise.

— T'as pas encore rencontré ma Cubaine à ce que je vois...

Pour la peine, Al aurait bien voulu voir le tableau.

D'une main compatissante, il tapota l'épaule de Di Maggio, puis poursuivit sa course.

* * *

Ali Baba's cave n'était pas le magasin le plus classe de New York, ni de Brooklyn, ni de Brighton Beach, ni même de la Brighton 6th Street, c'était pour dire. Sur la devanture, un tas de babioles agonisaient devant un tee-shirt des Kansas City Chiefs et un poster froissé d'un Marlowe usé par les nombreux coups de soleil et les regards blasés des passants. Une statuette désuète d'une Marilyn effritée s'efforçait de tenir sur une jambe pendant que des peignes édentés, un gratte-cul, une paire de chaussons tyroliens, une bouteille de vinaigre portugais ou encore un livre d'*Oswald The Lucky Rabbit* des années trente complétaient le décor.

Jerry Reznik, le propriétaire, n'était pas réputé pour son bon goût, mais disons que si une irrésistible envie de dépenser les quelques dollars sauvés de notre infortunée soirée poker nous saisissait et que par le plus malheureux des hasards on venait à passer près de son magasin, à coup sûr, on trouvait une bricole poussiéreuse à acheter.

Jerry avait quitté ce monde voilà cinq ans, laissant un bleu à l'âme de ce quartier juif surnommé Little Odessa, du fait notamment de la ressemblance entre les berges du fleuve Hudson et les bords de la mer

Noire, par les Juifs ukrainiens qui, après avoir subi les pogroms russes et les persécutions nazies, y avaient immigré en masse. À l'heure qu'il était, le filou avait dû se dégoter un pass illimité entre l'enfer et le paradis, et devait marchander des bouts de nuage aux anges et des fourches aux diabolins.

Al n'avait plus remis les pieds dans le magasin depuis sa disparition, aussi fut-il surpris de découvrir un jeune d'environ vingt-cinq ans, accoudé mollement au comptoir en train de feuilleter un catalogue de bricolage.

D'un pas alerte, il s'approcha.

— Ça a changé ici.

— Ça dépend de la dernière fois que vous êtes venu, répondit le vendeur, visiblement fasciné par la description de la dernière champouineuse moquette.

Al fit mine de réfléchir.

— Il y avait encore la volynka⁹ et le sourire qui vous accueillait à l'entrée.

— Effectivement.

Al attendit la suite, mais le garçon continuait sa lecture sans se préoccuper de sa présence.

— Vous êtes le propriétaire ?

— Nan.

— On peut le voir ?

— Bien sûr. Vous sortez du magasin, vous tournez à gauche sur Leif Ericson Drive jusqu'à Shell Road. Là vous continuez trois kilomètres au nord jusqu'à tomber sur un grand parc le long de l'Avenue McDonald. Vous poussez le grillage, dixième rangée à droite, Efim Shapiro, vous pouvez pas le rater.

Al fit le parcours dans sa tête avant de comprendre.

— C'est un cimetière.

— Vous êtes futé.

Al ricana, effaré par le culot du p'tit con. Il voulut prendre Di Maggio à témoin, mais celui-ci faisait ses emplettes. Il s'avança alors pour lire sur le badge le nom du garçon.

— John Wayne ? C'est votre nom ? Votre mère mouillait pour les gros calibres ?

Les yeux du garçon s'imbibèrent de venin lorsque Al s'esclaffa. Son nom devait lui en faire baver depuis les bacs à sable.

— Alors, John Wayne, articula Al. C'est vous l'heureux héritier ?

— Nan, sa fille, mais elle vient jamais, elle dit que le magasin porte la marque du diable.

— La marque du diable, hein ?

— Ouais, c'est ce qu'elle dit.

Al haussa les sourcils.

— Donc, c'est vous qui gérez cet antre de l'élégance.

Le vendeur referma brutalement son catalogue et plongea son regard dans celui du flic. Ce dernier remarqua une ecchymose vieille de quelques jours autour de l'œil de Wayne.

— Un souvenir d'une petite amie mécontente de vos piètres performances ?

Le vendeur s'empressa de détourner le regard et croisa les bras comme une midinette offensée.

Al décida de battre le fer pendant qu'il était chaud. Il sortit le sachet contenant le bonnet et le posa sur le comptoir.

— Ça vous dit quelque chose ?

Wayne y jeta un bref coup d'œil puis détourna la tête, troublé.

— C'est un type qui vous l'a acheté, renchérit Al. Il chausse du quarante-neuf, ça doit être un balaise. Mais vous n'êtes pas du genre à avoir les chocottes, pas vrai ?

Le vendeur s'enfonçait davantage dans le silence, mais les tressaillements nerveux de son genou droit n'échappèrent pas à Al.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Il est revenu vous prévenir que si les flics venaient vous poser des questions, vous auriez plutôt intérêt à la fermer si vous ne vouliez pas vous retrouver en peau de sac à main de bonne femme ?

L'homme dut trouver un bout de courage au fond d'une poche et décida de tout miser sur sa réponse.

— J'ai rien vu et rien entendu.

Sauf qu'il dit « rien vu » en posant les mains sur ses oreilles et « rien entendu » en se cachant les yeux.

Al s'amusait comme un fou. Sans le quitter du regard, il bascula la tête en arrière et lança par-dessus son épaule :

— Eh, Di Maggio, radine-toi, j'ai trouvé un rigolo.

Di Maggio ne se fit pas prier.

— Je te préviens, je le veux avec du Ketchup et une petite sauce aux oignons, fit-il en se frottant les mains.

Une fois son collègue à ses côtés, Al s'accouda au comptoir.

— Alors, reprenons notre conversation. Il vous a acheté un bonnet des *Mets* il y a une dizaine de jours. Puis il est revenu il y a quelques jours pour vous secouer un peu. À quel moment vous vous êtes pissé dessus ?

— Je me suis pas pissé dessus ! contesta le vendeur, le visage virant au pourpre.

— Pourtant il reste encore une tache.

— Où ça ? s'affola ce dernier en cherchant l'intruse sur son pantalon.

Il s'interrompt subitement, puis releva la tête sur un Al, hilare, qui pointait un index vindicatif dans sa direction.

— Ça veut rien dire, souffla-t-il, sur la défensive.
— Ah non ? Il a peut-être coutume de se pisser dessus, avança Al en se tournant vers Di Maggio.

— Ouais, c'est une maladie grave... La *trouillomètrazérose*, que ça s'appelle. À ce qui paraît, ça pardonne pas.

Al grimaça une moue complaisante.

— Bon, mon gars, on n'a pas toute la journée. Tu nous dis ce qu'on veut savoir ou on ferme le magasin et on te fait payer pour toutes les méchancetés que tu as dites sur notre ami Jerry.

— Mais j'ai rien dit sur lui !

— Tu l'as pensé bien assez fort...

— Vous n'avez pas le droit de faire ça !

Al croisa les bras et gratifia Di Maggio d'un œil interrogateur.

— Il y a des choses qui nous sont interdites ?

— Aux dernières nouvelles on avait la loi de notre côté.

— C'est bien ce que je pensais... Remarque ! fit-il en dressant un index, on la partouze depuis tellement d'années, cette garce, elle doit bien avoir ses préférés.

Le vendeur n'appréciait pas du tout la tournure que prenait la conversation.

— Je vois tous les jours dans les journaux des flics tomber pour abus de pouvoir et brutalité gratuite !

Al et Di Maggio s'esclaffèrent.

— C'est parce qu'ils ne savent pas s'y prendre, fit Al. Moi, j'ai le mouvement.

Il donna des coups de reins souples et explicites d'avant en arrière.

— Elle m'en est tellement reconnaissante que j'ai un crédit illimité en bavures pour mes trois prochaines vies.

Il s'arrêta subitement pour le bousculer du regard.

— Bon, tu nous dis ce qui a causé la fuite pipi chez un gros dur comme toi ou je m'arrange pour que tu puisses plus jamais *loader* le barillet.

John Wayne serra instinctivement les jambes, puis balada les yeux d'un flic à l'autre, en proie à un sérieux dilemme. Il sembla mesurer les dégâts plus graves s'il se confiait parce qu'il leur dit :

— Je répète : j'ai rien vu, rien entendu.

Al tortilla ses lèvres en une moue impressionnée.

— Ouah, il a perfectionné son numéro, ce con ! Cette fois, il m'a presque convaincu.

Ils sondèrent Wayne un long moment, peut-être un peu trop long, car Di Maggio en eut la dalle et se cala une barre chocolatée entre les dents. Finalement, Al brisa le silence.

— Di Maggio, ferme le magasin !

— Avec plaisir, jubila ce dernier en froissant le papier et en se

léchant les doigts.

Al resta silencieux, le regard neutre plongé dans celui du vendeur, pendant que son collègue arpentait le magasin à la recherche d'un potentiel témoin.

Au détour d'un rayon, Di Maggio repéra une vieille dame qui tâtait les slips masculins en pensant au bon vieux temps.

— Fermeture exceptionnelle ! l'interpella-t-il.

— Non, mais j'ai pas fini mes courses, criailla-t-elle.

— Allez, allez, on ne fait pas sa difficile, et on se magne le popotin, la somma Di Maggio en lui tapotant les fesses.

— Oh ben vous alors ! s'indigna-t-elle, gloussant et trotinant comme une jeune étudiante.

Al secoua la tête. Ce sac à sucreries de Di Maggio ne résistait à aucune forme, aussi molle et fripée soit-elle.

Quand enfin il entendit le verrou tourner et le panonceau « FERMÉ » claquer sur la vitre, il dit :

— Lui non plus ne verra rien et n'entendra rien.

Il plaqua son arme sur le comptoir.

— Alors, le gros dur, t'es sûr qu'une petite souris n'est pas venue te faire des confidences ?

Wayne s'était laissé désirer encore quelques minutes avant que le doigt impatient de Al, caressant fébrilement la queue de la détente, finisse par lui délier la langue.

Di Maggio collé aux basques, Al s'était rendu à l'adresse mentionnée par le vendeur d'*Ali Baba's cave*, espérant tomber sur les criminels.

Ces derniers ne traînaient pas à leur endroit habituel, mais un gamin, après leur avoir soutiré un dollar, leur indiqua la planque.

— Ils ont dit à tout le monde où ils se cachaient en leur faisant jurer de rien dire aux flics..., leur avoua le gosse qui devait avoir sept ou huit ans. Sont pas très malins, si vous voulez mon avis.

Al partageait son opinion. Le gamin par contre avait les neurones bien trop réactifs pour son âge, ce qui incita le flic à enregistrer les traits de son visage dans un coin de sa mémoire, persuadé qu'un jour ou l'autre il croiserait à nouveau son chemin, cette fois-ci dans un contexte moins bon enfant.

Après avoir retiré la plaque d'égout, ils contemplèrent l'infini obscur qui s'étendait sous leurs pieds. Al ramassa une canette rouillée de *Cold Spring* et l'observa avec curiosité. Puis il la leva au-dessus du vide et la lâcha. Les ténèbres l'aspirèrent en une goulée. Ils attendirent l'éruption, en vain.

Di Maggio déglutit.

— Ça veut rien dire. Peut-être qu'il y a de l'eau pour amortir sa chute.

Al acquiesça.

— Bon, le gros, c'est toi qui t'y colles. J'ai lu dans un magazine que la trouille, ça faisait griller les calories.

— On doit pas lire les mêmes magazines, maugréa Di Maggio.

— Ça, c'est sûr...

Di Maggio fit craquer sa nuque et entreprit sa descente vers l'obscurité.

En chemin, il tritura fébrilement un briquet. Lorsque la flamme perça l'obscurité, il se retrouva nez à nez avec une armée de cafards. Affolé, il perdit l'équilibre, battit l'air de ses bras maladroits et finit par basculer à l'arrière. Al hurla son nom alors que le gros s'enfonçait dans le noir...

... pour atterrir sur le derrière un mètre plus bas.

Abasourdi, il fit abstraction de l'eau sale et fétide dans laquelle il s'était étalé et s'esclaffa.

Al ne put réfréner un rire nerveux. Après avoir vérifié que personne ne l'espionnait, il s'enfonça à son tour dans la bouche d'égout et rejoignit son collègue.

— C'était pas des conneries, ton magazine, s'exclama Di Maggio en se relevant, j'ai bien dû perdre cinq cents grammes.

Il s'ébroua sous les protestations de Al, puis fit un tour oculaire des lieux.

Le tunnel s'enfonçait de chaque côté, faiblement éclairé par les réverbères de la rue qui filtraient à travers les bouches d'égout. Ils jouèrent la direction à pile ou face, puis suivirent un chemin encombré de détritux, rongeurs et insectes en tout genre qu'ils s'efforcèrent d'ignorer.

Des chuchotements leur parvinrent aux oreilles au bout de cinq minutes de pataugeage. Al colla un index sur sa bouche pour enjoindre Di Maggio à la fermer. Celui-ci s'exécuta à contrecœur, le son de ses cordes vocales l'empêchant d'entendre les bruits peu ragoûtants du lieu.

Les voix se précisèrent alors qu'ils approchaient. Ils empruntèrent un escalier poisseux qui les mena à un couloir étroit où des néons déglingués, agonisant au bout d'un fil comme des pendus, crépitaient. La lumière blafarde conférait aux murs une couleur vert maladif. Un murmure nerveux s'éleva sur leur droite. Les flics se retournèrent.

Deux hommes se débattaient dans une pièce de six mètres carrés, entrelacés au milieu d'un stock de cartons à pizza. Lorsqu'ils repèrent leurs visiteurs, ils cessèrent leurs ébats.

— C'est pas ce que vous croyez, s'exclamèrent-ils de concert.

Al et Di Maggio se jetèrent un coup d'œil ahuri puis se concentrèrent à nouveau sur le duo de pieds nickelés qui en se bagarrant s'étaient emmêlé les pinceaux : l'un avait coincé l'énorme chaîne qu'il portait autour du cou dans la ceinture de l'autre, et l'autre s'était pris le bras dans la veste en cuir ultra-moulante et toute tarabiscotée de l'un. Du burlesque pur et dur.

Al les dévisagea en avalant une pilule contre le mal de crâne que Di Maggio lui avait refilée.

— On les libère ? fit Di Maggio.

— Nan, laissons-les mariner dans le ridicule encore un petit bout de temps. Ils ont l'air d'apprécier sa compagnie.

Les types ressemblaient à un négatif de photo. L'un noir, l'autre blanc, tous les deux bâtis comme des armoires à glace.

— Alors, c'est qui la lumière qui coupe pas l'étiquette de ses achats ? s'enquit Al.

Le grand Noir écorcha le visage de son collègue avec un regard

lessivé aux reproches. Ce dernier fit mine de compter les blattes qui menaient leur vie peinarde sans se préoccuper d'eux. Il arrêta rapidement, certainement parce qu'on ne lui avait pas appris à compter après vingt.

— C'est ce radin-là qui a développé la brillante théorie, qu'en retournant nos articles de travail, on avait moins de risques de se faire épingleur.

— C'est une bonne tactique ! se défendit le Blanc. Si j'avais ramené le bonnet, vous n'auriez jamais fait le rapprochement. Et même si j'avais laissé un bout de bonnet sur place, et que par le plus grand des hasards vous nous aviez arrêtés, comme le bonnet n'était plus avec nous, vous seriez rentrés la queue entre les jambes. Ni vu ni connu !

Il se frotta les mains, manifestement satisfait.

Al et Di Maggio froissèrent leur visage en une grimace impressionnée, ce qui ravit le gars en question.

— Du grand art ! commenta Di Maggio.

Le type y croyait dur comme fer.

— Tu vois, crâna-t-il en jouant du coude avec son copain.

— Je vais pas m'amuser à vous masser les orteils, mais j'imagine que si j'avais apporté un soulier en vair taille quarante-neuf, il irait à l'un de vous comme un gant.

Cette fois-ci, ce fut l'armoire à glace en ébène qui détourna le regard pendant que l'autre le mitraillait.

— La même erreur que la dernière fois.

L'autre lui fit les gros yeux.

— Ah, il y a eu d'autres fois..., nota Di Maggio en souriant.

Les deux compères s'empressèrent de baisser la tête, conscients que leur défense personnelle ne jouait pour l'instant pas en leur faveur.

— Un truc que je pige pas, s'aventura Di Maggio. On vous a jamais dit que l'idéal dans un métier comme le vôtre, c'est de passer inaperçu ? Vous pensez que c'est votre cas ?

— Ben, c'est pas comme si on avait le choix, fit l'un.

— Ah non... je savais pas que bandit était une vocation.

— Faut croire que si.

— Et tueur, c'en est une aussi ?

Le visage des types fondit comme de la cire sous l'assaut du désarroi. La peur fit même monter les larmes aux yeux de l'Afro-Américain, qui répondait au surnom de Blacky. Son coéquipier, certainement par déduction, se faisait appeler White.

— Ah non, on n'est pas des tueurs, des voleurs, si vous voulez, mais les meurtres, on n'y touche pas.

— J'en connais un paquet à Sing Sing qui m'avaient fait la même remarque lors de leur première arrestation, puis il semble qu'au fil des ans, ils aient passé le cap... ça devait pas leur suffire le bas du panier,

ils voulaient la promotion et tout ce qui va avec.

— Alors, pour moi, c'est carrément pas possible, je vois une goutte de sang, je m'évanouis sur le champ, s'empresse d'ajouter Blacky.

Al n'en crut pas un mot. Il fallait toujours se méfier des gueules d'ange. D'expérience, il savait que plus un mec a l'air sincère plus c'est un pourri ; il joue simplement mieux la comédie.

— Voler dans une maison avec des enfants, vous trouvez ça glorieux, les gars ?

Les types enfoncèrent davantage la tête dans leurs épaules.

— On savait pas, bredouillèrent-ils.

— Vous saviez pas ? Il y a un vélo avec des roulettes stationné en bas de l'escalier, des stickers de Mickey collés sur les vitres et des jouets éparpillés un peu partout à l'entrée, qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? Pour connaître le genre de lieux qu'on veut *visiter*, il faut toujours en observer ses environs.

Blacky et White entrecroisèrent leurs regards.

— Merci du conseil, fit Blacky.

— Merci du conseil ? répéta Al, dubitatif. J'ignorais que notre relation était à ce point avancée... mais cela dit, ça me fait plaisir de rendre service aux deux enfants de chœur que vous êtes. Di Maggio, t'aurais pas un conseil à refiler à nos amis pour améliorer leurs performances criminelles ?

— Oh, je dois bien avoir ça en magasin. Alors je dirais...

Il fit mine de se creuser la tête.

— ... éviter de laisser des traces de semelle sur les lieux d'un délit et... ah oui ! Ne JAMAIS oublier un quelconque objet susceptible de vous relier à un crime.

Blacky et White s'affaissèrent davantage.

— Dites-nous franchement, les gars, vous vouliez qu'on vous trouve, c'est ça ? La situation vous a échappé, vous avez dérapé, mais votre dignité et la peur aussi vous empêchaient de vous dénoncer. En même temps je peux voir que vous êtes des types bien, et vous saviez que vous ne pouviez pas échapper à la justice du Tout-Puissant, alors vous avez laissé traîner un ou deux indices en espérant qu'ils nous mèneraient jusqu'à vous.

La mâchoire de Blacky se mit à tressaillir. Al savait qu'il touchait une corde sensible. Si cet idiot était aussi cul béni que Maisé, d'ici peu il n'aurait plus qu'à se baisser pour ramasser les morceaux.

— Comme je vois les choses, vous ne vouliez pas en arriver là... vous comptiez embarquer deux ou trois babioles, pour assurer la fin du mois... la télé, un service en argent, ce genre de conneries... et voilà que le gosse se pointe...

Des petits couinements plaintifs affleurèrent aux lèvres de Blacky.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Vous avez paniqué ? Un accident est

si vite arrivé... Sur le coup, vous ne saviez pas quoi faire, peut-être qu'il a crié, que les voisins ont entendu, vous avez peut-être laissé vos empreintes sur la porte d'entrée, ou quelqu'un vous a vu grimper l'escalier... alors vous avez décidé de déguiser *l'accident* en crime rituel... personne n'irait chercher des noises à deux crétins comme vous pour ce genre d'affaires.

Blacky n'y tint plus : il lâcha un râle et se mit à pleurer.

— Je voulais pas faire ça... je voulais pas... c'est... c'est le..., commença-t-il avant de s'empêtrer dans un baragouinage morveux.

Al fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

White le gratifia d'un regard glacé.

— Il dit que quand on est arrivés, le gosse était déjà mort... mais au lieu de déguerpir sans demander notre compte...

Il baissa la tête, honteux de ce qu'il s'apprêtait à reconnaître.

— ... on a embarqué une radio et une connerie de maquette spatiale qui traînaient dans la chambre...

Il releva les yeux, prêt à lire l'aversion dans le regard des flics, mais ceux-ci avaient depuis longtemps perdu foi en l'humanité, aussi ne daignèrent-ils même pas le juger.

— ... ce qui fait de nous des beaux salauds, mais pas des tueurs.

— C'est une bien jolie histoire que vous avez là, fit Al, il vous a fallu du temps pour la concocter ?

— C'est la vérité.

Et comme les flics continuaient à le fixer, dubitatifs, il reprit :

— On a paniqué, vous l'avez dit vous-mêmes ! Vous avez vu le spectacle ? Vous allez me dire que ça ne vous a pas secoué les entrailles ? Et encore vous étiez prévenus avant d'entrer dans la chambre !

Al émit un grondement exaspéré.

— On n'est peut-être pas futés, inspecteur, et c'est vrai qu'on est des voleurs à la petite heure... mais on a un code, une limite... voler, je veux bien, et je dis pas qu'un meurtre, selon les circonstances, ne pourrait pas arriver... mais là...

Il marqua un temps d'arrêt.

— C'est une catégorie franchement supérieure.

White marquait un point.

— Putain, vous avez de drôles d'endroits pour organiser vos partouzes, entendirent-ils derrière eux.

Angelo se tenait à l'entrée de la pièce, le pantalon retroussé jusqu'aux genoux, les chaussures à la main.

— Et vous me devez une paire de Gallo ! s'exclama-t-il en agitant dans le vide un pied dégoulinant d'eau boueuse.

— Qu'est-ce qui t'amène dans les beaux quartiers, le lâcheur ? dit

Al.

— Pff, j'aimerais t'y voir, toi. Six ans qu'on n'a pas eu de vacances, et voilà que tu t'radines avec cinq mois de doigts de pieds en éventail... fallait bien qu'on se venge.

— Et pour Di Maggio, lui ça doit faire vingt piges qu'il n'en a pas eues !

— Le mot a carrément disparu de mon dictionnaire..., assura l'interpellé.

Angelo eut un rire bref, puis son visage s'assombrit.

— Y a eu un nouveau meurtre, lâcha-t-il.

— Quand ça ?

— Il y a quelques heures.

— La même chose ?

— À quelques détails près.

Al soupira, puis consulta sa montre.

Il était presque minuit.

D'un coup d'œil averti, il reluqua les deux énerguumènes qui se serraient l'un contre l'autre et pensa que la seule chose qu'ils auraient pu tuer ces trois dernières heures, c'était leur connerie, mais même une tâche aussi insignifiante semblait au-dessus de leurs compétences.

— Ok, on vous libère, dit-il en s'approchant d'eux avec Di Maggio pour les dépêtrer, et tâchez de faire quelque chose d'utile avec tout ce tas de graisse : cascadeurs, déménageurs, modèles pour peintre en manque d'inspiration, n'importe quoi qui ne demande pas un certain flair.

— Vous nous coffrez pas ?

— Nan, faut bien laisser quelques types comme vous en liberté pour occuper les soirées barbantées des flics.

En glissant une main dans une poche de sa veste, Al fit tomber sa plaque. Il jura, puis se baissa pour la ramasser. Un objet se matérialisa sous ses doigts.

Il se releva.

— Bon, dit-il en tendant la main à White, on vous laisse retourner à vos galipettes.

White observa la main de Al avec méfiance comme s'il craignait qu'il lui arrache le bras. Il dut se dire qu'il valait mieux pour lui avoir une main disloquée plutôt qu'un testicule endommagé, ce qui ferait vraisemblablement partie des désagréments qu'on lui causerait s'il osait le snober, car malgré quelques réticences, il l'accepta.

Al lui enfonça dans la paume le tesson de bouteille ramassé et tira un coup sec. Un sang rouge vif éclaboussa la chemise du criminel qui se mit à hurler. À la vue du feu d'artifice d'hémoglobine, Blacky, épouvanté, s'enfonça les poings dans la bouche, puis, les yeux révoltés, il s'étala de tout son poids sur le sol.

Tiens, se dit Al en s'essuyant les mains sur un vieux mouchoir tiré de la poche de son pantalon, en voilà un qui n'avait pas menti.

Un saule pleureur abattait des cascades de feuilles sur l'escalier qui menait à la *rowhouse*. Deux petites filles étaient assises sur l'une des marches, habillées de robes rose barbe à papa. Quand Al approcha, elles se firent des messes basses puis se tortillèrent en gloussant. Un rouge vif et mal étalé leur écorchait les lèvres et un fard bleu, sombre comme une rivière toxique, leur agressait les paupières. Une nausée lui secoua la poitrine quand l'une des filles le gratifia d'un clin d'œil aguicheur. Al se détourna des gamines puis des bégonias qui fanaient sur la rambarde derrière elle, tout en pensant que les jolies choses n'avaient pas leur place dans un lieu comme New York. Chaque chose qui naissait dans cette ville était destinée à grandir vite, se flétrir avant l'âge et crever jeune.

Le cœur battant, Al poussa la porte d'entrée. Le couloir grouillait de flics. Enfermé dans sa bulle, il parvint à faire abstraction du monde environnant pour traverser la horde bruyante sans en entendre les braillements.

Al savourait cet instant de paix avant la tempête.

Après avoir traversé un petit salon, il jeta un œil à une salle de bains exiguë, puis passa la chambre des parents. Jusque-là, il savait qu'il ne risquait rien.

Son regard se posa alors sur la pièce d'à côté, qui crachait des flics accablés pressés de s'éloigner sans regarder en arrière. La poignée oblongue et distordue de la porte lui fit penser au sourire morbide qui s'affiche sur les masques des gamins les soirs d'Halloween.

Al dévia le regard et aperçut les traces de pas ensanglantés. Il émit un long soupir, puis s'engagea vers cette scène sinistre, ce gouffre de l'âme qui réduirait davantage la flamme déjà fragile qui vacillait dans son cœur.

La première chose qu'il vit fut les murs bariolés de sang, comme écorchés vifs. Le flic grimaça sous l'assaut des voix qui résonnèrent dans son crâne, des voix enfantines, cisailées par la peur, des cris déchirants qui sourdaient de gorges éraflées.

L'air empestait la souffrance éternelle, l'odeur de chair brûlée, le goût de la jeunesse souillée.

Afin d'échapper aux griffes de la folie, Al se concentra sur les lettres de sang qui barraient le mur comme une plaie ouverte.

I O M A S N E I V, lut-il.

Ses yeux firent le tour de la chambre sans trouver le corps. Puis une tache sombre au coin d'un petit tas douillet d'oreillers éparpillés sur le sol attira son attention.

C'était un chausson. Un petit chausson grignoté par des canards. Leurs becs rieurs avaient dû faire marrer le gamin, mais le sang qui à présent collait à leur plumage leur conférait un caractère incongru, comme un regard pervers sur le visage d'un clown.

Al s'approcha et découvrit un pied, puis une jambe et enfin la frêle carcasse de la victime, emmitouflée dans une grenouillère vert d'eau. De son visage crispé par l'effroi jaillissaient des yeux vides qui fixaient le Néant avec la stupeur d'un nouveau-né voyant le jour au fond d'une cave.

Johnson avait déjà pris sa place auprès du cadavre et semblait particulièrement tendu, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

Al s'agenouilla face à lui.

— Vous n'avez pas l'air d'apprécier le plat de résistance, doc.

Johnson le gifla du regard.

— Je m'attendais à plus de délicatesse de votre part, inspecteur Seriani. Mais il semblerait que le virus Di Maggio soit finalement contagieux.

Furieux qu'on prît sa nervosité pour de l'insensibilité, Al s'éloigna en grognant.

Stravinsky se tenait à deux mètres du cadavre. Al le rejoignit. Respectant le silence de son collègue, il imita sa position. Tous deux se perdirent dans de sombres pensées qui leur massèrent le cerveau avec des ongles en forme de serpe.

— Putain, fit Stravinsky au bout d'un moment. Qu'est-ce qu'il se passe dans la tête de ces types pour faire des trucs pareils ?

Al cherchait la réponse à cette question depuis une bonne quinzaine d'années, aussi n'avança-t-il aucune hypothèse.

— Il a lâché quelque chose ? l'interrogea-t-il en désignant le légiste du menton.

— Juste qu'il ne pouvait pas encore définir la cause du décès. Apparemment il était déjà mort quand on s'est emparé de son cœur.

Al hocha la tête puis reprit son examen de la chambre. Angelo venait d'arriver et tournait autour de la pièce comme une toupie, voulant tout savoir, tout de suite. Au bout d'un moment, jugeant avoir engrangé un nombre suffisant d'informations, il se plaça devant le mur, les mains sur les hanches.

— IOMASNEIV, lut-il à voix haute. Nous voilà bien avancés.

Angelo avait le don de désacraliser tous les lieux dont il foulait le sol, ce qui avait l'avantage d'alléger l'atmosphère.

— IOMASNEIV, répéta-t-il avec un accent qui se voulait russe, mais

qui pouvait aussi bien sonner aztèque, ses connaissances de la langue slave se réduisant aux marques de vodka qu'il offrait aux nénétes délurées des night-clubs new-yorkais. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ?

Il se massa le menton du bout des doigts, comme un professeur en pleine réflexion.

— Essayez de le lire dans l'autre sens, dit Johnson sans lever les yeux.

Angelo lui jeta un regard narquois, mais finit par s'exécuter.

— VIENSAMOI... VIENSAMOI... Viens à moi ! jubila-t-il. Vous êtes un génie, Johnson !

— J'aurais aimé vous retourner le compliment..., répondit l'intéressé toujours penché sur le cadavre.

Un rire sec secoua la pièce. Angelo maugréa quelques jurons, mais préféra faire profil bas.

Al lut à son tour l'inscription.

Viens à moi.

À qui s'adressait le criminel ?

S'il s'agissait du même meurtrier que la première victime, ce que la violence de l'acte et la similitude du procédé laissaient supposer, ils avaient maintenant deux inscriptions distinctes. *Baron* et *Viens à moi*. Qui était ce fameux Baron ? Un nom de famille ? Un authentique baron ? Un surnom plus probablement. Peut-être même que les deux inscriptions ne s'imbriquaient pas, qu'ils devaient les analyser séparément.

Las à la pensée des longues nuits de réflexion à venir, Al prit une profonde inspiration.

Johnson souleva le corps et en ausculta les articulations. Al surprit un tressaillement des paupières du légiste.

— Qu'est-ce qu'il se passe, Johnson ?

— Son épaule droite est déboîtée, et la plupart de ses doigts brisés.

— La première victime n'avait pas ce genre de sévices.

— Peut-être qu'il teste leur résistance...

Al fronça les sourcils.

— Vous voulez dire que...

— Je ne veux rien dire du tout ! s'écria le légiste d'une voix incisive, suscitant une levée de têtes générale, qui se rétracta progressivement sous le regard impétueux du médecin.

Lorsque plus un cheveu ne rebiqua dans sa direction, Johnson reporta son attention sur Al.

— Excusez-moi, inspecteur, les enfants, ce n'est pas ma tasse de thé.

Al n'aurait jamais imaginé que Johnson pût avoir des états d'âme.

— Même si je doute que ça vous réconforte, sachez que ce n'est pas non plus celle de la plupart d'entre nous.

— Vous avez raison, ça ne me réconforte pas.

Johnson fit claquer sa langue contre son palais, puis se remit à la tâche.

Al l'observait examiner le corps en énonçant à voix haute ses remarques quand un bruit éveilla sa curiosité. Il se redressa et tendit l'oreille. Quelques secondes s'écoulèrent sans qu'aucun son suspect ne se manifeste à nouveau.

Agacé, Al se focalisa à nouveau sur la victime.

Johnson le pria de prendre une pincette dans sa mallette. Au moment où il la lui tendait, le bruit se réitéra. Plus proche. Al interrompit son mouvement et se concentra sur celui-ci. C'était un son pénible, difficile à situer, un peu comme un bruissement obnubilant qui lui chatouillait les tympans.

Al pivota sur lui-même, puis scruta le sol. Il ne vit rien qui ne sortît de l'ordinaire.

Un picotement lui parcourut alors l'échine. Tout d'abord léger, celui-ci s'intensifia. Essayant tant bien que mal de se gratter le dos, Al se tortilla, mais la démangeaison semblait se déplacer, le contraignant à se contorsionner.

Quelque chose se matérialisa sous ses doigts, une sorte de boule qui vibrait sous sa peau. Al tenta de la bloquer, mais elle lui échappa. Pris de panique, il émit un cri strident, puis se jeta à terre. Sa veste vola, puis sa chemise. En maillot de corps, il roula sur le dos.

La démangeaison parut s'apaiser : Al s'immobilisa. Mal à l'aise, il continua à braver la pièce d'un regard méfiant. Après quelques demi-tours convulsifs, il jugea le danger écarté. Il se releva.

Mais déjà un bruit plus inquiétant s'élevait du cadavre. Un grondement qui ébranlait le corps de l'enfant. Quand Al en reconnut l'origine, les poils de sa nuque se hérissèrent. C'était des ailes, des centaines d'ailes frétilantes qu'on aiguisait. Les flics cessèrent leur activité pour suivre le regard de leur collègue fixé sur l'enfant.

Le corps de celui-ci tressauta quelques secondes avant d'être secoué de convulsions. Il y eut un temps mort. Puis une nuée de libellules fusa de la cavité creusée dans sa poitrine et fendit l'air comme une lame géante.

Al se mit à gifler le vide de ses mains fébriles, tapant les corps fragiles des insectes.

— Ouvrez la fenêtre ! hurla-t-il en apercevant, au milieu du nuage d'insectes, un agent posté à côté de celle-ci. Ouvrez cette putain de fenêtre !

Ce dernier s'exécuta sans plus attendre.

Une bise glaciale siffla dans la pièce. Saisie par cette vague de froid, la nuée se compacta en une masse grouillante de thorax meurtris et d'ailes fendues. Le nuage d'insectes gronda un instant dans le vide

avant de filer par l'entrebâillement de la fenêtre et disparaître dans la ville.

Le calme revenu, Al leva des yeux exténués vers ses collègues qui se dévisageaient, éberlués.

— Putain de merde ! Des libellules en pleine ville, ça devient n'importe quoi !

Il s'ébroua une dernière fois et abandonna la pièce en jurant.

Ses collègues regardèrent la fenêtre, puis à nouveau l'endroit que Al venait de quitter.

Il n'y avait rien.

Et il n'y avait jamais rien eu.

Les cris aliénés de la femme lacérèrent le couloir, percutant les cœurs sensibles qui l'arpentaient. Dans un mouvement désespéré, elle se fracassa à nouveau la tête contre le mur, perdit l'équilibre et s'écroula dans les bras de Johnson. Ce dernier grommela son mécontentement, peu appréciateur du contact avec les vivants, surtout lorsque ceux-ci s'enlisaient dans une hystérie tapageuse.

Al vint à sa rescousse. Avec l'aide de deux agents, ils parvinrent à la maîtriser. Un infirmier avait été prévenu et lui administrait un calmant.

— Elle refuse l'autopsie, l'informa le légiste une fois seul avec Seriani.

À travers le miroir sans tain, Al observa la mère de Matthew Burke, la deuxième victime, qui, pour la fête de ses deux ans, avait réclamé un costume de Yogi l'ours. L'heureux événement devait avoir lieu dans tout juste un mois.

Janice Burke était une jolie trentenaire aux cheveux châains coupés à la garçonne, qui fumait comme un pompier. Vêtue d'un pantalon en velours bleu marine à taille montante et d'un col roulé mauve, elle était affalée sur la table et sanglotait. Lorsqu'elle leva la tête, ses yeux étaient à ce point chargés de larmes que Al dévia son regard de crainte de s'y noyer.

Lors de l'interrogation préliminaire, elle avait confié avoir entendu son fils pleurer ce soir-là, mais sur le coup, elle avait songé à des caprices. C'est vrai qu'il avait insisté, mais elle était tellement fatiguée, irritée même, qu'elle n'avait pas trouvé le courage de se lever. Comme il avait fini par se taire, elle en avait déduit qu'il s'était endormi.

Ça faisait maintenant trois jours que le petit Matthew avait été assassiné, et aucune piste tangible ne s'était présentée.

— Malheureusement je ne peux découvrir la cause du décès sans examen interne, avisa Johnson.

Stravinsky et Angelo venaient de les rejoindre. Ils gratifièrent Al d'un regard inquisiteur, mais ne firent aucun commentaire.

Johnson les interpella :

— Vous avez trouvé un lien direct entre les deux crimes ?

Stravinsky secoua la tête.

— Apparemment les parents des victimes ne se connaissaient pas. Ils venaient de classes sociales différentes, habitaient dans des quartiers éloignés l'un de l'autre et n'avaient aucun hobby en commun.

— Et vous, Johnson, s'enquit Angelo. Qu'est-ce que vous avez ?

— En examinant le visage de l'enfant, j'ai remarqué des traces sur la joue droite, comme si on lui avait tenu la tête et caressé la joue.

— Caressé la joue ?

Johnson opina.

— Il y avait des coussins étalés par terre, vous croyez que c'est cette ordure qui les a disposés ainsi ? l'interrogea Stravinsky.

— C'est possible. J'ai comme l'impression qu'il s'est arrangé un coin douillet pour cajoler le petit.

— Comment en venez-vous à la conclusion qu'il lui a caressé le visage ?

— Ce n'est pas une conclusion, mais une supposition.

Di Maggio entra dans la pièce en remontant sa braguette. Une lueur réprobatrice dans le regard, Johnson attendit qu'il terminât son action pour exhiber une photo du visage de l'enfant.

— Seulement ce côté de la tête est ainsi marqué, se justifia-t-il en désignant l'endroit en question. On y décèle de légères blessures, comme une bague qui aurait accroché la chair. Les marques sont fines et suivent la même trajectoire.

Les inspecteurs repérèrent les minuscules croûtes de sang qui formaient des lignes parallèles.

— Ça n'explique pas pourquoi vous pensez qu'il s'agit de caresses.

Johnson baissa les yeux, guère enthousiaste à l'idée de partager ses découvertes.

— J'ai trouvé quelque chose sur le pyjama.

Il révéla cette fois-ci une photo en gros plan du vêtement sur lequel on devinait des taches blanchâtres.

Al geignit.

— Dites-moi que ce n'est pas ce que je pense que c'est...

Le légiste eut un mouvement désolé de la tête.

— Vous voulez la bonne ou la mauvaise nouvelle ?

Personne n'était d'humeur à jouer, aussi reprit-il :

— La bonne est qu'il n'a pas été agressé sexuellement. La mauvaise est qu'effectivement il s'agit de sperme. D'après moi, l'homme l'a cajolé, l'a tué, puis a fini par se masturber sur le cadavre.

La porte s'ouvrit dans un grincement de gonds. Un Latino vêtu d'un pardessus qui lui tombait jusqu'aux chevilles apparut dans le chambranle. Al fronça le nez, ne reconnaissant pas le bonhomme. Efflanqué, de taille moyenne, il arborait une masse de cheveux noirs rabattus à l'arrière et affichait un visage osseux, égayé par un teint

basané et une moustache noireude qui lui grignotait la lèvre supérieure.

L'intrus balaya la salle d'un regard en biais avant de fouiller dans ses poches. Il en extirpa un cigarillo qu'il se cala dans le coin de la bouche en plissant les yeux comme Lee van Cleef dans un western spaghetti. Manquait plus que la musique de Morricone.

Son manteau claqua dans le vide lorsqu'il avança dans la pièce.

— C'est qui ça ? fit Al, hostile.

— Le Mexicain, répondit Di Maggio du bout des lèvres.

— Mais encore ?

Di Maggio sonda le regard de ses collègues, en quête de leur soutien. Comme aucun d'eux ne semblait disposé à le lui fournir, il annonça, navré :

— C'est le remplaçant de David.

Al sentit un début de migraine lui vriller la cervelle. Il les dévisagea, la rage au ventre.

— Je ne veux pas de partenaire !

Un petit vent curieux vint fourrer son nez dans ce qui ne le regardait pas.

— Lâchez du lest, Seriani, ça me briserait le cœur de devoir vous destituer alors que vous venez tout juste de nous rejoindre.

Le lieutenant Farwell venait d'entrer dans la pièce et paraissait se délecter de la situation. D'un geste impérieux de la main, il pressa le Mexicain à le suivre. Celui-ci s'exécuta sans broncher.

Une fois face à Al, Farwell fit les présentations.

— Tuco Carlos Luis Miguel Hernandez Ruiz Espinoza, Alan Seriani. Seriani, Espinoza.

Al haussa les sourcils.

— Il a un prénom pour chaque jour de la semaine ?

Farwell ignore la remarque.

— Je ne veux pas avoir à servir d'arbitre de gonzesses, donc vos états d'âme vous les gardez *a la casa, capiche* ?

Le Mexicain leva un regard neutre sur celui plus expressif de Al. Le duel dura un temps. Puis le Mexicain balança une vanne qui ne fit rire que lui.

Al aurait bien voulu participer à la blague, mais l'accent prononcé du remplaçant fit qu'il n'en comprît pas un traître mot.

— Il a été livré sans les sous-titres ?

— Ouais, le modèle sous-titré, c'était pas dans nos moyens. Bon, vous ferez connaissance plus tard, on a du pain sur la planche.

Sans un mot, le Mexicain se retira au fond de la pièce. Mécontent de l'empiètement de cet intrus sur son terrain, Al ne le lâchait pas des yeux. Le Mexicain non plus. Pourtant quand Al fut sur le point d'aller en découdre, le basané se détacha de son visage en soupirant. Il ouvrit

son manteau, sortit un bol et une paire de baguettes d'un sac en plastique frappé d'un logo chinois. Puis, sous le regard ahuri de ses nouveaux collègues, il se mit à piquer dans ses nouilles.

Al matraquait la porte avec ses poings en menaçant de la défoncer à coups de hache si elle ne lui ouvrait pas. Il espérait néanmoins qu'elle ne le prît pas au mot, parce qu'il ignorait où se procurer un tel outil à New York. La porte avait jusqu'à présent tenu bon, mais les coups d'épaule insistants du flic commençaient à fatiguer les gonds.

La porte s'ouvrit à la volée et Sheila apparut dans l'embrasure, nuisette bleu ciel et regard de braise.

— Putain, Al, comment t'as fait pour me trouver ?

— Je suis flic, t'as oublié ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Te voir, pardi.

— Tu m'as vue, alors dégage.

Al frappa le mur avec son poing, puis se pencha sur elle.

— T'as plus donné de nouvelles.

— Et c'est pas clair comme message ?

— Ben, c'est que la dernière fois, j'ai eu l'impression qu'on avait bien accroché...

Sheila secoua la tête et gémit :

— Laisse-moi tranquille, je t'en prie...

— Pas avant d'avoir obtenu une explication.

— Chaque fois que je te vois, j'ai envie de t'arracher les yeux, ça te suffit comme justification ?

— C'est généralement l'effet que je fais aux femmes... ça ne les empêche pas de revenir, alors tu m'excuseras si je fais pas d'effort.

Sheila ricana. Ce mec et son arrogance de merde !

— En ce moment, Al, je ne veux voir personne.

— C'est quoi ton problème ? T'aimes pas les bites, t'aimes pas les cons, tu comptes ramoner la cheminée avec ta dignité ?

Les lèvres de la prostituée se crispèrent sous la colère. Les dents serrées, elle siffla :

— T'es qu'un sale con, tu sais ça ?

— Je t'ai connue plus inspirée.

— Je t'emmerde !

Elle s'apprêtait à fermer la porte quand la chute d'un objet résonna dans son dos. Al interposa un pied dans l'embrasure avant qu'elle ne se ferme.

— C'est quoi ça ?

Il se dressa sur la pointe des pieds pour épier par-dessus l'épaule de la prostituée.

— Mon chat, répondit-elle en lui bloquant l'accès.

— T'as pas de chat.

— Et pourquoi j'aurais pas de chat ? T'as pas de chien, toi ?

En guise de réponse, Al accentua la pression sur la porte. Sheila usa de toutes ses forces pour le repousser, mais le flic tint bon. Un cri de frustration jaillit de sa poitrine.

— Ok, comme tu veux..., siffla-t-elle, en relâchant la pression. La vérité, Al, est que j'ai peur de m'accrocher.

— De t'accrocher à quoi ?

Sheila leva les yeux au ciel.

— À toi, évidemment, à quoi d'autre ?

— C'est vrai ?

— Ouais, la dernière fois, j'ai ressenti un petit pincement au cœur quand on s'est revus et... avec le métier que je fais, tu comprends, je ne peux pas me permettre ce genre de faiblesse.

Al ne savait pas comment réagir. Il aimait bien Sheila, sans doute ressentait-il pour elle quelque chose de plus profond que du désir, mais de là à afficher ses sentiments au grand jour...

— Alors tu crois que ce soir, on pourrait...

— Ça dépend de ce que tu as en tête...

— Plein de trucs interdits aux moins de vingt et un ans.

Sheila sourit et s'avança dans le couloir. D'une main docile, elle lui ferma les paupières. Al se laissa faire. Le souffle de la prostituée lui taquina les narines. Ses mains ardentes se posèrent sur sa poitrine. Al s'appêtait à la serrer dans ses bras quand la chaleur humaine disparut, supplantée par l'acier glacé de la porte.

— Plutôt crever la bouche ouverte ! s'écria-t-elle comme si ce fut la plus insultante des morts.

Al perdit l'équilibre lorsque la porte s'écrasa sur son nez ; il se rattrapa de justesse au mur derrière lui. Les yeux injectés de sang, il se palpa le nez en jurant. Vexé de l'action belliqueuse de la prostituée, il envisagea une riposte, mais la douleur sourde qui lui déchirait le crâne l'en dissuada. Il battit en retraite et rentra péniblement chez lui.

Depuis le hall d'entrée de son immeuble, il aperçut une enveloppe dans sa boîte aux lettres. D'un doigt fébrile, il ouvrit le volet cassé. Il la regarda un long moment, mélancolique, puis la prit et la glissa dans sa veste.

Ça faisait un mois qu'il n'en avait pas reçu. Un mois de peines inconsolables.

Craignant de se retrouver seul avec la lettre, il ressortit pour se diriger vers l'unique endroit qu'il savait serein et réconfortant.

Installé sur le flanc de l'église, recroquevillé dans une petite alcôve, Al fixait la lettre, retardant le moment de l'ouvrir. L'endroit était désert, pourtant il sentait une présence rassurante à ses côtés. La gorge sèche, il laissa quelques minutes s'écouler avant d'enfiler l'index dans la fente de l'enveloppe. Malgré ses efforts, ses doigts fébriles ne parvinrent qu'à la froisser. Il dut se frotter les yeux avec vigueur pour refouler ses larmes.

Une voix douce comme une brise estivale vint balayer les nuages qui lui ombrageaient l'esprit.

— Une âme en peine, dit-elle simplement.

Al se retourna. Le prêtre se tenait devant lui et souriait. C'était la première fois qu'il le rencontrait. Il eut honte de l'image pitoyable qu'il offrait.

— Des mois que je vous surveille, reprit l'homme d'Église, je me demandais quand vous feriez le pas.

— Je n'ai pas fait le pas.

— C'est vrai, mais vous n'en êtes pas loin... Comment vous appelez-vous, mon fils ?

— Je ne suis pas votre fils. *Vous* avez l'âge d'être mon fils.

Le prêtre, qui semblait tout juste entamer la deuxième moitié de la vingtaine, sourit chaleureusement ; il doutait que Al fût suffisamment vieux pour être son créateur génital. D'après lui, et malgré l'empreinte du temps sur son visage, le flic ne devait pas avoir dépassé la barrière de la quarantaine.

— Nous sommes tous le père et le fils de quelqu'un. Même spirituellement.

— Faux. Je n'ai pas de père, le contredit Al, ne connaissant effectivement pas ce dernier.

Le visage du prêtre s'illumina.

— Ne me dites pas que votre mère s'appelle Marie ? s'exclama-t-il en camouflant difficilement son ironie.

Ce devait être la blague du siècle au monastère, se dit Al.

— Il y a toujours une raison pour laquelle Dieu place un homme sur le chemin d'un autre homme, reprit le prêtre.

Al sut qu'il avait fait une erreur, ces conneries de cul béni n'étaient pas pour lui. Il avait vu de vrais pourris embrasser une religion et croire que cela suffisait à pardonner leurs péchés, des types qui avaient torturé, violé, tué, et qui du jour au lendemain, les yeux en forme de cœur, s'imaginaient qu'ils s'étaient repentis, et que le Bon Dieu leur offrait une seconde chance. Or pour ce genre de types, l'éternité à six pieds sous terre était peu chère payée pour le mal qu'ils avaient fait.

Al se redressa en époussetant son pantalon et planta son regard dans les yeux du prêtre.

— Je ne pense pas que nos chemins se croiseront à nouveau.
Il buta un index contre son front et s'éloigna à grands pas.
Le prêtre le regarda disparaître derrière l'église. Un sourire satisfait se dessina sur ses lèvres.
Le processus était amorcé.

— J'ai relevé des pétéchie dans les yeux de Janice Burke.

— Des marques de strangulation ?

Johnson acquiesça.

— Il me semblait les avoir remarquées lors de notre première rencontre, sur les lieux du crime, mais comme ses cheveux dissimulaient en partie son visage, je n'y avais pas vraiment prêté attention. Or hier, quand elle m'est tombée dessus, j'ai constaté des plaques rouges à certains endroits de son visage ainsi que des marques de griffures dans son cou. Ces éléments font partie des signes extérieurs de strangulation.

Al parut songeur.

— Vous pensez au mari ?

Le légiste haussa les épaules.

— Dans cinquante pour cent des cas de strangulation chez les victimes de violence conjugale, aucun signe extérieur n'est visible. Dans trente-cinq pour cent des cas, les signes sont si insignifiants qu'ils n'apparaissent même pas sur les photos. En conclusion, seuls quinze pour cent des victimes de strangulation portent des signes extérieurs décelables. Je pense donc que ça vaut le coup de fouiller dans cette direction.

* * * *

— Ma position préférée est le *Grand G*, lui dit-elle d'une voix suave, vous savez ce que c'est ?

Al, décontenancé, secoua la tête.

— C'est une position particulièrement euphorisante du Kamasutra... un peu complexe, je l'avoue, mais qui donne un angle de vision de trois cent soixante degrés. Le septième ciel en perspective.

Al bougea sur sa chaise, pas certain de ce qu'il devait faire avec ce genre d'information. Le capitaine l'avait envoyé interroger la professeure de piano de leur deuxième victime. Celle-ci n'était pas farouche. Elle lui avait ouvert en s'excusant de son retard : elle avait les parties intimes en feu après une nuit de galipettes saugrenues et il l'avait surprise en plein massage vaginal.

Gyulia Batsányi l'avait informé avoir repris son nom de jeune fille quand son mari, Cyrus Gesser, avait rendu l'âme. Al soupçonnait son

hôte d'avoir une part de responsabilité dans la mort prématurée de celui-ci, même si c'était le genre de délit contre lequel la loi ne pouvait rien.

Al tenta de lui donner un âge, mais ce n'était pas une mince affaire. La lueur flamboyante qui flottait dans ses pupilles captivait si fébrilement ses interlocuteurs qu'elle en occultait le reste. Néanmoins, à vue de nez, Al pensait qu'elle devait flirter avec la soixantaine.

Gyulia Batsányi l'avait accueilli dans une robe en maille vert émeraude qui embrassait ses courbes douces. Elle ondulait à présent devant lui, en étirant ses cheveux bruns mi-longs à l'arrière. Al se félicita d'avoir refusé la présence du Mexicain. De toute manière, beau cul ou pas, dorénavant il n'imposerait plus son partenariat à quiconque. Certaines personnes étaient mieux loties seules.

Il l'interrogeait à présent depuis une heure. Elle lui avait préparé un café corsé, avec un arrière-goût qu'il ne put identifier.

— Ma petite *touche* personnelle, avait-elle susurré en gloussant.

Al n'était pas sûr que ses intentions fussent bien morales.

Au cours de leur entretien, il apprit que Gyulia – *pas de Madame Batsányi s'il vous plaît, il n'y a vraiment que mon avocat qui m'appelle comme ça, et c'est essentiellement parce qu'il est gay et qu'il n'y a aucune chance que je le dégaine dans mon lit* – avait commencé à donner des cours au petit Matthew Burke voici tout juste trois mois. D'après elle, c'était bien trop tôt pour un enfant qui comprenait tout juste ce qu'on lui disait. Mais les parents faisaient partie de la clique des barjos qui veulent faire de leurs enfants des Mozart, Einstein & Co.

Le petit était intelligent, mais souffrait de la pression constante de ses parents.

Al voulut savoir si elle avait remarqué un comportement versatile chez la mère de la victime. Comme Gyulia ne voyait pas où il voulait en venir, Al dut lui révéler leurs soupçons.

— Maintenant que vous le dites... je la voyais souvent porter des foulards, même quand il faisait chaud. J'ai toujours trouvé ça étrange. Une fois aussi j'ai remarqué une ecchymose sur son épaule... je me souviens qu'elle s'était empressée de la camoufler...

— Vous connaissez le mari ?

— Non, pas vraiment. Je l'ai aperçu une fois ou deux, mais il m'évitait.

— Vous pensez qu'il est dangereux ?

Gyulia sourit.

— Je n'ai pas dit ça. C'est juste la manière dont il m'a regardée, un peu agressive, vous savez, comme s'il m'en voulait de le faire bander, mais je peux me tromper, ça pouvait être autre chose.

Al commençait à avoir chaud. Il fit sauter un bouton de chemise et tira sur le col. Gyulia observait son manège, amusée.

— Un problème, inspecteur ?

Al secoua la tête, s'efforçant d'avoir l'air relax, mais la chaleur le prit d'assaut.

— Vous auriez un verre d'eau ? demanda-t-il, le front trempé de sueur.

— Je dois bien avoir ça, répondit-elle en se levant.

Al repéra le téléphone.

— Vous permettez ?

Gyulia le pria de la main avant de disparaître dans la cuisine.

Al s'empara d'une flasque camouflée dans une poche intérieure de sa veste. Il en but une longue gorgée, puis recracha le liquide.

— Bordel ! s'écria-t-il en portant ses narines au goulot.

De la flotte ! Quelqu'un lui avait sifflé son whisky pour le remplacer par de l'eau.

Cette petite diversion lui remit les idées en place. Il s'empara du combiné, composa le numéro du poste.

Ce fut Angelo qui répondit.

— Fédération unie des planètes, division intergalactique de Brooklyn, capitaine Franzone à votre service¹⁰.

Al soupira.

— Faudrait que tu penses à réviser ton message de bienvenue, y a des gens qui pourraient vraiment avoir besoin d'aide.

— Pas de problème, je les aiguillerais volontiers vers le bureau de Seriani l'emmerdeur.

Connaissant Angelo et son penchant pour les duels de vanes qui n'en finissaient pas, Al préféra laisser couler. Il fit part à son collègue de sa découverte sur l'éventualité de violences conjugales. Ils étaient en train de convenir du lieu de leur rencontre pour l'interrogatoire de la mère de la deuxième victime quand Gyulia entama son retour en grande pompe.

Elle avait chaussé des escarpins transparents, sertis d'un pompon rose, et ondoyait dans sa direction, un verre d'eau dans une main, un livre dans l'autre. Quand elle s'assit devant lui, Al réalisa qu'elle portait pour tout vêtement un corset couleur chair bordé de dentelle et cintré à la taille d'une manière si excessive qu'il lui conférait une plastique à la Betty Boop.

Abasourdi, il jeta un coup d'œil sur le livre qu'elle avait laissé ouvert. Un homme et une femme s'entremêlaient dans une position relativement périlleuse.

Surprenant le tressaillement des sourcils du flic, Gyulia sourit et lui tendit le verre.

— Buvez ça, inspecteur, vous allez en avoir besoin.

La gorge sèche, Al tenait encore le combiné à la main. Récoltant le

peu de salive qu'il lui restait, il souffla :

— Euh, Angelo, embarque Stravy avec toi. Mon planning matinal vient de changer.

Stravinsky avait tenu à accompagner Angelo même si celui-ci l'avait assuré qu'il se débrouillerait seul.

— Cuisiner un légume, ça ne doit pas demander plus que deux mains, avait commenté le rital.

C'était bien ce qui inquiétait Stravinsky : Angelo et son comportement juvénile. Ce n'était pas de la méchanceté, mais Angelo pensait que le monde tournait autour de lui et que les autres n'existaient que pour témoigner de sa propre existence.

Janice Burke leur ouvrit en chemise de nuit, bien qu'il fût près de midi. Les cernes violacés qui assombrissaient son visage en disaient long sur le calvaire enduré des derniers jours. La découverte du corps, l'enterrement, les suspicions des flics, le harcèlement des journalistes, l'intérêt malsain des voisins... Stravinsky se demandait comment vivaient les gens qui perdaient un être proche, en particulier un enfant. Que se racontaient-ils ? Que faisaient-ils ? Continuaient-ils à faire leurs courses ? Parlaient-ils d'avenir ? C'était un mystère qui le fascinait, le combat perdu d'avance contre la douleur.

Bien qu'elle eût reconnu ses visiteurs, madame Burke ne les fit pas entrer. Elle se contenta de les planter à plusieurs reprises de son regard noir, mais les flics avaient la peau rude et la rétine blindée, aussi tinrent-ils fermement sur leurs pieds.

— Est-ce que votre mari vous bat ? lança Angelo en guise d'introduction.

La femme ouvrit la bouche et la referma. Elle eut un sourire sardonique puis secoua la tête.

— Vous êtes incroyable, vous savez ça ? J'ai toujours pensé que le manque de tact des flics était une invention hollywoodienne, mais je me rends compte qu'il est bel et bien réel. Alors vous savez ce que vous allez faire, le micheton, vous voyez là-bas le tuyau d'arrosage, et un peu plus loin les poutres en bois dans le hangar ?

Angelo suivit ses gestes, curieux du chemin que prenait la conversation.

— Vous vous emparez du premier, vous l'entourez fermement autour de votre cou, vous trottez jusqu'au hangar et vous vous penchez !

Sur ce, elle leur claqua la porte au nez.

Stravinsky haussa un sourcil.

— T'as remarqué les ecchymoses autour de sa bouche ? l'interrogea Angelo.

Stravy acquiesça.

— On dirait qu'on vient de gagner le droit à un mandat.

* * * *

Le petit cercueil, dont la blancheur éclatante était censée représenter la pureté de son habitant, émergea de la gueule béante de la fosse.

La pluie tombait à verse et le peu de témoins se serraient les uns contre les autres aussi bien pour se parer du froid que pour affronter la malédiction qui s'abattrait certainement sur eux à la suite d'un acte aussi peu catholique.

Al faisait partie du lot, même s'il avait choisi de se tenir en retrait, laissant les lanières de pluie lui lacérer le dos. Il serait resté un bon moment encore, espérant que l'eau le noierait, si l'un des chauffeurs du corbillard, muni d'un parapluie, n'était pas venu le déranger.

— Inspecteur, vous allez crever de froid.

Si la perspective ne lui parut pas désagréable sur le moment, la vision du cercueil et la pensée du petit corps à l'intérieur le convainquirent de bouger.

Al garda le silence tout le long du trajet, grimaçant à chaque secousse du corbillard qui provoquait un raclement geignard du cercueil.

Johnson les attendait devant la morgue, engoncé dans un imperméable camel au col écossais. Il les conduisit au sous-sol où ils empruntèrent un long couloir qui les mena à une salle aussi glaciale que le cœur de Marlène Dietrich dans *L'Ange bleu*.

Délicatement le petit cercueil fut posé sur une table si grande que personne ne semblait avoir songé, en la concevant, qu'elle accueillerait de si jeunes clients.

Di Maggio, Angelo et Stravinsky avaient rejoint le groupe. Bien qu'aucun d'eux n'eût vraiment envie d'être présent, ils n'avaient aucun indice, aussi attendaient-ils avec impatience les conclusions du légiste.

Le cercueil fut ouvert et un souffle funeste, embaumant le formaldéhyde, agressa leurs narines.

Johnson s'apprêtait à extraire le corps lorsque quelque chose l'arrêta. Les traits de son visage se figèrent et l'incompréhension assombrit son regard.

Quand ses collègues se penchèrent, la stupeur les prit à la gorge. Aucun d'eux n'émit un son. Ils se contentèrent de pleurer intérieurement sur le cadavre, réalisant que la mort pouvait avoir plusieurs visages.

Janice Burke fixait le corps, bouleversée.

— Je ne comprends pas...

Al fit craquer les jointures de ses doigts.

— Vous ne comprenez pas ? Ce n'est pourtant pas bien difficile... mais pour vous remercier d'avoir fait le déplacement, je vais vous expliquer.

Il n'eut pas le temps de poursuivre. La mère, hystérique, se jeta sur l'enfant, le souleva de la table, puis le trimbala dans la pièce en hurlant son nom. Le corps pendait comme un pantin désarticulé au bout de ses bras.

Stravinsky parvint à la cueillir avant qu'elle ne se ruât vers la sortie, mais dut pour cela les ceinturer, elle et l'enfant. Aussi se retrouva-t-il le nez collé à la joue froide du gamin. Le drap blanc avait glissé, dévoilant des ecchymoses qui tapissaient son corps comme le plateau d'un jeu de dames.

— Ça arrive parfois que les contusions apparaissent post-mortem, expliqua Johnson alors qu'on emmenait Janice Burke en cellule. J'aurais dû pousser mon investigation plus loin...

Il s'en voulait d'avoir raté ça. C'était ce genre de négligence qui faisait que certains crimes n'étaient jamais résolus.

— D'après les traces violacées qui lui entourent les poignets, on peut voir que la victime a été à plusieurs reprises attachée. Les ecchymoses présentes sur les épaules, autour du cou, sur la poitrine ainsi que sur les hanches ne trahissent pas vraiment des coups, mais plutôt de très fortes pressions, qui, appliquées sur un adulte, auraient pu ne pas laisser de marques, mais sur la peau fragile d'un enfant... c'est autre chose.

— Quelle est la différence entre les deux procédés ?

— La différence, Franzone, est que notre petit Matthew n'est pas mort roué de coups, comme les marques pourraient le suggérer. Il a été attaché, détaché, secoué à maintes reprises, un peu comme une poupée, d'où le démembrement de l'épaule, puis à nouveau attaché et détaché peut-être pour être cajolé, avant que l'engrenage ne reprenne. Ce qui a entraîné le décès est un déplacement mortel du cerveau.

Al ferma les yeux et soupira :

— Une bousculade de trop.

Johnson opina et recouvrit le corps.

La réunion était terminée. Ils honorèrent une dernière fois le cadavre d'un regard avant de se diriger vers la sortie, le dos voûté.

Johnson avisa Al qui terminait la queue.

— Seriani, attendez !

Al se retourna, confus.

— Veuillez verrouiller la porte derrière vous s'il vous plaît.

Le flic leva les yeux sur le légiste. Sous la lumière blafarde des néons, celui-ci était plus blême que de coutume. Dissimulé derrière un masque chirurgical et armé d'un scalpel qui brillait entre ses doigts, il le dévisageait.

Johnson saisit l'hésitation du flic et sourit.

— Avec les tarés que vous côtoyez à longueur de journée, ne me dites pas qu'un pauvre légiste vous fout les chocottes ?

Al reconnut que sa pensée était quelque peu farfelue.

— La porte, Seriani !

Cette fois-ci, le flic tourna la clé dans la serrure.

— Approchez et asseyez-vous.

Al s'exécuta à contrecœur.

— Relevez votre manche.

— Pardon ?

— Vous allez tout me faire répéter aujourd'hui, inspecteur ?

Al maugréa, mais finit par s'exécuter. Il prit place sur la chaise que le légiste lui désignait et remonta sa manche droite. Le légiste lui tournait le dos, farfouillant dans une boîte, pourtant il lui dit :

— La gauche !

— Mais...

— Je sais ce qu'il y a dessous, alors cessez de me faire perdre mon temps.

— Vraiment ? Et vous êtes légiste, qu'est-ce que vous allez faire ?

Johnson secoua la tête.

— Vous avez tellement l'habitude d'écourter mon appellation professionnelle, que vous oubliez que je suis médecin avant tout. J'ai aussi un diplôme en pathologie anatomique et science médico-légale, mais nous ne sommes pas là pour évaluer mes compétences, alors remontez votre manche avant qu'il ne vous reste qu'une seule main pour vous faire des gâteries et que ce ne soit pas la plus performante.

Al s'empessa de s'exécuter.

— Parfois j'ai l'impression que vous pensez que « légiste » est mon nom de famille, maugréa Johnson.

Il tira une chaise à lui et ausculta la plaie. La grimace qui lui froissa le visage ne rassura pas le flic.

— J'ai bien peur que ça soit infecté...

Il émit un claquement désapprobateur de la langue, réfléchit un

instant, fouilla dans sa boîte puis lui tendit une pilule.

— Prenez ça !

— J'ai pas besoin..., commença-t-il avant de s'étrangler.

Johnson avait profité de l'ouverture des lèvres de Al pour lui fourrer la pilule au fond de la gorge.

— Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas contre la douleur, je n'ai nulle intention de vous épargner.

Al la fit passer avec une gorgée d'eau.

— Vous êtes toujours aussi brusque avec vos patients ?

— Vous oubliez qui sont mes patients...

Al observa le légiste préparer son attirail. La vue de l'aiguille le troubla.

— Euh, doc, vous n'auriez pas une goutte d'alcool ?

— Y a une bouteille juste à côté de vous.

Al tourna la tête.

— Ah, ah. Vous êtes marrant, Johnson.

Il repoussa la bouteille d'éthanol en grognant.

— C'est pas souvent que j'entends cet adjectif accolé à mon nom, remarqua le légiste, qui s'apprêtait à opérer. Une dernière chose, Seriani, épargnez-moi l'inconvenance de votre douleur, je n'ai pas choisi les morts pour rien.

Au bout de dix minutes d'agonie, Johnson effectua le dernier point et coupa le fil.

— Et voilà !

Al examina la plaie et parut satisfait du résultat.

— Je peux vous expliquer..., avança-t-il.

— Vos états d'âme ne m'intéressent pas, le coupa sèchement le légiste.

Johnson vérifia une dernière fois la rigidité du fil, puis entourra le poignet d'une bande.

—

Vous arrive-t-il d'avoir des hallucinations ? l'interrogea-t-il.

Le flic blêmit.

— Comment vous savez ça ?

— J'ai des dons divinatoires.

— C'est vrai ?

Le légiste sourit, attendri par cette naïveté inattendue.

— L'infection d'une plaie peut provoquer de fortes fièvres qui génèrent ce genre de réaction. Normalement après ça, tout devrait rentrer dans l'ordre.

Al chercha un moyen de lui rendre la monnaie de sa pièce.

— Je pourrais peut-être vous inviter à boire un verre ? lui proposa-t-il sur la défensive.

L'idée parut amuser le légiste.

— Nos caractères sont si divergents, inspecteur, que je doute qu'une caisse de Miller suffise à nous rapprocher.

Sur ce, il fit claquer le couvercle de sa boîte à pharmacie et quitta la pièce.

— Écoute le plan : on y va presto, on la bouscule un peu, puis on se tire illico. Ce soir, c'est à mes frais.

Al n'avait aucune envie de faire partie des frais d'Angelo, ses plans comprenant généralement de la musique funk, de la pisse aux couleurs impossibles en guise de cocktail et des filles qui semblaient tout juste avoir abandonné les couettes. Il approuvait néanmoins la première partie.

Di Maggio les avait précédés. Après avoir informé Janice Burke de leurs découvertes, il l'avait accusée d'avoir brutalement secoué son enfant et provoqué sa mort. Janice avait contesté l'allégation, puis s'était terrée dans le silence.

Se retrouvant au point de départ, les inspecteurs exposèrent le peu d'informations qu'ils avaient en main.

— Elle nous a bien dit que ce soir-là, Matthew avait beaucoup pleuré, et qu'elle était lasse voire...

Angelo consulta son carnet.

— Irritée de l'entendre.

Al savait l'agacement que les cris stridents d'un bébé pouvaient provoquer. Combien de fois s'était-il échappé de chez lui, excédé par les cris de sa fille, pour aller se calmer les nerfs dans le bar voisin alors que sa femme bossait ? Énervé, il secoua la tête, mécontent qu'un souvenir aussi désagréable rejaillît du tas de feuilles mortes sous lequel il l'avait enterré.

— Elle a prétendu qu'il avait fini par se calmer.

— Qu'en dit le père ?

— Il est encore moins expansif qu'elle. S'il ne battait pas des cils de temps à autre, je le déclarerais catatonique, et le collerais dans un champ de maïs pour effrayer les corbeaux.

Comme le silence régnait chez les Burke, Farwell leur conseilla de scruter d'autres pistes. Le Mexicain, relégué pour l'instant au poste à passer des coups de fils, leur dégota l'adresse de l'ancien mari de Janice.

Ce furent Angelo et Stravinsky qui s'en chargèrent.

Myron Moone avait été ingénieur dans une entreprise d'aéronautique une dizaine d'années auparavant, conférant à l'époque à sa femme et à lui un style de vie confortable. Mais après leur

divorce, il avait croisé la route d'une bande d'Écossais castagneurs, des types fichés chez les flics depuis leur débarquement sur le continent américain, et dont les membres fondateurs répondaient aux noms de Glenfiddich, Chivas, Ballantines et Walker. Leur amitié ne s'était pas révélée positive : ils lui avaient bousillé la santé et dépouillé de ses biens – dans l'un ou l'autre sens. Moone créchait à présent sur le divan miteux de son cousin.

L'homme qui leur ouvrit la porte ne sembla pas surpris de leur visite. Nageant dans un débardeur crasseux, il se frotta le cuir chevelu d'où jaillissaient des touffes de cheveux raides comme des stalagmites.

— Si c'est pour hier, faudra voir avec le patron du bar, j'ai la mémoire embrumée.

Les flics n'étaient pas là pour ça. Lorsqu'ils lui présentèrent la véritable raison de leur présence, Myron découvrit ses dents. Son ex-femme n'était visiblement pas son sujet de prédilection.

— Vous voulez savoir si le mari la bat ?

L'idée le fit sourire.

— À mon avis, c'est plutôt le contraire.

Angelo ne saisit pas l'allusion, aussi l'homme souleva le bas de son pantalon, exhibant une prothèse orthopédique.

— Ce soir-là, j'étais pas d'humeur à la bagatelle...

Il rabattit son pantalon.

Angelo glissa son pouce et son index sur les commissures de ses lèvres.

— Avec quoi elle a fait ça ?

— Un couteau de cuisine que je lui avais offert pour Noël. L'ironie du sort est que cette garce n'était pas fichue de faire griller un steak.

— Vous avez porté plainte ?

L'homme ricana, dévoilant quelques chicots jaunis.

— Si vous vous receviez une torgnole d'une gonzesse, vous iriez le chanter sur les toits ?

Angelo et Stravinsky regagnèrent leur voiture et passèrent chercher Al et Di Maggio. Après les avoir mis au parfum, ils foncèrent chez les Burke.

L'appartement était encore sous scellés et l'atmosphère malsaine qui régnait le soir du crime imprégnait toujours les lieux.

Conformément aux révélations de Myron Moone, ils cherchèrent un faux mur. Ils le trouvèrent dans la chambre des parents, derrière une bibliothèque. Di Maggio fit coulisser la plaque de placo et chercha l'interrupteur à tâtons. Une pièce oblongue de quatre mètres carrés, abritant un petit musée du vice, se matérialisa sous leurs yeux. Deux cordes pendaient du plafond, terminées par des menottes crantées. Sur la droite, une étagère supportait une panoplie de godemichés, colliers,

pinces, cravaches, harnais entre autres objets aux fonctions plus obscures.

Di Maggio soulevait et analysait chaque objet alternant curiosité et incrédulité. Surprenant son manège, Stravinsky grimaça :

— Vu les lieux probables où ils ont traîné, je serais toi, j'évitais de les toucher.

Di Maggio ne comprit pas ce à quoi son collègue se référait. Quand l'allusion finalement le percuta, il lâcha l'objet qu'il tenait, cinq boules reliées par un fil, et s'essuya les mains sur son pardessus.

— Eh bien, elle cachait bien son jeu, la garce.

L'attention de Di Maggio se porta alors sur un fauteuil bosselé à trois niveaux, équipé d'étriers.

— Comment ça marche ce bordel ?

— Fais fonctionner ton imagination, suggéra Al.

— T'oublies à qui tu parles, intervint Stravinsky.

Di Maggio était réputé pour avoir autant d'imagination qu'un hamster.

Angelo semblait avoir l'esprit plus créatif. En un mouvement de hanche agile, il se jeta sur la chaise et trouva immédiatement ses marques. Les pieds calés dans les étriers, il dit :

— C'est confortable, mais c'est fait pour du petit gibier. Di Maggio ne rentre pas une fesse.

— Tu rigoles, je suis tout en souplesse. Tire-toi de là que je te montre.

Le gros dut jouer des hanches pour enfiler sa graisse entre les accoudoirs. Au bout de cinq minutes de grognements, ses efforts payèrent. Les mains glissées derrière la tête, il les toisa d'un regard jubilatoire.

— Vous me sous-estimez, les gars, ce corps de rêve s'adapte à toutes les circonstances.

Les collègues se gaussèrent à la vue de cette chose informe coincée sur une chaise sadomasochiste qui découpait Di Maggio en des bourrelets porcins.

Al frappa dans ses mains.

— Bon on y va, les gars ! Je peux comprendre pourquoi ils ne voulaient pas s'étendre sur leurs déviations sexuelles, mais maintenant qu'on est au courant, peut-être qu'ils seront plus loquaces.

Une douleur lancinante lui arracha un cri lorsqu'il se redressa. Le visage grimaçant, Al prit une profonde inspiration. La douleur s'accrut : vraisemblablement une côte fêlée.

Ses paupières pesaient une tonne. Tant bien que mal il parvint à les soulever et regarda autour de lui. Il se vit assis sur un banc, isolé au bout du quai désert d'un port, une bouteille d'Old Crow vide à ses pieds. Pour se torcher avec un tel tord-boyaux, il avait dû en tenir une bonne, se dit-il en frappant du pied la bouteille qui roula jusqu'à la berge du quai et tomba dans l'eau.

À travers les volutes qui encombraient son esprit, Al se revit la veille aligner les verres au comptoir d'un night-club où Angelo l'avait traîné. Il était alors trop tard pour interroger les Burke et Angelo l'avait harcelé pour qu'il le suivît. Pour l'occasion, ce dernier s'était déguisé en soldat et se faisait appeler Bryan Smith, parce que, d'après lui, le nom faisait davantage « soldat anonyme qui s'en va mourir glorieusement pour son pays » qu'Angelo Franzone. *Et la mode à présent, mon pote, c'est les marines. Si tu veux tirer quelque chose, faut faire croire que tu vas crever et que c'est la dernière nana que tu te feras dans ta vie.*

Al secoua la tête, dépit.

Alors qu'il réfléchissait à la direction à emprunter pour trouver un taxi, il repéra une voiture au loin qui lui faisait des appels de phare. Al vérifia que son arme était toujours à sa place et, soulagé, il partit à sa rencontre. Les vitres étaient teintées, aussi ne put-il identifier le chauffeur.

La porte côté passager s'ouvrit. Après une hésitation, Al se pencha.

Le Mexicain était assis derrière le volant et regardait droit devant lui. Lorsque Al se glissa sur le siège passager, il démarra sans un mot.

Un homme à la voix rauque se lamentait en italien à la radio, emplissant l'habitacle d'une atmosphère dramatique. Le Mexicain surprit le visage interrogateur de Al.

— C'est Cesare Siepi, l'informa-t-il.

— Tu parles d'un mec en tutu qui fait des pointes ?

Le Mexicain sourit.

— Tu mélanges un peu les genres, mais t'es pas loin.

Al lui lança un regard suspicieux.

— Dis donc, t'as fait quoi de ton accent ?

— Je l'ai rangé dans ma boîte à farces. Je le sors de temps en temps pour faire chier les gens.

— Je confirme. Ça fait vraiment chier.

Le Mexicain eut un mouvement fataliste des épaules, puis s'alluma un cigarillo, annonçant la fin de la conversation. Al coula quelques coups d'œil en biais vers son nouveau collègue. Il tenta de forcer sa rancœur, mais ne parvint qu'à ressentir une vive sympathie pour lui. Certainement le manque de loquacité du nouveau faisait de lui un être difficile à détester.

Le reste du trajet se fit dans un silence respectueux.

* * * *

Contrairement aux espérances de Al, Janice Burke n'avait pas retrouvé sa langue. La révélation des tendances sexuelles des parents du petit Matthew leur permit néanmoins d'orienter leur enquête dans une autre direction. C'est ainsi qu'ils avaient découvert l'existence d'une baby-sitter.

Di Maggio avait entamé la partie sans attendre du renfort. Vu le gabarit de l'interrogée, ils comprirent pourquoi.

Myriam Cornwell s'élançait sur un mètre quatre-vingts de courbes exquises qui auraient raflé le prix d'architecture si un tel trophée existait en constitution charnelle. Deux boutons de la taille de billes distendaient le chemisier échancré qu'elle portait.

Sous les regards incandescents de la suspecte, Di Maggio fondait comme un glaçon en plein désert. Il avait retiré sa veste et libéré les trois premiers boutons de sa chemise, mais la sueur continuait à le suffoquer, parsemant le vêtement de larges auréoles. Malgré son apparence négligée, il tentait de rester professionnel, or ses tentatives obstinées de se concentrer sur le visage de la suspecte avaient avorté : son regard déviait imperturbablement vers sa poitrine.

— Gable et Grant, dit la fille au bout d'un moment.

— Hein ?

— Gable et Grant, répéta-t-elle en désignant respectivement son sein gauche et son droit. C'est le nom que je leur ai donné... jamais pu choisir entre ces deux-là.

Après avoir émis un soupir nostalgique, elle s'alluma une cigarette et reprit :

— Sont pas très causants, mais ils bandent bien quand on sait y faire...

Elle tira longuement sur sa cigarette et souffla la fumée en de jolis cercles enjôleurs.

— Vous voulez essayer ?

Ses épaules basculèrent à l'arrière, faisant ressortir ses deux tétons

aguicheurs. Di Maggio déglutit si bruyamment qu'on l'entendit dans l'autre pièce. Décontenancé, il jeta un coup d'œil implorant à la vitre teintée.

Al le laissa mariner quelques secondes avant de le rejoindre.

Sans lever le regard, il s'assit en face d'elle et se présenta. Puis il ouvrit un dossier qu'il fit mine de consulter.

— Alors Myriam Cornwell... vous avez été embauchée voilà un an alors que vous travailliez chez Call Girl & Co. C'est plutôt inhabituel comme endroit pour recruter une baby-sitter.

La fille attendit que le nouveau venu daignât lever le regard sur elle pour répondre. Comme au bout d'une minute il n'avait pas cligné des paupières, elle se lassa.

— J'ai été embauchée pour autre chose, comme vous pouvez l'imaginer.

— Je n'ai pas beaucoup d'imagination, contrairement à ce que vous semblez penser. Si j'en avais je serais écrivain ou politicien, mais ma bonne étoile m'a guidé sur le chemin de la loi, et celle-ci ne voit que par les faits.

La fille émit un hoquet, visiblement ennuyée par ce flic si peu intéressé par sa plastique.

— Ma boîte a reçu un appel réclamant une femme qui n'avait pas peur d'explorer de nouveaux horizons. Lara, ma patronne, connaît mon esprit aventurier, alors elle m'a proposé le boulot.

— De quel genre d'horizons il s'agissait ?

— Ne me dites pas que vous êtes aussi idiot ?

Les sourcils du flic frémirent, mais il parvint à se maîtriser. La fille surprit néanmoins la brèche et sourit.

— Vous avez fouillé l'appartement, vous avez sûrement trouvé LA pièce.

Al garda le silence.

— Ce qui veut dire que oui, en conclut-elle.

— Est-ce monsieur Burke qui vous a recrutée ?

— Nan, c'était la dame. D'après ce que j'ai compris, lui n'était pas très chaud.

Elle rejeta la tête à l'arrière et se massa la nuque.

— Vous savez, il y a deux sortes de personnes : celles qui font ça par curiosité et celles pour qui c'est une raison de vivre. Janice ne peut prendre son pied autrement. Il faut qu'elle souffre ou fasse souffrir, il faut qu'elle sente que sa vie ou celle des autres est en danger pour ressentir du plaisir... c'est une maladie, inspecteur, que l'on soigne avec des gens comme moi.

Al imagina les deux femmes en plein ébat et dut croiser les jambes pour dissimuler un début d'érection.

— Au début, on ne se voyait qu'une fois par mois, puis elle a

commencé à m'appeler plusieurs fois par semaine, d'abord la nuit, puis après le jour. C'était flippant. Finalement le mari m'a rendu visite un soir et m'a proposé de séjourner de manière permanente dans leur chambre d'amis. Sa femme refusait qu'il la touche si je n'étais pas présente. La journée, je m'occuperais de Matthew, pour faire bonne figure auprès des voisins, puis la nuit je me tiendrais à la disposition des pulsions de sa femme. J'ai un peu hésité au début, mais vu ce qu'ils me payaient pour ce que j'avais à faire, c'était quand même mieux que de se taper des nuits entières avec de gros dégueulasses qui peuvent s'avérer dangereux.

Al n'était pas très objectif sur le sujet, aussi préféra-t-il garder son avis pour lui.

— Vous faisiez ça comment ?

— Vous voulez les détails ?

— Si on pouvait éviter la sordidité.

— C'est pour les formalités de l'enquête ou votre curiosité personnelle ?

Les commissures des lèvres du flic s'étirèrent.

— On faisait ça tous les trois, poursuivit la baby-sitter, parfois elle et moi seulement et Philip regardait. Il m'est arrivé de me faire le mari, mais c'était toujours en cachette, car Janice était jalouse. Une fois elle est entrée dans une rage noire en nous surprenant.

Al l'entendit bouger sur sa chaise. Il devinait la chair de ses cuisses se frotter l'une contre l'autre. N'y tenant plus, il leva les yeux.

Elle était belle, sexy, craquante, le genre de femmes qu'on retournait toute la nuit pour être sûr de ne rater aucun morceau. Pourtant il crut déceler des ridules autour des yeux qu'elle tentait de camoufler sous une couche de fond de teint. Une femme qui craint la vieillesse ne peut être infailible.

Il l'observa un moment, puis lui dit :

— On ne s'est pas déjà rencontrés ?

La baby-sitter se perdit dans un rire.

— Vous devriez revoir votre technique de drague, inspecteur.

— Ne surestimez pas votre charme, belle demoiselle, vous êtes trop âgée pour moi...

Il se redressa et s'appuya contre le dossier de sa chaise, afin de mieux apprécier sa réaction.

— Qui plus est, ajouta-t-il, vous n'êtes pas mon genre.

Pour la première fois depuis le début de l'interrogatoire, l'assurance de la fille s'ébranla.

— Et quel est votre genre ?

L'habile esquivé de l'allusion à sa jeunesse perdue soutira un rictus au flic.

— Le genre qui ne se fait pas enfiler par tous les trous.

Les lèvres de la fille se pincèrent.

— Ouah, bravo pour le vocabulaire, la grande classe...

— Vous êtes sûre que vous voulez vous engager sur cette voie ? D'après vos activités, il ne me semble pas que la grande classe soit un pilier de votre mode existentiel.

La fille ne rigolait plus du tout.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? s'empressa-t-elle de demander pour mettre au plus vite un terme à leur conversation.

— Si monsieur et madame Burke sont responsables de la mort de leur fils...

— C'est peu probable... ils étaient avec moi au moment des faits.

Al pouvait imaginer ses collègues s'agiter derrière la vitre.

— Comment ça ?

— On était en train de faire le train-train à l'heure du crime. Même sans imagination et idiot, j'imagine que vous vous faites une idée de ce que c'est.

Al se remémora Janice Burke leur révélant que Matthew n'arrêtait pas de pleurer, mais qu'elle était trop crevée et irritée pour aller le consoler. Elle était en train de s'envoyer en l'air ! Pas étonnant qu'elle s'obstinait à la fermer.

— Connaissez-vous quelqu'un qui aurait pu lui vouloir du mal ?

— À un gosse de deux ans ? Dans quel monde vivez-vous ?

— Je pourrais vous renvoyer la question...

La fille découvrit ses dents en un grognement silencieux.

— Écoutez, mademoiselle Cornwell, le temps presse, je voudrais que vous vous concentriez sur la dernière semaine passée avec le petit. Pensez aux endroits où vous l'avez emmené, les gens à qui vous avez parlé... n'y a-t-il pas quelque chose qui vous aurait interpellée ?

La fille baissa les yeux pour se concentrer. Elle faillit abandonner quand quelque chose dans son expression interpella Al.

— Maintenant que vous me le dites... Quelques jours avant la mort de Matthew, j'étais au *Highland Park*¹¹ avec lui quand j'ai surpris un homme lui parler. Ce n'était pas la première fois que je le voyais là-bas, mais généralement il ne s'approchait pas des aires de jeux. Le ballon de Matthew avait roulé à ses pieds et quand j'arrivai, il était en train de le lui rendre. L'homme avait l'air sympathique, mais, je ne sais pas pourquoi, quand il a levé le regard, je n'ai pas pu m'empêcher d'attirer Matthew contre moi. Il a dû ressentir mon malaise, car il s'est empressé de déguerpir.

— Vous pourriez le décrire ?

Myriam soupira.

— C'est un homme de taille moyenne qui porte des vêtements de sport à manches longues, même quand il fait chaud. Il a aussi toujours une casquette sur la tête qui lui camoufle en partie le visage. La seule

fois où j'ai pu voir ses traits, c'était ce jour-là, et ça n'a pas dû durer plus de quelques secondes... De mémoire, je dirais : des yeux clairs et fuyants... l'un d'eux est trop brillant et... figé, vous savez, comme s'il n'était pas réel... des lèvres fines et...

Elle secoua la tête.

— ... c'est flou, je ne me souviens pas bien... par contre, en s'éloignant, il a dit quelque chose...

Elle rejeta la tête en arrière, cherchant l'inspiration dans le plafond. Elle parut la trouver, car elle claqua des doigts.

— Il a dit de ne pas m'inquiéter... oui, c'est ça ! « Ne craignez rien, mademoiselle, la Vierge Marie me surveille. »

Al bouscula sa chaise en se levant. La porte s'écrasa contre le mur lorsqu'il tira la poignée. Il disparut quelques minutes, puis revint avec un classeur ouvert sur les bras.

Il le jeta sur la table, suscitant un sursaut de Myriam quand celui-ci claqua sur le bois.

— Vous le reconnaissez ?

Blême, Myriam parcourut la série de portraits. Ses yeux s'arrêtèrent sur l'un d'eux. D'un doigt fébrile, elle le désigna.

— Qui c'est, inspecteur ?

Al ferma le classeur d'un coup sec.

— Une vieille connaissance.

Al observait Di Maggio marcher à côté de lui. Surprenant son air songeur, Al lui dit :

— Ils sont faux.

— Hein ?

— Les tétons, ils sont faux.

— Comment ça, ils sont faux ? s'énerva le gros, furieux qu'on s'immisce dans son fantasme. Ça n'existe pas des faux tétons.

Il se remémora les deux petites boules qui taraudaient le chemisier de la baby-sitter et en voulut à Al d'instaurer l'ombre d'un doute dans une image aussi pure.

Ce dernier haussa les épaules laissant son collègue patauger dans le malaise.

Au bout d'un moment Di Maggio n'y tint plus.

— Pourquoi tu dis ça, Al ?

— Parce que c'est vrai. Y a un mec de Miami qui vient d'ouvrir un cabinet à Manhattan. Il prétend « rénover » les corps. Il dit que d'ici trente ans, toutes les nanas auront du plastique dans les seins.

L'idée amusa les deux collègues.

— Quel débile, lâchèrent-ils de concert.

Ils parcoururent quelques mètres durant lesquels les pensées de Di Maggio se bousculèrent fiévreusement.

— Dis, Al, pour les tétons, t'es sûr ?

Al fut tenté de mettre un terme à son agonie, mais la gueule éplorée du gros valait bien un peu de cruauté.

— Évidemment.

Di Maggio se tapa la cuisse.

— Bon sang ! Bientôt même les chattes n'auront plus le goût de chatte. On bouffera du plastique à tous les repas !

Al entamait les derniers mètres qui les séparaient de la voiture quand le Mexicain, qui l'avait suivi, s'engouffra derrière le volant. Ou bien il aimait servir de chauffeur ou alors il ne faisait guère confiance aux réflexes de son collègue.

Une Cadillac DeVille couleur orge chromé démarra peu après la voiture de Stravinsky. Al fit signe au Mexicain de les suivre. Bientôt ils se tâtèrent les pare-chocs. L'image des trois carrosseries se succédant lui rappela le train-train mentionné par la baby-sitter. Il chassa l'image

incongrue de son esprit et se concentra sur la route.

La baby-sitter avait reconnu James Guci, un voyeur qu'il avait arrêté voici quelques années. Engagé comme éducateur dans une école primaire, l'homme avait été surpris en train de se faire une gâterie dans les toilettes en matant les gamines dans les douches.

Lors de son arrestation, Guci avait juré qu'il n'avait jamais touché d'enfants, mais Al savait d'expérience que le passage d'exhibitionniste-voyeur à celui de pédophile actif n'était qu'une question de temps.

L'affaire avait particulièrement affecté Al à l'époque, parce que sa fille, alors âgée de cinq ans, faisait partie du lot. Et l'image d'un type en train de se tripoter en reluquant sa blondinette l'avait hanté pendant des semaines.

James Guci avait écopé d'un an de prison ferme. Al lui rendit visite une fois. C'est là, au-dessus du lit du criminel, surplombant la Bible et la photo d'une icône religieuse, qu'il avait vu l'inscription suivante : *La Vierge Marie me surveille*.

La voiture de Stravinsky s'engagea dans le quartier de Brownsville et s'immobilisa devant un de ces poulaillers qu'ils appelaient complexes sociaux : une succession d'immeubles aux fenêtres de la taille d'une boîte de *Boston Baked Beans*¹² dans lesquels s'entassaient des milliers de personnes.

Guci habitait au sixième d'un immeuble de quinze étages.

Al se remémora l'ancienne demeure de Guci : une *townhouse* coquette à Cypress Hill. Étant donné l'état de son nouveau toit, sa réinsertion n'avait pas dû être fulgurante.

La Cadillac que Al avait repérée se gara en retrait.

Al s'approcha de Stravinsky et le prévint qu'il était suivi. Angelo les entendit et eut un hoquet.

— T'inquiète, c'est Caniche.

— Caniche ?

— C'est une longue histoire, intervint Stravinsky.

— Tu sais que j'adore les contes de fées.

— Laisse tomber, Al.

Si Stravinsky savait garder un secret, il en était tout autre pour Angelo. Aussi, dès que son collègue se fût éloigné, sa langue se délia.

Tout le monde connaissait le goût immoral de Stravinsky pour le jeu. Généralement il se cantonnait aux réunions entre amis ou aux concours de quartier. Pourtant, il y a onze mois, sa route avait croisé celle d'un mafieux chinois qui l'avait plumé au poker. Pour payer la somme colossale qu'il lui devait, il avait accepté de participer à quelques roulettes russes. Leur plan avait fini par foirer le jour où la cervelle d'un Coréen avait repeint le plafond. Le mafieux avait réfléchi à la manière de se faire rembourser, et, alors qu'ils s'enfilaient des *baijiu*, Stravinsky lui avait parié qu'il pourrait se passer de baise

pendant un an. L'autre avait topé et c'est ainsi que leur collègue s'était retrouvé avec un clebs à ses bottes, s'assurant qu'il respectait son vœu de chasteté.

Al avait toujours admiré la loyauté de Stravinsky ainsi que son acharnement à combattre le crime, aussi ne put-il s'empêcher d'être un peu déçu.

— Ce mec est un vrai lécheur de cul, commenta Angelo en désignant le chauffeur de la Cadillac. Il a dû renifler des trous de balle toute sa vie : peu importe où on se terre, il parvient toujours à retrouver notre trace.

James Guci ne répondit pas lorsqu'ils sonnèrent.

Au bout de dix minutes, Al n'y tint plus. Il fouilla dans sa poche, en sortit un kit de cinq crochets. Il en choisit un au bout légèrement incurvé, ainsi qu'une petite barre de torsion.

Il s'apprêtait à travailler la serrure quand un des uniformes s'interposa.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! Ce n'est pas éthique !

— Éthique, hein ?

Al se mordit la lèvre inférieure, incertain de la réaction à adopter.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Un gosse d'une dizaine d'années s'avança dans le couloir. Il portait un pull à col en V sur un pantalon rouge dont les jambes retroussées laissaient entrevoir des chaussettes à carreaux. Un béret à mailles grises et épaisses lui tombait sur le front.

Al l'apostropha :

— Eh, gamin, viens ici !

Effarouché, le gosse hésita.

Al agita deux dollars. Le gosse mordit à l'hameçon.

Une fois à ses côtés, Al lui dit :

— Si tu me crochètes cette serrure, ils sont à toi.

Le gosse se renfrogna.

— C'est parce que je suis noir que vous me demandez ça ?

— Qu'est-ce que t'insinues ? Qu'un Blanc serait inapte à une tâche aussi insignifiante ? T'es raciste ou quoi ?

Pris à son propre piège, le gamin fronça le nez. Après mûre réflexion, il arracha le crochet et la petite barre des mains de Al et s'attaqua à la serrure.

En moins de trente secondes, la porte s'ouvrit.

Satisfait, Al se tourna du côté de l'uniforme et s'exclama :

— Ouf ! On a sauvé l'éthique.

Ce dernier haussa les épaules et détourna la tête.

Ils s'apprêtaient à pénétrer dans l'appartement quand le gosse les interpella :

— Eh, et mes deux dollars ?

— Tu veux que j'te coffre pour racket ? Allez, casse-toi !

— On se reverra, siffla le gosse en s'éloignant.

— J'en doute pas.

Accompagné d'Angelo, Al se faufila dans l'appartement.

Si, comme la légende le prétend, l'intérieur d'un lieu reflète l'état d'esprit de son habitant, Guci était un homme peu passionné. Le salon, tapissé d'une moquette sombre et usée, comportait une table, une chaise, un fauteuil et une commode sur laquelle reposait une radio.

Al chercha des magazines compromettants de jeunes filles ou garçons, Guci n'ayant pas de préférence, la jeunesse seule semblait le motiver. Il ne trouva rien. Pas même un livre de pêche, une bande dessinée ou un catalogue de Sears.

Le reste de l'appartement ne faisait pas exception à l'austérité du salon. Un lit et une armoire avec quelques vêtements délavés, mais propres dans la chambre. Un vieux frigidaire et un réchaud dans la cuisine. Une brosse à dents, un reste de savon et un rasoir dans la salle de bains. Rien qui trahissait les tendances maniaques d'un esprit torturé.

Aussi malgré les protestations de Al, qui insistait pour entamer une chasse à l'homme dans le quartier, chacun finit par rentrer chez soi afin de broyer du noir en solitaire.

Lorsqu'il ouvrit les paupières, la première chose qu'il remarqua fut l'obscurité. Elle le collait comme une seconde peau. Al tenta de se défaire de son emprise en se levant, mais sa tête rencontra un obstacle. Réalisant le peu d'espace dont il disposait, la peur le saisit. Enterré vivant, pensa-t-il en tambourinant sur le mur qui l'écrasait sur le sol. Il frappa, cogna, hurla, mais le manque d'espace et d'air le fatigua rapidement.

Il se prit le visage entre les mains, tenta de réfléchir à une issue. Quand il les écarta, l'obscurité s'était atténuée. Il distinguait à présent les formes de l'obstacle qui l'emprisonnait. Il essaya de bouger et vit que ses bras trouvaient l'espace nécessaire pour s'étendre sur le côté. Étonné, il tourna la tête : la lumière du jour baignait la pièce.

Regroupant ses dernières forces, il se traîna sur le dos jusqu'à la sortie. Une fois sur pied, il pivota sur lui-même. Abasourdi, il comprit qu'il se trouvait dans la chambre de l'hôtel Paradise, stupidement caché sous le lit.

Le téléphone sonna, l'extirpant de sa léthargie.

C'était Stravinsky et il avait une bonne nouvelle.

Al traversa le poste comme un typhon, soulevant papiers et protestations sur son passage.

— Il est là ? lança-t-il à l'uniforme en faction devant la salle d'interrogatoire.

— Oui, mais... Non, attendez, vous ne pouvez pas...

Mais Al foulait déjà la pièce, tirait une chaise à lui et collait son visage à celui de James Guci.

— Tiens, tiens, on dirait que nos chemins se croisent à nouveau...

Découvrant l'identité de son interrogateur, le suspect tressaillit. Il se souvenait de Al Seriani et de ses méthodes peu conventionnelles. Durant l'interrogatoire qui avait suivi son arrestation, il lui avait arraché deux ongles. Son obstination à affirmer que c'était sa première fois n'avait pas plu au flic. Sous les assauts constants de ce dernier, Guci avait fini par céder. Ça lui avait valu trois mois de prison en plus. Pourtant il ne lui semblait pas avoir menti. Mais les longues heures passées avec son bourreau dans une salle exigüe qui puait la sueur avaient insinué un doute dans son esprit.

— Alors le vicelard, on a du mal à garder le p'tit oiseau dans son slip ?

Al observa attentivement le suspect. Il portait des vêtements de sport marron qui ne découvriraient que ses mains, et une casquette de base-ball rabattue sur le front. James Guci n'avait jamais été un homme extraordinaire. C'était le genre de types qu'on fréquente à longueur de journée sans jamais noter leur présence. Mais ça, c'était avant son passage à la case prison. À présent, son œil de verre et les cicatrices qui lui barraient le visage, vestiges amers des mois passés derrière les barreaux, faisaient de lui un homme qui éveillait regards et chuchotements sur son passage, même si c'était le genre de popularité dont il se serait bien passé.

— Dis, James, tu te souviens de notre dernier entretien ?

Le suspect fit une grimace et acquiesça.

— Je ne veux pas en arriver là. J'ai deux autres personnes à cuisiner après toi et j'ai besoin d'être en forme, donc tu vas jouer le jeu ?

Le suspect s'empressa de hocher la tête.

— Je savais que je pouvais compter sur toi. Tu vois cette feuille ?

Al lui tendit le document.

— Je veux que tu me fasses un petit autographe, juste en bas.

James lui lança un regard dubitatif.

— Mais... elle... elle est vierge.

— C'est exact. Tu la signes, on la remplit, et je te promets un procès rapide. Dans quelques jours tu retrouves tes copains de cellule... vous allez avoir beaucoup de choses à vous raconter après tout ce temps.

L'effroi déformait le visage du suspect.

— Non, non, inspecteur, je vous en prie... je ne sais pas ce qu'on me veut...

— Tu ne sais pas ? s'offusqua Al en donnant un furieux coup de pied à la chaise du criminel. On a retrouvé un garçon de deux ans assassiné.

Guci se protégeait le visage de ses mains menottées.

— Je suis vraiment désolé d'entendre ça, mais je ne vois pas en quoi ça me concerne.

— Attends, j'ai pas fini mon histoire... sur les lieux du crime on a retrouvé des traces de sperme... tu admettras que l'histoire commence à bander dans ta direction.

— Je ne suis pas responsable de tous les crimes sexuels de l'état !

— Je te l'accorde... le problème est qu'un témoin dit t'avoir vu discuter dans un parc avec le gamin. Il dit aussi que ce n'est pas la première fois qu'il t'y voyait.

— Nan, inspecteur, je ne vais jamais dans les parcs, je ne m'approche jamais non plus des aires de jeu... c'est fini, tout ça, vous comprenez ? J'ai payé pour ce que j'ai fait... J'ai payé !

Guci s'était levé de sa chaise et gueulait comme un chien battu.

D'un coup d'épaule, Al le renvoya sur son siège.

— Tu vois la vitre teintée ?

James suivit l'index que le flic pointait.

— Derrière il y a un tas de clebs enragés qui attendent mon signal pour te tomber dessus. Ils ont la dalle, tu comprends, t'es le seul truc qu'ils ont réussi à se mettre sous la dent depuis presque deux semaines... si je sors de la pièce sans pouvoir leur jeter la moindre victuaille, ils vont te ronger comme un os.

La panique faisait vaciller l'œil valide de Guci.

— Inspecteur, je vous jure que je ne sais pas de quoi vous parlez. On m'a arrêté ce matin alors que je faisais mes courses au marché, vous croyez que je ferais une chose pareille puis me promènerais tranquillement après ?

Al abattit son poing sur la table.

— Oui, je le crois ! Les marginaux comme toi sont capables d'un tas de merdes incompréhensibles.

La porte de la salle grinça et le Mexicain apparut dans le chambranle. Al le gratifia d'un regard noir, n'appréciant pas son intervention. Le Mexicain ignore l'expression révoltée de son collègue. Il s'approcha et lui murmura à l'oreille. James Guci jetait des coups d'œil inquiets autour de lui, certain que cette confidence, qui durerait une éternité, ne jouerait pas en sa faveur.

Le discours terminé, Al parut pensif. Il releva finalement la tête et gratifia son collègue d'un clin d'œil. Ce dernier sortit de la pièce sans un regard pour le suspect.

— Qu... qu'est-ce qu'il voulait ?

— Rien qui te concerne... bon, eh ! (il fit claquer son pouce contre son majeur pour attirer son attention) Je vais te laisser une dernière chance.

Il se pencha sur la table.

— T'étais où il y a huit jours vers vingt heures ?

— Je... je sais pas...

— Et le vingt-deux mai, au soir, tu faisais quoi ?

— Mais... c'est ahurissant ! J'en sais rien. Je devais être chez moi, je...

Al l'interrompit d'un geste de la main. Il le dévisagea un instant, songeur. Finalement il s'agenouilla face à lui, s'arrangeant pour tourner le dos à la vitre teintée. Puis à voix basse, il lui dit :

— Quand tu t'es fait prendre à l'école à t'astiquer le poireau et qu'on t'a embarqué, j'ai enquêté sur toi, tu sais ça ? J'ai découvert qu'il te restait un seul parent... ta grand-mère. Qui finissait ses jours dans une maison de retraite cossue au cap Cod.

Al laissa le temps au suspect d'ingérer l'information.

— Après ton arrestation, je suis allé lui rendre visite...

James émit une plainte déchirante qui planta ses crocs dans le cœur de ceux qui l'entendirent.

— Je lui ai dit qui tu étais vraiment, ce que tu avais fait... Au début, elle n'a pas compris, alors je lui ai montré les photos...

La bouche de Guci s'ouvrit sur un cri silencieux.

— Elle a longuement regardé la photo du *Daily News*, où tu apparaissais hagard et menotté. Puis elle a lu le rapport, la reconstitution des faits, tes aveux...

Al secoua la tête comme au souvenir d'un moment effroyable.

— Ça lui a pris du temps. Une heure peut-être. Quand elle a terminé, elle a posé ses lunettes, s'est emparé du cadre posé sur sa table de nuit, en a brisé le verre. Puis elle a extirpé la photo, celle où t'apparais fringant avec ta gueule de bon petit citoyen. De l'index, elle a caressé un long moment ton visage. Puis, sans prévenir, elle s'est mise à te frapper.

— Nan...

— T'aurais dû voir la haine qui brillait dans son regard à ce moment-là...

— Nan...

— Ses petits poings fragiles s'acharnaient sur ton visage...

— Inspecteur...

— Ses pauvres doigts déformés par l'arthrose qui, malgré la douleur, te ruaient de coups...

— Inspecteur, arrêtez...

— Non, non, non, répétait-elle alors que les larmes coulaient à flots... Non, non, non... Les poings s'abattaient sur ton torse, ses ongles crissaient sur ton visage...

Guci bascula la tête en arrière, le visage transfiguré par une incommensurable douleur.

— Je vous en prie...

— ... quand elle s'est enfin arrêtée, elle m'a regardé droit dans les yeux et a dit : je n'ai plus de petit-fils. Puis elle a déchiré la photo.

James Guci se redressa, livide. Al le regarda, attendant une réaction de sa part, quand un jet de sang lui éclaboussa le visage.

— Oh merde ! siffla-t-il.

James se plaqua les mains sur le nez, puis les tendit devant lui, paniqué.

Le capitaine et deux uniformes se ruèrent dans la pièce.

— Sortez d'ici, Seriani !

Puis comme Al continuait à le braver du regard, la poitrine secouée par une respiration saccadée, le capitaine le bouscula jusqu'à la sortie.

— Tout de suite !

Al s'exécuta à regret.

Le capitaine le rejoignit peu après.

— Qu'est-ce que vous faites ? aboya-t-il.

— Comment ça, qu'est-ce que je fais ? J'interroge un criminel.

Al lorgnait les flics qui s'efforçaient de maîtriser Guci. Le capitaine lui agrippa le bras pour attirer son attention.

— Il n'était pas là-bas, Seriani !

— Si, il y était !

— Rien dans son comportement ou ses paroles ne prête à penser qu'il est au courant de quoi que ce soit.

Al jeta un coup d'œil à ses collègues qui semblaient partager l'avis de leur supérieur. Il secoua la tête en ricanant.

— Merci pour le soutien, les mecs !

Le capitaine le lâcha.

— Stravinsky va prendre le relais.

Al se mordit les lèvres.

Stravinsky se dirigea vers la pièce. À un mètre de la porte, il s'arrêta et attendit le verdict des deux uniformes.

Ceux-ci sortirent tour à tour et s'avancèrent vers leur collègue.

Al s'assura qu'ils ne bloquaient pas l'accès, et se rua vers eux. D'un coup de coude agile, il les bouscula et s'enfila dans la salle. La porte se referma derrière lui. Stravinsky se jeta dessus, mais Al avait été plus rapide. Une chaise calée sous la poignée en bloquait l'entrée. Furieux de s'être fait avoir comme un bleu, Stravinsky tapa plusieurs coups à la lucarne, mais Al l'ignora.

Voyant le sac de nerfs reprendre les rênes, Guci se recroquevilla sur sa chaise.

Al s'approcha et lui arracha les cotons du nez, ce qui eut pour effet de rouvrir les vannes et de lui arracher une plainte.

— Je connais un remède imparable contre les saignements de nez. Je te coupe les couilles et te les enfonce dans les narines. Ça te plaît comme programme ?

Ses doigts se plantèrent dans l'aine du suspect. La souffrance de Guci monta d'un cran.

— Le témoin ne sait pas qui tu es, ni ce que tu as fait, il n'a aucune raison de mentir. Il dit qu'il a vu un homme suspect qui traînait dans le parc depuis quelques mois, un homme qui matait en douce les gamins. Cet homme portait un survêtement et une casquette... ben, tiens, un peu comme toi en ce moment... La dernière fois qu'il l'a croisé, ils se sont parlé. Et tu devineras jamais ce qu'il lui a dit : « Ne craignez rien, la Vierge Marie me surveille »... ça te dit rien ?

Al resserra son étreinte.

Guci se contorsionna sous la douleur.

— Arrêtez ! hurla-t-il. Vous me confondez avec un autre ! Je ne vais jamais au Highland Park !

Al relâcha sa pression. Un sourire dansant sur les lèvres, il s'appuya sur le dossier de la chaise. Il alluma une cigarette, souffla sur le bout incandescent.

— Je n'ai jamais dit qu'il s'agissait du Highland Park.

Guci tressaillit.

— Hein ?

— Le parc... je n'ai jamais mentionné son nom.

James Guci ouvrit la bouche, puis la referma.

— Bougre de merde ! s'exclama le capitaine derrière la vitre. Il l'a eu.

Une migraine féroce l'avait pris d'assaut, l'attaquant sur tous les fronts. Al s'était traîné jusqu'à sa chambre d'hôtel, avait gobé un cachet puis s'était allongé sur le matelas.

Cela faisait maintenant deux heures qu'il fixait l'horloge murale. Le tictac résonnait dans la pièce, telles les dernières minutes d'un condamné à mort. Les secondes passaient, bousculées par les minutes, elles-mêmes dévorées par les heures. Il aurait voulu retenir le temps pour que ne survînt jamais le lendemain, mais celui-ci continuait de passer, s'approchant du jour fatidique.

Les voix des fidèles lui effleurèrent les tympans. Les mains plaquées sur les oreilles, Al lutta contre leur appel. La douceur de leur ton parvint néanmoins à se frayer un chemin et abattit les barrières que Al avait dressées.

Un quart d'heure plus tard, il se tenait retranché au fond de l'église dans une petite alcôve au pied d'une statue de Jésus.

La masse des fidèles comprenait une bonne partie de gens de couleur. Ce détail lui rappela les circonstances de sa rencontre avec le prêtre, cinq mois auparavant. À l'époque, il avait coutume de passer devant l'église sans la remarquer. Mais un jour, une foule hétéroclite, dont un nombre conséquent d'Afro-Américains, se bousculait à l'entrée et avait éveillé sa curiosité. Al s'était arrêté. Bensonhurst ne comptait pas une population noire très importante. Beaucoup de vieux Italiens, n'ayant jamais vu d'Africains avant leur débarquement sur le territoire américain, regardaient d'un œil suspicieux la fréquentation de leur quartier par ces hommes et femmes à la peau foncée. Al avait fini par apprendre qu'un nouveau prêtre prêchait dans l'église et que son charisme ainsi que la richesse de ses sermons lui avaient forgé une solide réputation qui dépassait les frontières du quartier. Certains de ses fidèles, notamment parmi la population noire, se déplaçaient en bus depuis Bedford Stuyvesant pour assister à ses messes.

Quelques jours plus tard, Al avait croisé le prêtre et, depuis, n'avait cessé de l'épier. C'était la première fois pourtant qu'il franchissait le seuil de l'église.

Les bavardages grondant autour de lui l'extirpèrent de ses pensées ; ils résonnaient dans ses oreilles, bafouant la sainteté du lieu. Des voix stridentes et vulgaires de classes sociales défavorisées, des voix

emprisonnées dans des corps usés par la misère qui se revêtaient pour l'occasion de leurs plus beaux habits.

Al toisa cette masse informe et multicolore qui insultait par sa présence la beauté du lieu. Une colère soudaine le saisit, une colère dont les racines étaient si profondément ancrées en lui qu'il en ignorait l'origine.

Le prêtre venait d'entrer par une porte latérale. Au fur et à mesure de sa progression vers l'autel, les voix se tarirent puis moururent. Le silence balaya les derniers mots qui subsistaient et emporta avec lui les soucis qui marquaient les visages et brouillaient les esprits. La foule qui lui avait paru agressive, vulgaire et disparate était à présent sereine et unie. L'apparition du prêtre avait suffi à abattre les différences pour les fondre dans un unique sentiment : l'amour. Et malgré cette émotion qui liait les fidèles et imprégnait l'église, il se sentit seul, seul au milieu de cette assemblée.

Al trouva rapidement le sommeil. Pour la première fois depuis longtemps, aucun rêve ne vint le perturber. Au milieu du brouillard dans lequel il flottait, des mains se tendaient.

Un visage apparut, les traits indistincts. Il lui sembla qu'il murmurait son nom.

Peu à peu les nuages se dispersèrent et les traits du visage se précisèrent.

Al eut un soubresaut.

La douceur de ces yeux. L'aura qui le baignait.

C'était David, au milieu de la brume, qui lui souriait.

Al tendit les bras.

— David...

— David ? prononcèrent les lèvres.

Al freina son mouvement.

La voix ne collait pas.

— Qui est David ? reprit le visage.

Les dernières émanations s'évaporèrent. Le visage de son collègue s'effaça, laissant place à celui du prêtre.

Al battit des paupières.

— C'est à cause de lui ? fit l'homme d'église en désignant la cicatrice sur son poignet.

Al rabattit sa manche. Il leva à nouveau les yeux sur le prêtre, mais, destabilisé par la ressemblance, il ne put maintenir son regard. Sentant sa carapace s'effriter, il fit demi-tour et s'éloigna.

Le prêtre l'interpella.

— Excusez ma curiosité déplacée, monsieur Seriani, je vous en prie, restez.

Le flic hésita un instant puis pivota.

Sincèrement heureux qu'il ait franchi le pas, le prêtre lui tendit la

main gauche, gardant la droite dans la poche de sa soutane.

— Bienvenue dans l'ancre du Seigneur. Je suis le père Elias Niklas.

Al lui serra machinalement la main. Il fut tenté de quérir des explications sur celle restée dans la soutane, mais il se ravisa.

Le prêtre récupéra ses doigts.

— Je suis content que Dieu vous ait placé sur mon chemin.

Al ricana.

— Son nom vous met mal à l'aise ? lui demanda le prêtre.

Al haussa les épaules, pas certain que le jeune homme fût la personne idéale à qui parler de ses doutes.

— Ne me dites pas que vous faites partie de ces impies qui imputent à Dieu la faute des horreurs dont ils ont été témoins, comme si l'être humain n'était pas libre de ses choix ?

— Pour perdre la foi, dit Al, encore faut-il l'avoir eue.

Le regard du prêtre s'imprégna d'une profonde tristesse. Craignant de l'avoir blessé, Al s'en voulut de sa maladresse, pourtant la déception de l'homme d'Église n'était pas adressée à sa propre personne, mais à Al et à la noirceur qu'il devinait l'habiter.

— Sur quelle canne s'appuie l'aveugle qui n'a pas foi ? dit le prêtre.

Il laissa à Al le temps de méditer sa réponse. La langue du flic resta collée à son palais.

Le prêtre eut un petit sourire en coin, comme s'il connaissait l'origine de ce soudain handicap.

— J'ai un office dans quelques instants. Ça me ferait plaisir que vous restiez.

Dans l'impossibilité de desserrer la mâchoire, Al se contenta d'un hochement de tête. Il regarda le prêtre s'éloigner avec son Dieu, sa foi et tout le bastringue, en pensant que sa présence ici n'avait aucun sens.

Il s'apprêtait à rebrousser chemin quand une nouvelle foule de fidèles envahit les lieux. Al lutta contre cette masse hystérique qui se refermait sur lui comme une main gigantesque. Sans succès, il se laissa porter par le mouvement et se retrouva scotché à un banc, coincé entre deux grosses Noires qui lui balançaient leurs seins au visage à chaque fois qu'elles levaient les mains au ciel.

Le sermon l'assoupit à plusieurs reprises, mais les mouvements tentaculaires de ses voisins le rappelaient constamment à la réalité.

Il attendit que les prières soient marmonnées, la chansonnette poussée et les dévots salués. Alors qu'il ne restait plus qu'une poignée de retardataires dans l'église, le prêtre le repéra.

— Vous êtes encore là ? Dois-je en déduire que vous appréciez mon église ou la raison de votre présence est-elle due à une facétie du destin ?

Al grimaça un sourire.

— Alors, vous pensez toujours que c'est une coïncidence que Dieu vous ait placé sur mon chemin ? s'enquit le prêtre.

— Qu'est-ce que vous allez me sortir ? Qu'on est faits l'un pour l'autre ?

Le prêtre reprit sa mine de chien battu.

— Vous ne devriez pas être aussi cynique à votre âge.

— Ce que je vois tous les jours vous blinde un homme.

Le prêtre retrouva sa jovialité. Al le regarda à la dérobée, désireux de parler, mais il ne savait pas par où commencer.

— Pour ce que vous avez dit tout à l'heure, au sujet de Dieu... c'est pas que j'y crois pas... c'est qu'en fait je n'y pense pas.

— C'est comme ça que vous résolvez vos problèmes ? En les ignorant ?

— Je vous trouve bien insolent pour quelqu'un censé être tolérant.

— Et moi je vous trouve bien pessimiste pour quelqu'un qui a des êtres chers vers qui se tourner.

La stupeur s'incrusta dans le visage du flic.

— Comment vous savez ça ?

— Il n'y a pas que vous qui vous renseignez sur vos pairs.

Sur ce, il retira une petite fiole de sa soutane, aspergea Al de quelques gouttes d'eau bénite puis s'éloigna en sifflotant.

Son jean était trop serré ; il n'avait de cesse de lui rentrer dans les fesses, l'obligeant à se contorsionner pour l'en dégager.

Pourquoi Marilyn a-t-elle lancé la mode d'un tel calvaire ? se dit-elle.

Grisé par la nostalgie, Al regardait au loin Céline, son ex-femme.

Après sa prestation avec Guci, le capitaine l'avait sommé de prendre un jour de congé. Il avait tenté de protester pour la forme, mais son supérieur avait campé sur sa position. Al le soupçonnait de craindre qu'il ne plante de faux indices pour inculper le voyeur. Or s'il n'avait rien contre un dérouillage en règle, ce genre d'entorses au règlement n'était pas dans ses habitudes.

Aussi pendant que ses collègues s'ingéniaient à trouver une connexion entre Guci et les victimes, Al luttait contre les souvenirs cuisantes de sa vie conjugale.

Céline était aussi rafraîchissante qu'une glace en plein été. Une chevelure blonde et lisse se déroulait jusqu'à ses hanches. Un foulard vert couvert de marguerites était ajusté sur sa tête et les longues extrémités lui tombaient sur les épaules, se mêlant aux mèches rebelles éparpillées sur sa poitrine. La chemise à manches courtes qu'elle portait était dans les mêmes tons ; légère, elle ondulait au gré du vent, s'accrochant par intermittence à ses tétons.

Céline était la petite-fille d'un libraire qui avait failli perdre la vie lors d'un cambriolage survenu dans la boutique qu'il tenait dans le quartier de Tribeca. La balle qui lui était destinée s'était logée dans une édition spéciale de *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline. C'est à ce jour exceptionnel que l'ex-femme de Al devait son prénom.

Assise au dernier rang d'une estrade qui surplombait un terrain verdoyant, elle assistait à une représentation de pom-pom girls. Des gamines dont les seins commençaient à pointer tortillaient des fesses, lançaient des pompons et sautaient en l'air sous les cris admiratifs de leurs mères. Le peu de scrupules dont ces dernières faisaient preuve écœurait Al. Comment des mères pouvaient-elles permettre à leur gamine de huit ans d'agiter leur culotte sous le nez de parfaits inconnus et tenter de les convaincre que pom-pom girl est le boulot du siècle ?

Céline regarda autour d'elle. Voyant que personne ne la surveillait,

elle s'alluma une cigarette qu'elle camoufla aussitôt dans la paume de sa main.

Le souvenir de celle-ci crapotant sa première cigarette à la sortie d'une boîte new-yorkaise dix ans plus tôt lui revint en mémoire. Céline devait avoir à peine plus de la vingtaine. À l'époque les femmes commençaient à apprécier leur récente émancipation et, à l'image de leurs effigies, Bardot, Mansfield ou Lollobrigida qui s'affichaient en soutien-gorge ou carrément nues sur les écrans ou dans les magazines, elles se comportaient comme si le monde était un immense terrain de chasse et les hommes de délicieuses proies.

La réminiscence du regard à la fois doux et plein de fougue dont cette blonde angélique aux yeux clairs l'avait gratifié lui draina le cœur jusqu'à la dernière goutte.

Ils n'étaient pas officiellement séparés, mais Céline, après lui avoir donné une seconde chance qu'il avait foirée, avait mis les voiles. Cela faisait maintenant quatre ans.

Depuis leur rupture, il avait à maintes occasions été tenté de recoller les morceaux. Or un peu plus d'un an auparavant, il l'avait surprise dans les bras d'un homme, un quadragénaire dégarni et au costume froissé. Après quelques coups de fil, Al avait découvert que le type était un avocat médiocre à l'intelligence médiocre qui s'occupait d'affaires médiocres. Connaissant le caractère passionné de son ex, il avait été quelque peu surpris de son choix. Mais peut-être que la médiocrité pour Céline valait mieux que l'incertitude. Au moins ça ramenait son homme tous les soirs à la maison.

Le baveux entra dans son champ de vision. Céline s'empressa de jeter sa cigarette et en chassa les dernières volutes en giflant l'air de la main. L'homme l'embrassa sur la joue et s'assit à ses côtés. Il dut néanmoins remarquer le subterfuge, car ils commencèrent à se disputer.

Al sentit son arme lui brûler les côtes. Il pria pour que la situation dégénère afin de justifier son intervention.

Quand l'homme agrippa le bras de Céline, la carcasse de Al s'ébranla.

Il avait entamé un pas en leur direction quand un ballon vint rouler à ses pieds. Il attendit qu'il percute ses chaussures pour se baisser et le ramasser.

Une fois redressé, il fit passer le ballon d'une main à l'autre. Puis il leva les yeux.

Elle était là, devant lui, lovée dans un uniforme rouge et blanc. Le sigle de son école était cousu sous la forme d'un écusson sur sa poitrine. Ses cheveux bouclés étaient réunis en deux couettes. Les yeux espiègles, elle pointait un doigt timide, armé d'un pompon, sur le ballon.

Al s'attarda sur son visage qui avait tant changé. Perdu dans sa contemplation, il lui tendit le ballon d'un geste mécanique.

— Merci, monsieur, dit-elle le visage illuminé par un sourire.

Al regarda sa fille trotter vers ses copines, emportant avec elle sa dernière part de lucidité.

— Et toi, si t'avais le choix, tu vivrais où ?

— À part dans le soutien-gorge de Raquel Welch, je vois pas.

Di Maggio bourra Al du coude en s'esclaffant.

— T'es con ! siffla-t-il avant de le gratifier d'une nouvelle bourrade.

Assis sur une chaise, les pieds croisés sur son bureau, Al tangua sur lui-même puis retrouva sa position initiale.

L'image de sa fille s'éloignant de lui l'avait tараudé toute la nuit. Elle ne se souvient pas de moi, pensa-t-il en refoulant une seconde vague de douleur. *Merci monsieur*. Sa voix fluette lui brûlait les tympans. Ça faisait tellement longtemps qu'il disait d'elle qu'elle avait disparu – parce que ça faisait moins mal de la penser morte plutôt que proche et inaccessible – qu'il s'était habitué à l'idée. Et la revoir là, en chair et en os, respirant, courant, riant, l'avait secoué.

Un enfant est une partie de notre passé oublié. En levant les yeux sur elle ce jour-là, il s'était revu gamin, jouant dans les rues avec ses copains, et cette insouciance, cette fragilité, cette liberté perdue avaient ébranlé les piliers pourris sur lesquels sa vie tenait. À présent, il devait s'appuyer sur un bout d'espoir déchu pour ne pas tomber.

Le Mexicain vint perturber ses pensées.

— Alors, Seriani, ce jour de congé ?

Al lui offrit un regard flapi en guise de réponse. Le Mexicain ricana et s'assit en face de lui.

— Au fait merci pour le tuyau sur la grand-mère, Guci a gobé l'histoire, dit Al. Comment tu connaissais son existence ?

— À cause de toi et tes foutus états d'âme, je passe mes journées derrière un bureau à ruminer, alors j'ai le temps de fouiner.

— Elle est morte ?

— Ouais, quand Guci était en prison.

Al hocha la tête, songeur.

Le capitaine entra dans la pièce.

— Seriani, y a une fille qui veut vous voir.

— Dites-lui de faire la queue.

Des esclaffements accueillirent la réplique.

— Remballez votre humour à deux balles, c'est sérieux...

Il lui tapota les pieds pour l'enjoindre à dégager la table. Al s'exécuta en soupirant.

— Et pour une fois, essayez de garder votre pénis dans votre slip.

— Je porte pas de slip.

— Arrêtez de faire le mariolo et occupez-vous d'elle !

Al soupira à nouveau et reposa les pieds sur la table dès que son supérieur eut disparu derrière la porte.

À sa place se profila une ombre filiforme qui hésitait à se montrer. Les flics se penchèrent vers l'entrée, les yeux rétrécis en fente de boîte aux lettres.

La mystérieuse visiteuse osa quelques pas timides dans la lumière. C'était un truc tout en jambes, plat comme une planche de surf, avec un visage hâve et de longs cheveux blonds et ternes réunis en une queue de cheval.

Al s'attarda sur la nouvelle venue, qui devait avoir dans les vingt-cinq ans.

— Je vous en prie, mademoiselle, asseyez-vous.

Il contourna la table pour tirer sur la chaise et exécuta quelques pirouettes galantes de la main dont il fut le premier surpris.

La nouvelle expira bruyamment et leva les yeux au ciel. Puis elle s'avança, le menton haut, et s'assit.

Al repoussa la chaise derrière elle. Il ouvrit ensuite un étui argenté contenant trois cigarettes qu'il lui offrit.

L'étrange spécimen secoua la tête.

— Un café peut-être ?

L'étrangère émit un sifflement agacé et le fusilla du regard.

— Arrêtez de faire votre James Bond, je ne suis pas une fille.

— Hein ?

— Je ne suis pas une fille, je vous dis ! Je suis un garçon, alors cessez vos simagrées ridicules !

Al passa le regard sur l'importun, releva la fine ossature de son visage, ses longs cils et ses cheveux lisses. Il s'arrêta sur ses chaussures.

— Mais... vous portez des talons !

— Des talonnettes ! Pas des talons ! J'ai une scoliose.

Al avait une frousse atroce des mots se terminant en -ose, aussi préféra-t-il ne pas approfondir le sujet. La voix trahissant effectivement un organe masculin, il se racla la gorge pour récupérer sa virilité.

— Vous êtes quoi au juste ?

— J'aurais préféré que vous me demandiez *qui* au lieu de *quoi*, mais vous ne me semblez pas doué pour les déductions. Mon nom est Jeffrey Cox, je suis étudiant en criminologie.

Al jeta un œil derrière lui. Ses collègues se remettaient du choc.

— Il y a vraiment des gens qui *étudient* la criminologie ?

— Faut croire.

— À mon époque, on avait ça dans le sang.
— Les temps changent, mon vieux, ce n'est pas moi qui fais les règles.

— Oh oh, c'est un peu tôt pour les familiarités. Pour vous, ce sera monsieur l'inspecteur Seriani jusqu'à ce que vous ayez appris les bonnes manières.

Il pencha la tête de côté pour demander à Angelo :

— C'est qui ça ?

Celui-ci haussa les épaules.

— Un stagiaire qui prend son pied devant les photos des cadavres de minettes déplumées. Mais fais gaffe : assignation personnelle du procureur. Une faveur contre une faveur.

— En clair, j'ai un clebs aux bottes.

— Puisque tu refuses un coéquipier.

Le rital lui posa une main sur l'épaule.

— L'avantage est que si tu t'en lasses tu pourras toujours le refourguer à l'ASPCA¹³.

Al coula un regard las vers le nouvel arrivé.

— Bon, Cox, qu'est-ce que tu veux savoir ?

Ce dernier n'apprécia pas le tutoiement soudain, mais il était trop ravi de cet abordage direct du sujet pour s'en révolter. Il enfouit une main dans son sac et en extirpa une pochette cornée d'où débordait un tas de paperasse.

— Ça fait deux semaines que j'étudie votre affaire, et je pense connaître le profil de votre meurtrier.

Les regards se croisèrent, perplexes.

— Le profil ?

— Oui, à quoi il ressemble, qui il est, ce qui le motive... En comparant les portraits des victimes et les atrocités qu'elles ont subies, je pense être à même d'affirmer que le tueur est blanc, a entre trente et quarante ans et affiche un physique peu avantageux. C'est quelqu'un d'érudit, d'affable, que le fait de passer inaperçu blesse profondément. Ces années d'isolement forcé l'ont privé d'amitié durable et ont nourri la haine profonde qui le dévore. En s'en prenant aux enfants, il sait qu'il touche la partie la plus sensible de l'humanité.

Angelo fronça les sourcils.

— On dirait toi, Al.

— Nan, moi, je suis pas affable, et je doute que le fait de connaître le nom des *Playmates du mois*¹⁴ des cinq dernières années fasse de moi un érudit... En contrepartie, je trouve que le portrait te correspond plutôt bien.

— Nan, moi je passe jamais inaperçu.

Al sourit en coin, ce qui ne plut pas à l'étudiant.

— Il est aussi probable qu'il ait établi un plan, une chronologie

factuelle qui lui permettra d'atteindre son but.

— Qui est ?

— Ça, je ne l'ai pas encore découvert, admit Cox, penaud.

— Nous voilà bien avancés...

Le perturbateur parut déçu de la réaction du flic.

— C'est déjà un début...

Al l'étudia un long moment avant de parler.

— Au risque de détruire tes jolies spéculations, on a déjà un suspect.

La nouvelle gifla l'étudiant au point qu'une mèche de ses cheveux balaya l'air. Il planta son regard dans chacune des personnes présentes comme s'il les soupçonnait de faire partie d'un complot visant à anéantir ses théories.

— Je veux le voir, dit-il, décidé.

En moins de deux, Al fut sur pied.

— Vos désirs sont des ordres, princesse.

James Guci était assis sur une couchette, les bras enroulés autour des genoux. Les yeux dans le vague, il se rongait les ongles. Son survêtement lui couvrait chaque parcelle de peau et sa casquette lui ombrageait le visage.

— Oh, l'excité de la braguette, t'as de la visite.

Guci sursauta au bruit des clés de Al qui crissèrent sur les barreaux comme du verre pilé. Curieux, il scruta le nouvel arrivant.

— Je ne le connais pas, protesta-t-il.

— T'inquiète, lui te connaît mieux que toi-même.

James ne comprenait pas et personne ne prit la peine de lui expliquer.

Al reporta son attention sur l'étudiant.

— Blanc, trente-six ans, le physique peu avantageux... *dring dring*, on dirait qu'on vient de gagner le Jackpot.

L'étudiant mit toute son énergie à l'ignorer et se concentra sur le sujet. Au bout d'un moment, il secoua la tête.

— Ce n'est pas lui.

— Pardon ?

— Il n'a pas le profil.

— Ah, encore cette histoire de profil... j'avais pourtant cru que...

— Vous m'avez mal compris, l'interrompit le nouveau venu. Je vous ai décrit un aspect physique potentiel, mais l'aspect psychique de votre suspect ne correspond pas à celui du meurtrier.

Al n'en croyait pas ses oreilles.

— L'aspect psychique du meurtrier... tu veux que je te le dise, moi ? Barjot, déjanté, obsédé, halluciné, maniaque, psychopathe... fais ton marché !

L'étudiant n'en démordait pas.

— Il ne me paraît pas à la hauteur.

— Tu serais surpris de voir les facultés dont le mal dote ceux qui choisissent d'embrasser sa cause.

L'étudiant continuait à secouer la tête comme un sale gamin tête.

— Il a avoué ?

— À moitié.

— Le type que vous recherchez n'est pas le genre à faire les choses à moitié.

— Tu veux m'apprendre mon métier ?

L'étudiant l'ignora une fois de plus.

— Le mode opératoire est le même, le profil des victimes également. Il ne frappe pas au hasard. Il les choisit. Sa signature est reconnaissable. Il ne cherche pas à attirer l'attention sur lui. Tout est écrit, tout est coordonné. Il a une mission. Et il compte bien la mener jusqu'au bout. C'est comme ça que fonctionnent les tueurs en série.

— Oh oh oh, mon tout beau... on se calme... quelqu'un a parlé de tueur en série ici ?

Les têtes s'empressèrent de nier.

— C'est bien ce que je pensais.

— Deux meurtres rituels commis à dix jours d'intervalle, vous appelez ça comment ?

— Un concours de circonstances.

— Je ne dois pas encore avoir atteint ce niveau à l'université, railla l'étudiant. Mais je campe sur ma position, ce n'est pas lui. Et je peux vous le prouver... car je sais comment trouver la prochaine victime.

Une bouffée de chaleur empourpra le visage de Al. Il hésita entre lui coller son poing dans la gueule, histoire de réduire d'un cran son arrogance, ou... non, à bien y penser, il ne voyait que cette option pour l'instant. Il préféra néanmoins garder son sang-froid.

— Et moi, je te dis que je peux lui faire avouer que c'est lui le meurtrier.

L'étudiant croisa les bras.

— Surprenez-moi, inspecteur.

Al sentit les doigts le démanger. Il s'avança vers lui, le poing levé. Au dernier moment, il bifurqua, s'introduisit dans la cellule, chopa Guci par la manche et le traîna dans le couloir. Une fois dans la salle d'interrogatoire, il le poussa sur une chaise.

Quelques croûtes de sang séché, vestiges de leur dernier entretien, s'accrochaient à la table. Guci s'empressa d'en détacher le regard.

Al s'abattit sur lui comme le mauvais sort.

— Tu me ridiculises sur ce coup-là, je te promets un deuxième trou de balle pour Noël.

Guci serra les fesses.

— Reprenons les faits, dit Al en se frottant les mains. Les jours de la semaine, tu te promènes au Highland Park pour te shooter le ciboulot de petits culs que tu stockes dans le coin « images à branlette » de ta mémoire. Là, au milieu du troupeau, tu repères un gamin. Pourquoi lui plutôt qu'un autre ? Peut-être que ce sont ses lèvres boudeuses que tu imagines te sucer ou ses yeux débordant de naïveté que tu rêves de violer ?

Guci se pencha en avant et se mit à secouer la tête.

Al le tira brutalement à l'arrière.

— Donc tu repères le gamin. Jack Hamilton. Tu décides de le suivre. Tu repères les lieux. La maison. Sa chambre. Celle des parents. T'as dû y aller un paquet de fois pour être sûr de réussir ton coup. Tu surveilles les environs, attendant le moment opportun pour agir. Puis il y a trois semaines, le père, bourré, oublie de fermer la porte. Bingo ! Tu te fais un trip aller-retour paradis-enfer, sauf qu'en chemin tu laisses le gosse en pension aux diabolins.

La poitrine secouée de soubresauts, James Guci s'était mis à chialer comme un môme.

— Je continue. N'hésite surtout pas à m'interrompre si tu veux ajouter un détail... donc tu retournes au parc, bordel, le gosse te manque, t'aurais peut-être pas dû le zigouiller... mais voilà déjà qu'un autre te fait de l'œil, je vois ça d'ici, tu dois te dire que c'est eux qui t'aguichent... même topo, camouflé sous ta montagne de vêtements, le visage caché derrière ta casquette, tu le guettes, t'épies aussi les mouvements de la baby-sitter, toujours discrètement... Or voilà qu'un jour le gosse se trouve devant toi. Tu ne peux pas résister à l'envie de lui glisser un petit mot. La baby-sitter te voit, tu te barres. Tu décides alors d'agir vite, et, quelques jours plus tard, t'envoies le gosse nourrir les asticots au cimetière d'Evergreen.

James Guci s'était terré dans un silence de plomb. Le visage boursoufflé, les narines dilatées, il fixait Al d'un œil chargé d'agressivité.

Un sourire ironique se plaqua sur les lèvres du flic.

À cet instant la porte grinça. Le capitaine apparut dans l'embrasure.

— Seriani, venez ici !

Celui-ci serra les poings. La bouche débordante de jurons, il s'approcha de son supérieur.

— Qu'est-ce que vous foutez, bordel ? lui dit le capitaine à voix basse. Je ne vous avais pas enjoint de rester en dehors de cette affaire ?

— Avec tout mon respect, capitaine, vous commencez à me les broyer ! Ce que je fous ? C'est mon boulot, bordel de merde ! Du moins j'essaie, parce que depuis quelques jours vous faites tout pour me foutre des bâtons dans les roues !

— Seriani, vous n'avez pas l'esprit clair dans cette affaire. Ce que vous faites, c'est du lynchage spirituel, et si on vous soupçonne d'extirper des informations à coup de torture morale, vous savez que ces déclarations ne seront pas valides au tribunal.

— Vous tous avec vos jolis mots ! Je vous dis que ce type est coupable ! Si vous le libérez, il recommencera.

Al se dégagea de l'étreinte de son supérieur et retourna vers le suspect. Les yeux fiévreux, il abattit ses mains sur la table.

— Dis-leur, sale chienne, dis-leur pourquoi toute ta vie tu devras

vivre comme un rat d'égout, dis-leur pourquoi tu te cacheras toujours sous tes guenilles, dis-leur pourquoi tu ne seras jamais des leurs, jamais, tu m'entends, jamais tu ne seras des nôtres !

Un rugissement jaillit des entrailles de James Guci. Il se dressa sur ses jambes, le visage transfiguré.

— Oui, j'étais au parc ce jour-là, mais je n'ai tué personne !

Un bruit rauque roula dans sa gorge. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix était coupante comme une lame de rasoir.

— Vous croyez tout savoir, n'est-ce pas, monsieur le gentil policier ? Ouh, le méchant s'est astiqué le manche en matant des gamines pas même pubères, je vais lui en faire baver... Un an en enfer pour une branlette déplacée, vous croyez que c'est pas cher payé ? Vous m'avez tout volé, inspecteur, tout. À cause de vous j'ai perdu mon boulot, j'ai perdu ma maison, mon visage, l'usage de mon corps, sans oublier ma fierté, mais vous n'avez pas fait de mal qu'à moi... Grâce à vos efforts, je n'ai jamais pu retomber sur mes pieds. Aucun employeur ne voulait m'embaucher. J'ai dû arrêter de payer la maison de retraite de ma grand-mère. Quand j'étais en prison, elle a été déplacée dans un centre insalubre au fin fond du Texas où les chambres n'étaient pas plus grandes qu'une niche pour chiens et où il fallait trier les asticots des haricots. Elle est morte deux mois après son transfert... de syphilis. La syphilis à quatre-vingt-cinq ans !

Il eut un rire mauvais.

— Sans compter qu'avant mon emprisonnement, un tiers de mon salaire était versé à un centre d'aide pour les enfants démunis... Après mon incarcération et bien sûr votre acharnement à salir ma réputation, les donateurs ont supprimé leurs dons... donc vous voyez, inspecteur, vous n'avez pas détruit que moi, vous avez ravagé ce qui m'entourait. Comme un volcan en éruption, vous avez tout rasé.

Guci secoua la tête.

— En vous escrimant ainsi, vous n'avez pas seulement anéanti ce que j'avais de mauvais, vous avez aussi anéanti ce que j'avais de bon.

Il marqua un temps d'arrêt pour lui laisser le temps de digérer ces informations.

— Pour le Highland Park à Brooklyn, c'est vrai que je m'y rends régulièrement. Autrefois, j'avais coutume de m'y promener avec ma grand-mère. Pour saluer la mémoire de mon grand-père, elle se recueillait devant de la statue *Down of Glory*¹⁵. Pour ma part, j'aime m'y promener, respirer la nature, entendre le rire des enfants... ça ne fait pas de moi un monstre !

Al émit un hoquet qui blessa le suspect jusque dans sa chair.

— Vous croyez que je me cache sous une montagne de vêtements par choix ? Vous croyez que je me glisse parmi la foule ainsi emmitoufflé sans être conscient deshaussements de sourcils que

j'engendrer ?

Il leva un regard glacé sur Al.

— Vous voulez savoir pourquoi je fuis le regard des autres ?

D'un geste vif, il fit tomber sa casquette et sa veste.

Les murs aspirèrent l'air, imposant un silence terrifiant.

Guci s'exhiba torse nu, les bras en croix.

La peau de ses bras semblait avoir fondu sur ses os comme la cire d'une bougie. Sa poitrine ne présentait aucune saillie ; elle s'affichait lisse et unie, sans tétons ni nombril. Des sillons craquelaient son crâne comme un sol asséché dans un désert aride. Quelques touffes de cheveux disparates s'accrochaient à son cuir chevelu. Malgré les années qui les séparaient de cet événement, les flics pouvaient encore sentir les relents d'essence dont on l'avait aspergé et les effluves pestilentiels du feu qui lui avait dévoré la chair.

— Mes copains de cellule voulaient s'assurer que je ne les oublierais pas...

Al sortit de la salle, abasourdi.

L'étudiant l'attendait.

— Alors, inspecteur, vous ne voulez toujours pas écouter ma théorie ?

Jack Hamilton, né le 1^{er} juillet 1966 – bientôt trois ans. Assassiné le 22 mai 1969.

Matthew Burke, né le 1^{er} juillet 1967 – bientôt deux ans. Assassiné le 1^{er} juin 1969.

— Même date de naissance à un an d'intervalle, par ordre d'âge décroissant, décédé à dix jours l'un de l'autre. C'est ce que j'appelle un procédé criminel. Le tueur suit un schéma. J'ignore où il se rend, mais je sais le chemin qu'il emprunte. La prochaine victime sera un garçon né le 1^{er} juillet 1968 qui sera agressé... cette nuit.

L'incrédulité tout d'abord, puis la tension saisirent les flics au collet. Occupés qu'ils étaient à fourvoyer la difficulté, ils n'avaient pas vu ce qu'il se déroulait sous leur nez. C'est l'inconvénient quand on regarde toujours à l'horizon.

Al étudia le nouveau venu. Il y avait quelque chose d'ambigu chez ce gosse, une hésitation dans son comportement, comme s'il n'était pas ce qu'il prétendait être.

Malgré la concordance des données, Al n'était pas convaincu du bien-fondé de sa théorie. Néanmoins, pour l'instant, c'était ce qu'ils avaient de plus solide, aussi n'allait-il pas risquer la vie de jeunes âmes pour satisfaire sa fierté blessée.

L'engrenage s'était aussitôt mis en branle. Ils pensèrent réduire le périmètre à Brooklyn, les deux premiers meurtres ayant eu lieu dans le *borough*, mais Angelo leur fit remarquer que c'était dans des endroits totalement différents, socialement et géographiquement. Rien ne laissait présager que le prochain, si prochain il y avait, aurait lieu dans ce quartier, aussi distribuèrent-ils la vigilance dans l'ensemble de New York.

Le reste de l'équipe étant d'accord, ils contactèrent les parents des enfants nés le 1^{er} juillet 1968. Vu l'envergure de l'opération et le peu de temps dont ils disposaient, leurs effectifs n'étaient pas suffisants pour surveiller les maisons concernées ; ils durent faire appel à des volontaires de confiance, pour la plupart d'anciens flics en retraite. Caniche avait tenu à en faire partie, même si « volontaire de confiance » n'était vraisemblablement pas le terme approprié en ce qui le concernait. Il rameuta une cinquantaine d'hommes de main qui firent le pied de grue devant les demeures en danger. La plupart

d'entre eux mirent leur bonne foi en jeu en jurant qu'ils ne zigouilleraient personne, mais vu ce que la bonne foi valait dans le milieu et l'arsenal qu'ils avaient sur eux, il y avait peu de chance que la nuit se passât sans dégâts.

Stravinsky jeta un regard désespéré en direction de Caniche. De son poing fermé, le mafieux se tapa deux fois la poitrine avant de désigner son protégé de l'index.

Di Maggio fronça le nez.

— T'as de sacrés copains, dis donc. Ça doit pas être facile à tenir en laisse, ces bêtes-là.

Stravinsky émit un sifflement et fit craquer sa nuque.

Al venait d'arriver, talonné par « l'étudiant ». Comme personne ne parvenait à se souvenir de son nom, ils avaient décidé de lui adjuger ce sobriquet. Le gosse en question n'y voyait pas d'inconvénient, les sujets futiles ne semblaient pas susciter d'opinion de sa part.

Ils s'étaient regroupés devant le poste du district. Angelo consultait la liste des naissances, donnait un nom et une adresse à un agent ou un volontaire qui aussitôt allait prendre sa position.

L'étudiant se balança sur les talons :

— On fait quoi maintenant ?

Al secoua la jambe droite, mais il eut beau faire, l'étudiant était toujours accroché à son mollet.

Avant de quitter le poste, le capitaine l'avait prévenu :

— Chouchoutez-le, Seriani, c'est le protégé du procureur.

— J'avais cru comprendre, avait grommelé le flic.

Il arpentait à présent la place, suivi de près par l'étudiant qui imitait ses faits et gestes dans une interprétation hollywoodienne de vieux *partners*.

Après avoir observé les agents, l'étudiant lui fit remarquer qu'on ne lui avait pas fourni de gilet pare-balles.

— Si y a du grabuge, t'as qu'à te cacher derrière Di Maggio, lui dit Al. Y a pas mieux comme protection.

Ce dernier maugréa en se palpant le ventre où, voilà un an, une balle s'était logée. Elle avait dû trouver l'endroit douillet, parce qu'elle n'en était jamais ressortie.

— Vous savez, inspecteur, je ne suis pas sûr du caractère sexuel du crime...

— Ce qui veut dire ?

L'étudiant pencha la tête et chuchota :

— Aucun des deux crimes n'a montré de sévices corporels liés directement au sexe... Dans le premier des cas, on n'a même pas relevé de trace de sperme.

— Et t'en déduis quoi ?

L'étudiant hésita.

— Je ne sais pas, c'est comme si autre chose le motivait. Une rage profonde qui prendrait racine dans un sujet qui nous dépasse.

Al ne parut pas convaincu.

— Crois-en mon expérience, tout est toujours, d'une manière ou d'une autre, lié au sexe.

L'étudiant le fixa gravement.

— Vous n'avez laissé aucune chance à James Guci !

— Quel genre de chance ?

— J'en sais rien, moi, la rédemption, le bénéfice du doute... peut-être qu'il a vraiment changé.

— Les gens ne changent pas, *kiddo*.

Il s'empara d'un caillou qui traînait à ses pieds et se retourna pour graver sur le mur : ON EST CE QU'ON EST.

Sur ce, il gratifia l'étudiant d'un regard grave et s'éloigna.

Ne le voyant pas revenir une fois la nuit tombée, l'étudiant partit à sa recherche.

— Vous n'avez pas vu l'inspecteur Seriani ? demandait-il autour de lui.

C'était toujours la même réaction qu'il obtenait : mouvements négatifs de la tête et désintérêt. Seul Di Maggio, saisi de vertige à force de le voir tourniquer, prit la peine de le freiner.

— Oublie Seriani pour ce soir.

— Mais c'est primordial qu'il soit là ! Comment peut-il manquer un moment pareil ? Je vais le chercher.

Di Maggio lui posa une main sur le bras.

— Pas aujourd'hui, fiston, pas aujourd'hui...

L'étudiant voulut insister, mais quelque chose dans le regard de Di Maggio l'en dissuada, quelque chose qui disait que moins il en saurait, mieux il se porterait.

— C'est vrai qu'avec une bonne dose de maquillage et pas mal d'efforts tu pourrais ressembler à Marilyn Monroe un lendemain de beuverie, mais y aura toujours le mouvement des hanches. Je sais pas pourquoi, t'arrives pas à bouger du cul.

Candy s'enlisa dans un désespoir si profond qu'il fit rouler des larmes grosses comme des gouttes de pluie sur ses joues poudrées. Un bras devant la poitrine, elle se dégagea du lit, s'habilla avec des gestes maladroits et sortit.

Un sourire cruel au coin des lèvres, Al s'alluma une cigarette.

Comme tous les ans, il avait espéré que ce jour n'arriverait jamais. Une éclipse totale, et le monde se réveillerait vingt-quatre heures plus tard. Mais il était bien là, poisseux, douloureux, retardant cruellement sa fin.

Maisé lui avait fait faux bond quelques heures plus tôt et il avait eu la flemme d'arpenner la rue pour se chercher une fille. Il s'était donc rendu chez *Bonny's House*, une maison close souterraine à la clientèle triée sur le volet.

Contre toute attente, la petite qu'il avait entrevue à l'hôtel Paradise faisait partie du lot des filles disponibles. Malgré une certaine appréhension, celle-ci ne semblait pas indifférente au charme du flic, aussi Bonny les avait-elle envoyés batifoler dans la suite.

À présent seul dans la pièce, Al sentit la panique le gagner. Il écrasa sa cigarette sur la table de nuit, enfila son pantalon et, après avoir quitté la chambre, se dirigea vers le bar.

Alors qu'il buvait un verre de bourbon au comptoir, Bonny l'interpella :

— Pourquoi t'es méchant avec ces filles ?

— Par filles tu veux dire putes ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire ! C'est pas la première fois que tu traites l'une d'elles comme tu viens de le faire avec Candy. Je comprends pas pourquoi tu t'escrimes à te comporter comme un véritable salaud, alors qu'à l'origine, t'aurais pas besoin de faire beaucoup d'efforts...

— Pourquoi ? Je pourrais te renvoyer la question : pourquoi t'escrimes-tu à amadouer ces filles ? Pour les faire perdurer dans le métier ? Tu sais très bien que la plupart de ces nénettes sont des

gamines paumées qui ont dérouillé toute leur vie. La seule chose qu'elles cherchent c'est un peu de tendresse et une nouvelle famille. Et c'est ce que tu leur offres ... mais à quel prix ?

— Oh, tu fais ça par bonté d'âme alors...

— Ne fais pas l'erreur de croire que tu me connais, fulmina-t-il, les traits du visage plissés en un masque de noirceur.

Son verre terminé, Al retrouva le bitume.

Il passa chercher Roco, son chien, qu'il trouva sur le palier de Scott, le vétérinaire. Al appela à maintes reprises son voisin, sans succès. Certainement se tenait-il immobile sur son fauteuil, les yeux noyés dans la pénombre.

La nuit était belle. Étoilée. Une légère brise lui caressait la peau. Al se laissa guider par ses pas.

Les couinements du labrador freinèrent sa course. Quand il leva les yeux, il réalisa qu'il se trouvait devant l'immeuble. Un pincement au cœur le fit grimacer. Les yeux tristes, mais résignés, il chercha l'appartement. Celui-ci se trouvait au deuxième étage.

Les ombres d'un couple se dessinaient derrière le rideau. Ils s'embrassaient fougueusement.

Al regarda l'heure et ferma les yeux.

Maintenant !

Il souleva les paupières. Le couple était toujours là.

Al jura.

Pas aujourd'hui. N'importe quand, mais pas aujourd'hui.

Il les regarda encore un moment, puis se baissa.

La vitre explosa sous l'impact du caillou. Le couple cessa aussitôt ses ébats. L'homme se pencha à la fenêtre pour surprendre le voyou, mais Al était déjà loin.

Cela faisait quatre ans aujourd'hui que David, son collègue, était mort. C'était dans cet appartement, à cette heure précise, qu'il avait péri. Chaque année, Al en retrouvait le chemin, espérant que sa présence engendrerait une remontée dans le temps. Peut-être alors que Dave lui apparaîtrait et qu'il pourrait enfin lui demander pardon.

L'esprit torturé, Al se traîna jusqu'au cimetière. Les étoiles avaient déserté le ciel. La nuit était à présent aussi noire que l'âme d'Ed Gein¹⁶. Seul un réverbère planté au milieu de l'allée jetait une faible lumière sur les tombes.

Face à celle de David, Al tomba à genoux. Il ferma les yeux et bascula la tête en arrière pour mieux s'imprégner du désespoir qui l'envahissait. Roco s'entortilla autour de la stèle.

Ils restèrent un long moment ainsi, à écouter les voix de l'obscurité.

Un bruissement extirpa Al de sa semi-conscience. Il ouvrit les yeux. Roco avait disparu. Éperdu, il se releva et aperçut, une rangée plus loin, quatre silhouettes immobiles qui se découpaient sur le flanc

décrépi d'un caveau familial.

Al révisa ses options quand le bruit sec d'un cran d'arrêt perturba le silence. L'une des silhouettes fit un pas dans sa direction.

— File-nous ton portefeuille, dit-elle dans un anglais laborieux.

Al ne se sentait pas en état de négocier : il approcha la main de sa poche quand quelque chose derrière les ombres attira son attention. Il interrompit son geste et leur dit :

— Nan. Je crois que je vais le garder finalement... et je vais même pousser l'audace à réclamer les vôtres, messieurs.

— Vous nous prenez pour qui ? s'exclama la voix.

— Pour des mecs qui vont gentiment faire ce qu'on leur dit s'ils ne veulent pas se transformer en passoire.

Le claquement d'une culasse corrobora son allégation.

Les silhouettes se retournèrent de concert.

Le Mexicain sortit de l'ombre, son long manteau battant contre ses mollets. Il tenait un revolver dans chaque main. Le visage froncé, il fit rouler son cigarillo entre ses dents et les gratifia d'un clin d'œil.

— Vous sortez d'où, vous ? dit le type.

— D'un mauvais western, répondit Al.

Le Mexicain lui concéda un sourire.

— T'aurais pas dû les prévenir. Je me serais bien bouffé un peu de cervelle d'abrutis.

— À ce qui paraît, ça se digère mal.

Puis revenant aux criminels :

— Vous avez du bol qu'on soit pas d'humeur à se coltiner de la paperasse. Allez, dégagez, avant qu'on change d'avis.

Les silhouettes filèrent sans demander leur reste.

Une fois dans la voiture, Al dévisagea son collègue :

— Dis donc, tu me surveilles ?

Le Mexicain ralluma son cigarillo qui s'était éteint.

— Nan, je passais dans le coin...

Al tapota le tableau de bord. Il était reconnaissant à son collègue de ne pas s'étendre sur ces conneries de partenariat et de loyauté éternelle.

— Si tu continues à apparaître à chaque fois que je suis dans la merde, je vais finir par croire que t'es mon ange gardien.

— Si je devais être l'ange gardien de quelqu'un, je choiserais pas un gringo arrogant porté sur la bibine.

Al émit un ricanement et se tassa sur son siège.

Le Mexicain démarra. Comme au bout de dix minutes il n'avait pas dessoudé les lèvres, Al lui demanda :

— Tu viens de quel coin du Mexique ?

— Je suis pas mexicain, je suis portoricain.

Al fronça les sourcils.

— Pourquoi ils t'appellent le Mexicain, alors ?

— Parce que ce sont des ignares ?!

La réponse tanguait entre l'interrogative et l'affirmative.

— Je viens d'un petit village à l'est de l'île près d'El Yunque. Deux cents habitants à tout péter. De la jungle à perte de vue et des plants de marijuana pour les malades du cœur.

Même s'il doutait que Al, comme tous ces abrutis de gringos, eût un soupçon d'idée de la situation géographique de l'île, le Mexicain avait tenu à lui répondre. Reconnaisant les efforts de son collègue pour établir un terrain d'entente, Al se tortilla les méninges pour trouver une repartie. Malheureusement ses connaissances culturelles en matière d'îles antillaises se limitaient aux compétences sexuelles de leurs citoyennes, et il n'était pas certain que son collègue en apprécîât les détails.

Arrêté à un feu rouge, le Mexicain l'interpella :

— Je te dépose quelque part ?

Al s'était perdu dans la contemplation de la nuit. L'idée même d'abandonner le véhicule l'enlisait dans une profonde mélancolie.

Il se sentait paumé, comme un chien sans collier.

— Ça te dérange si on continue à rouler ?

Sans un mot, le Mexicain embraya et s'enfonça dans la ville.

Adossés au capot du véhicule, Al et le Mexicain observaient les passants en fumant. En face d'eux, une foule impatiente faisait la queue au Radio City Music Hall où se jouaient *Macadam Cowboy* et *Easy Rider*.

Le grésillement de la radio les arracha à leurs pensées. Le Mexicain attendit respectueusement que Al lui donne le feu vert pour répondre. La gorge nouée, ils écoutèrent une voix féminine ficher en l'air leur soirée.

Longtemps après qu'ils eurent éteint la radio, ils contemplaient encore le ciel.

La nuit était douce. Limpide.

Aucun d'eux n'était pressé de la perturber.

Quatre voitures de police étaient déjà sur place.

Al descendit du véhicule et jeta un regard dédaigneux sur la suite de bâtiments crasseux qui bordaient la rue et sur la racaille bruyante qui glandait là.

Al détestait ce quartier. Autant Harlem avait conservé un peu de son charme passé, ce qui lui conférait un air de star déchue, autant le Lower East Side, habité par une populace ouvrière et défavorisée, ne brillait vraiment que par ses crimes.

Al attarda un regard noir sur un groupe de jeunes Irlandais enivrés qui le mitraillaient d'insultes provocatrices. Le Mexicain le poussa vers la bâtisse.

Quelques clochards et autres âmes perdues, attirés par les gyrophares, s'étaient amassés autour des voitures. La bouche morveuse, les pupilles réduites à des têtes d'épingle, ils fixaient les jets de lumière, hypnotisés.

Al et Di Maggio entrèrent dans un immeuble sinistré de quatre étages. Les couloirs décrépis étaient barrés de graffitis orduriers et puaient la pisse et la misère.

La porte de l'appartement s'ouvrit sur un salon où s'entassait un tas de meubles délabrés : sofa aux coutures déchirées, pieds de table rafistolés, téléviseur à l'écran étoilé. Un véritable musée de la récup'.

Trois autres pièces composaient l'appartement : une cuisine, de laquelle leur parvenaient des cris d'enfants et des voix d'hommes, une

chambre avec un vieux matelas jeté à même le sol, et une espèce de débarras où gisaient, épars, matelas, couvertures, vêtements. Supposément la chambre des enfants.

C'est là que se trouvait le cadavre, au fond de la pièce. La lune qui s'infiltrait par les interstices des stores le baignait d'une lumière éthérée, conférant à ce capharnaüm une certaine sérénité. Le corps était celui d'un petit garçon noir. Il était exposé, nu, assis sur un bureau, les chevilles entrecroisées. Un trou de la taille d'une balle de base-ball creusait sa poitrine.

Une boîte en carton était disposée sur ses genoux.

Al s'en approcha. Après une profonde inspiration, il la souleva.

Bien qu'il sût ce qu'il risquait d'y trouver, il ne put empêcher un râle de se glisser entre ses lèvres en découvrant le contenu : la tête du garçon reposait, tranchée, au fond du carton.

Un hurlement dans une pièce annexe le fit sursauter. Il se redressa. À ses côtés, le Mexicain fixait la tête d'un air blême.

— Ça va ?

Le Mexicain opina mollement, les yeux toujours rivés sur le corps.

— Des Noirs dans le quartier, c'est pas courant, dit-il.

— Ils vont où ils peuvent, commenta Al.

Un uniforme vint les rejoindre, accompagné d'un garçon de douze ans. C'était l'aîné des fils, celui qui avait découvert le corps et prévenu la police.

D'après lui, comme tous les mercredis, ils étaient allés faire des provisions au centre d'aide au coin de la rue. Le petit n'avait pas voulu venir.

Al lui demanda s'il en connaissait la raison. Le gamin secoua la tête.

— Alors ta mère a laissé un gosse de cet âge seul dans un endroit pareil ?

Le gosse souleva les épaules d'un air fataliste.

Al lui frotta la tête et le libéra.

Un nouveau hurlement retentit. Al suivit les notes du raffut.

Dans le salon, une femme noire s'en prenait à une ribambelle de gamins qui tournaient autour d'elle en trottinette. Elle portait une tignasse crasseuse et puait le tord-boyaux à plein nez.

Le reste de l'équipe avait migré avec elle dans la pièce. Personne n'osait bouger de crainte de se prendre les pieds dans les objets amoncelés sur le sol.

L'étudiant était là aussi. Il surveillait la maison d'un certain Brian Streisand aux côtés d'un officier de police, quand un appel radio les avait informés du crime. Avant que l'officier ait eu le temps de le freiner, il avait sauté dans un taxi, puis avait débarqué comme un dératé à l'adresse indiquée.

La femme le choisit pour proie ; elle se planta devant lui, les mains

carrées sur ses hanches rachitiques. Lorsqu'elle ouvrit la bouche, le jeune homme grimaça.

— Alors, c'est lequel ?

— Je ne sais pas, madame, je ne suis pas de la police. Il faut parler au monsieur là-bas.

Il désigna Stravinsky qui s'était enraciné dans un coin pour ruminer.

Di Maggio s'imposa.

— Vous n'avez qu'à compter vos mioches, madame, si vous parvenez encore à lire les chiffres sur la calculette.

La femme bougonna. Elle s'y reprit à plusieurs fois, clignant des yeux pour mieux voir – *c'est qu'ils se ressemblent tous, ces morveux* – et butant sur les noms.

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept... sept. Ouais, il en manque bien un. Faudrait que j'aille voir pour être sûre, mais je crois que c'est Johnny Cash.

— Votre gosse s'appelle Johnny Cash ?

— Ouais, la conne de sage-femme qui l'a mis au monde le passait en boucle.

Elle ferma les yeux pour se concentrer puis, sous le regard éberlué des flics, elle entonna :

— *You've got a way to keep me on your side, you give me cause for love that I can't hide, for you I know I'd even try to turn the tide, because you're mine, I walk the line.*

Ce n'était pas beau à voir, et encore moins à entendre.

Imperméable aux grognements des flics qui se rinçaient l'oreille de l'index, elle reprit :

— Elle m'a tellement siphonné la cervelle avec cette merde que c'est le seul nom qui m'est venu à l'esprit au moment de déclarer le gamin.

Elle eut une mine contrite.

— Quelle foutue destinée ! C'était le plus gentil...

Léger soupir nostalgique. Grillage de clope. Nouveau soupir dépité certainement à l'idée du paquet de démarches administratives que cette histoire allait engendrer. Puis la pensée de tous les litrons qu'elle allait pouvoir s'enfiler avec une bouche en moins à nourrir dut surgir dans un coin de son esprit parce qu'un sourire timide flirta avec ses lèvres.

— Mais qu'y peut-on, hein ? J'imagine que le Seigneur a ses raisons... même si j'aurais préféré que ce soit l'autre petit con là-bas.

Elle pointa un gamin de six ou sept ans qui piétinait la table basse de ses bottes crasseuses.

— Descends de là, Elvis, bordel ! Qu'est-ce que je t'ai déjà dit !

Di Maggio émit une plainte aigüe à l'audition du prénom.

Le gosse fusa comme une roquette devant de sa mère qui, au passage, lui mit une torgnole.

— Mais bon... si ça se trouve, il serait devenu comme son crétin de père... alors.

Haussement d'épaules. Nouveau grillage de clope. Soupir résigné.

Al jeta un œil méprisant à ce déchet humain et au taudis répulsif dans lequel il croupissait. En partant il se dit que peu importe où le gosse se trouvait, ça ne pouvait pas être pire qu'ici.

Au bout du compte, peut-être que le Seigneur avait effectivement ses raisons.

— Un café s'il vous plaît.

— *Corto* ou *lungo* ?

— Hein ?

— *Corto* ou *lungo* ?

Al se tourna vers son collègue, le visage rembruni.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— *Corto* ou *lungo*, répéta consciencieusement le Mexicain.

— Je suis pas bouché, je te demande ce qu'elle raconte.

Le Mexicain haussa les épaules, dévisagea la serveuse et lui brandit son insigne sous le nez.

— Écoutez, mademoiselle, on est trop crevés pour jouer aux devinettes, alors remballez votre came de macaronis et on vous promet d'éviter les remarques désobligeantes sur les deux bourrelets disgracieux qui vous servent de derrière.

La serveuse eut un regard blasé, trop crevée elle aussi pour se formaliser de remarques désobligeantes.

— Pour ce que j'en fais de toute manière, marmonna-t-elle d'une voix teintée d'un accent alors qu'elle s'éloignait.

Al regarda son collègue, impressionné.

— On devrait plutôt se serrer une fraîche, tu crois pas ? proposa le Mexicain. On doit bien ça à nos neurones.

— T'as p'têt raison, même si je doute qu'une caisse entière de Pabst suffise à effacer un tel cauchemar.

Angelo et Stravinsky venaient de débarquer. Vu la gueule qu'ils tiraient, ils ne risquaient pas de leur remonter le moral. Un serveur allait leur servir deux *shots* de tequila, mais Angelo embarqua la bouteille.

— Bordel, quelle affaire de merde !

Il avala une rasade pour faire passer son commentaire.

Stravinsky partageait son avis. Après un hochement de la tête, il déclara :

— On dirait que notre bonhomme passe à la vitesse supérieure.

— Ses œuvres sont plus complexes. Il commence à y prendre goût.

— C'est bizarre, j'ai pas l'impression qu'il cherche à créer quelque chose, il lui manque une touche de créativité, avança le Mexicain.

— Tu trouves qu'il est pas créatif ? s'étrangla Stravinsky.

— On dirait plutôt qu'il répond à des pulsions et qu'il ne prémédite pas ses actes.

La serveuse venait d'arriver. Elle posa un café devant Al et renversa l'autre sur la main du Mexicain.

— Oups, ce que je peux être maladroite...

Une expression faussement contrite se peignit sur son visage.

Le Mexicain fit abstraction de la brûlure et afficha un flegme déconcertant. Il porta la main à ses lèvres, la lécha puis la reposa sur la table sans quitter la serveuse des yeux. Ils se lancèrent dans un bras de fer oculaire qui dura une bonne trentaine de secondes. Un assoiffé impatient siffla finalement la dame, qui, après un grognement, partit emmerder d'autres clients.

— Ouh, y a d'l'amour dans l'air, ironisa Di Maggio en les rejoignant. Je sens les vibrations jusque dans les os.

Il fit mine de frissonner ce qui eut pour effet de secouer ses bourrelets.

Puis après avoir pris une lampée de tequila :

— Tu parles d'une famille de dégénérés ! J'ai voulu aller interroger les voisins pour savoir s'ils avaient vu un individu suspect, mais au vu des candidats, le suspect, c'était moi.

— T'as posé des questions à la mère ?

— Ouais, je lui ai demandé si elle avait des ennemis. Elle a ricané, a mis ses poings sur ses hanches puis a dit (il l'imita d'une voix haut perchée) : « *tout le quartier, mon gros* – ouais, elle m'a appelé mon gros en m'enfonçant l'index dans le bide – *de la p'tite conne à couettes jusqu'à la reine du trottoir, elles sont toutes jalouses de moi* ». « *À cause de votre beauté fatale ?* », j'ai fait. « *Vous pouvez jouer votre ironique, si vous voulez, mais j'ai été une belle femme, ouais, une sacrée belle nana, j'en ai fait baver des mecs, c'est moi qui vous le dis* ».

Di Maggio secoua la tête d'un air éreinté.

— Putain, le fait qu'elle sache qui est le père des gosses est déjà un miracle en soi.

Le Mexicain partit commander une nouvelle tournée. Angelo en profita pour changer de sujet.

— Il y avait un signe par terre près du gamin, écrit avec du sang, une espèce de serpent qui se mordait la queue, ça vous dit quelque chose ?

L'indice n'inspirait personne.

— Il faudrait qu'on se concentre sur les inscriptions. C'est certainement la clé.

Chacun plongeait le nez dans son verre comme s'il s'y cachait quelques obscures révélations. Un timide raclement de gorge leur fit relever la tête. L'étudiant se tenait devant eux, la mine défaite.

— Inspecteur... je... je suis désolé, je ne comprends pas ce qu'il s'est

passé...

Al le toisa d'un regard glacial pendant un moment. Puis il se tourna vers son collègue :

— C'est qui cette nana ?

Di Maggio crut qu'il plaisantait. Quand il s'aperçut que ce n'était pas le cas, il prit les autres à témoins.

— Ben, c'est Jeffrey Cox, l'étudiant que tu as rencontré hier. Il était là, dans la maison du petit Johnny Cash.

Al fronça les sourcils.

— Je ne connais pas cette gonzesse !

Un silence embarrassant s'installa entre eux. L'étudiant s'efforçait de parer aux assauts de sa dignité bafouée en lissant sa chemise. La frustration commençait néanmoins à lui rosir les joues.

— On a effectivement fait connaissance, inspecteur, et pour la dernière fois : je ne suis pas une nana ! J'ai même des poils au cul, si vous voulez le savoir.

Ce n'était pas le genre d'informations que Al tenait particulièrement à connaître, mais l'étudiant s'en foutait. Secoué par la nervosité, il déboutonna son pantalon, le fit glisser à ses chevilles, envoya son slip lui faire du pied et, sous les acclamations des clients du bar, présenta l'oiseau dans toute sa splendeur. Aucune erreur possible. C'était bien un mec, avec tous les attributs qui vont avec.

Al baissa la tête et bougonna :

— Ouais, maintenant ça me revient.

Une brune au profil princier le guettait en noir et blanc. Plaquée sur un immeuble, elle dominait la ville de son élégance. Un sourire *monaliséen* s'affichait sur ses lèvres : un soupçon d'ironie sur un visage vibrant de sensualité.

When your heart takes a spin, that's the spell of Chanel Nr 5, disait l'affiche.

Une *touch* de douceur dans un monde de brutes.

Al inspira profondément par la vitre entrouverte de la voiture, mais les remugles fétides de la ville l'empêchèrent de sentir son parfum. Déçu, il alluma la radio. Elvis pleurait sa petite amie partie chercher la gloire dans une grande ville en promettant de revenir dans une voiture classe. Elle était effectivement revenue, dans une longue limousine noire. Toute la ville était présente pour l'accueillir, même ses riches amis, sauf qu'elle ne pouvait pas les voir... enfermée dans son cercueil¹⁷.

Al s'enfonça dans son siège et ferma les yeux.

Johnson leur avait fait part de ses résultats. Le gosse avait été étranglé puis décapité. Mais avant ça, il en avait bavé. Cette fois-ci, l'assassin ne s'était pas contenté des préliminaires. Ensuite il l'avait nettoyé, puis installé dans la position dans laquelle les flics l'avaient trouvé, cette position qui lui donnait un aspect si vivant. Il y avait presque de la tendresse dans la manière dont les membres avaient été disposés.

L'étudiant pétait les plombs. Il disait qu'il n'arrivait pas à cerner le mec, que c'était la première fois que ça lui arrivait. D'après lui, le mec était fou.

Six ans d'université pour en conclure qu'un tueur psychopathe est un fou, j'veus jure...

N'empêche que sa théorie n'était pas tout à fait erronée. Le gosse était effectivement né un 1^{er} juillet... de l'an 1966, ce qui fait qu'il allait avoir quatre ans. Or ils surveillaient le domicile des gamins nés en 1968. Le tueur avait donc assassiné respectivement un gosse qui, dans un peu moins de trois semaines, allait avoir trois ans, puis un autre de deux ans, et maintenant un garçon qui allait sur ses quatre ans. L'ordre ne semblait pas établi. L'étudiant n'en démordait pas : les tueurs en série ne déviaient pas ainsi de leur trajectoire, s'était-il

rendu compte de la surveillance policière ?

La perspective des sévices sexuels endurés par la victime entacha le cerveau de Al. Il grimaça sous l'assaut des images. Heureusement la portière côté passager s'ouvrit et le libéra momentanément de ses crocs.

Di Maggio le salua avec la grandiloquence d'un gentilhomme.

Al émit un hoquet. Heureusement que le gros était là pour illuminer de temps à autre le ciel constamment gris sous lequel il évoluait.

— J'ai interrogé le mari de Beauté Fatale, Huggy Taylor, l'informa Di Maggio. Même tronche de cake, mêmes soucis moraux. Dame Nature ne devait pas être au mieux de sa forme quand elle les a créés, ces deux-là.

— Il était présent au moment du meurtre ?

— Nan, d'après lui il servait de cobaye à un labo qui teste les effets secondaires de la cocaïne sur les hommes de plus de quarante ans.

Le visage de Al se transforma en point d'interrogation. Di Maggio haussa les épaules.

— Ça doit développer le moteur imagination, cette merde-là... Quoiqu'il en soit l'énergumène a reconnu qu'un mec était venu le voir il y a deux jours. Il s'est présenté comme le professeur d'une école du quartier, sorte de bon samaritain qui recrute ses élèves parmi les plus démunis. Le nom du petit Johnny Cash lui était venu aux oreilles.

— Hein ?

— Je sais, je sais... mais attends la suite. Le type lui a dit qu'il souhaitait discuter d'un truc important avec le gamin, quelque chose de pédagogique, il lui a refilé deux dollars pour les laisser seuls.

Al croisa les bras, curieux du dénouement de l'histoire.

— Il l'a laissé entrer. La marmaille était au complet. Le type lui a demandé lequel c'était, puis il s'est enfermé dans la chambre avec lui.

Al n'en croyait pas ses oreilles.

— Tu veux dire qu'un type qu'il n'a jamais vu est entré chez lui, lui a filé du fric pour un papotage soi-disant anodin en privé avec son gosse de quatre ans, et ça ne lui a pas paru suspect ?

— J'ai eu la même réaction. Huggy a haussé les épaules puis a dit : « faut bien bouffer ».

Putain, il faudrait pas qu'il le trouve sur son chemin, ce mange-merde...

— Il semblerait néanmoins qu'un soupçon de conscience se soit accroché à sa cervelle putride, car avant qu'il parte, il lui a demandé où il créchait.

Di Maggio se tâta les poches. Il en sortit un morceau de papier.

— Voici l'adresse. C'est à Central Park West.

Al s'empara du papier et le tritura un moment entre ses doigts. Un bout d'injustice était resté coincé dans sa gorge.

— Quelle pourriture ! cracha-t-il. Tu l'as arrêté ?

— Tu me connais, je suis pas du genre à oublier de rendre la monnaie de la pièce... omission de faits, complicité d'homicide et agression sur un membre des forces de l'ordre.

— Il t'a agressé ?

— Nan, mais j'ai pensé que quelques mois de plus en taule ne pouvait pas lui faire de mal.

Al sourit. Ses bonnes manières commençaient à déteindre sur ses collègues.

Peter Carroll habitait au dixième étage d'un immeuble cossu. Son appartement, décoré avec goût, offrait une vue sur Central Park que Di Maggio ne put s'empêcher d'admirer. Après avoir vérifié leur identité, son propriétaire les invita dans un large *living room* équipé d'une cuisine américaine. À l'étage se trouvaient quatre autres pièces.

Al s'installa sur le fauteuil qu'on lui désigna. Il en profita pour examiner leur suspect.

Peter Carroll avait des jambes fines et longues, au-dessus desquelles se tassait un torse étroit. Ses bras, à l'image de ses jambes, s'agitaient autour de son corps, comme désarticulés. Une masse de cheveux blonds bouclés illuminaient un visage affable.

Al attendit que l'homme se fût installé face à lui pour lui demander :

— Votre femme n'est pas là ?

L'homme eut un ricanement sardonique.

— Vous n'avez pas fait vos devoirs correctement, inspecteur.

Un air énigmatique flottant sur les lèvres, il se leva, puis partit dans la cuisine d'où il revint chargé d'une cafetière et d'une assiette de cookies auxquels Di Maggio fut tenté de toucher. La main de Al qui lui fouetta les doigts l'en dissuada.

— Excusez notre intrusion, monsieur Carroll, dit Al en s'efforçant de refouler le malaise que leur hôte éveillait en lui, nous aurions quelques questions à vous poser.

— J'imagine bien que vous n'êtes pas venus ici pour goûter mon café... Cela dit, il est fort bon, je pense donc que ça ne blessera personne si on prend quelques secondes pour le savourer.

Sur ce, il porta une tasse en porcelaine à ses lèvres, l'auriculaire dressé. Un moment de silence s'ensuivit, perturbé seulement par les claquements de langue appréciateurs de leur hôte. Di Maggio approcha un nez méfiant au-dessus de la tasse et en respira les volutes. Il parut satisfait, mais encore une fois fut freiné par les reproches qui filaient comme des flèches des yeux de Al.

— Monsieur Carroll, où étiez-vous hier soir ?

— Où j'étais ?

— C'est effectivement ma question.

— Où j'étais..., répéta-t-il en coulant le regard vers le plancher.

Les inspecteurs attendirent sa réponse, mais l'homme ne semblait

pas disposé à la leur donner.

Al bougea sur son fauteuil.

— Monsieur Carroll, auriez-vous quelque chose à cacher ?

Le suspect parut s'extirper de sa torpeur.

— Pourquoi vous dites ça ?

— Je vous ai posé une question simplissime, mais vous semblez avoir des difficultés à y répondre.

— C'est que... je ne pense pas que vous compreniez.

Al posa les coudes sur ses genoux en une position qui se voulait confidente.

— Essayez... qui sait ? Peut-être qu'on vous surprendra.

Carroll les observa, méfiant. Puis il sauta sur ses jambes et les invita à le suivre.

L'escalier les conduisit à l'étage où quatre portes s'offraient à eux. Carroll désigna la première : sa chambre. La deuxième appartenait à son ex-femme, à l'époque où leur couple nageait encore dans l'espoir. Dans la troisième se trouvait le lit de sa fille, qui avait elle aussi déserté l'appartement.

Carroll posa la main sur la dernière porte et se retourna. Un sourire malicieux étira ses lèvres.

— Vous êtes prêts ?

Les flics se consultèrent du regard, pas vraiment friands de surprises.

Carroll prit leur coup d'œil pour un assentiment. Il baissa la poignée.

Al s'attendait à peu près à tout sauf à une colonie de poupées Barbie se prélassant sur des étagères. Il y en avait partout. Des blondes, des rousses, des brunes, avec de longues jambes, des tailles de guêpe, des petites poitrines dures, qui se collaient les unes aux autres dans une fresque gigantesque et obscène.

Di Maggio jeta un regard suspicieux à l'homme qui admirait sa collection d'un air rêveur.

— Voilà où j'étais, messieurs, hier... et le jour d'avant, et celui encore d'avant. C'est ici que je passe chaque minute de mon temps libre.

Petit penchement de tête. Soupier amoureux.

— Ne sont-elles pas magnifiques ?

Il s'empara de l'une d'elles pour en suivre les courbes de l'index.

— Si douces... si bien proportionnées...

L'étincelle dans ses yeux s'intensifia.

— Vous savez qu'avant la création de Barbie, en 1959, les poupées étaient des créatures laides et asexuées aux formes incertaines. Puis un jour, Ruth Handler qui regardait sa fille jouer avec les siennes, se prit à penser qu'une poupée avec un corps d'adulte révolutionnerait le

monde des jouets. Personne ne cautionna son projet, pas même son mari, cofondateur de Mattel. Puis lors d'un voyage en Allemagne, elle fit la connaissance de la poupée Bild Lilli. Charmée, elle la ramena et s'en inspira pour créer sa propre poupée. Ce corps parfait, ce visage angélique... elle l'appela Barbie, en hommage à sa fille Barbara.

Carroll marqua un temps d'arrêt pour vérifier l'effet de son speech.

— Ouah, pour sûr, on mourra moins cons, fit Di Maggio.

Al ramena le sujet à leur affaire :

— C'est à cause d'elles que votre femme vous a quitté ?

L'homme reposa la Barbie à sa place et arrangea sa tenue.

— Oui... quand ma fille a ramené sa première poupée, j'ai craqué... elle était tellement belle, vous comprenez, tellement solide, tellement douce, tellement...

— Muette.

L'homme acquiesça.

— Ma femme me laissait rarement la toucher. Et quand elle acceptait, c'était expéditif, et à la fin elle finissait toujours par m'humilier. Je... j'avais parfois du mal à bander, vous comprenez, ma femme est beaucoup plus âgée que moi, son corps n'a pas la texture et la sublimité de la jeunesse... mais, elle... (il effleura la jambe d'une pin-up) elle était simplement parfaite...

Un instant embarrassant flotta autour d'eux. Al le dispersa de la main.

— Votre femme a finalement découvert le pot aux roses.

L'homme se gratta la joue pour manifester sa gêne.

— Je me suis mis à acheter des tas de Barbie à ma fille, c'était devenu compulsif. Puis un samedi soir, alors qu'elles étaient toutes les deux de sortie, j'ai organisé une petite partie pour mes princesses... mais elles sont rentrées plus tôt...

Le souvenir le fit grimacer.

— C'est pour ça que vous êtes là ? s'écria-t-il soudain. C'est ma femme qui vous envoie ? Elle veut me séparer d'elles, c'est ça ?

Al se pinça l'arête du nez. Les gens et leurs tares !

— Monsieur Carroll, est-ce que vous connaissez Johnny Cash Taylor ?

— C'est qui ?

— Un petit garçon qu'on a retrouvé assassiné.

Les yeux de Carroll s'arrondirent.

— Et vous pensez que c'est moi ?

Al se contenta de hausser des sourcils interrogateurs à l'attention du suspect.

— Le garçon... il a été... euh... vous voyez... ?

Al opina. L'homme sursauta en poussant un cri.

— Ah ! Mon Dieu, quelle horreur !

— Monsieur Carroll, reprit Al, je vais vous poser une question, et j'aimerais que vous réfléchissiez à votre réponse parce que je ne vous la poserai qu'une seule fois : est-ce vous qui avez rendu visite à ce garçon trois jours auparavant pour vous enfermer avec lui dans sa chambre ? Est-ce vous, monsieur Carroll, qui êtes revenu sur les lieux hier pour vous en prendre sexuellement à lui ?

L'homme dévisagea Al comme s'il n'arrivait pas à croire que c'était à lui qu'on s'adressait.

— Moi ? Avec des vraies gens ? Qui transpirent, qui bavent, qui puent...

Son corps fut traversé par un violent frisson.

— Accusez-moi de tout, inspecteurs, mais pour l'amour de Dieu, pas de ça !

Al ne pensait pas non plus qu'un homme qui aimait soulever des jupettes pour contempler des chattes en plastique se frotterait aisément à de la chair humaine.

— Vous connaissez quelqu'un qui vous en voudrait au point de vous impliquer dans un crime ?

— J'en connais plusieurs qui me jetteraient volontiers dans l'Hudson River après m'avoir fait chausser des mocassins en béton, ma femme en tête de liste. Mais cette dernière aurait trop peur d'entacher sa réputation s'il y avait une enquête après coup. Par contre, j'en connais un qu'une enquête à mon sujet satisferait certainement.

— Qui ça ?

Carroll quitta le sofa et se dirigea vers l'une des fenêtres qui donnaient sur la rue perpendiculaire au parc. Du doigt, il désigna l'immeuble d'en face.

— J'ai trouvé des colis devant ma porte, avec des Barbie dé-ca-pitées...

Les regards des deux flics se croisèrent.

— Vous connaissez son nom ?

— Nan, mais je sais que cet excentrique bosse dans un bordel à chair molle dans le quartier de Hell's Kitchen. Il a oublié d'effacer le logo sur l'un des paquets.

— Un bordel à chair molle ?

— Ouais, un truc où les gens fornicquent à tout va.

Si travailler dans un sex-shop faisait d'un homme un excentrique, Al se demandait dans quelle catégorie Carroll se plaçait.

Comme Di Maggio se dirigeait vers la sortie, un cookie dans chaque main, Al lui emboîta le pas.

La porte du *Oh la la* s'ouvrit sur une tripotée de femmes dénudées, collées à des barres de pole dance comme des sangsues. D'autres étaient affaissées sur des sofas, sûrement pas payées au sourire vu le peu d'efforts qu'elles prodiguaient à la tâche.

— Remballe ta langue, le gros, dit Al alors qu'ils franchissaient le seuil du sex-shop, elle est en train de récurer le lino.

Di Maggio récupéra son bien et déglutit.

— Que puis-je pour vous, messieurs ? fit une voix rincée à la nicotine.

Les inspecteurs se retournèrent d'un commun mouvement et nichèrent leurs rétines dans une avancée opulente. Di Maggio se remit de suite à japper. D'un geste brusque, Al lui ferma la mâchoire.

— Je vois bien une centaine de petits services qui pourraient nécessiter vos talents, mais malheureusement on n'est pas là pour ça.

— C'est dommage, je me sens d'humeur généreuse aujourd'hui. Je vous aurais fait un prix de gros.

Al haussa les sourcils, puis secoua la tête.

S'efforçant d'ignorer les seins aguicheurs, il lui dit :

— On recherche quelqu'un.

La dame sourit, curieuse de voir combien de temps il tiendrait.

— Ne le sommes-nous pas tous ?

— Celui qu'on cherche travaille ici, ça devrait réduire le périmètre.

L'hôtesse, qui devait friser la quarantaine, lut le nom inscrit sur le papier que Al lui tendait.

— Oh, lui..., dit-elle, déçue. Vous le trouverez au fond, dans la remise. N'oubliez pas de frapper, il n'aime pas les surprises.

Al faillit remporter le duel, mais le buste s'imposa à lui, empêchant son regard de battre en retraite. La femme eut un rire satisfait et partit agresser les yeux de nouveaux clients.

— Sacrés nibards, commenta Di Maggio en pénétrant dans la remise.

— On dit pas « sacrés nibards », mais « poitrine divinement charnue », intervint une voix.

Ils avisèrent un homme d'une trentaine d'années aux cheveux filasse qui, assis derrière un comptoir, visionnait un film porno.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques mètres, les flics le

reconnurent. C'était leur suspect. La description que Carroll en avait faite au portier de l'immeuble avait révélé son identité. L'homme s'appelait Gordon Cafiero. Une fois par semaine, il venait livrer les commandes coquines d'un résident de l'immeuble. Celui-ci ne souhaitant pas que ses colis tombent dans des mains indiscrètes, il avait donné pour consigne au portier de lui remettre la clé de son appartement. Cafiero déposait le paquet dans le salon et repartait quelques minutes plus tard. C'est sans doute lors d'une de ses livraisons qu'il avait découvert la perturbante passion du voisin d'en face.

Al lui présenta son plus beau sourire :

— Faut l'excuser, monsieur Cafiero, à l'école des politesses, il n'a pas passé la maternelle.

Quand l'homme entendit son nom, ses yeux s'affolèrent : ils cherchèrent dans la pièce encombrée de cartons une issue de secours. Il dut se rendre compte que ses chances de s'en tirer étaient relativement minces, car ses épaules s'affaissèrent comme la ville de San Francisco après le tremblement de terre de 1906.

— Je vois qu'on va pouvoir sauter les préliminaires et passer directement aux choses sérieuses, dit Al en se frottant les mains. Alors mon grand, comme vous savez qu'on sait ce que vous pensiez être le seul à savoir, vous allez pouvoir tout nous raconter, comme ça d'ici une heure on pourra se faire tripoter par Miss Duo de Pastèques.

— Je vous trouve bien irrespectueux, inspecteur.

— Et encore, j'en suis qu'aux échauffements.

Al se dégourdit la nuque et dodelina de la tête.

— Donc dimanche dernier vous repérez votre victime, Johnny Cash Taylor – vous rentrerez dans les détails plus tard. Vous localisez la maison du gosse, vous frappez. Vu que la moralité n'étrangle pas les parents, vous n'avez aucun mal à leur faire gober vos conneries, puis vous vous bouclez dans la chambre avec le gamin. Trois jours plus tard, vous revenez sur les lieux terminer ce que vous avez commencé.

L'homme dévisageait Al avec un flegme si percutant que ce dernier en fut impressionné.

— Franchement, inspecteur, je ne vois vraiment pas de quoi vous parlez.

La bouche de Al se tordit en une moue impressionnée.

— Franchement, Gordon Cafiero, je ne vois vraiment pas comment vous pouvez imaginer nous leurrer.

Toujours pas un pet de travers. Le suspect conservait son masque de placidité.

— Écoutez, si vous nous dites pas ce qu'on veut savoir, on va devoir vous traîner au poste, du coup ça va nous faire perdre du temps, or mon collègue-là, dans l'état où il est après toutes les gâteries que votre

magnifique devanture lui a promises, il va pas tenir jusqu'à l'aube, alors si la seule chose qu'il a à se mettre sous la main c'est vous...

Il battit l'air d'un geste fataliste. Gordon Cafiero se trahit par un battement de cils. L'entretien était lancé.

— Donc vous niez avoir rencontré le petit Taylor ?

L'homme hocha la tête.

— Peter Carroll, j'imagine que ça ne vous dit rien non plus ?

L'homme marqua un temps d'arrêt, puis secoua la tête.

— Et Richard Nixon, ça vous parle ?

— Je ne comprends pas...

— Non ? Vous ne semblez pas connaître grand monde, je veux être certain que ce n'est pas de la mauvaise foi.

Cafiero triturait un objet. D'où il était, Al ne pouvait voir ce dont il s'agissait.

— Pour Carroll, je vais vous aider : grand, blond, toujours une minette dans la poche, apparemment ça gêne les voisins.

Un craquement résonna derrière le comptoir. Al se redressa. Sans quitter le suspect des yeux, il se déplaça sur le côté.

Un grognement ironique s'échappa de ses lèvres.

— C'est une blague ?

D'un index autoritaire, il enjoignit Cafiero à déposer l'objet sur le comptoir. Celui-ci, à contrecœur, s'exécuta.

La dépouille décapitée d'une Barbie gisait devant eux.

— Tiens, tiens, on dirait pourtant que vous avez une copine en commun, commenta Di Maggio en envoyant rouler la tête.

— J'espère que c'est pas une des poulettes de Carroll, parce qu'il risque de ne pas apprécier.

— Ok, j'aime pas ce type, ça ne fait pas de moi un meurtrier.

— Un parfait inconnu rend visite à un gamin qu'on retrouve quelques jours plus tard assassiné. Celui-ci en partant laisse une adresse qui correspond à celle d'un homme qui prend son pied en léchant du plastoc, ce même homme qui...

— Pourquoi vous ne le soupçonnez pas lui alors ?

— ... je n'ai pas terminé... ce même homme, qui a, disons, des circonstances atténuantes qui l'excluent de tout acte charnel, prétend que la seule personne qui lui en veut suffisamment pour le confondre dans un tel crime c'est vous... on vient ici, et qu'est-ce qu'on découvre ? Vous en train de torturer une poupée... vous pouvez nous expliquer ?

Mais le suspect conserva le silence.

Al et Di Maggio s'apprêtaient à passer aux choses sérieuses quand la porte de la remise s'écrasa contre le mur. Le Mexicain, la chemise débraillée et les cheveux ébouriffés, apparut dans le chambranle. D'après le regard cerné de noirceur qu'il leur lança, il n'était

visiblement pas de bon poil. Une de ses cousines débarquait à JFK ce soir-là et il avait promis d'aller la récupérer. Il avait donc accepté de prêter sa voiture à ses collègues à condition qu'ils la lui ramènent avant dix-huit heures.

Al consulta sa montre.

Vingt heures.

Espérons que la nénette apprécie l'odeur de kérosène et les beignets qui collent aux dents, se dit-il.

Une idée germa alors dans son esprit.

Après avoir échangé un coup d'œil complice avec Di Maggio, il se composa une mine effrayée et s'empressa de détourner la tête du Mexicain.

— Oh non ! Oh non ! Oh non !

Surprenant l'affolement dans les yeux des flics, Cafiero paniqua.

— Quoi, qu'est-ce qu'y a ? Qu'est-ce qui se passe ?

Al se passa une main nerveuse sur les lèvres.

— Vous connaissez la tactique flicarde du gentil et du méchant ?

— Ouais, et c'est pas difficile de deviner lequel vous êtes.

— Eh bien, mon gars, c'est là où vous vous plantez... moi, je suis le gentil.

La pomme d'Adam du type lui tira la peau du cou quand elle remonta.

— Et mon collègue, c'est pas le sympathique grassouillet à mes côtés...

— Nan, moi je sers juste pour le décor.

— C'est le basané qui vient d'arriver.

Le mec blêmit en découvrant le Mexicain qui, les lèvres retroussées, les flinguait du regard.

— Lu... lui là-bas ? balbutia-t-il.

Al opina du chef. Puis après un moment de silence :

— On lui dit ?

Di Maggio lui fit les gros yeux.

— Je pense pas que ce soit une bonne idée... j'aime bien ce type, et je sais pas s'il pourra vivre avec ça.

— C'est vrai que ce serait malsain...

Il fit une pause, semblant peser le pour et le contre.

— ... D'un autre côté, si on dit rien, il va pas nous prendre au sérieux.

Prenant garde à tourner le dos au Mexicain, Di Maggio se pencha sur Al.

— Tu sais bien qu'il n'aime pas qu'on en parle.

— C'est risqué, c'est vrai...

Les yeux alarmés de Cafiero passaient de l'un à l'autre.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'y a ? Qu'est-ce que je dois savoir ?

Al l'ignora.

— T'as raison, il vaut mieux pas qu'il soit au courant...

— Non ? fit le type.

— En même temps si on dit rien, il risque d'être surpris.

— Oui ? fit le type, paumé.

— T'as pas peur qu'il le prenne mal ? renchérit le gros.

Al haussa les épaules.

— Au moins il pourra pas nous reprocher de lui avoir fait des cachotteries...

Cafiero commençait à claquer des amygdales.

Les deux flics se concertèrent une dernière fois, puis l'invitèrent à s'approcher. Instinctivement le type s'inclina vers eux.

— Vous vous souvenez de cette histoire il y a quelques années au Mexique, près de la frontière ? Des mecs qu'on retrouvait pendus par les couilles, la gorge tranchée...

Ce devait être le genre de rumeurs atroces que tout le monde pensait avoir entendues, parce que l'homme acquiesça, les yeux horrifiés.

Les flics désignèrent le Mexicain du pouce. Cafiero se dressa sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus l'épaule de Di Maggio.

— Mais c'est un flic ! contesta-t-il, au bord des larmes.

— C'est bien le problème... La population s'était prise de sympathie pour ce mystérieux justicier qui ne s'en prenait qu'aux prédateurs sexuels... Quand les flics ont découvert son identité, qu'est-ce qu'ils pouvaient faire ? Dire que c'était un des leurs ? De plus est, c'était un flic exceptionnel, sa destitution aurait éveillé les soupçons ...

— Alors devinez qui s'est retrouvé à baby-sitter Frankenstein ?

Cafiero les désigna d'un doigt tremblant. Les deux flics approuvèrent.

— Il nous a laissé quinze minutes pour vous faire parler. Ça fait maintenant (il consulta sa montre)... ouh là, vingt-cinq minutes... il doit être sur les dents.

Le Mexicain semblait effectivement remonté. Il faisait les cent pas en grommelant. Quand il les surprit à l'observer, il tapota furieusement sa montre. Les trois interpellés sursautèrent de concert.

— Bon, je pense qu'il vaut mieux qu'on vous laisse, dit Al.

Cafiero suait à grosses gouttes.

— Évitez juste de le regarder dans les yeux et ça devrait aller, ok ?

— Non, non, pas ok, pas ok du tout... me laissez pas seul avec lui ! les supplia-t-il.

Une odeur désagréable leur assaillit les narines. Ils baissèrent la tête.

Un long soupir leur souleva la poitrine.

— J'espère que c'est pas contagieux..., dit Al en s'éloignant de la

flaque jaunâtre.

Mijotant dans son urine, Cafiero les informa qu'un type était venu lui rendre visite quelques jours avant les faits. Ce n'était pas la première fois qu'il le voyait dans le magasin. Il portait toujours des lunettes et une casquette, aussi l'avait-il classé dans la famille des types propres qui n'assument pas leurs déviances sexuelles. Il ne s'était donc pas attardé sur lui.

— C'était quel genre de pervers ? s'enquit Di Maggio.

— À vrai dire... il n'avait pas vraiment l'air d'un pervers. La plupart du temps, il se promenait dans les rayons, regardait nos nouveautés, lisait les synopsis des films sensuels.

— Les synopsis des films, hein ? On a affaire à un intellectuel alors...

Al sourit en coin.

— Et qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il m'a fait une proposition. Je devais seulement me rendre à une adresse pour prendre un gosse en photo... mais rien de sexuel, juste la tête.

— Et ça ne vous a pas paru suspect ?

— Sur le coup, j'ai juste vu les lèvres d'Alexander Hamilton me sourire...

— Dix dollars ? Vous avez fait ça pour dix misérables dollars ? Quelle petite salope bon marché !

Cafiero tentait de faire bonne figure, mais quand on baignait dans un froc puant la pisse, ce n'était pas de la tarte.

— Et qu'est-ce qui nous dit que vous ne nous racontez pas des cracks ? intervint Al. Peut-être que c'est vous le vicelard qui trique pour les gosses.

— Ah non, inspecteur ! se défendit Cafiero, livide. Moi, les petits garçons, je les aime dans les parcs avec leur G.I. Joe.

— Je crois quand même qu'un petit tour au poste vous fera du bien.

— Eh, pourquoi ? J'ai bien répondu, non ?

— Ouais, si vous êtes gentil durant le trajet, vous aurez même droit à une image.

— Vous n'avez pas lu mon dossier ? Mon truc à moi, c'est les viols.

Un rire discordant résonna dans la poitrine de l'homme. L'atmosphère pesante se déchira, libérant une bouffée d'air vicié. Al ouvrit la bouche et la referma aussitôt, suffoqué par les effluves pestilentiels.

John Bruce Eagleson, plus connu sous le sobriquet de « Gueule d'ange » dont l'avaient affublé les feuilles de chou au temps de sa gloire, aspirait chaque centimètre de la pièce par sa présence. Al le sentait fureter autour de lui comme un porc enragé.

Cela faisait trois jours déjà que le petit Taylor, leur troisième victime, avait été tué. Les pistes qu'ils avaient suivies n'avaient mené nulle part. Aucun nouvel indice n'avait surgi. À court d'options, ils s'étaient rabattus sur les sadiques sexuels qu'ils avaient sous la main, espérant que les interrogatoires leur fourniraient une piste tangible.

Al n'avait pas hérité du plus coopératif. Il l'interrogeait depuis deux heures et la seule chose qu'il avait obtenue se résumait à des bouts de phrases provocatrices et une indifférence exaspérante. Le criminel semblait se délecter des emportements du flic et observait avec amusement les cernes se creuser sur son visage.

Al déboutonna discrètement sa chemise et se détacha de ces immenses yeux bleus dans lesquels nombre d'infortunés, étourdis par la lueur enjôleuse qui y brillait, avaient sombré. Une tignasse blonde entourait le visage de Gueule d'ange, illuminé par un sourire charmeur. Son charisme ainsi que sa fragilité apparente abattaient les barrières de la méfiance. John Bruce Eagleson avait la tête du gendre idéal. Exaspéré par l'ironie qui imprégnait ses traits, Al se plongeait dans son dossier.

Trois viols supposés avant sa majorité. Puis cinq autres confirmés dans les années qui avaient suivi. John Bruce avait tout juste vingt-cinq ans. Un garçon à l'avenir prometteur.

Une larme de sueur glissa le long de sa nuque. Al interrompit sa course avec son épaule. Il posa une main en visière devant ses yeux et les ferma.

Ses quarante-huit heures d'insomnie commençaient à se faire sentir. Ses membres étaient engourdis. La fatigue lui pesait sur le crâne. Tic. Tac. Tic. Tac. Les aiguilles de l'horloge résonnaient dans sa tête. Tic.

Tac. Tic. L'interrogatoire piétinait. Tic. Tac. Eagleson n'avait rien d'autre à foutre que le provoquer. C'était ce pour quoi il était né. Pourrir la vie des gens. Infester l'humanité de sa cruauté.

— J'ai dit à la société : tuez-moi, car tant que je vivrai, je ferai ça. Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils m'ont fichu dans une clinique où un tas de docteurs me harcelaient de questions pour essayer de comprendre comment ça fonctionnait là-haut.

Il se tapota la tempe d'un index recourbé comme une serre.

— Puis ils m'ont relâché.

Eagleson avait été arrêté à la suite d'un contrôle de routine, à l'âge de vingt et un ans, mais, faute de preuves, il avait effectivement été libéré. Une blouse blanche en avait conclu qu'il constituait plus un danger pour lui-même que pour l'humanité. L'absurdité du système dans toute sa splendeur. Après ça, il avait violé trois autres enfants, avant d'être arrêté de nouveau et envoyé végéter en prison.

Eagleson réduisit l'écart entre lui et le flic pour lui faire une confidence.

— Ils ont toujours pas pigé qu'il n'y a pas de réponse. C'est un défaut de fabrication.

— Vous n'avez pas de regrets ?

— Nan, vous et moi on sait ça, pas vrai ? On est ce qu'on est.

Al sentit les crocs de la stupeur s'enfoncer dans son estomac.

On est ce qu'on est.

Gueule d'ange enfouit son regard dans celui du flic, cherchant un assentiment. Al n'aimait pas comme il le regardait, cette œillade complice dont il le gratifiait, comme s'ils avaient vu des choses, des choses méconnues du commun des mortels et qui les liaient secrètement.

— On se connaît ? dit Al, plus pour chasser son malaise que pour quérir une réponse.

Le criminel sourit en coin, satisfait de son effet. Il secoua la tête, une moue négative distordant ses lèvres, et reprit sa position initiale, avachi sur la chaise. Al pouvait sentir ses yeux lui coller à la peau, ses narines frémissantes respirer sa rancœur. Il eut une pensée pour toutes les malheureuses victimes qui s'étaient trouvées aux prises avec cet être dénué de sentiments. Comment le monde pouvait-il engendrer pareille atrocité ? Était-ce le fruit de la société et de ses vices ? Ou bien était-ce les cauchemars des enfants, les monstres dans les placards, les fantômes sous le lit qui, à force d'être craints, finissaient par prendre forme ? Ce ne serait pas la première fois que l'imagination de l'homme accoucherait d'une abomination.

— Je sais que vous n'avez pas eu le privilège de faire connaissance avec les victimes, occupé que vous étiez à croupir dans votre cellule... mais je pense qu'il y a des chances que vous reconnaissiez la méthode.

John Bruce Eagleson continuait de le fixer comme s'il savait parfaitement ce qu'il allait dire. C'était toujours déconcertant de négocier avec un homme sans conscience, un homme qui se nourrissait de la souffrance des autres et se complaisait dans ses propres excréments.

— Alors ? Tu veux faire le rôle du gentil pour une fois et nous refiler un tuyau ?

Cette subite familiarité amusa le criminel.

— Vous voulez que je balance un collègue ?

— De mon point de vue c'est quelqu'un qui prend son pied à l'extérieur pendant que t'es enfermé comme une bête... Je serais toi, la perspective ne m'enchanterait guère...

Eagleson ne prenait pas facilement la mouche.

— Et qu'est-ce qui vous dit que je peux vous aider ?

— Vous devez bien vous faire des confidences durant vos réunions de boy-scouts vicelards.

Les yeux du condamné brillèrent d'un éclat abominablement jovial. Il se frappa la cuisse de la paume de la main et se mit à rire. Cet enthousiasme spontané ébranla le flic.

— Et qu'est-ce qui vous dit que je *veux* vous aider ?

Al hésita à répondre.

— On pourrait te proposer une réduction de peine.

— De trois vies à deux ?

— Par exemple.

— Et plus de liberté ?

— T'en as déjà trop, si tu veux mon avis.

— Ah, là, vous partez dans la mauvaise direction, inspecteur.

Que peut-on proposer à quelqu'un dont les intentions sont irrémédiablement malveillantes ?

— Il doit bien y avoir un morceau d'humanité planqué quelque part au fond de ton cœur, non ? Le souvenir d'un petit garçon qui jouait dans la rue en rêvant d'être pilote d'hélicoptère ?

Al crut apercevoir une lueur traverser le regard du violeur, mais elle fut si rapide qu'il put très bien l'avoir imaginée.

— Je crains que vous n'ayez pas connu mon enfance, inspecteur, parce que dans le placard étriqué où on m'enfermait à longueur de journée, je peux vous assurer qu'il n'y avait pas de place pour les rêves.

Un silence s'ensuivit, lourd de ressentiments, des ressentiments contre les gens qui ne connaissaient pas l'amour et retournaient leur insatisfaction de la vie contre leur progéniture, pervertissant leur âme, les modelant en des entités fielleuses.

— ... alors pour couper court à notre discussion qui commence à m'ennuyer, je vous dis juste une chose : vous pouvez m'embrasser le

derche.

Il se leva dans un tintamarre de ferraille et, se retournant, présenta la chose en question.

— Garde la position pour tes nouveaux copains de cellule, suggéra Al, ils vont apprécier le geste.

Le criminel se retourna, les babines retroussées. Sa langue frétille entre ses lèvres comme celle d'une vipère menacée avant de retourner dans sa caverne. Les deux hommes s'affrontèrent du regard comme des prédateurs sur un territoire vierge.

Eagleson rompit le duel :

— Vous savez ce qu'ils disent quand je commence à les tripoter ?

Il prit une voix chétive de petit garçon :

— « Non, monsieur, s'il vous plaît, je ferai *tout* ce que vous voulez, mais me tuez pas »...

Un nouveau rire l'ébranla.

— N'est-ce pas pathétique ? Parce que finalement, si on y réfléchit bien, je ne fais que respecter leur souhait... du coup même quand je les enfile comme des bêtes, ils n'y trouvent rien à redire... vous voyez, inspecteur, le seul ici qui s'en plaint, c'est vous. Alors pour répondre à votre question : est-ce que je peux vous aider à arrêter un violeur d'enfants ? La réponse est non. J'aime trop l'idée de petits culs se faisant ramoner.

Sa langue zigzagua à nouveau entre ses lèvres. Cette fois, Al n'attendit pas qu'il la remballe. Il bondit et l'attrapa. De sa main libre, il fit jaillir un couteau de sa poche et lui planta la lame dans la chair.

Eagleson hurla lorsque, d'un coup sec, Al la lui trancha.

La nef vêtue de velours rouge s'étirait jusqu'au chœur. Le prêtre, piqué derrière l'autel, enveloppait les paroissiens de ses bras protecteurs. Ces derniers avaient joint les mains devant eux en un recueillement silencieux. Des enfants de chœur, immaculés dans leur soutane blanche, les imitaient, légèrement en recul dans l'abside.

Al se glissa dans une allée déserte et se posa sur un banc. Il régnait une quiétude saisissante dans l'église. Les marmonnements monotones des prières eurent raison de son épuisement. Ses paupières se voilèrent et il s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla, l'église était déserte, les lumières éteintes. Seules subsistaient les flammes vacillantes des cierges. Un froid mordant le saisit. Il se frictionna les bras.

— Mauvaise journée ?

Al eut un soubresaut, ignorant une présence si proche. Il se retourna et découvrit le prêtre qui se tenait assis droitement sur un banc, attendant son réveil.

— Ça fait longtemps que vous êtes là ?

— Assez pour savoir que votre conscience aurait besoin d'une petite purification.

— Ma conscience aurait besoin de bien plus que ça, si vous voulez mon avis.

Le prêtre attendit qu'il poursuive, mais Al n'était pas d'humeur à s'étendre sur le sujet.

— Inspecteur Seriani, croyez-vous au bien et au mal ?

Al dévisagea le jeune prêtre avec ironie. Sa ressemblance avec son ancien équipier était tellement frappante. Cette douceur, cette naïveté.

Submergé par une soudaine nostalgie, il détourna les yeux et répondit :

— Je ne vais pas vous suivre dans cette direction.

— J'en déduis donc que vous n'y croyez pas. Comment expliquez-vous alors les actes infâmes auxquels certaines personnes s'adonnent ?

— J'ai déjà potassé le sujet, je vous assure, on n'en sort pas indemne.

— Vous n'avez donc pas d'avis ?

Al crut deviner un soupçon de provocation dans la voix de l'homme d'église. Il le jaugea d'un œil circonspect et répondit :

— L'humanité... dans toute sa noirceur. L'Homme n'est pas né pour être bon.

— Vous pensez donc que les bébés naissent contaminés... vous ne croyez pas que c'est la société qui fait d'eux ce qu'ils deviennent ?

— Nan, pour moi le fils d'un criminel aura de grandes chances d'emprunter le chemin de son géniteur... c'est dans les gènes ou l'éducation, j'en sais rien, mais les faits sont là.

— Mon Dieu, dans quel monde horrible vivez-vous ?

— C'est une question qui a tendance à revenir, admit le flic.

Al observa son interlocuteur, déstabilisé par sa jeunesse. Il n'était guère plus âgé, une quinzaine d'années peut-être, mais il se sentait déjà si vieux.

— Je ne pense pas que l'adjectif correspondant à mon monde soit horrible, mais plutôt... réaliste. Ne vous est-il jamais venu à l'esprit que c'est vous peut-être qui vivez dans un monde idéaliste, un monde où personne n'est responsable de ses actes...

Le prêtre le regarda gravement puis baissa les yeux.

Al avait déjà pensé au mal, le pur et dur, celui qui ne connaît ni la souffrance, ni la morale, celui qui évolue dans un néant absolu sans passé, sans présent, sans futur. Il avait parlé à des tueurs dans les yeux desquels il n'avait rien lu. Le vide. Le noir. Un abîme. Pas même une branche pourrie à laquelle s'accrocher. On plongeait en chute libre dans leurs rétines et on ne s'arrêtait jamais, parce que le mal n'a pas de fond. Ils les avaient observés, ces hommes qui n'avaient pas de conscience, pas de notion d'humanité, de respect du prochain, pas de compréhension des dogmes sociétaux parce que c'étaient des hommes primaires, des hommes qui avaient brisé des vies et qui recommenceraient dès qu'ils en auraient l'occasion, et, la rage au ventre, il s'était dit que l'humanité ne pouvait être sauvée.

Depuis ce jour, il avait baissé les bras. Il continuait à faire son boulot tout en sachant que ça ne le mènerait jamais nulle part.

— Vous devriez chercher le repos dans la prière, mon fils, parce que là seul se trouve le salut.

— La prière..., répéta Al, incrédule, la prière ne sert à rien si, comme vous le prétendez, le mal existe.

— Alors que venez-vous chercher ici ? Une réponse ?

Le prêtre marqua un temps d'arrêt pour laisser le temps à Al de s'exprimer. Or le cœur lourd, celui-ci préféra se murer dans le silence.

Aussi le prêtre reprit-il :

— Bien sûr que le mal existe, il a toujours existé, il rôde autour de nous, à l'affût de la moindre faiblesse, vous le savez, vous le sentez vous effleurer l'esprit, essayer de forcer la carapace de votre cœur, alors pourquoi chercher une explication quand il n'y en a pas ? Cette vaine recherche vous torture l'esprit, c'est pour ça que vous vivez dans

le noir... Il faut accepter la présence du mal et avoir foi en la bonté triomphante.

— Dans mon monde, mon Père, la bonté ne passe pas le hall d'entrée.

Une peine saisissante délava le regard du prêtre. Al s'en voulut de faire souffrir un être aussi pur.

— Le mal, comme le bien, est indestructible, reprit le prêtre. Vous trouverez l'harmonie quand vous aurez accepté la présence du mal et cessé vos inutiles tentatives de vouloir le détruire pour apprendre à vivre avec.

— Vous pensez donc que je ne devrais pas essayer de comprendre ?

— Non, ce que je pense est que vous ne cherchez pas la réponse au bon endroit.

— J'aurais pourtant pensé qu'une église était l'endroit idéal pour ce genre d'affaires.

— Non, pour comprendre le mal il ne faut pas chercher en Dieu, il faut chercher en soi.

Al sentit l'aigreur reprendre du territoire.

— Vous avez réponse à tout, pas vrai ?

Le prêtre reprit son air peiné. Cette fois-ci, Al ne s'en formalisa pas.

— Y a un truc que j'ai toujours voulu vous demander : pourquoi vous êtes prêtre ? Vous n'aimez pas baiser ?

Le prêtre ignora la provocation.

— Ça ne marche pas comme ça.

— Nan ? Ça doit quand même bien vous titiller de temps à autre.

— Pas quand on parvient à fortifier son esprit et surpasser les faiblesses de la chair... j'imagine que je savais que je serais prêtre, un peu comme vous, vous saviez que vous seriez flic.

Al ricana. Si le cul béni avait autant de convictions que lui, il allait vite se retrouver à culbuter les ouailles repenties sur le banc du confessionnal.

Sans prévenir, Al se leva et se dirigea vers la sortie. Une fois sur le seuil, il remonta le col de sa chemise et, dédaignant de saluer le prêtre, il s'enfonça dans la nuit.

Le silence régnait au poste de police. Même les criminels semblaient avoir été mis au parfum et conservaient un mutisme inhabituel. Al siffla entre ses dents et se dirigea vers la salle de réunion.

L'ambiance n'était pas au beau fixe ici non plus. Les regards fuyaient comme des amants surpris en plein ébat par des maris baraqués et pas commodes.

Al provoqua l'embarras en arborant une nonchalance insolente. Il savait qu'il avait merdé la veille avec le suspect, mais dérouiller un pourri, ça n'avait jamais dérangé personne jusqu'à présent.

— Quelqu'un est mort ? dit-il en se jetant sur une chaise.

Il lança une boule de chewing-gum en l'air et la rattrapa du bout de la langue.

Ses collègues persistaient à l'ignorer. Le seul qui se marrait, le nez levé, c'était Farwell, ce qui n'annonçait rien de bon. Al chercha à accrocher un regard pour quérir une explication, mais ils semblaient tous avoir trouvé un intérêt soudain pour leurs ongles. L'inquiétude commençait à lui grignoter l'estomac.

Le capitaine entra, un dossier à la main. Contrairement aux autres, il ne fit pas de manière.

— Gyulia Batsányi, ça vous dit quelque chose ?

Al haussa les épaules.

— Attendez, laissez-moi essayer.

Di Maggio imposa sa carcasse.

— Élançée, le cul comme ça (il mima deux melons bien mûrs), les seins comme ça (il hésita sur la taille avant de s'arrêter sur deux poires légèrement tombantes), les yeux vert tendre, la bouche en cul de poule, un peu flétrie mais de beaux restes.

Ça lui revenait. Une nana bien proportionnée qui affectionnait les pirouettes contorsionnées. Un peu âgée pour ses usuels critères de recrutement. Mais au bout de cinq minutes, elle lui avait fait oublier ses rides, ses soucis, ses ex, Bon Dieu, elle lui avait même fait oublier son nom.

— La prof de piano de la deuxième victime, si j'ai bonne mémoire.

Il se souvenait l'avoir interrogée au sujet de la victime avant qu'elle ne disparaisse dans la cuisine et n'en revienne en tenue d'Ève.

— Elle a un dossier, l'informa le capitaine.

— Et c'est tragique parce que ?

Le capitaine commençait à présenter les mêmes symptômes que ses collègues. Il hésita un instant, puis lui tendit le dossier.

Al tenta une nouvelle fois de chercher du soutien dans les yeux de ses collègues, mais seuls ceux de Farwell, jubilatoires, étaient disponibles.

En s'emparant du dossier, il croisa le regard du capitaine auquel il s'accrocha comme à une bouée. Ce dernier l'encouragea d'une oëillade et détourna la tête par pudeur. Al déglutit, pas certain d'avoir envie de savoir ce que le bout de papier dévoilait. Puis il se dit qu'il valait mieux en finir presto avec ce suspense de film de série B et se concentra sur sa lecture. Malgré le ramassis de conneries qu'on lui annonçait, il fit de son mieux pour garder la tête haute. Quelques minutes pesantes et silencieuses s'ensuivirent, le temps d'avaler la nouvelle, coincée en travers de sa gorge. Il tenta de lever le menton pour affronter son public, mais la fierté l'en empêcha.

— Vous voulez me faire croire que la femme que j'ai baisée ce soir-là, c'est... ma mère ?

Un silence embarrassé répondit à sa question, ce qui le fit brièvement ricaner.

— À moins qu'elle ait été championne du monde d'apnée, qu'elle ait élevé une colonie d'asticots bourrés de stéroïdes pour faire péter son cercueil et creuser les deux mètres qui la séparaient de la terre, pour une fois dehors se réincarner en Gene Tierney et apprendre à bouger comme Debbie Reynolds, je vois pas comment cette bonne femme pourrait être ma mère.

Le courage devait avoir pris une semaine de vacances sur une île déserte au fin fond des Bermudes parce qu'ils semblaient tous avoir un mal à de chien à le joindre.

— Si vous aviez vu ma mère se tortiller sur une piste de danse, vous comprendriez ce que je veux dire...

Sa tentative d'humour sonna aussi faux qu'une guitare désaccordée. Johnson ne devait pas avoir l'oreille musicale ; il fut le seul à se manifester.

— Les preuves ne mentent pas, Al.

— Les preuves ne mentent pas..., répéta le flic, pensif.

Il pensa à sa mère qui servait d'apéro aux vers de terre depuis plus de vingt ans. Il l'avait ramassée un soir avachie dans une plaque de vomis, la main agrippée à une bouteille de vodka. On disait que la mort embellissait les Hommes, que même les laids mouraient transfigurés par la grâce. Sa mère devait être une exception : elle gisait dans sa laideur, le corps asséché par l'alcool, la peau ridée précocement par la misère.

Al l'avait observée un temps, assis sur le sofa, essayant de trouver

un brin de compassion au fond de son cœur. Or seul le souvenir cuisant des raclées et autres sévices qu'elle lui avait administrés enfant remontait à la surface de sa mémoire. Il ne parvint qu'à ressentir un profond dégoût.

— Les preuves ne mentent pas, s'essaya-t-il à nouveau.

— J'ai revu les données une centaine de fois. Gyulia Batsányi est votre mère biologique.

Al semblait plutôt bien prendre la nouvelle pour un œil candide. Un œil aguerri aurait néanmoins remarqué l'infime crispation des mâchoires qui, d'incrédule, se faisait menaçante.

— Les preuves ne mentent pas..., insista-t-il comme si c'était les mots les plus absurdes qu'il eût jamais entendus.

Il eut une moue fataliste et tourna les talons. Près de la porte, il s'arrêta et claqua des doigts comme s'il se souvenait de quelque chose. Il s'approcha alors de Johnson et, avant que quiconque ait eu le temps de réagir, il lui éclata le nez.

— Les preuves ne mentent pas ?

Il lui agrippa les cheveux d'une main, tandis que l'autre formait un poing et s'abattait une nouvelle fois sur le visage du légiste.

— Les preuves ne mentent pas ! Les preuves ne mentent pas !

Les coups continuaient de pleuvoir, en rythme avec ses vociférations.

Johnson pendouillait au bout de son bras comme une poupée de chiffon.

Ses collègues se précipitèrent à sa rescousse. Au bout d'un moment, ils parvinrent à les séparer.

Angelo s'occupa de Johnson, qui gisait au sol, salement amoché. Les autres s'efforçaient de tenir Al à distance, abasourdis par cet excès de violence.

Les doigts écorchés, Al aboya :

— Qu'est-ce que vous regardez ?

Tous trouvèrent un objet sur lequel concentrer leur attention, sauf Stravinsky qui affrontait toujours les emmerdes de face. Ce devait être son sang-froid polonais qui le rendait imperméable à l'anxiété, à moins que sept mois d'abstinence sexuelle n'aient ramolli ses facultés motrices.

— Cette merde a quelque chose à voir avec notre affaire ? Non ! Alors allez tous vous faire foutre ! Si j'entends encore une fois parler de cette histoire, je me radine avec une mitraillette, et à côté de ce que je vous ferai subir, le massacre de la Saint-Valentin paraîtra une putain d'attraction Disney !

Sur ce, il fila, laissant ses collègues en proie à la perplexité.

Di Maggio s'empara de la photo de la femme qui se trouvait dans le dossier.

— J'en reviens pas qu'il ait pas vu la ressemblance. C'est comme se baiser soi-même...

Un sourire malicieux se dessina sur son visage.

— Ça doit être pas mal, ricana-t-il. J'suis sûr que je suis un super coup.

Il ne prit pas la peine de frapper, pour ne pas gâcher l'effet de surprise. La porte céda au troisième coup de pied.

Al s'avança dans l'appartement.

— Où tu t' caches, Guci ?

Une révolte amère lui ravageait la poitrine.

— Plus je tarde à te trouver, plus j'aurai envie de te déranger.

La rage coulait dans ses veines ; elle lui empoisonnait le sang.

— Je sais que t'es là, je t'entends respirer.

Faute de coupable sur qui déverser sa rancœur, il s'était rabattu sur la première raclure qui lui avait traversé l'esprit. Et c'était Guci qui s'était retrouvé avec les honneurs.

— Guciiiiiiiiii, mon amiiiiiiiiiii, chantonna-t-il en faisant crisser ses clés sur le mur.

Fallait que quelqu'un paie pour toute cette merde, lui ou un autre de son espèce, tous ces foutus pervers qui souillaient la société.

— Mes collègues pensent que t'es guéri. « Laisse-le tranquille, ce pauvre type », qu'ils me disent... mais moi, j'y crois pas... Le vice est la plus infâme des drogues. Il se planque dans un coin obscur de l'esprit, un coin reculé dont on ignore nous-mêmes l'accès. Il se nourrit de notre motivation, s'enivre de notre espoir et une fois repu et reposé, il nous crache son venin dans les veines.

Il pénétra dans la chambre à coucher. La porte de l'armoire béait. Une odeur rance s'en dégageait.

Al s'approcha, un sourire dansant sur les lèvres.

— Si tu te sauves quand je te trouve, t'auras un gage...

Il tendit la main et tira la porte.

Guci était recroquevillé dans un coin, nu. Les jambes et les mains serrées contre sa poitrine, il tremblait de tout son corps. Le visage ruisselant de sueur, il fixait le vide d'un regard supplicé.

— Vous avez raison, inspecteur, souffla-t-il à l'agonie, vous avez raison.

Les traits de son visage transpiraient une souffrance absolue.

— J'ai essayé de changer... j'ai vraiment essayé. À ma sortie de prison, j'ai consulté un psychiatre, j'ai participé à des séances d'autocontrôle, je me suis bourré de médicaments, je me suis isolé pendant un mois dans un ranch texan, j'ai même essayé d'avoir une

petite amie, mais rien... rien n'y fait. C'est là, là, là !

Il se frappa les tempes de ses poings.

— Je n'ai p..., commença-t-il avant de s'interrompre.

Un frisson lui parcourut le corps. Les muscles de sa nuque se tendirent. Sa mâchoire se crispa.

Il glissa la main entre ses cuisses et se balança d'avant en arrière. Au bout d'un moment la douleur parut s'apaiser : il leva un regard contrit sur Al.

— Je n'ai pas pu tuer le petit Taylor, inspecteur Seriani, car ce jour-là... ce jour-là... je... j'étais à la piscine publique.

Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Il y avait une compétition de natation pour les écoles primaires, et je... j'é... j'étais planqué dans un coin et j'observais ces petits corps, j'écoutais ces rires... et je... je...

Les rôles le suffoquaient.

— J'arrêtais pas... je pouvais pas arrêter...

Les yeux suppliants, il redressa la tête.

— Je ne veux plus vivre avec ça, inspecteur, je ne veux plus lire le dégoût dans le regard des autres... je ne veux plus de ce corps qui m'échappe... ce... ces pulsions abominables qui me torturent (il se griffa la poitrine)... c'est pas moi, inspecteur, c'est pas moi...

Un nouvel assaut lui raidit le corps. Ses yeux se révoltèrent. Guci s'évanouit. En tombant, ses mains se dégagèrent de son entrejambe. Abasourdi, Al découvrit un morceau de chair meurtrie. Guci avait entortillé un élastique autour de son pénis. Le morceau de peau boudinée avait bleui sous le supplice : il pendait atrophié sur sa cuisse.

* * * *

La détérioration de l'organe était avancée : le médecin jugea qu'il s'automutilait depuis trois jours, soit depuis sa relaxe. Il s'était enfermé dans le placard sans boire ni manger, décidé à en finir avec sa défaillance. Mais le sort en avait décidé autrement, et c'était l'homme qui le détestait le plus au monde qui l'avait sauvé. Le destin a une drôle de manière de fonctionner, se dit Al.

Guci s'en sortirait, mais les dommages physiques seraient irréversibles. Au moins ne ferait-il plus de mal à personne, le rassura le médecin, même si jusqu'à présent, à part à sa propre fierté, il n'avait pas porté directement préjudice à qui que ce soit... mais Al n'était pas sûr que le danger fût écarté. Le vice est persévérant. Les graines qu'ils plantent dans l'esprit germent parfois des années plus tard.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil à Guci, Al quitta l'hôpital.

Son voisin Scott, le vétéran, l'attendait dans le salon de son

appartement. Roco était allongé à ses pieds.

— Fais comme chez toi, ironisa Al en retirant la clé de la serrure.

— C'est chez moi ! Techniquement. J'y passe plus de temps que toi.

Al sourit.

— Je vois que Roco a retrouvé le chemin tout seul.

La dernière fois qu'il l'avait vu, c'était au cimetière avant qu'il se fasse racketter.

— Il ne devait pas apprécier le choix de tes promenades, avança Scott.

— Ouais, j'ai des tendances morbides ces derniers temps.

— C'est pour ça que t'as baisé la sœur de Dracula ?

— Hein ?

Scott pointa la salle de bains du pouce.

Al haussa les sourcils. Il avait oublié.

— T'inquiète, j'ai nettoyé, l'informa Scott en se levant.

Al passa un doigt sur sa cicatrice. Elle s'estompait en même temps que l'événement dans sa mémoire. Il n'en restait qu'un vague souvenir qui lui laissait un goût amer sur le palais.

Al intercepta Scott avant qu'il ne passât le seuil.

— Reste boire un verre, si tu veux.

Scott se tenait face à la porte. Il tourna la tête de côté et posa la main sur le guéridon qui jouxtait l'entrée.

Un tas de lettres ouvertes y reposaient. Au-dessus d'elles se trouvait une enveloppe fermée. Scott la tapota de l'index et lui dit :

— Je crois que t'as déjà de la compagnie pour ce soir.

Il gratifia le flic d'un clin d'œil et sortit.

Al s'avança, prit l'enveloppe entre ses doigts et la respira. Son parfum de petite fille lui picota les yeux. Il les ferma pour mieux s'en imprégner. Il pouvait l'imaginer le regard perdu au plafond, le menton reposant dans la paume d'une main tandis que l'autre tenait un crayon à l'extrémité mâchouillée. Un papier à en-tête devant elle, elle réfléchissait à ce qu'elle allait raconter. Ses petits doigts maladroitement vernis. Ses nœuds délicats dans les cheveux. Son souffle. Ses peurs. Ses éclats de rire. Il n'était pas là. Il ne les partageait pas.

Le Vietnam. C'était ce dont ils étaient convenus. L'idée venait de Céline.

— Tu rentres si peu à la maison que ta fille sait à peine que tu existes. Elle réclame après toi, et je ne sais pas quoi lui dire. Si tu ne peux pas assumer ton rôle de père, alors ne reviens pas.

Elle l'avait attendu, pourtant. Mais il avait raté leur rendez-vous. Il ratait tout.

Le Vietnam. C'était où il était censé se trouver. Pour sa fille. Pour son ange. Loin. Inaccessible. Un héros pour père. Qui se bat au nom de

la liberté. Alors que tout ce qu'il savait faire, c'était foutre les gens derrière des barreaux. Sa fille. Son bébé. Avec son odeur de fleur sauvage. Il avait croisé son regard un bref instant et il s'était vu courant dans un champ de blé, le visage frappé par le vent, heureux. Un instant seulement avec sa fille, et il avait tout oublié.

Papa chéri, commençait la lettre.

Il détournait les yeux, la poitrine serrée.

Elle racontait l'école où elle lisait des poèmes, sa copine Nana qui lui apprenait des gros mots, son chat Chaplin qui griffait les voisins, son petit déjeuner favori : les pancakes à la confiture de groseille, sa nouvelle robe à fleurs que Granny lui avait cousue... et sa maman qui pleurait en cachette.

Lily recopiait consciencieusement l'adresse de Saigon que sa mère lui avait donnée, puis Céline la faisait suivre chez lui.

Pourquoi elle pleure, maman, tu sais toi ?

Il ne lui répondait jamais. Qu'aurait-il pu dire ?

Al lut les dernières lignes de la lettre, la gorge serrée.

J'ai peur, papa, écrivait-elle, *peur de t'oublier...*

Les journaux s'en donnaient à cœur joie. Pensez-vous. Un nouveau taré à idolâtrer. La masse informe et uniformément stupide, engloutie par l'ennui de son existence, adulait les aliénés parce qu'ils parvenaient à l'extirper de sa lamentable vie et lui faire ressentir quelque chose... et tant pis si c'était de la terreur.

Barbe bleue, l'avaient-ils surnommé, pour donner un visage, même abstrait, à leur cauchemar. L'ogre new-yorkais. Ça faisait vendre à ce qu'il paraît.

Sa colère était retombée. Une nuit entière à se lover dans le souvenir de sa fille l'avait aidé à oublier la bombe de la veille. Il savait qu'elle traînait toujours dans le coin, à l'affût du moindre faux pas. Il continuait pourtant d'avancer, même s'il savait qu'à tout moment il pouvait sauter.

L'avocate de John Bruce Eagleson l'attendait les bras croisés. C'était une grande tige au regard fané dont il croisait la route de temps à autre. Une commis d'office laide et implacable. Ou plutôt implacable, car laide. Al ne prononçait jamais son nom, se refusant d'humaniser un être aussi ignominieux physiquement que moralement.

D'après la gueule qu'elle tirait, elle n'avait pas l'air d'avoir apprécié l'altercation avec son client.

— Je vois qu'il n'y a pas que votre pénis que vous peinez à contrôler.

— Oh vous, vous avez parlé à mon supérieur, dit Al d'un ton ironique.

Elle eut un sourire pincé, aussi radical qu'une balle de .45.

— J'ai l'habitude de vos débordements, inspecteur, mais là vous avez dépassé les bornes.

— C'est que la passion, ça ne se contrôle pas.

La légèreté avec laquelle Al prenait l'affaire outrageait la femme de loi. Elle parvint néanmoins à conserver un visage impassible.

— Cette fois-ci, je ne compte pas en rester là.

Ses lèvres se tordirent en un rictus carnassier.

— Vous voulez la bonne ou la mauvaise nouvelle ?

— Aucune des deux, vraiment, mais j'imagine que vous allez insister...

— Vous imaginez bien...

— Donnez-moi la mauvaise alors, les bonnes nouvelles ont tendance à me déprimer.

— Eagleson porte plainte.

— Contre vous ?

L'avocate rougit jusqu'aux oreilles.

— Non, inspecteur, contre vous !

— Moi ? Pourquoi ?

— Pourquoi ?

Le masque d'impassibilité lui fut sauvagement arraché.

— Vous l'avez torturé !

— C'est des pets de chat par rapport à ce qu'il a fait subir à ses victimes.

— Et vous êtes qui ? Dieu pour juger ainsi les gens ?

— Et vous ? Une disciple du diable pour défendre ce genre de monstres !

Le terrain lui parut plus familier. Elle reprit de la contenance.

— La défense civile est un droit. Tout homme a la légitimité d'en bénéficier.

— C'est là où réside notre désaccord... moi, je n'appelle pas ces tarés des hommes.

Un bref silence s'ensuivit, perturbé par un claquement de langue agacé.

— Dans un monde idéal, vous ne pourriez pas vous cacher derrière votre insigne et je vous ferais coffrer pour abus de pouvoir et violence.

— Dans un monde idéal, ce genre de vicelards n'existerait pas. La question ne se poserait donc pas.

Elle ouvrit la bouche et la referma aussitôt : aucun argument ne faisait le poids face à pareille évidence. Offusquée de s'être fait rabattre aussi vilement le caquet, elle s'empressa de regrouper ses dossiers et partit se trouver un autre larkin sur qui déverser sa bile.

Al l'interpella avant qu'elle ne disparaisse :

— Je veux le voir.

L'avocate s'arrêta et secoua la tête.

— Il ne veut pas vous parler.

— Au vu des circonstances, c'est clair que ça risque d'être difficile.

— Et vous vous trouvez drôle..., siffla-t-elle en sortant de la pièce.

Al se mordit les lèvres pour réfréner un ricanement.

Le capitaine apparut dans le chambranle de la porte.

— Elle n'a pas tort, Seriani, vous avez merdé. En plus vos frasques ternissent la réputation du district.

— Ce n'est pas la première fois, il s'en remettra.

Le capitaine émit un gémissement.

— Cette hyène ne va pas en rester là. Elle est décidée à avoir votre peau.

— Pour ce qu'elle vaut ces derniers temps.

Al fixait la porte par laquelle elle avait filé, encore grisé par le parfum de rancœur qu'elle traînait derrière elle.

— J'aime les tigresses indomptées dans son genre. Elles ne se sont pas tapé de queue depuis la nuit des temps et elles en veulent au monde entier d'avoir oublié l'effet que ça fait.

Le capitaine roula des yeux.

— Vous accordez tellement d'importance à votre bite, Seriani, que je serais vous, je ferais gaffe à ce qu'elle ne se retourne pas contre moi.

— Vous inquiétez pas capitaine, Eagleson ne portera pas plainte.

— Non ? s'étonna ce dernier, les sourcils en accents circonflexes.

Le sourire mystérieux qui se dessina sur ses lèvres ne rassura pas son supérieur.

En parlant du loup...

Eagleson, chaperonné par deux uniformes, passait derrière la vitre. Menotté jusqu'aux dents, il avançait péniblement, la tête tombant sur la poitrine. Al suivit sa progression. Une fois qu'il fut à sa hauteur, il tapa deux coups sur la vitre. Eagleson releva la tête et planta des yeux vides dans ceux du perturbateur. Quand il le reconnut, son regard flamboya d'une lueur aliénée, chargée de fureur vengeresse, qui fit entrevoir au flic ce qui l'attendait s'il venait à lui tomber entre les mains.

Peu impressionné par la prestation, Al mâchouilla crânement son chewing-gum. Il attendit que quelques centimètres seulement les séparent pour sortir une photo de sa poche et la plaquer contre la vitre. Les yeux du violeur s'écarrillèrent. Hors de lui, il bondit sur place, lançant des coups violents pour se libérer de ses accompagnateurs. Mais ceux-ci avaient prévenu l'action. En deux tours de bras, ils le maîtrisèrent.

Une suite de borborygmes désespérés lui écorcha la gorge. Al décolla son oreille d'une main et haussa les épaules pour manifester son incompréhension. Dévasté par la frustration, Eagleson gesticula encore un temps. Épuisé par ses vains efforts, il abandonna et se laissa traîner, la bouche ouverte sur un râle qui résonna dans la pièce longtemps après qu'il l'eût quittée.

La pluie s'abattait lourdement sur les vitres comme une nuée d'oisillons désorientés. L'humidité s'infiltrait dans les interstices des fenêtres, gangrenant les murs. On pouvait sentir la morsure du froid rognier les os, et la grisaille qui rôdait dans l'air comme dans l'âme ne contribuait pas à réchauffer les cœurs.

Avachi sur une chaise, Al observait les gouttes s'amonceler en une forme humaine. Quand il reconnut les traits du visage de Gyulia Batsányi, il s'empressa de détourner sa pensée. Cette satanée bonne femme ne le quittait plus. Il l'apercevait dans les bus, le visage fuyant, sur les pistes de danse improvisées des bars, et même dans les volutes qui émergeaient, dansantes, des bouches d'égout. À cet instant, il lui semblait la sentir derrière lui, attendant qu'il se tournât pour l'emprisonner du regard.

Al s'enfonça la paume des mains dans les yeux, s'efforçant de ne penser à rien. Mais l'image persistait. Il secoua la tête et se concentra sur l'étudiant. Ce dernier faisait les cent pas depuis le début de la matinée, circulant dans un périmètre restreint de six mètres carrés.

— Eh, *schoolboy*, tu pourrais pas aller faire la toupie de l'autre côté de la pièce, histoire d'unifier l'usure du plancher ?

L'étudiant ralentit le rythme, intrigué d'être ainsi interpellé. Il resta quelques instants immobile, la tête penchée de côté, les yeux dans le vide. Puis un grognement rauque résonna dans sa poitrine et il reprit sa marche circulaire dans le néant.

Les marmonnements démentiels de l'étudiant, ajoutés au crissement redondant de ses pas, lui entortillaient les nerfs. Une migraine sévère commençait à lui asticoter la cervelle. L'esprit à vif, Al s'apprêtait à lui sauter dessus quand il remarqua un petit garçon noir qui se tenait sur sa droite.

— Salut. D'où tu sors, toi ?

Le garçon pointa la porte de l'index. Al s'y attarda quelques secondes espérant que quelqu'un viendrait le sauver, mais comme personne ne semblait savoir qu'il coulait, il dut se rattraper à un bout de bois qui l'envoya à la dérive.

— Tes parents sont là ?

Le gamin secoua la tête.

— Est-ce que l..., commença-t-il.

Un bruit sourd l'interrompit.

Le garçon se frappait le crâne du poing.

— Qu'est-ce que tu fais ? Arrête ça, tu vas te faire mal !

Mais le garçon continuait à frapper.

— Arrête, je te dis !

Les cognements s'accéléraient, toujours plus violents. Ses petits doigts vigoureux s'agrippèrent à ses cheveux et arrachèrent des touffes entières. Les yeux écarquillés, Al ne parvint pas à s'extirper de sa chaise. Les cheveux tombaient sur le sol, trempés de sang.

— Non..., geignit-il.

Des larmes écarlates coulaient des yeux du garçon.

— Non...

Une expression sur le visage du garçon le fit pâlir.

— Mais... je te connais...

Le garçon s'interrompit. Il sourit et glissa la main dans la poche de son pantalon. Il en sortit un couteau de boucher qu'il érigea au-dessus de sa tête. D'un geste vif, il se planta la lame dans la gorge et sans peine se découpa la tête. Puis il la décrocha de son buste et la posa entre ses bras.

— Et comme ça, dit la tête décapitée, vous me reconnaissez ?

Un cri d'effroi tonna dans sa poitrine.

Al ouvrit les yeux. Il gisait sur le sol, aux côtés de sa chaise renversée. L'étudiant se tenait au-dessus de lui, les lèvres collées aux siennes. D'un mouvement brusque du bras, il le repoussa.

— Qu'est-ce qui t'arrive, bordel ! s'écria-t-il en s'essuyant la bouche du revers de la main.

— Vous ne respiriez plus, j'ai cru que vous étiez mort !

Al se redressa, mais resta sur le sol, groggy.

— Rends-moi un service, si tu me trouves un jour inanimé à agoniser comme un bâtard, laisse-moi crever !

L'étudiant le fixait sans le voir, l'esprit ailleurs.

— Je sais, dit-il alors.

— Qu'est-ce que tu sais ? fit Al, une drôle de sensation dans le ventre.

L'étudiant s'enlisa à nouveau dans ce monde à part qu'il s'était créé, ce monde où personne n'avait ses entrées sauf les créatures obscènes évoluant dans l'obscurité.

— Il n'a pas dévié de chemin...

Il se tourna et se mit à avancer à quatre pattes.

— Les tueurs en série...

Il progressait, les yeux transis par une fièvre incontrôlée.

— ... ne changent pas leur planning...

Il n'était plus qu'à quelques centimètres.

— Il aurait dû mourir...

Son souffle sur sa nuque.

— ... avant.

Silence tourmenté.

— Tu veux dire qu'une de ses victimes aurait pu lui échapper ? s'enquit Al.

Acquiescement de tête de l'étudiant.

— Un garçon né le même jour que la dernière victime et la même année ?

Mouvement d'assentiment des paupières.

— Le meurtrier aurait tué le petit Taylor parce qu'il aurait raté sa première victime...

— ... et ceci parce qu'il en avait besoin pour son cycle... on doit cesser de perdre notre temps avec ces déviants sexuels ! On doit se concentrer sur la signification du rite lui-même : le cœur volé, les inscriptions, les dates, c'est là que se trouve la connexion !

Encore sonné par sa vision, Al se passa un pouce inquiet sur son poignet s'attendant à le voir saigner. Mais la blessure cicatrisait. *Bon Dieu, ces déviations de l'esprit ne se termineraient donc jamais !*

— Les sacrifices humains, poursuivit l'étudiant, jouent un rôle clé dans bon nombre de sociétés, et bien souvent le cœur en est l'objet central... Prenez les Aztèques : ils conduisaient au sacrifice leur victime, au sommet d'un temple. Quatre prêtres s'occupaient de la tenir nue sur l'autel, pendant que le Topiltzin lui ouvrait la poitrine avec un couteau de silex pointu et lui arrachait le cœur. Il l'offrait, ainsi palpitant, au soleil et jetait le corps au pied de leur idole... Pour beaucoup, le cœur représente la vie. Certains pensent que dévorer le cœur d'une personne leur transfère son énergie.

— Quelqu'un a survécu..., souffla Al d'une voix inaudible.

— Hein ? siffla l'étudiant, mécontent d'avoir parlé dans le vide.

— Tu as dit qu'un garçon avait survécu...

Une pensée tourniquait dans son esprit, se cognant dans tous les coins, impatiente de naître. Quelque chose qu'il avait vu, quelque chose qu'il voyait encore, une évidence qui traînait sous son nez depuis le début, bien trop proche pour qu'il puisse la remarquer.

La réponse le percuta de plein fouet.

— Bordel ! s'écria-t-il en s'expulsant de la chaise.

Abandonnant l'étudiant aux griffes du désarroi, il sortit de la pièce, fonça à son bureau. D'un geste brusque, il ouvrit un tiroir, manquant de l'arracher de son support, et fouilla fébrilement à l'intérieur.

Il trouva ce qu'il cherchait.

Donnie Fox n'avait pas été muté : il tenait le même poste depuis quinze ans. Cela ne le dérangeait pas. Au contraire, son statut d'antiquité lui valait bien des égards. Heureusement pour Al, ni l'âge

ni la notoriété n'avaient entaché sa mémoire. Donnie Fox se souvenait parfaitement de ce petit con de bleu de Seriani qui traînait toujours dans ses pattes, à ses débuts, l'assommant de questions.

— Alors gamin, t'es toujours aussi curieux ?

— Nan, la vie m'a appris que moins on en savait, mieux on se portait.

L'homme se gaussa.

— Je t'avais dit qu'un jour tu deviendrais aussi cynique que nous... mais j'aurais pas imaginé que ce serait aussi jeune.

Une heure plus tard, le dossier sous le bras, Al et Di Maggio frappaient à la porte de Sheila.

— Ce n'était pas pour elle qu'il venait, pas vrai ?

Sheila se tenait dans l'embrasure de la porte, les yeux fatigués.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Non ?

Al ouvrit le dossier, en sortit des photos qu'il lui colla sous le nez. Sheila, la mine défaite, détourna le regard. Elles les connaissaient par cœur : les blessures béantes, les lèvres arrachées, la poitrine aspirée par un abîme obscur. Pas une nuit ne passait sans qu'elles ne l'assaillissent.

— Joan Butler, ta copine de Providence... ce n'était pas elle qu'il venait chercher.

Sheila ferma les yeux, en proie aux douloureuses réminiscences de cette effroyable nuit. Ce jour-là, elle avait décidé de faire un somme en début de soirée. Elle dormait paisiblement quand un hurlement l'avait fait bondir de son lit. Elle s'était précipitée dans la chambre de son amie, et l'avait découverte, étalée sur le sol, écorchée vive. Les yeux rivés au plafond, tremblante, elle vivait encore, mais la douleur qui irradiait de son regard trahissait l'approche de la Grande Faucheuse. Sheila s'était jetée à genoux, ne sachant par quel côté la soulever. Un râle lui avait arraché un cri qu'elle avait aussitôt ravalé.

— Il va revenir, avait bredouillé Joan, les mots perçant les bulles de sang qui se formaient sur ses lèvres. Il va revenir, Sheila... tu dois m'aider.

Paniquée, Sheila avait glissé les mains sous son amie. La crispation de son visage l'avait freinée.

— Non, Sheila... pour moi il est trop tard.

Elle avait voulu insister, la prenant d'un côté, la tirant de l'autre, mais les yeux suppliants de son amie avaient eu raison de sa volonté.

— Dans l'armoire... je t'en prie, Sheila, fais ça pour moi !

Le grincement de la porte de la salle de bains avait résonné dans leur cœur comme le gong du bourreau annonçant une exécution.

Dans un effort surhumain, Joan avait agrippé son amie par le bras, l'obligeant à la regarder. Le cœur déchiré, Sheila avait obtempéré.

— Tout a une fin, Sheila.

La voix de Al se superposa à celle de Joan. Brutalement extirpée du passé, Sheila battit des paupières. Un sourire moqueur noya son visage

dans une mare de mélancolie.

— Ça, c'est le genre de phrase toute faite qui conforte les bien-pensants dans l'idée de fatalité, ainsi ils peuvent se dire qu'ils ne sont pas responsables de leurs conneries... sauf que moi, je ne crois pas à la fatalité.

Al n'avait ni l'envie ni la patience de discuter.

— Bouge de là, Sheila, l'enjoignit-il.

Comme elle restait piquée à l'entrée, il la bouscula et pénétra dans la pièce.

Il le trouva assis, le corps raide, au bout d'un fauteuil, frêle rescapé de la terreur, même si, à en juger par l'expression qui imprégnait son visage, il nageait encore en plein dedans. Pauvre petit bonhomme confronté trop tôt au monde effroyable de l'infamie.

D'une voix résignée, Sheila les présenta :

— Al, je te présente Timothy Butler, le fils de Joan.

À l'écoute de son nom, Timothy se ratatina.

Sheila s'assit sur un fauteuil, alluma une cigarette et s'enfonça dans le dossier. Elle portait un long peignoir en soie blanche qui laissait peu de place à l'imagination. Al s'efforça de refouler le désir furieux qui l'ébranla.

Sheila ne quittait pas le garçon des yeux. Elle se revoyait entrant dans l'armoire et le découvrant acculé dans la pénombre, le corps tiraillé par l'épouvante. Elle avait essayé de le réconforter, mais le garçon, choqué, ne répondait pas. Il fixait les lamelles des portes de l'armoire, à travers lesquelles on devinait une main d'homme s'acharner sur un corps qui pourtant ne réagissait plus. Sheila l'avait emprisonné dans ses bras pour atténuer les hurlements de sa mère mourante. Puis, avant que les flics n'aient débarqué, elle l'avait caché sous un amas de couvertures. Il y était encore, transi et fiévreux, le lendemain aux aurores lorsqu'elle était venue le chercher.

Al se maintint à une distance respectueuse.

— Tu te souviens de quelque chose, Tim ?

Le garçon était assis par terre à présent. Il dessinait avec application sur une table basse, le regard rivé sur la feuille de papier, comme si c'était tout ce qui comptait. Peut-être se disait-il que s'il terminait son dessin à temps, sans déborder, sa maman reviendrait, peut-être que c'était le genre de pacte qu'il tentait de faire avec Dieu. Au bout d'un moment, il se rendrait compte que celui-ci ne l'écoutait pas, alors il perdrait la foi et deviendrait un être aigri et désillusionné.

Les rares coups d'œil méfiants que le gosse lui lançait blessaient profondément le flic. Tim le craignait, comme il craignait les hommes pendant de nombreuses années.

Al s'adressa à Sheila :

— S'il ne parle pas, ça va nous compliquer la tâche.

— C'est rarement les bavards qui ont le plus de choses à dire, souligna-t-elle.

Sheila est en forme ce soir, remarqua Al, dommage que ce ne soit pas dans des conditions plus idéales.

Sheila s'approcha du garçon et, sans le toucher, l'encouragea d'un signe de la tête à se confier. Tim baissa la tête puis acquiesça.

Al prit le geste pour un feu vert.

— Alors, il était comment ? Petit ?

Le garçon secoua la tête.

— Grand ?

Il acquiesça.

— Grand comme moi ?

Le garçon le jaugea de haut en bas. Il secoua la tête.

— Plus grand ?

Il acquiesça.

— Et sa corpulence ? Il était plutôt maigre ?

Dénégation.

— Gros ?

Assentiment.

— Gros comme le Dumbo à côté de moi, tenta Al en désignant Di Maggio.

Ce dernier accompagna le geste de Al par une grimace cocasse, espérant le faire rire, mais le gamin les observait d'un air grave. Il n'y avait pas plus douloureux que la tristesse imbibant les yeux de cet enfant, se dit Al, réfrénant l'envie d'aller le serrer dans ses bras.

— Y a-t-il autre chose que tu as remarqué ? Les cheveux ? Les vêtements ? Un tatouage peut-être ?

Les yeux du garçon s'illuminèrent.

— Il avait un tatouage ?

Hochement de tête. Le garçon se tapota le poignet.

— C'était quoi, tu te souviens ?

Le garçon prit une feuille vierge et se mit à dessiner. Al et Di Maggio n'osaient pas bouger de crainte de le déconcentrer.

Au bout d'une dizaine de minutes, il s'arrêta, le stylo-feutre en l'air. Un dernier coup d'œil au dessin et il leur tendit la feuille, l'air satisfait.

Une couronne de laurier ornait le papier.

Les flics se regardèrent d'un air entendu.

— Ça fait un bail qu'on lui a pas payé une visite à celui-là.

— Ouais, ce serait sympa d'aller secouer les puces du bon vieux temps.

Ils se préparaient à partir. Al donnait des consignes à Sheila quand un frôlement sur sa main attira son attention. C'était Timothy qui, du haut de ses quatre ans, le regardait. Une lueur espiègle dans les yeux,

il lui tendit un dessin.

— Pour vous, monsieur.

Al, abasourdi, s'empara de la feuille de papier.

On y voyait un homme avec une veste en cuir et un feutre noir, qui menaçait d'une arme un autre homme, tatoué. Al voulut parler, mais sa gorge meurtrie l'en empêcha.

Sheila avait raison. Il est des situations où les mots sont inutiles.

Un sourire timide se dessina sur les lèvres du garçon, un sourire peiné qui dévasta Al, parce que la compassion qu'il y lut lui était destinée.

Ils avaient attendu le lendemain, espérant, en le cueillant aux aurores, le trouver dans de moins bonnes dispositions.

Tony-la-langue-verte était néanmoins un lève-tôt. Il leur ouvrit la porte de sa maison, engoncé dans une robe de chambre satinée, rasé de près et souriant. Ses cheveux grisonnants étaient plaqués à l'arrière et une chaîne en or aussi large qu'un collier de rottweiler entourait son cou.

Découvrant l'identité de ses visiteurs, son sourire s'agrandit.

— Si c'est pas ces bons vieux Seriani et Di Maggio. Ça fait une paye, dis donc. D'après ce que je vois, vous deux, c'est une affaire qui dure.

Un clin d'œil entendu, accompagné d'un claquement de langue, leur chatouilla la fierté.

Al ignore le commentaire du mafieux.

— Tony Mazetti qui ouvre lui-même sa porte, les temps sont durs pour tout le monde.

Tony ricana jaune. Le luxe, c'était sa seule ambition, et il n'appréciait pas qu'on mît en doute sa fortune.

— Insultants dès le matin, vous n'avez pas perdu vos vieilles habitudes.

Il ajusta sa robe de chambre en essayant d'avoir l'air coriace. Or, ainsi accoutré, ce n'était pas gagné.

— Que me vaut la visite matinale de deux représentants de notre Sainte loi, n'y a-t-il donc plus de respect pour le repos des honnêtes citoyens ?

— On passait dans le coin, et on s'est dit que ce serait sympa de prendre un café chez notre ami Tony... il doit en avoir des choses à raconter depuis qu'il a descendu les frères Cichelli et qu'il a la mainmise sur le sud-est de Brooklyn.

Tony découvrit ses dents.

— C'est gentil de penser à moi, mais vous auriez pu apporter des *cornetti*.

Bien qu'il n'eût jamais mis les pieds en Italie, Tony-la-langue-verte était réputé pour ne consommer que du *made in Italia*. Du slip à la moumoute, il lui fallait le label. C'est tout juste s'il ne laissait pas pendre l'étiquette de son dentier.

Al érigea un sachet auréolé de taches de graisse.

— Avec les compliments de la NYPD.

Tony fronça le nez.

— Vos merdes d'amerlos, vous pouvez les garder.

— Tu ferais pas la différence entre un *donut* et un trou de balle, alors fais pas le difficile, le macaroni.

Al lui tendit le sachet et le bouscula pour entrer. Ce dernier s'en empara du bout des doigts.

— Les bonnes manières, c'est toujours pas dans le code civil, à ce que je vois.

Tony-la-langue-verte Mazetti était un mafieux à la petite heure, qui avait dû attendre trente ans pour être déclaré *made man*. La rumeur courait qu'il descendait de la couille droite d'Al Capone, ce qui lui avait finalement valu les honneurs, et ce malgré une incompétence évidente.

Tony portait des costumes blancs, des pompes cirées et toute la panoplie du parfait petit gangster qui va avec. Al le soupçonnait de cacher un classeur de photos de la Belle Époque – version mafieuse – et de choisir ses tenues en conséquence.

Le surnom du mafieux lui venait des bonbons à la menthe qu'il se collait sur la langue pour camoufler son odeur de nicotine qui insupportait sa femme. Il ne l'aurait pas reconnu, même sous la torture, mais celle-ci lui foutait des torgnoles à tout va, et si elle supportait ses petites *puttane*, en l'occurrence ses maîtresses, la cigarette était bannie de la *casa*, ce qui contraignait le mafieux à fumer en cachette.

Al progressa dans la demeure. Un immense salon s'imposa, composé de peu de meubles, de qualité néanmoins indiscutable, et agrémenté d'objets d'art. Des tableaux de maîtres avaient été stratégiquement placés dans le but d'impressionner les visiteurs. Encore fallait-il que ceux-ci soient sensibles à l'art.

Les flics ne leur prêtèrent pas un regard.

— On fait comme chez nous, fit Di Maggio en se coinçant un cure-dent neuf entre deux molaires.

Ce n'était pas la première fois qu'ils s'invitaient dans la maison, aussi évoluèrent-ils aisément dans les pièces. Leurs yeux de flic furent dans les moindres recoins à la recherche d'indices.

Di Maggio agrippa une statuette qui s'étirait gracieusement sur une étagère.

— C'est sympa ça. Ça doit valoir une fortune.

Tony la lui arracha des mains.

— C'est du Rodin, abruti, ça n'a pas de prix.

— Pourquoi les gens friqués se sentent-ils obligés d'exposer des trucs moches et hors de prix ?

— Tu peux pas comprendre.

— C'est pas la première fois ces jours-ci qu'on met en doute mon intelligence, je vais commencer à me vexer.

Le mafieux soupira.

— Faut avoir du pognon pour comprendre, c'est tout. T'en as ?

Di Maggio posa ses mains sur ses hanches, comme une mégère indignée.

— Donc tu peux pas comprendre.

Puis s'en retournant à Al :

— Vous êtes entrés chez moi sans mandat, je pourrais vous faire un troisième téton que je serais dans mes droits, alors messieurs, n'abusez pas de mon hospitalité, vous savez où se trouve mon bureau.

— Et moi qui croyais qu'on allait se taper un repas à la bonne franquette, se lamenta Di Maggio.

Les flics affichèrent une moue désolée et bifurquèrent à l'angle du salon. Deux nanas aux cheveux longs et aux yeux clairs étaient alanguies sur un fauteuil. Les paupières mi-closes, elles glissèrent la langue sur leurs lèvres lorsqu'ils passèrent.

Le mafieux les interpella :

— Bougez-vous le cul, les gonzesses, et allez nous faire du café.

Les gonzesses en question écartèrent les jambes, juste le temps pour les flics d'en avoir l'eau à la bouche. La porte se ferma sur leur intimité dévoilée.

— Je me prendrais bien une tranche de ça avec du beurre, s'esclaffa Di Maggio.

— Pfff, tu parles ! Les femmes ne sont plus ce qu'elles étaient.

— Elles viennent à peine d'enlever les roulettes de leur bicyclette et tu voudrais déjà qu'elles roulent comme des Harley, si c'est pas malheureux...

Tony passa derrière son bureau, s'assit sur son fauteuil et retroussa ses manches. Ses doigts s'entrecroisèrent sur de coûteuses cheviottes.

Deux de ses hommes de main surgirent d'une pièce annexe et prirent place de chaque côté du boss. D'après la forme de leurs poches, ils étaient bien calibrés. La présence de ses molosses engendra un regain de vigueur chez le mafieux.

— Al Seriani...

Il secoua la tête, incrédule.

— Je te croyais mort.

Il s'empara d'un cigare et en coupa le bout.

Al enfonça les mains dans ses poches et leva le menton.

— Les gens comme moi ne meurent pas. Tu veux savoir pourquoi ?

— Dis toujours...

— Parce qu'ils ne font jamais confiance aux gens comme toi.

Le mafieux éclata de rire et applaudit, prenant à témoin ses hommes.

— T'as réfléchi à ta tirade toute la nuit ?

Il rit à nouveau puis toussa dans son poing.

— Les gens comme toi ne meurent pas parce que ce sont les gens autour qui prennent.

Tony s'aperçut, satisfait, de la douleur que sa remarque affligea à ce petit prétentieux de flic.

— C'est un secret pour personne, Al, tu n'apportes que malheur et dévastation.

Un afflux de sang explosa la cervelle du flic. Ses veines pulsèrent sur ses tempes. La tête en bouillie du mafieux surgit à son esprit, provoquant un rictus haineux qui grandit à vue d'œil sur son visage.

Flairant le danger, les hommes de main bougèrent. Le silence se fit. L'atmosphère pesait sur leur cage thoracique. Di Maggio, en sueur, coula une main vers son arme.

Chacun s'épia, le cœur battant, prêt à dégainer.

Al s'apprêtait à agir quand il sentit un frottement sur sa cuisse. Dérouté, il baissa les yeux.

Un roquet s'excitait sur sa jambe.

Le mafieux partit d'un fou rire, aussitôt imité par ses hommes de main. Di Maggio ne résista pas longtemps. Furieux, Al secoua la jambe. Or la bête s'y agrippait fermement. Une nouvelle rafale de rires déferla, attisant la colère du flic. D'un mouvement violent de la jambe, il envoya le chien s'écraser sur le bar.

Le claquement des culasses résonna dans la pièce quand les hommes de Tony se dressèrent de concert avec leur boss. Voyant que la chienne avait atterri sur ses pattes et repartait en couinant, la tension retomba.

— Avec ce que Minnie me coûte, t'as de la chance de pas lui avoir cassé un ongle.

Tony reprit sa place, le regard noir. Il était temps de passer aux choses sérieuses.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

Les flics se consultèrent du regard.

— T'as entendu parler des meurtres des gosses ? se lança Al.

Tony haussa les épaules.

— Je lis les journaux, comme tout le monde.

— On se demande si t'aurais pas quelque chose à y voir.

— Moi ? s'étonna le mafieux.

Il étira les bras puis croisa les mains derrière la tête.

— L'avantage d'être un *wiseman* est qu'on n'a plus besoin de se taper la sale besogne. Je sors même pas de mon bureau pour aller pisser... Je ne vois donc pas de quoi vous parlez.

— Et Providence, ça te dit rien ?

Une lueur d'inquiétude passa dans les yeux du mafieux, aussi furtive

qu'une étoile filante, mais Al l'intercepta.

— Non, répondit-il.

On voyait bien néanmoins que ses neurones s'affolaient.

— T'aurais pas un alibi, histoire qu'on t'exclue définitivement ?

— Un alibi ?

Vu les as du barreau qu'il arrosait, Tony Mazetti n'avait pas besoin d'alibi. Il pouvait zigouiller le Président, sauter sa femme et se faire un kebab de leur chihuahua, et ceci devant un million de téléspectateurs, qu'il n'aurait tout de même pas besoin d'alibi.

Il fit néanmoins mine de réfléchir.

— Je pourrais pas le jurer, mais il me semble bien qu'à cette heure-là, j'étais en train de baiser ta mère.

Le visage de Di Maggio se crispa. Il ne pouvait pas avoir choisi pire moment pour plaisanter sur le sujet. Al étrangement ne s'en formalisa pas.

Le regard perdu dans le vide, il marmonna :

— Ça m'étonnerait pas.

La porte s'ouvrit. Les filles apparurent. L'une tenait un plateau avec des tasses, l'autre une cafetière.

Elles se dandinèrent jusqu'au bureau, y déposèrent leur fardeau. Tony fut servi le premier.

— Bordel, quelle horreur !

Il cracha.

— Putain, les femmes de nos jours ne savent plus rien foutre !

— C'est pas pour ça qu'on nous paie, dit la plus courageuse.

— Tu l'ouvres encore une fois quand je t'ai pas donné la permission et je t'arrose la gueule avec ta merde.

— Eh, Tony, sois gentil avec la dame..., l'enjoignit Al.

Le mafieux congédia les filles d'un geste dédaigneux.

— Tu t'es ramolli, Seriani. Depuis quand tu défends les tapineuses ?

— Depuis que j'ai un forfait pipes illimité.

Tony se colla une pastille sur la langue.

— Tu m'excuses si je me tords pas de rire, je voudrais pas me choper un lumbago.

— C'est vrai que de te savoir immobilisé sur un lit d'hôpital, ça pourrait donner des idées à certains.

— Ok, messieurs, je crois que ma patience touche à sa fin.

Il se dressa d'un bloc.

— Je commence à avoir des fourmis dans les doigts et je voudrais pas bousiller une si jolie journée.

Il désigna la porte d'une main nonchalante.

— Vous m'en voudrez pas si je vous raccompagne pas.

Les deux compères s'apprêtaient à suivre les pas des filles quand le mafieux les rappela.

— Par curiosité, qu'est-ce qui vous fait penser que j'aie quoi que ce soit à voir avec les meurtres ?

Al glissa le regard sur son poignet où le tatouage d'une couronne de laurier se dessinait. Le mafieux surprit son regard et tira sur sa manche.

Ils cherchèrent les filles dans toute la maison, mais elles avaient disparu. Déçus, les flics se dirigèrent vers la sortie. Ils étaient déjà sur le palier quand Al aperçut le cabot qui dormait dans son panier.

— Attends une seconde, dit-il à l'attention Di Maggio.

Il s'approcha du chien, défit sa braguette et lui pissa dessus.

— Le gamin a dit qu'il était grand et gros. Tony est un nabot.

— Les gosses ont tendance à exagérer les choses, surtout quand la terreur est de la partie. Peut-être que l'homme lui a paru immense sur le coup.

Ils venaient de quitter Howard Beach et abordaient Lindenwood. Al était au volant. Il détacha les yeux de la route et dit :

— Franchement tu vois Tony-la-langue-verte faire un truc pareil ?

— J'ai du mal à l'imaginer à poil en train de besogner une nénette, ça veut pas dire qu'il baise pas.

Di Maggio n'avait pas tort. Parfois le sang pervertissait l'esprit. On tuait une fois, deux fois, dix fois, et l'appel du sang devenait incontrôlable. Certains se retrouvaient à faire des choses dont ils ne se seraient jamais crus capables.

— Ça pourrait être un de ses hommes de main. La couronne de laurier, c'est son rituel, son cadeau de bienvenue dans la famille.

— Le signe glorieux des Romains...

— Si les illustres empereurs savaient ce qui suscite la gloire de nos jours, ils s'étrangleraient avec leurs grappes de raisin.

Al déposa Di Maggio à son domicile. Quelqu'un surveillait la route depuis l'une des fenêtres de la maison. Lorsque la voiture s'approcha, le rideau se rabattit brusquement.

— Ça va aller ?

— T'inquiète... c'était peut-être hier qu'elle avait décidé de me zigouiller, elle va pas être contente si j'ai ruiné ses plans.

La portière claqua derrière lui. Al observa son collègue remonter d'un pas lourd l'allée qui menait à sa maison. Il se retourna sur le palier, le salua une dernière fois et pénétra à l'intérieur. L'odeur de Di Maggio imprégnait encore l'habitable, atténuant la pîçure cuisante de la solitude.

Al mit la radio et fila en direction du Queens.

L'immeuble s'étirait devant lui comme une ombre menaçante. Des fenêtres aux rideaux fatigués se découpaient dans le béton, assombrissant le visage malsain qu'il représentait. Seules deux d'entre elles étaient éclairées, deux yeux jaunes qui perçaient l'obscurité comme ceux d'un chacal à l'affût. Il faisait jour pourtant, mais la

dégradation de la façade, usée par les intempéries, laissait des sillons crasseux qui l'enténébraient. Ou peut-être étaient-ce les yeux de Al qui avaient tendance à noircir la réalité.

L'image de sa mère qui, galvanisée par l'alcool, lui crachait son venin au visage, jaillit dans son esprit. Il se revit dans son lit, petit garçon, transi par la terreur.

— Ingrat ! Ingrat ! Ingrat ! ressassait-elle comme un vinyle rayé, ne parle pas d'amour ! Tu sais pas ce que c'est que l'amour ! Une sale chienne qui te fait miroiter des merveilles avant de te racler le cœur et de le jeter en pâture à une horde de hyènes !

Elle le traînait alors dans le placard, lui se débattant comme un chien fou, elle, le rouant de coups.

Puis elle ouvrait son lit à une raclure de la société, un de ces hommes qui convoitent la compagnie de déchets humains, parce qu'ils savent que s'ils dérapent, personne ne le leur reprochera. Tout le long de l'interminable supplice, son corps soumis à l'abominable cruauté humaine, elle fixait le placard, scrutant ses portes ajourées, sachant qu'il était derrière, le visage ravagé, à l'observer. Tout ça, c'est ta faute, disait son regard. Tout ça, c'est à cause de toi.

Un klaxon de voiture l'extirpa du passé. Al cligna des paupières. Il croyait que sa pitoyable vie familiale s'était éteinte avec la mort de sa mère. Or voilà qu'on venait relancer le jeu en changeant les règles, brouillant les cartes et pipant les dés.

Les preuves ne mentent pas.

La voix de Johnson résonnait dans sa tête.

Gyulia Batsányi est votre mère biologique.

Il avait essayé d'éradiquer ses paroles, mais elles s'étaient gravées au burin dans son crâne.

Al déroula la vitre et posa le coude sur la portière. Il s'alluma une cigarette et tendit le cou dehors. De sa position, il devinait deux silhouettes qui se mouvaient derrière la fenêtre. Il posa une main en visière pour mieux en définir les contours.

Un cul surgit dans son champ de vision et s'aplatit contre la vitre. Des mains ourlées d'ongles rouge vif s'y agrippèrent.

Le cœur battant, Al observa cette curieuse danse des corps. Un désir subit le traversa. Les ongles s'enfoncèrent dans la chair tendre des fesses, laissant des sillons pourpres derrière eux. Bientôt les hanches se murent dans un rythme régulier. Al pouvait sentir les souffles affolés, deviner les murmures obscènes et les râles lascifs.

L'opprobre le saisit à la gorge.

Refoulant les pensées licencieuses qui lui traversaient l'esprit, il jura. Contrarié, il envoya valser son mégot et s'apprêta à embrayer.

Une évidence s'imposa alors à son esprit.

Il se pencha à nouveau pour vérifier ses soupçons.

Bordel ! Il connaissait ce cul.

Il le connaissait même très bien.

C'était la troisième porte qu'il esquinait en quelques jours. Son épaule commençait à le lancer, mais le courroux absorbait la douleur, la retenant pour revenir à l'assaut plus tard. Al se dit qu'il lui faudrait se ravitailler en potion magique s'il voulait tenir le choc.

Le fracas du gong déglingué surprit les amants en plein ébats. L'homme sauta sur ses pieds. La femme se couvrit les seins. Quand elle reconnut l'intrus, les commissures de ses lèvres s'étirèrent. Elle laissa retomber le drap. Elle était nue à l'exception d'un corset doré qui lui serrait la taille d'une manière démesurée. Al n'y prêta pas attention, concentré qu'il était à démonter le mec du regard. Ce dernier le dévisageait, abasourdi, s'attendant à une baston en règle.

— Attends, Al, y a une explication.

— Je pense pas que t'aies assez d'imagination pour monter un truc suffisamment crédible.

— Non, mais écoute-moi...

— Gaspille pas ta salive, j'ai compris.

— C'est vrai ?

— Non, putain, Angelo ! Tu passes tes week-ends à draguer des nénettes qui viennent tout juste de balancer leurs poupées, et là tu sautes carrément deux générations pour te taper un dinosaure, tu m'excuses, mais, non, je pige pas.

Alanguie sur le lit, Gyulia Batsányi haussa un sourcil.

— Ouais, mais là, c'est pas comparable, geignit le rital.

— Tu veux te justifier ?

— Al, je suis gêné, on parle quand même de ta mère.

— T'avais pas l'air emmerdé quand tu la sautais.

— Pour ma propre défense, et même si tu ne tiens peut-être pas à le savoir...

Il se pencha et concéda à voix basse :

— C'est un sacré coup.

Al le regarda, bouche bée.

— T'as raison, c'est pas le genre de trucs que j'ai envie d'entendre... mais que les choses soient claires : je surprends encore une fois ta langue à moins de deux kilomètres d'elle, je te l'arrache et me la bouffe avec de la moutarde et des cornichons comme ces cons de Français, t'as pigé ?

Angelo opina, la mine contrite.

Gyulia leva la main :

— J'aurais peut-être mon mot à dire.

— Non, intervint Al, sans oser la regarder, par contre j'apprécierai que vous enfiliez quelque chose de plus décent.

Gyulia ignore sa requête.

— J'avais l'impression qu'on avait passé le stade du vouvoiement...
— Les données ont changé. Habillez-vous s'il vous plaît, je dois parler à mon collègue.

— Mais faites donc, ça ne me dérange pas. Deux mâles qui s'étripent à mon sujet, c'est excitant.

Al leva finalement les yeux sur elle. Elle était telle qu'il l'avait vue la dernière fois. Les yeux de chat qui le dévoraient tout cru. Les lèvres ourlées sur un sourire provocateur. Le corps offert sur un plateau d'argent.

— Mon collègue vous a mis au courant de leurs découvertes ?

Elle acquiesça.

— Et vous en pensez quoi ?

— C'est amusant.

— Amusant ? répéta Al, un ricanement dans la gorge. Amusant...

Puis en poussant du pied les affaires d'Angelo :

— Habille-toi, le tombeur, ou je te fais racler le trottoir jusqu'au poste jusqu'à ce que t'aies plus un poil sur le cul.

Angelo, qui dansait d'un pied sur l'autre, son pénis camouflé entre ses mains, lui en fut reconnaissant.

Gyulia affichait sa semi-nudité avec délectation.

— Il est toujours aussi frustré ? demanda-t-elle à son amant.

— Non, c'est la première fois que je le vois comme ça, admit Angelo, on dirait que la nouvelle n'est pas encore passée.

Leur ton familier ne plut guère à Al. Ils ne se connaissaient que depuis quelques heures, or jamais une baise improvisée n'avait fait de deux inconnus des potes.

Angelo finit de s'habiller, vérifia maladroitement l'état de son arme, et sortit de la pièce en saluant sa furtive amante. Elle lui rendit son salut en un geste militaire, les yeux pleurant de regrets.

Al interrompit ces pathétiques adieux en poussant Angelo dans le couloir. Il attendit d'être dans la voiture, engagé sur la Long Island Expressway, pour entamer la conversation.

— T'as un mot à dire pour ta défense ?

— Le capitaine m'a demandé d'aller clarifier les choses.

— Et tu pouvais pas le faire les couilles pleines ?

— Là, t'es pas objectif... il y a conflit d'intérêts.

— Conflit d'intérêts, hein ?

— Chaque suspect doit être abordé différemment, insista Angelo.

— C'était donc une tactique, j'avais pas compris... alors, dis-moi, durant ton *subtil* interrogatoire, t'as appris quoi ?

Angelo se tortilla les mains.

— À vrai dire, on en était aux préliminaires.

Arrêté à un feu rouge, Al marmonnait, les mains crispées sur le volant. Ses yeux furieux fixaient le vide. Les lèvres frémissantes, il se

mit à se balancer d'avant en arrière. Son étreinte s'intensifia et blanchit les jointures de ses doigts.

Une colère subite s'empara de lui. La poitrine grondante, il se défoula sur le volant. Coup de tête, de poing, vociférations.

Retranché sur son siège, Angelo n'en menait pas large.

Soudain Al se figea. Le corps raide, il coula un regard vers Angelo. Son bras siffla l'air, arrachant un cri au rital qui leva l'épaule pour se protéger. Al l'évita au dernier moment et tira le loquet de la boîte à gants. Celle-ci vomit un flot de mignonnettes.

Sans quitter Angelo des yeux, Al s'empara d'un whisky qu'il siffla en une lampée. Il balança la bouteille vide par la vitre. Une autre apparut dans ses mains ; il lui réserva le même sort. Le manège dura un long moment. Regard noir. Whisky. Regard noir. Vodka. Regard noir. Bourbon. Les tessons s'accumulaient sur la chaussée en un petit tas meurtri d'autodestruction. Angelo sentait les crocs de l'angoisse lui déchiqueter l'estomac au fur et à mesure que la violence de Al prenait ses aises, présageant le pire.

La radio interrompit cette descente assurée vers la catastrophe. Al tira le récepteur d'un mouvement si brutal qu'un morceau du tableau de bord lui resta dans les mains.

En grognant, il écouta ce qu'on lui annonçait.

— Elle a fait quoi ?

Une chaussure traversa la pièce, balayant l'air de strass argenté. Un transistor de poche la suivit. Al évita de justesse le talon de l'escarpin, mais ne fut pas assez rapide pour esquiver Aretha Franklin qu'il se reçut en pleine figure. Recroquevillé sur lui-même, le nez coincé entre les mains, Al sentait la douleur lui marteler la cervelle. Il resta un moment en retrait, le temps pour celle-ci de se propager dans le reste du corps, puis leva un regard larmoyant sur la situation.

C'était à peu près comme il l'avait imaginé, l'arène et les lions en moins. Et Sheila était un peu plus chaudement vêtue...

La tigresse se tenait au milieu de la pièce, toutes griffes dehors, cernée par deux gladiateurs fébriles des services sociaux qui essayaient d'atteindre la porte qu'elle protégeait. D'après les égratignures qu'ils affichaient sur leurs joues, le combat ne penchait pas en leur faveur.

— Alors, Sheila, tu fais des misères aux messieurs ?

— Dis-leur de sortir de chez moi, Al, et peut-être que je les laisserai partir avec une couille intacte.

Al s'appuya contre l'encadrement de la porte et s'alluma une cigarette.

— Tu ferais mieux de laisser tomber, ma belle, si je les connais bien, y a déjà du renfort en route.

— J'ai jamais rien abandonné de toute ma vie, c'est pas maintenant que je vais commencer !

L'un des employés amorça un pas derrière elle. Elle l'aperçut et lui balança un uppercut. Ébranlé, l'homme tangua sur ses jambes.

— Je veux pas d'histoire, Al, je veux juste qu'ils me laissent le gosse...

Al crut entendre un trémolo dans sa voix à l'évocation du gamin. Il fronça les sourcils, ne s'attendant pas à cette réaction.

— Sheila, tu sais que ce n'est pas poss...

— Ne me dis pas ce qui est possible ou pas ! tonna-t-elle. T'es un putain de curé ou quoi ? Je veux que le gosse reste avec moi, j'ai promis à ma copine de m'en occuper et si jamais je...

Ses mots se perdirent dans une suite de râles affolés. L'homme intact avait profité de sa distraction pour lui agripper les bras et la maîtriser. Sheila se tordait comme un ver de terre aux abois.

— Al, Al..., gémissait-elle en le suppliant du regard. Al, s'il te plaît.

Mais celui-ci, le regard navré, se contenta de l'observer.

Sheila se débattit un long moment encore, puis elle finit par se calmer. L'homme qui s'était reçu un coup en profita pour pousser la porte, prenant garde à conserver une certaine distance avec la prostituée. Il en ressortit quelques secondes plus tard en tenant Timothy Butler en pleurs par la main.

À la vue du gosse qu'on lui arrachait, Sheila devint comme folle. Elle fut si violente que Al dut intervenir. Il lui coinça un bras derrière le dos tandis que l'homme lui immobilisait les jambes.

— Arrête, Sheila ! l'enjoignit-il. Ne rends pas les choses plus difficiles.

Mais Sheila, enlisée dans le désespoir, était sourde aux supplications. Elle hurlait le nom du gamin, se déboîtait presque le bras pour pouvoir l'atteindre.

Effrayé, le petit se mit à hurler. Ses larmes déchirèrent l'atmosphère tourmentée. Trop faible pour se défendre, il se laissa traîner dans le couloir.

Lorsqu'il eut disparu de sa vue et que ses cris ne lui parvinrent plus aux oreilles, Sheila tomba dans les bras de Al. Elle garda un long moment les yeux fixés sur la porte derrière laquelle il avait été aspiré, comme s'il pouvait revenir d'un instant à l'autre. Puis quand elle réalisa que ce ne serait pas le cas, elle laissa une plainte lui racler la poitrine et griffer les parois de la pièce qui se refermait lentement sur elle.

Cramponnée au pantalon de Al comme la rescapée d'un naufrage, elle gémit :

— J'aurais pu la sauver, j'aurais pu sauver Joan... mais j'étais trop contente d'avoir le bon rôle... Sheila la sauveuse... c'était mon excuse... ma copine s'est fait massacrer, mais eh ! j'ai sauvé le gamin... de la lâcheté, voilà ce que c'était. J'aurais dû sortir du placard, j'aurais dû l'aider. À deux, on en serait venues à bout...

Al en doutait. Il savait la force et la persévérance qui coulaient dans les veines des tueurs. Dix personnes freinées par les dogmes moralistes dont on les abreuvait depuis le berceau ne pourraient jamais venir à bout d'un homme décidé à tuer. Un assassin ne réfléchit pas, il ne craint ni les coups ni les conséquences ; il aura donc toujours l'avantage.

Sheila revoyait son amie, allongée sur le sol, le regard plongé dans le sien. Les coups continuaient de pleuvoir, s'écrasant lourdement sur son corps, le contraignant à d'abominables contorsions, mais Joan ne criait plus. Déconnectée de la réalité, elle s'était réfugiée dans un monde où se retrouvaient les mères et leurs enfants, un lieu intemporel, des limbes secrets et éternels. Et alors que Sheila la croyait morte, une étincelle scintilla dans le regard agonisant de son

amie, une étincelle qui lui révolta l'estomac...

De la gratitude.

Son amie, qui n'était plus qu'une plaie béante, la remerciait. Et lorsque la mort la libéra, un faible sourire étira le coin de ses lèvres.

Sheila voulait connaître ce sentiment omnipotent qui occultait la douleur et la mort, ce sentiment qui faisait que la vie perdait tout intérêt, ce combat mortel pour un idéal, un être... elle brûlait de sentir cet amour absolu couler dans ses veines.

Tim... sa chance. De se racheter, de savoir, d'émerger.

— Al, s'il te plaît, l'implora-t-elle, ne les laisse pas l'emporter...

Celui-ci vit quelque chose en Sheila qu'il ne connaissait pas, une perte de contrôle qui le déstabilisa. Jamais encore il ne s'était senti aussi proche d'elle. Il lui en voulut de réveiller cette faiblesse en lui.

Elle tendit une dernière fois la main vers le flic.

— Al...

Une lueur voila les yeux cafardeux du flic, une lueur si infâme qu'elle les rendit vitreux.

Sheila baissa le bras, bouleversée.

— Tu crois que je pourrais pas m'en occuper. Tu crois que la pute que je suis ne saurait pas élever un enfant...

Al n'eut pas besoin de répondre. L'impassibilité de son expression et la noirceur de son regard le firent pour lui.

Nous sommes le 17 juin 1969. Il est 20 heures. Un heureux anniversaire à Bobby Bell et au roi des jingles, Barry Manilow. Vous écoutez WABC New York City, je suis Dan Ingram. Tout de suite "Dazed and Confused" par Led Zeppelin.

Assis dans sa voiture à quelques mètres du poste de police, Al écoutait la radio en fumant. Sa flasque était ouverte devant lui, pleine à ras bord. Il la porta à ses lèvres et but une longue gorgée. Puis il la rangea dans sa veste, éteignit la radio et sortit du véhicule pour rejoindre le poste. La journée avait été éprouvante. Tony, sa mère et Angelo, Sheila. C'était comme s'ils avaient décidé d'en finir une bonne fois pour toutes avec lui.

Son estomac criait famine. Il ne se souvenait plus de la dernière fois que quelque chose de solide y avait mariné.

L'étudiant était dans tous ses états. La mine grise, des valises sous les yeux qui pouvaient caler une dizaine de cadavres, il guettait son arrivée. Lorsqu'il reconnut la démarche nerveuse du flic, il se lança à sa rencontre.

— Vous étiez où, inspecteur ? Je vous ai attendu toute la journée !

— Va te passer de l'eau sur la gueule, on dirait un mort vivant.

— J'ai pas dormi depuis quarante-huit heures...

— Bienvenue au club.

Il se pressa vers son bureau. L'étudiant lui emboîta le pas.

— On devrait peut-être...

Al l'interrompit d'un geste de la main. Il prit une profonde inspiration, fit craquer sa nuque en roulant des épaules.

— Il y a toi, moi, eux, nous, dit-il en désignant ses collègues et lui-même, mais il n'y a pas de *on*.

Cette fois-ci son index fit un aller-retour entre lui et l'étudiant.

— Alors tu m'oublies...

D'une épaule agressive, il le bouscula et poursuivit son chemin en grommelant.

— Bordel, ce type est une putain de carie !

Il n'avait pas fait deux pas qu'il se trouva nez à nez avec l'avocate de Eagleson.

— Le bouquet final..., souffla-t-il en se passant une main sur le visage.

Il ferma les yeux et fit un vœu, espérant la faire disparaître, mais les fêtes étaient déjà passées, et de toute manière, il n'avait jamais cru au Père Noël.

— J'étais venu féliciter votre chef, l'informa-t-elle. Mon client a retiré sa plainte.

— Les affaires s'arrangent pour tout le monde, on dirait.

— Pas pour moi.

Elle le toisa de ses yeux fielleux, la mâchoire crispée.

— Qu'est-ce que vous avez fait pour le convaincre ?

— C'est un truc entre lui et moi, répondit Al, la voix chargée de mépris.

Elle hocha la tête en silence.

— Je sais ce que vous pensez de moi.

— Si vous le saviez, vous vous feriez cramer la cervelle pour épargner à l'humanité l'ignominie de votre existence.

Un vent moqueur s'échappa des lèvres de l'avocate.

— Je ne compte pas en rester là.

— Quelle mauvaise perdante vous faites...

— Je n'ai pas encore perdu.

Al grimaça. La connasse commençait à le tanner.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Un rencard ? Vos hormones frétille du derrière quand vous me voyez et ça vous fait chier que ça tombe sur un type comme moi. C'est pour ça que vous m'en faites baver ? Pas de bol pour vous, je baise pas avec les gens de votre trempe. Vous devez être tellement pourrie de l'intérieur que chaque chose qui entre en vous doit se décomposer comme une charogne en plein désert.

L'avocate perdit contenance :

— Vous ne connaissez rien de moi !

Al s'approcha d'elle de manière à ce que leurs bouts de nez se touchent.

— Détrompez-vous, les petites putes comme vous, je les connais par cœur.

Des larmes noyèrent les yeux de l'avocate.

Al secoua la tête, écoeuré.

— Vous pleurez sur votre sort alors que vous n'êtes pas fichue de compatir sur le sort des victimes des mecs que vous défendez, quel genre de personnes êtes-vous ?

La lèvre inférieure de l'avocate se mit à trembler. Le visage empourpré, elle paraissait au bord du gouffre. Al tint à rester aux premières loges pour voir le spectacle. Ils continuèrent un long moment à se fixer ainsi, les yeux dans les yeux, à voir qui sombrerait le premier.

Un bruit de succion brisa le suspense.

Di Maggio se tenait derrière eux, un énorme *Cherry Milkshake* à la

main. Une paille coincée entre les dents, il sourit, contrit.

— Déchôlé...

— T'inquiète, j'ai gaspillé assez de salive pour quelqu'un qui ne mérite pas même un postillon, dit Al avant de leur tourner le dos et de s'éloigner.

L'avocate entama un pas belliqueux dans sa direction. Di Maggio s'imposa. D'un signe de la tête, il l'enjoignit de laisser couler, ce qu'elle fit à contrecœur.

Di Maggio engloutit son milkshake en deux tours de langue et partit à la recherche de son collègue.

Il le trouva assis sur un banc à téter sa flasque.

— Tu devrais y aller mollo avec ça, dit-il en s'asseyant à ses côtés, j'en connais un paquet qui y ont laissé leur peau.

Al leva la flasque pour trinquer à ce foutu destin qui ne laissait jamais de seconde chance. Puis il s'envoya une nouvelle rasade qui le fit grimacer. Peut-être que contrairement à ce qu'il avait cru, il n'était pas prêt. Mais un mois, trois mois, un an de mise à pied de plus, aurait-ce fait une différence ? Peut-être que finalement on n'est jamais prêt.

— La vipère s'est cassée ?

— Ouais, elle m'a demandé de te faire une belle morsure, mais je suis pas sûr de la noblesse de ses intentions.

Al n'était pas d'humeur à la rigolade. Il fondit son regard dans l'horizon et se recroquevilla dans le silence.

Au bout d'un moment, Di Maggio perturba son apathie.

— Dis, je peux te poser une question...

Al cligna des paupières, ce que Di Maggio prit pour un assentiment.

— Qu'est-ce que t'as montré à Eagleson pour le faire changer d'avis ?

Un sourire cruel tordit la bouche de Al. Il glissa une main dans son blouson et en extirpa une photo en noir et blanc.

On y voyait une femme d'une vingtaine d'années aux longs cheveux blonds, assise près d'un couffin qu'elle entourait d'un bras protecteur. Un bonhomme à poil qui ressemblait à Al y avait été grossièrement dessiné : il pointait un pénis démesuré dans sa direction.

Di Maggio le regarda, abasourdi.

— C'est sa mère ?

— Sacrée nana, hein ?

Di Maggio reposa les yeux sur la photo. *J'veais la faire crier comme une truie*, disait, dans une bulle, le personnage de la photo. Di Maggio sentit un frisson lui remonter l'échine.

— T'es un pourri, tu sais ça...

— Un pourri est un type qui pisse à la raie de la loi pour son propre compte. Moi, je pisse à la raie de la loi pour le compte de la société.

— Quelle nuance...

— Ben ouais, j'suis un type tout en nuances, renchérit Al en s'enfilant une nouvelle rasade, t'avais pas remarqué ?

Di Maggio jeta un nouveau regard sur le croquis obscène qui violait la grâce même de la scène.

— Tu n'as pas de limite, souffla-t-il.

Mais quand il leva le regard, Al était déjà loin.

Il le regarda tourner au coin de la rue, suivi par son ombre qui grossit derrière lui jusqu'à l'engloutir.

Une lumière clignotante abrégéa son sommeil. Al tenta de soulever les paupières, mais les jets lumineux lui agressèrent les pupilles. Il poussa un juron. La tête bourdonnante, il se frotta les yeux et tenta d'identifier les silhouettes qui ondulaient.

Il devina le poste de police qui se dressait en arrière-plan. Puis un homme penché au-dessus de lui, l'air sévère. Quand il reconnut le capitaine du district, il tenta de se relever. La migraine qui le taraudait l'en empêcha.

— Vous faites honneur à la police, Seriani, maugréa son supérieur.

Il soupira puis s'éloigna d'un pas lourd.

L'opprobre qui passait offrit une tournée générale de cuisantes morsures. Le mal-être qui lui viciait les veines se forait un chemin jusqu'à son cœur. Une violente nausée le plaqua contre un mur. Al s'y accrocha comme à une bouée, certain que s'il lâchait prise, il se noierait.

Quand il reprit ses esprits, le clignotement avait cessé. Une douleur aiguë lui martelait le crâne. Il posa une main sur son front et tenta de se remémorer son parcours de la veille. La dernière goutte de whisky perlait sur sa langue. Des visages flous l'invectivaient. Il mordait le bitume.

Après ça, le trou noir.

Al soupira et s'aïda de ses poignets pour se lever.

Une Cadillac Eldorado 1955 se pavanait en retrait du poste. Le type derrière le volant était accoudé à la portière, une cigarette au coin de la bouche. Ce devait être une habitude récurrente, car une tache brunâtre ombrait les commissures de ses lèvres.

Lorsqu'il repéra Al, il lui adressa un signe de la main. Al fronça les sourcils. Il connaissait ce visage émacié, dévoré par une méchante variole qui accentuait le malaise que l'homme suscitait. Impossible néanmoins d'y associer un nom.

Un braillement au loin lui secoua la mémoire. C'était le type qui surveillait l'abstinence sexuelle de Stravinsky, Caniche ou un truc du genre. Son collègue ne devait pas être loin. C'est vrai que c'était pratique.

— Ça va, inspecteur Seriani ? dit celui-ci, la voix délavée à l'ironie.

— J'ai eu des matins autrement plus sympathiques, répondit Al en

se frottant le cuir chevelu.

Le type ricana.

— Je connais la sensation.

Al dodelina de la tête en bâillant.

Une main s'abattit sur son épaule.

— Alors, Seriani, comment ça roule ce matin ?

— Super. Je vais bientôt pouvoir créer mon fan club.

Le Mexicain lui pressa amicalement l'épaule et poursuivit son chemin.

Caniche ne sembla pas apprécier la présence de ce dernier. Il attendit qu'il se fût éloigné pour dire à Al :

— Vous avez cru que j'étais un des vôtres, pas vrai ?

Al haussa les sourcils, se demandant comment une si absurde allégation pouvait lui avoir traversé l'esprit.

— On m'a déjà dit que j'avais une gueule de flic, expliqua le mafieux.

— Et vous y avez cru ?

— Bien sûr, j'ai même eu droit à un rôle dans une série télé... je jouais un flic pourri qui déroquillait toute la ville. J'étais super crédible.

— Ah, et ça a marché ?

— Nan, je prenais mon rôle trop au sérieux. La facture du toubib commençait à peser lourd.

Le mafieux se perdit dans un rire rocailleux, imité par son voisin de voiture.

Stravinsky et Angelo l'attendaient plus loin. Adossés à leur véhicule, ils discutaient le repêchage universitaire qui avait désigné O. J. Simpson pour intégrer l'équipe professionnelle des Buffalo Bills. Le football n'était pas sa tasse de thé. Lui vibrail pour la boxe. Mais il avait décroché depuis que Cassius Clay, alias Mohamed Ali, avait perdu sa licence à la suite de son refus de s'enrôler dans l'armée américaine – *Je n'ai rien contre le Viêt-Cong, aucun Vietnamien ne m'a jamais traité de sale nègre*, s'était-il défendu quand on lui avait reproché son antipatriotisme. Priver quelqu'un de son art parce qu'il refusait de devenir un assassin, ça le révoltait. Personne ne devrait être contraint à tuer.

Pour attirer leur attention, Al se racla la gorge :

— S'cusez d'ébranler une conversation aussi intellectuelle...

— Eh, Al, comment va ?

— Eh bé, vieux, t'as une sale gueule, commenta Stravinsky.

— Vous pourriez pas renouveler vos remarques ?

Le reflet que lui renvoya la vitre leur donnait néanmoins raison. Ses joues râpeuses, parsemées de touffes de poils hirsutes, rappelaient un champ de blé dévasté par le feu. Des cernes violacés lui dévoraient les

yeux, assombrissant son teint grisâtre. Des sillons incarnats lui craquelaient le blanc des yeux comme des terres asséchées. Il n'aurait pas eu pire mine s'il s'était coltiné une semaine de cachot.

— C'est que les soucis, ça vous bousille un homme, ajouta-t-il en se massant la nuque.

— T'as qu'à penser moins, dit Stravinsky, regarde Angelo, ça lui réussit à merveille.

Ce dernier, qui ne saisissait jamais les sous-entendus, sourit.

Le Polonais se tourna vers ses collègues :

— Bon, qu'est-ce qu'on a jusqu'à présent ?

Al prit la parole :

— J'ai découvert qu'il y a aujourd'hui vingt-huit jours, un homme avec une couronne de laurier tatouée sur l'avant-bras, semblable à celui du gang de Tony Mazetti, a attaqué et tué une femme à Providence. Un témoin prétend l'avoir croisé alors qu'il entrait dans l'immeuble ; il faisait noir, il n'a pas pu en faire une description physique très claire, à part le tatouage, mais il est certain de l'avoir entendu prononcer le nom du fils de la victime. Il y a donc de grandes chances qu'il venait pour lui.

— Qu'est-ce qui te fait croire que le fait est lié à notre enquête ?

— Le gosse est né le même jour que notre troisième victime. Et les blessures infligées à la femme sont similaires à ceux de nos gamins.

— Donc le meurtrier vient pour le gosse, il ne le trouve pas. Il tue sa mère. Le lendemain il s'en prend à un autre gamin. Deux autres le suivent. Leur point en commun ?

— Ils sont nés un 1^{er} juillet et ont été assassinés à dix jours d'intervalle.

Stravinsky hocha la tête.

— Seule l'année de naissance varie.

Angelo se manifesta :

— Donc d'après toi, la troisième victime a été tuée pour remplacer le gamin qui a survécu.

Al acquiesça.

Angelo reprit :

— Le problème est que le gosse qui a survécu aurait dû être assassiné le 21 mai, si on suit ton raisonnement, ce qui fait qu'entre lui et la deuxième victime il y aurait eu onze jours de différence, or si on se réfère à la théorie de l'étudiant, qui semble se tenir, l'espace entre les meurtres est de dix jours.

— Le meurtrier peut très bien être venu simplement en repérage le 21 au soir en prévision de son action le 22. Il aurait été surpris par la mère du garçon et n'aurait pu la mener à terme.

— Ça fait sept jours aujourd'hui que Johnny Cash Taylor a été tué. Si la théorie de l'étudiant est correcte, le prochain meurtre surviendra

dans trois jours. On a une possibilité de protéger les potentielles victimes ?

Al grimaça.

— Il y a trop de blancs. Comment savoir par quel côté il va attaquer ? Il faut qu'on prédise ses agissements et qu'on lui coupe l'herbe sous les pieds.

— La piste de Tony est sérieuse ?

— Ouais, c'est ce qu'on a de plus concret. Le Mexicain est dessus. Il vérifie ses faits et gestes des derniers mois. Di Maggio interroge l'entourage des autres victimes pour voir s'il n'aurait pas vu traîner un homme avec une couronne de laurier tatouée sur le bras.

Al se frotta le visage. Sa bouche était pâteuse.

— À part ça, de votre côté, vous avez du nouveau ?

Stravinsky se détacha de son véhicule.

— On a passé la nuit à surveiller Huggie et Beauté Fatale. Ils ont une vie passionnante : engueulade, tapage de gueule, réconciliation, engueulade, tapage de gueule, réconciliation...

— Ça m'a l'air d'être une recette qui marche.

— Si t'as une cervelle de piaf déplumé, certainement... en tout cas, rien à signaler du côté des deux tourtereaux.

— Et pour l'homme qui a payé le larbin pour prendre les photos du gosse ?

Angelo haussa les épaules.

— On n'a pas eu beaucoup de chance de ce côté-là non plus. Deux personnes ont juré l'avoir aperçu. L'une nous a fait un croquis de John Kennedy, l'autre a affirmé que c'était une entité avortée des communistes et on a dû se coltiner une théorie abracadabrante sur le maccarthysme.

Al eut une mine dubitative.

— Un type qui porte des lunettes et une capuche, c'est généralement qu'il ne veut pas être reconnu, alors il fait profil bas.

— Pour l'instant le seul témoin, c'est ton mec, Cafiero, et malheureusement pour lui, il n'a pas le profil du crédible sur parole.

Al acquiesça, songeur.

— C'est un Ouroboros, dit une voix derrière eux.

Les flics, surpris, se retournèrent. Caniche était assis dans la voiture de Stravinsky, accoudé nonchalamment à la vitre.

— Qu'est-ce que tu fous dans ma caisse ? hallucina le flic.

Le mafieux désigna l'une des trois photos des scènes de crime que Stravinsky tenait à la main et répéta :

— C'est un Ouroboros.

— Un quoi ?

— Un Ouroboros, commenta à son tour le Mexicain qui découvrait le cliché pour la première fois.

Les flics se concentrèrent sur le signe que le meurtrier avait dessiné avec le sang de la troisième victime sur la scène de crime. On y voyait un serpent qui se mordait la queue.

— C'est un ancien symbole d'alchimie qui représente le cycle éternel de la vie et de sa continuité, reprit le Mexicain. En clair, toute chose perçue en tant que cycle recommence une fois terminée.

La tête de Al se mit à bourdonner. N'appréciant pas qu'une fiotte de mafioso vînt pisser dans sa gamelle, il ignora l'intervention du Mexicain et siffla à l'attention du perturbateur :

— Comment tu sais ça ?

— J'ai baisé une fois une nana qui mouillait jusqu'au cou pour Satan.

— Y a vraiment des nanas que tu baisses avec leur consentement ?

— J'ai un argument très convaincant..., assura le mafieux en s'empoignant l'entrejambe.

Puis il lança un clin d'œil à Al qui retroussa ses lèvres en un rictus menaçant.

— Ça correspondrait à la nature même du crime, constata le Mexicain, le ravissement des cœurs pour une vie éternelle.

— ... ou pour une résurrection, ajouta le mafieux, qui à présent se tenait à leurs côtés, les bras croisés, suivant tranquillement la conversation.

Stravinsky, qui ne l'avait pas vu se déplacer, leva les bras au ciel.

— Putain, mais t'es encore là ! Casse-toi avant que je me souviennne de la main de qui tu reçois ton salaire et que je te fasse coffrer.

Caniche ouvrit la bouche et fit craquer sa mâchoire. Comme ça ne sembla pas impressionner Stravinsky, il le mit en joue de l'index et fit mine de tirer. Puis d'une démarche nonchalante, il regagna son véhicule.

D'un air réprobateur, le Mexicain bougonna :

— T'as de sacrées fréquentations. Ça doit coûter cher en bouffe, ces clebs-là.

Stravinsky maugréa quelques jurons inintelligibles. Il avait conscience des regards désapprouvateurs de ses collègues. Fricoter avec des mafieux, ça faisait pas terrible dans son CV. Mais il avait merdé, et il était prêt à en subir les conséquences, même si ça signifiait tomber en chute libre dans l'estime de ses collègues.

— Cela dit, Gueule d'amour n'a pas tort, dit Al. Le meurtrier des gamins suit un schéma précis. Les gosses sont nés à la même date. Les sévices infligés, même si le procédé diffère, présentent des similitudes. Quant aux cœurs des victimes, ils ont tous été emportés. Si on s'en réfère au symbole dessiné au pied de la dernière victime, le meurtrier semble être motivé par une logique mystique.

L'histoire dérivait vers une direction qui ne leur plaisait pas du tout.

— Ça corroborerait ce qu'on a découvert au sujet de l'inscription du premier lieu du crime : « Baron ». Angelo et moi avons exploré plusieurs pistes, la première et la plus logique, d'après nous : celle du nom de rue d'un criminel. On a écumé les quartiers pendant plusieurs nuits, sans succès. Quelques trafiquants et *proxis* à l'égo gros comme le cul de Jayne Mansfield se le sont approprié, mais on n'a pu établir aucun lien entre eux et les crimes.

Angelo prit le relais.

— Il y a quelques jours, l'un d'eux nous a mis sur la piste d'un vieil Haïtien, réputé pour *écouter* les âmes. Il nous a parlé d'un démon envoyé sur Terre par Satan, surnommé Baron. D'après lui, ce serait l'un des plus anciens, mais pas le plus populaire, même si on en retrouve l'évocation dans plusieurs pays européens durant la période moyenâgeuse.

— Cela expliquerait la deuxième inscription « Viens à moi ». Le meurtrier appelle ce démon à assister à son œuvre.

Le Mexicain fronça le nez.

— J'ai l'impression qu'on rate l'essentiel...

Son regard dévia vers son collègue.

— Al ?

Silence.

— Al ?

Ce dernier cligna des yeux.

— Hein ?

— Ça va ?

— Ouais, ouais... et après ?

— Quoi ?

— Après le foutu sorcier, vous avez fait autre chose ?

Angelo et Stravinsky se jetèrent un coup d'œil embarrassé.

— Eh bien, après, on a reçu un appel radio... un type qui caillissait les carreaux d'une maison close.

Un silence embarrassant s'étira entre eux. Al enfouit les mains dans ses poches, le front plissé.

— Et alors ? Vous l'avez chopé ?

— Nan, quelqu'un s'était débarrassé de lui avant qu'on arrive.

Al secoua la tête.

— Y a plus de respect dans ce monde.

— Nan, firent-ils en chœur. Plus de respect.

Un ange passa.

La voix de Farwell, qui les hélait depuis une fenêtre, en perturba la course.

Ils le laissèrent terminer son trajet, puis rejoignirent le poste.

Al se dirigeait avec le reste de l'équipe vers la salle de réunion quand un uniforme l'interpella.

— Le capitaine veut vous voir, inspecteur Seriani.

— Prends de l'avance, dit-il à Di Maggio. Je te rejoins dans cinq minutes.

Le capitaine était assis derrière son bureau et griffonnait sur un dossier. Une vieille Olivetti reposait à l'angle de la table, à côté d'un livre de P. J. Wolfson. Quelques babioles s'efforçaient de voler une bouffée d'air entre les interstices d'une tonne de paperasse. Aux murs s'affichaient des articles de journaux relatant les exploits de son district.

Al toqua à la porte. Le capitaine James D. Cleere leva un sourcil.

— Asseyez-vous, l'enjoignit-il.

— Les collègues m'attendent, capitaine. On ne peut pas parler plus tard ?

Le capitaine ne bougea pas, mais le regard dont il le gratifia ne lui offrait aucune issue.

Contrarié, Al ôta son chapeau et tira une chaise à lui. Le capitaine continuait de l'observer, l'œil réprobateur.

— Vous avez vu votre allure ?

Al haussa les sourcils et se coinça une cigarette entre les lèvres. Nerveux, il s'échauffa à enflammer une allumette, sans succès. L'allumette se brisa entre ses doigts. Al arracha la cigarette d'un geste si brusque qu'elle s'émietta et se dispersa sur le sol en un petit tas de tabac blond.

Le capitaine James D. Cleere se détacha de ce visage maladif.

— J'imagine que vous avez conscience que vos frasques ternissent la réputation de la division entière. Et on ne peut pas dire que ça ne fasse que des heureux. Si on vivait encore au temps des exécutions publiques pour les fauteurs de trouble, je ne donnerais pas cher de votre peau.

— Je vous rassure, elle ne vaut pas grand-chose à notre époque non plus.

Le capitaine fit mine de ne pas l'avoir entendu.

— J'imagine aussi que vous savez que l'assistant du procureur vous

cherche.

Al tritura nerveusement son chapeau.

— Eagleson a retiré sa plainte.

— Et vous croyez que c'est suffisant pour vous sortir de ce merdier ?

— Il a retiré sa plainte, insista Al, buté.

Le capitaine le dévisagea, sincèrement peiné que celui-ci ne reconnût pas la gravité de son acte.

— Je ne vous ai néanmoins pas convoqué pour parler de votre avenir professionnel.

Il extirpa une boîte de son tiroir, y glissa une main et en sortit un cigare. Les yeux fermés, il en huma longuement la cape dont les reflets *colorado claro* aguichaient effrontément l'œil.

— Voilà une gourmandise qui pourrait vous coûter votre calbute, ironisa Al en allusion au boycott des cigares et autres marchandises cubaines imposé par Kennedy en 1961.

Le sort de ses sous-vêtements n'était visiblement pas la préoccupation première du capitaine. Ignorant la remarque de Al, il coupa la tête du cigare à l'aide d'une guillotine, puis en alluma le pied. Il crapota le cylindre de tabac quelques instants avant d'en tirer une longue bouffée qu'il garda en bouche un bon moment. Al jeta un coup d'œil à la bague qui trahissait le lieu de fabrication : *Vuelta Abajo*. Le *must*. Il eut une pensée pour son voisin de palier, le vétéran halluciné, vitolphiliste averti, qui prenait un pied d'enfer quand il s'enfilait un de ces petits bijoux. Il alléguait qu'on pouvait sentir le parfum salé des cuisses moites de sueur sur lesquelles les *torcedoras* roulaient les feuilles de tabac.

Finalement, le capitaine souffla la fumée, remplaça religieusement sa boîte secrète dans le tiroir, qu'il ferma à double tour. La clé disparut dans une poche intérieure de sa veste.

Le cigare élégamment coincé entre les doigts, le capitaine s'enfonça dans le dossier de son siège.

— Vous connaissez l'histoire d'Ignacius Barnes ?

La question n'attendait pas de réponse, aussi continua-t-il :

— Ignacius Barnes était un homme rigide comme un chêne, comme on disait à l'époque, quelqu'un aux épaules solides, à la tête claire et à la motivation inébranlable, en clair un homme sur lequel une femme pouvait compter. Ignacius habitait dans le Maine, une région plutôt hostile du fait de sa rudesse hivernale et de sa pénurie chronique de boulot. Donc un homme rigide pour une femme dans une telle région, c'est pas rien. Ignacius, en plus d'être ambitieux, était travailleur. Il se levait à cinq heures du matin et ne rentrait jamais avant la tombée de la nuit. C'était un homme bon aussi, toujours disponible pour ses voisins.

« Mais Ignacius Barnes avait un problème. Il n'écoutait personne et

n'en faisait qu'à sa tête. À peine une idée effleurait-elle son esprit qu'il fonçait tête baissée, et aucun obstacle ni conseil ne le faisait dévier de son chemin. Aussi pour le premier hiver de son mariage, décida-t-il de construire la maison des rêves de sa femme : un chalet en bois agrémenté d'une magnifique cheminée. Il commença au printemps, en été les piliers étaient solidement montés, en automne les murs étaient vernis et à l'aube de l'hiver ils purent y aménager.

Le capitaine forma quelques ronds de fumée qu'il suivit des doigts.

— Deux semaines plus tard, un dimanche matin, alors qu'ils rentraient de la messe, ils trouvèrent la maison à l'agonie : toit effondré, poutres fracturées, vitres brisées. Ignacus zigzaguait entre les débris de bois et de verre, abasourdi. Il avait pourtant suivi les normes, utilisé du bois de qualité, respecté les plans architecturaux, comment était-ce possible ?

« Furieux, le printemps suivant, il décida de construire une maison en pierre. Huit mois d'acharnement plus tard, ils y aménageaient. Celle-ci tint trois semaines. À leur retour de la kermesse d'automne, la maison s'amoncelait en un tas de ruines. Ils durent trouver refuge dans une petite cabane de jardin dans laquelle ils grelottèrent tout l'hiver.

« Mais Ignacus Barnes n'était pas quelqu'un qui acceptait les coups de bâton de la fatalité en baissant la tête. Aussi, dès les premières fontes des neiges, reprit-il son labeur pour construire cette fois-ci une maison... en fer... qui un mois plus tard trouva le même sort. Lasse des soirées d'hiver à grelotter sous les couvertures, sa femme le quitta pour chercher refuge dans des bras moins ambitieux, mais plus stables. Ignacus Barnes construisit encore une dizaine de maisons, qui subirent le même destin. On le retrouva un beau matin, gisant sous une montagne de tuiles.

Le capitaine tira une dernière bouffée et laissa son cigare mourir sur le bord d'un cendrier.

— Vous savez pourquoi Ignacus Barnes, malgré ses qualités, n'a pas réussi à maintenir son couple, à se construire un toit solide et à vivre la vie peinarde qu'il méritait ? Parce que, buté comme il était, il ne chercha jamais à approfondir les choses ; il ne découvrit donc pas la véritable raison de cet échec. Il préférerait penser que c'était une histoire de destin, qu'il passa sa courte vie à défier. S'il était allé à l'origine même du problème, comme le firent ses successeurs, il aurait découvert que le terrain sur lequel il s'entêtait à bâtir ses maisons était une ancienne zone marécageuse. À l'œil nu, le sol paraissait solide, mais les couches inférieures étaient spongieuses. Le terrain était tout simplement inconstructible.

Le capitaine joignit les mains et s'avança. Ses yeux fouillèrent ceux du flic en quête de son attention. Toute trace de la rigueur professionnelle avait disparu. Une lueur paternelle brillait à présent

dans son regard.

— Ce que je veux dire, Al, c'est qu'un homme ne peut rien construire tant qu'il ne connaît pas les fondations de son être. Si tu continues à te voiler la face, si tu perdures à contourner les vrais problèmes, l'histoire se répètera toujours. Tu continueras à t'acharner sur les mauvaises personnes pour les mauvaises raisons... Trouve tes racines, même si elles sont pourries, affronte les problèmes qui en découlent. Après seulement tu pourras prétendre à une vie solide.

Deux voitures blindées d'uniformes filaient sirène hurlante. Al repéra le Mexicain, assis au volant d'un des véhicules qui stationnaient devant le poste. Des baguettes à la main, il le salua, la bouche pleine de pâtes chinoises.

Al fronça le nez, indisposé par l'odeur qui empestait l'habitacle.

— T'aimes vraiment cette merde ?

— Une vraie drogue. J'ai essayé d'arrêter. Une semaine plus tard, j'avais perdu deux kilos et m'étais bouffé les ongles jusqu'aux os.

Al émit un sifflement, incrédule, tandis que le mexicain démarrait.

— Alors, cette réunion, c'était comment ?

— Ta découverte du gamin épargné à Providence a sacrément fait avancer l'enquête. Je passerai le petit *nota bene* de Farwell sur la remise en cause de ta pertinence instinctive... mais en gros, on en a déduit que le point d'ancrage de nos investigations était la ville du premier crime. On a contacté les autorités sur place qui ont fait des recherches de leur côté.

Al eut une pensée pour Buckley, Callahan, Flynn et le reste de la division à qui il avait rendu visite un mois auparavant. S'il venait à les croiser, ils ne manqueraient pas de lui demander des comptes.

Le Mexicain extirpa une enveloppe de son manteau.

— Un individu est venu se renseigner au bureau d'état civil de Providence sur la naissance de gamins nés le 1^{er} juillet 1965.

— Laisse-moi deviner. Tony-la-langue-verte.

Le Mexicain émit un claquement de la langue.

— Presque.

Il tira la feuille que l'enveloppe renfermait.

— Un employé se souvenait de l'homme et en a fait un signalement.

Il lui tendit le portrait-robot.

— Jimmy-le-poissex, souffla Al, sidéré.

La description du petit Timothy Butler, le garçon qui avait échappé à son agresseur, lui revint en mémoire. Grand, gros, avec le tatouage de la bande à Tony sur l'avant-bras. Comment diable pouvait-il ne pas avoir fait le rapprochement ?

Surprenant la décontenance de son collègue, le Mexicain lui demanda :

— Tu le connais ?

Oui, Al connaissait Jimmy-le-poissex. Ils avaient grandi dans le même quartier. Ils avaient fumé leurs premières clopes ensemble sur le toit de leur immeuble, fuyant la misère de leur existence et s'enlisant dans des rêves d'avenir chimériques. Jimmy voulait devenir joueur de base-ball professionnel, comme Sugar Ray Robinson, son héros. Il s'entraînait chaque soir, après l'école, dans les ruelles humides et obscures. Al l'accompagnait la plupart du temps. Il tapait sur la balle de toutes ses forces comme si chaque coup battu l'approchait un peu plus de son ambition. Parfois la balle explosait un pare-brise et ils s'enfuyaient sous les invectives du chauffeur en riant aux éclats. Puis la réalité avait lentement craquelé les rêves du gamin. Les boutons d'acné étaient apparus, la graisse s'était accumulée autour de sa taille. À onze ans, il pesait déjà soixante kilos. Quand il comprit qu'il ne passerait jamais pro, il avait foutu le feu à sa chambre, manquant de cramer sa mère qui dormait au moment des faits. Ça lui avait valu deux mois de maison de redressement et, par la même occasion, une introduction dans le milieu du crime. Après ça, il avait continué à jouer de la batte, mais rarement pour taper dans une balle.

Al baissa les yeux.

— Nan, je ne le connais plus.

Il se frotta le visage, la tête bourdonnant comme un essaim d'abeilles, puis ferma les paupières.

Le Mexicain éteignit la sirène, lui accordant un moment de répit. Il suivit au loin les gyrophares qui clignotaient dans la nuit.

À présent, Jimmy-le-poissex n'avait plus rien à voir avec le gamin plein d'espoir que Al fréquentait. C'était un gros sac de cent cinquante kilos avec un penchant pour les cambriolages. Un mollusque informe aussi bête qu'agressif. Il avait hérité de son surnom à la suite des bricoles qui lui tombaient constamment dessus. Une fois, à Noël, les gosses des Seale, une riche famille d'agents immobiliers qui séjournait dans sa maison secondaire à Staten Island, avaient réveillé leurs parents en panique. Le père Noël était coincé dans la cheminée. Le paternel, Gregory Seale, s'était levé en rechignant pour finalement découvrir deux pieds qui se balançaient au-dessus des braises. Il avait fallu trois marteaux-piqueurs pour venir à bout de la cheminée. Autant dire que la crédibilité du père Noël en avait pris un coup ce soir-là.

Malgré les faits d'armes peu reluisants de son homme de main, Tony gardait Jimmy dans son écurie. Le fait qu'à deux reprises, il ait pris une balle qui était destinée à son boss devait être un facteur déterminant. Certains prétendaient que se trimballer Jimmy portait bonheur. La poisse s'acharnant indubitablement sur le gros, elle en oubliait les autres. Peut-être parce qu'il y avait tellement de bouffe sur Jimmy qu'elle était rassasiée.

La voiture venait de se garer devant l'immeuble du criminel. Di

Maggio les attendait sur place. Al et le Mexicain lui emboîtèrent le pas.

— J'arrive pas à faire le rapprochement entre Jimmy et les gamins... c'est pas son genre.

— Les gens changent, Al. D'après certaines sources, il fréquentait depuis quelque temps les chevelus du Village. Et tu connais les ravages que provoque la merde qu'ils refourguent.

Comme personne ne répondait, les uniformes défoncèrent la porte. L'arme à la main, ils sondèrent l'appartement. N'y trouvant rien de compromettant, ils se concentrèrent sur une autre potentielle localisation du suspect : l'appartement de ses parents, Eileen et Robert McCoy.

Al n'avait pas remis les pieds dans son quartier d'enfance, l'un des plus dangereux du Bronx à l'époque, depuis son départ, voici vingt ans. Les Juifs, les Irlandais et une bonne partie de la population italienne qui, à la naissance de Al en 1930, alors que la Prohibition était à son apogée, se disputaient la contrebande de whisky, avaient migré. Ceux qui étaient restés se cantonnaient dans des sous-quartiers et ne se mélangeaient pas aux populations afro-américaines et hispaniques qui y avaient afflué ces dernières années.

Son immeuble, lui, n'avait pas bougé. La même décrépitude, les mêmes escaliers scabreux sur lesquels ils échangeaient leurs cartes de base-ball, volées aux friqués de Riverdale.

Ce fut Eileen McCoy qui leur ouvrit. Après les avoir invités à s'installer, elle disparut dans la cuisine. Elle en revint les bras chargés d'une assiette de cookies.

Assis sur un fauteuil aussi usé que lui, Al s'efforçait de camoufler sa nervosité. Son retour fortuit dans le quartier de sa jeunesse n'avait pas ravivé que des bons souvenirs. Et le délabrement de l'appartement des McCoy, malgré un effort décoratif ostensible, ne contribuait pas à occulter le souvenir des années miséreuses qu'il y avait vécues jusqu'à sa majorité.

Les mains sagement croisées sur les cuisses, il tentait d'expliquer à une mère éplorée pourquoi son fils était suspecté d'être le fameux Barbe bleue dont les journaux parlaient.

— Je sais que c'est difficile, madame McCoy, mais j'ai vraiment besoin que vous nous aidiez à le trouver.

Eileen n'avait pas changé. Certes, des ridules s'étaient creusées autour de ses yeux et sa peau avait perdu de sa fraîcheur, mais la bonhomie rassurante qui émanait d'elle ainsi que la douceur de ses yeux étaient restées les mêmes. Al se remémora la vague de bien-être qu'il ressentait lorsqu'après les crises de sa mère, il se réfugiait chez Jimmy. Eileen ouvrait la porte, l'air peiné, l'attirait contre elle et le

berçait. Puis, main dans la main, ils rejoignaient la cuisine où elle lui préparait des cookies. *Les meilleurs cookies de toute la planète, madame McCoy.*

Le corps secoué de sanglots, Eileen se mordit le poing.

— C'est un bon petit, Al, tu sais ça, comment tu peux croire que mon Jimmy est capable d'un tel... d'un tel...

Elle se remit à pleurer.

Robert, le père de Jimmy, ne trahissait aucun sentiment, mais Al sentait la tempête gronder en lui. C'était un homme droit, à l'allure fière, qui faisait figure de mari loyal et de père autoritaire, un homme qui tenait la baraque sur son dos et ne laisserait pas aisément un drame abattre le toit qu'il avait durement construit de ses mains.

Al reporta son attention sur la mère de Jimmy.

— Quand avez-vous vu votre fils pour la dernière fois, madame McCoy ?

La pauvre femme renifla. Les mains tremblantes, elle tira un mouchoir de sa blouse et se moucha discrètement.

— Il vient manger tous les dimanches midi à la maison. Parfois il reste le soir aussi, quand ses affaires ne l'appellent pas ailleurs.

Le mot « affaires » fit tressaillir le père de Jimmy.

— Il m'amène toujours des fleurs, tu sais. Des dahlias. Chaque dimanche. Il m'embrasse sur la joue, m'appelle maman, continua-t-elle le visage implorant, comme si cela suffisait à le disculper.

Elle prit une pause, mesurant l'importance de ce qui allait suivre :

— Mais ça presque trois semaines qu'il n'est pas venu.

La révélation piqua l'intérêt des flics.

— Il vous a dit pourquoi ?

Elle secoua la tête, le visage crispé.

— Nan... on... on n'a plus de nouvelles.

Distrait par les photos encadrées sur le mur, Al peinait à poursuivre. Di Maggio s'en aperçut et prit le relais.

Les bribes de la conversation s'atténuaient au fur et à mesure que les souvenirs l'assaillaient.

Sur une photo, on voyait un Jimmy gamin qui posait à côté d'une bicyclette rouge. Un sourire nostalgique effleura les lèvres de Al. Il s'en souvenait comme si c'était hier, de ce satané vélo. Jimmy l'avait reçu le jour de ses sept ans. Il en était si fier qu'il faisait payer dix *cents* aux gosses du quartier qui voulaient le lui emprunter. Il conservait l'argent dans un petit cochon en fer rouillé et quand le week-end venait, lui et Al se payaient un énorme *milkshake* à la vanille chez *Joey's top ice creams*, au coin de la rue. Jimmy et sa bicyclette rouge. Bon Dieu.

Sur la photo d'à côté, Jimmy était plus âgé. L'innocence avait déserté ses yeux, remplacée par une violence incontrôlable.

La dernière photo montrait un Jimmy adolescent, à l'époque où il passait déjà le plus clair de son temps en maison d'arrêt. Puis un beau jour, certainement peu de temps après la prise de cet ultime cliché, les flics avaient débarqué dans le quartier et défoncé la porte de la chambre dans laquelle il se planquait. Entouré de deux uniformes et menotté, Jimmy était passé devant lui, les lèvres retroussées sur un sourire abruti. La veille, il avait coincé dans une ruelle Tonino Rossi, le fils du boulanger, et lui avait cassé les dents de devant. Al se souvint de ce jour-là, le dernier où il l'avait vu avant qu'il ne mue complètement et devienne l'homme de main de Tony. C'était en avril. Jimmy venait d'avoir quinze ans.

Sa nostalgie s'émoussa, en même temps que son sourire.

Eileen soupçonnait-elle les actes barbares de son fils ? Ressentait-elle le mal qui l'habitait ?

Quand Al réintégra la réalité, le père braquait sur lui un regard lourd de reproches.

— On n'est pas responsables de ce que deviennent nos enfants, siffla-t-il entre ses dents. Est-ce que ta mère est responsable de ce que tu es devenu ?

Étant donné les circonstances, Al allait devoir longuement méditer la question.

Eileen le rappela à l'ordre :

— Charly, voyons !

La colère délaissa les yeux du patriarche, remplacée par une bienfaisance protectrice.

— Pardonne-moi, mon cœur. Mais j'ai toujours dit que ce bon à rien entacherait le nom de notre famille !

— Oh, Charly, comment tu peux dire ça, c'est ton fils...

Une douleur incommensurable froissa le visage d'Eileen. Pour une mère, un fils, même criminel, sera toujours innocent, parce que peu importe sa corpulence, son caractère ou la nature de ses actes, elle verra toujours en lui le petit être démuné qui s'agrippait à elle comme à la vie.

Le père de Jimmy les autorisa à fouiller la chambre de son fils. Après avoir décliné leur offre de les accompagner, il rassura sa femme qui, blottie contre lui, tremblait comme un animal meurtri.

Dans le couloir, Al surprit des photos du petit dernier, Edward. D'après son âge – dix-sept ans peut-être – il était né quelques années après qu'il avait lui-même quitté le quartier. Il fit un rapide calcul et conclut qu'Eileen devait frôler la quarantaine quand elle s'était trouvée enceinte.

Le gamin collectionnait les trophées sportifs. Un article du *Daily News* vantant ses compétences lors d'un tournoi de basket-ball avait été encadré et s'affichait au milieu d'eux.

Un visage rondet, sympathique. Une bonhomie dans l'attitude. Edward n'avait rien à voir avec son frère. Autant dire qu'après l'échec que Jimmy représentait à leurs yeux, les parents avaient dû accueillir la venue de ce fils comme une seconde chance.

Aidés d'une poignée de collègues, Al et Di Maggio fouillèrent l'armoire, le bureau, soulevèrent le matelas, secouèrent les livres, cherchèrent une anomalie dans le plancher... sans succès.

Di Maggio pesta.

— Aucun livre mystique, aucune annotation quelconque, rien qui le lie directement à un des cultes de merde qui poussent comme des champignons en ce moment, bordel ! On fait un pas en avant et deux en arrière.

— Il y a forcément quelque chose...

Al plongea dans une profonde réflexion. Au bout d'un moment, il en conclut :

— Providence... c'est là que tout commence. La ville accuse depuis plus d'une vingtaine d'années un taux important de disparitions non résolues. Des enfants, pour la plupart, qui du jour au lendemain se sont volatilisés.

— Tu crois qu'il y a un rapport ?

— Notre enquête commence par le meurtre d'une femme, c'est vrai... mais en même temps on a découvert que c'était probablement son fils qui était visé. Qui plus est, la série se poursuit à New York... Il doit y avoir un lien...

Il se perdit à nouveau dans ses pensées.

— Jimmy n'est pas le genre à voyager sans raison. S'il était à Providence, c'est que quelqu'un l'y avait envoyé. Et je vois qu'une seule personne qui en aurait l'autorité.

Di Maggio plissa le front.

— On dirait qu'une deuxième visite s'impose...

Il était trop tard pour aller bousculer le mafieux. Au point où en était l'enquête, les pincettes étaient de rigueur et débarquer chez un mec aussi bien protégé sans prévenir, ça ne pouvait pas se terminer en pique-nique amical au bord du Reservoir à Central Park.

Aussi, dans l'attente d'un mandat, Al et Di Maggio filèrent-ils au poste taper leur rapport.

Ils le quittèrent sur les coups de vingt heures.

— Tu viens boire une bière ? l'invita Di Maggio en enfilant son manteau.

— Pourquoi pas.

Un téléphone sonna à la réception du poste. L'uniforme de garde y répondit et les interpella.

— C'est pour toi, Al.

Ce dernier prit le combiné.

— Oui... euh... à vrai dire, j'ai déjà... bon... ok... oui, je sais où c'est... je sonne pas... entendu... vingt et une heures.

Lorsqu'il raccrocha, il était un peu plus pâle que d'habitude.

— Eh bien, elle t'en fait de l'effet celle-là ! nota Di Maggio.

— C'était Johnson, bafouilla Al. Il m'invite à dîner.

Di Maggio en perdit son cure-dent.

Jeffrey Cox, dit l'étudiant, se rongait les ongles. Planté devant la fenêtre de son appartement, les yeux fiévreux, il observait les passants qui fuyaient la pluie comme s'ils craignaient qu'elle ne leur brûlât la peau. Une colère sourde grondait en lui, une colère née de l'incrédulité de ses pairs. Jeffrey sentait le mal vibrer dans les veines des gens, il sentait la perversité troubler leur cœur et la souffrance les émoustiller. Un regard, un frôlement, et il savait. Il avait essayé de convaincre ses professeurs à l'université, mais son insistance lui avait valu un renvoi. Marginal. Lunatique. Équivoque. Voilà comment ils l'avaient perçu. Évalué par des gratte-papiers qui se planquaient derrière un bureau pour tenter de comprendre le fonctionnement d'esprits torturés.

L'étudiant ricana. Pour ouvrir la boîte de Pandore, encore fallait-il en avoir la clé, et lui en avait hérité.

Une douleur soudaine lui traversa le corps. Un goût de sang se répandit dans sa bouche. Jeffrey leva la main et découvrit qu'il s'était mordu le pouce. Il regarda le sang couler le long de sa main et sourit.

* * * *

Al n'avait jamais été invité chez un homme, aussi trépigna-t-il un quart d'heure devant la vitrine d'un petit magasin italien de Mulberry Street hésitant à s'acheter un nouveau costume pour l'occasion. Finalement, la soirée promettant d'être barbante, il préféra investir les trente dollars qu'il coûtait dans deux bonnes bouteilles de bourbon. Il avait moins de risque de les regretter.

Johnson lui ouvrit, étreint par un tablier de cuisine blanc, une spatule à la main.

Ça commençait bien.

— Seriani, vous êtes à l'heure, vous me surprenez.

Il eut un sourire en coin qui lui arracha un petit cri lorsque le pansement sur son nez bougea. Al grimaça.

— Désolé pour...

Il pointa le visage tuméfié du légiste.

— Bah, je l'ai cherché... mais faut me comprendre, j'ai pas l'habitude de gérer les vivants et leur susceptibilité. J'ai dû manquer de tact. D'un autre côté, je ne m'étais encore jamais fait refaire le

portrait, ç'aurait été dommage de rester puceau dans ce domaine.

Il retrouva ses fourneaux, invitant Al à se poser sur un haut tabouret qui jouxtait un comptoir.

— En plus, depuis que j'ai le nez en bouillie, ma cote a remonté en flèche. Ça me donne un air à la *Edward G. Robinson*, vous trouvez pas ?

Johnson s'essaya à un regard de dur à cuire, qui n'eut pas l'effet escompté.

— Ça vous donne plutôt un air de Jerry Lewis qui en baverait sec sur le trône, si vous voulez mon avis.

Johnson rit à nouveau, ce qui lui valut une nouvelle crispation du visage.

— Allez-y mollo, Seriani. Si je peux plus respirer les effluves grisants de mes cadavres, qu'est-ce qui me reste ?

Al sourit, même s'il n'était pas sûr que le légiste plaisantât.

L'appartement de Johnson était d'une propreté maniaque, accentuée par l'unique couleur des meubles : blanche. Les objets aux couleurs sobres qui accompagnaient le mobilier ainsi que la lumière tamisée qui semblait glisser sur les murs conféraient néanmoins au lieu une certaine harmonie.

Johnson était à l'aise en compagnie du flic : il bavardait, sifflotait, riait. Rien à voir avec le type lugubre et cynique qui hantait les couloirs de la morgue. La solitude ne semblait pas lui peser, au contraire, il paraissait en paix avec elle. Alors que Al avait choisi de se débattre contre les ténèbres, Johnson avait ouvert les bras pour les embrasser. Peut-être était-ce là la clé du bonheur ? L'acceptation de son destin.

Al l'observa évoluer dans la cuisine. Il soupesait les aliments, les humait, les coupait, les hachait, les faisait frire... Jamais il n'avait imaginé Johnson autrement qu'avec une blouse tachée de sang et un scalpel. La capacité de celui-ci à dissocier sa vie professionnelle de sa vie sociale le fascinait. Lui en était incapable. Il assimilait tout.

Le légiste déboucha une bouteille de vin.

— Alors, du nouveau sur Jimmy ?

Il lui tendit un verre de cabernet que Al accepta du bout des doigts.

— Nan... on sait pas où il se planque. Le Mexicain est en train de vérifier les endroits où il a ses habitudes... Un gros comme lui, ça doit pas être évident à planquer.

Un air des Aphrodite's Child sur les lèvres, Johnson panait de minces escalopes de veau, manifestement destinées à Al, lui-même étant végétarien. Une omelette grésillait sur le feu. Les papilles du flic, généralement indolentes, s'en trouvèrent tout émoustillées.

— Votre mère est passée au poste aujourd'hui, l'informa le légiste, mine de rien.

Le sang monta aux joues de Al.

— Ce n'est pas ma mère.

Johnson eut un froncement dubitatif du nez.

— En tout cas elle est charmante.

— Vous aimez les femmes ? s'étonna le flic.

Johnson croqua dans une lamelle de poivron.

— Pensez-vous que je passe mes nuits à fantasmer sur vos pectoraux, inspecteur Seriani ?

— Vous risqueriez d'être déçu, dit-il en se palpant l'abdomen.

— C'est bien pour ça que je parle de fantasme...

Al n'apprécia pas l'ambiguïté de la réponse.

Johnson lança les escalopes dans l'huile et repoussa la chansonnette. Il se demandait combien de temps Al tiendrait. Peut-être espérait-il que son collègue le libérât de son supplice en faisant le premier pas, mais vu ce qu'il lui avait fait subir, il pouvait aller se rhabiller.

Al grattait le comptoir avec ses ongles, s'efforçant de penser à autre chose, mais cette satanée curiosité revenait sans cesse à l'assaut.

À l'agonie, il finit par grommeler :

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

Un sourire triomphant illumina le visage de Johnson.

— Vous voir, pardi !

— Moi ?

— Mmh mmh...

Gyulia Batsányi. Sensuelle. Vénéneuse. Fatale.

Al revit l'étincelle dans son regard quand il l'avait prise. À ce moment-là, était-elle déjà au courant ?

— Vous savez, c'est une réaction ordinaire de l'inconscient... le désir refoulé de la mère.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? Que même si j'avais su que c'était ma mère, je l'aurais baisée ?

— Oh, oh, inspecteur, freinez, laissez le moteur refroidir, faites une légère marche arrière... ce que je dis, Seriani, c'est qu'on nomme ce syndrome le complexe d'Œdipe... tout mâle, dans son enfance, est inconsciemment attiré par sa mère.

Al rumina cette perturbante révélation, n'appréciant pas ce qu'il en déduisait.

Après réflexion, il en conclut :

— Je n'ai jamais désiré ma mère.

— Laquelle ?

— La femme qui m'a élevé bien sûr !

— Peut-être justement parce que ce n'était pas votre mère...

L'attitude de Johnson commençait à lui échauffer les poignets. Heureusement le légiste, sentant la pression monter, se retourna, deux assiettes merveilleusement garnies dans les mains.

— *Monsieur est servi.*

— Hein ?

— Rien, je testais mon français.

Al se renfrogna.

— Je vous préviens, je suis pas un gros mangeur.

Or il dévora l'assiette en trois coups de fourchette.

Repu, il s'enfonça dans son siège et ferma les yeux. Un effleurement sur sa joue l'extirpa de sa torpeur. Il ouvrit les paupières, découvrit Johnson à ses côtés. Il se cambra brusquement.

Johnson, qui lui resservait simplement du vin, s'esclaffa.

— Du calme, Seriani. Vous vous souvenez ? J'aime les femmes...

Al l'examina d'un œil suspicieux, pas certain de la véracité de sa déclaration.

La dernière goutte de vin perla dans son verre.

— Ah, vous êtes bon à marier.

— Pardon ?

— C'est ce qui se dit chez certains Tsiganes des Balkans.

Al le dévisagea.

Les Tsiganes des Balkans ? Putain, d'où il sortait ça ?

Johnson lut le désarroi dans les yeux du flic et crut bon de se justifier.

— J'ai fait un voyage en Europe durant mes jeunes années. Une expérience de scouts. On étudiait le *Mrkog Medveda*, le grizzli des Balkans. Puis la guerre a éclaté et je me suis retrouvé bloqué en Yougoslavie... vous imaginez ? La Yougoslavie ! insista-t-il comme si c'était le lieu le plus absurde qu'il fût.

Al n'avait pas une connaissance débordante de la géographie européenne aussi se contenta-t-il d'afficher une mine qu'il espérait captivée.

— On a erré de nombreuses semaines dans les montagnes. Puis un jour nous sommes tombés sur une tribu de Tsiganes,, les Vlasi, qui fuyait les persécutions nazies. Parmi eux, régnait un sorcier, qu'ils appelaient l'*osmatrac*, « la sentinelle », parce qu'il observait la frontière du bien et du mal et les protégeait de ce dernier. C'était un vieil homme borgne qui vivait dans le noir. Il ne sortait jamais de sa caravane, pas même pour manger. J'étais fasciné par cet homme et par les pratiques que les gens qu'il protégeait utilisaient pour chasser le mauvais sort et guérir leurs maux. Ils avaient en fait une tout autre approche du mal. Jamais ils ne s'en plaignaient lorsque celui-ci les touchait. Par contre, ils passaient leur journée à s'en soucier, jetant des coups d'œil superstitieux derrière leurs épaules, se couvrant de talismans et invoquant des incantations à tout va. Un jour qu'une *vracara* insistait pour me lire les lignes de la main, je lui ai demandé si elle pensait que le sorcier parviendrait à les débarrasser du mal. Alors

elle a ri. *La fonction de l'osmatrac n'est pas de chasser le mal, mais de l'amadouer, m'a-t-elle confié. L'homme ne peut pas vivre sans le mal, car il n'aurait pas de repère. Sans celui-ci nous n'aurions pas conscience du bien, on vivrait donc dans un monde plat, sans passion, un néant émotionnel. Seul le mal glorifie l'homme qui a su lui résister.*

Al l'écoutait, passionné. Grisé par l'alcool, il avait l'impression de faire une pause... une pause à sa vie de flic. C'était comme s'il se trouvait hors de son corps, hors de sa carapace. Déconnecté de tout. La voix de Johnson ronronnait, le berçait. Les mots lui effleuraient les oreilles, les personnages vagabondaient dans les champs ordinairement déserts de son esprit.

Puis au milieu d'eux, il aperçut un garçon, assis par terre. Les mains entrecroisées, il fixait le plancher. Les Gitans fanfaronnaient autour de lui, mais le garçon les ignorait. Une profonde tristesse assaillit le flic. Peu désireux d'approcher le garçon, Al recula. Quelque chose entrava sa retraite. Les Gitans cessèrent alors de gesticuler. Ils le dévisagèrent, étonnés, comme s'ils réalisaient maintenant sa présence. Une force invisible le tira à l'arrière. Les hommes s'écartèrent, ouvrant le passage qui le menait au garçon. Le flic se jeta à terre et planta ses ongles dans le sol. Mais la force, plus puissante, continuait à le pousser vers l'endroit qu'il fuyait. Un flot d'images surgit dans son esprit. Son grand-père qui lui racontait des histoires les week-ends au bord du feu. Gyulia qui fondait sur lui. Lui, enfant, enfermé dans un placard, hurlant. Sa mère, la bouche morveuse, qui riait aux éclats. Sa fille qui s'éloignait. *Merci monsieur.* Le petit Jack, la première victime, pendu au bout d'un drap, qui ouvrait subitement les yeux, souriait et vomissait un torrent de sang.

Al gémit, à l'agonie.

Le garçon était en face de lui à présent. Al n'eut d'autre choix que de le regarder. Un râle gronda dans sa poitrine lorsqu'il le reconnut. C'était lui. Les yeux crevés. Ses petites mains tendues. Sur la paume de celles-ci se tenait une boîte. Il ne voulait pas l'ouvrir, il ne voulait pas savoir. Mais la force commandait ses membres. À regret, sa main contractée l'ouvrit. À l'intérieur : la tête de sa fille le fixait, les yeux grands ouverts. Elle l'observa un long moment, puis ses lèvres s'entrouvrirent :

Qui êtes-vous ?

Le contrôle de ses mouvements lui revint, mais pas ses forces. Il tomba à la renverse.

Johnson le rattrapa de justesse.

— Ça va, Seriani ?

La sueur lui collait à la peau. Des fantômes hilares lui empoisonnaient la tête.

— Ça va, c'est juste ces satanées migraines.

— Vous avez encore des hallucinations ?
Il lui écarta les paupières.
Lourdes. Si lourdes.
Al acquiesça.
Le légiste lui tourna le bras. Mou. Il effleura la cicatrice.
— Pourtant elle est propre.
Al écarquilla les yeux, secoua la tête.
— Ça va aller. Ça passe au bout d'un moment.
Il glissa une main tremblante dans sa poche, en ressortit un tube d'aspirine. Deux cachets d'un coup.
— C'est quoi ça ?
— Des cachets contre la migraine.
Johnson s'empara du flacon estampillé par une pharmacie de la 65th St. L'air grave, il consulta l'étiquette.
— Qui vous a donné ça ?
— Di Maggio, souffla Al du bout des lèvres.
— Bordel ! Ce sont des pilules pour maigrir ! Vous en prenez combien par jour ?
Des pilules pour maigrir ?
L'hilarité le gagna. Ça le prit à l'estomac. Des spasmes qui lui tordirent les entrailles.
Des pilules pour maigrir.
— Combien, Seriani ? s'écria Johnson.
Le rire grossit dans sa gorge.
— Six, sept, huit, neuf, dix, énuméra le flic, puis il éclata de rire.
— Bon Dieu, entendit-il encore avant de succomber aux ténèbres.

La sonnerie de la porte d'entrée le tira d'un profond sommeil. Vu l'insistance des visiteurs, ils devaient poireauter depuis un bout de temps.

Al se frotta le visage. Malgré un léger mal de crâne, il se sentait en forme. Le gazouillement des moineaux sur le rebord de la fenêtre lui soutira même un sourire. D'ordinaire, il les dégomma au calibre .32, c'était donc bon signe.

En bâillant, il se traîna jusqu'à la porte.

Di Maggio et le Mexicain se tenaient derrière. Ne s'attendant pas à le trouver chez Johnson, ils le fixèrent, ébahis.

Al écarta les bras.

— Quoi ?

Il suivit le regard de ses collègues et découvrit qu'il était affublé d'un peignoir blanc immaculé.

— C'est pas ce que vous croyez.

Mais les deux loustics, léthargiques, continuaient de le fixer, les yeux ronds.

— Je voudrais pas être dans vos têtes en ce moment.

— T'as raison, c'est pas joli, l'assura Di Maggio.

Il secoua la tête pour refouler l'image désagréable qui s'était imposée à son esprit.

Al s'effaça pour les laisser passer. Johnson, dans un peignoir similaire, préparait le petit déjeuner. Une agréable odeur de café et de toasts vint leur taquiner les narines. L'estomac de Di Maggio se manifesta par un grognement.

Johnson posa une tasse de café fumant sur le comptoir.

— Bien dormi, Al ?

— Ah, c'est « Al », maintenant..., chuchota Di Maggio à l'oreille du flic.

Al l'ignora et se percha sur le tabouret.

— Comme un loir.

Il porta la tasse à ses lèvres.

— J'ai pris la liberté de laver vos vêtements pendant que vous dormiez, l'informa le légiste. Ça faisait longtemps qu'ils n'avaient pas eu le privilège d'un bain parfumé.

Al repéra sur le bras d'un fauteuil un tas de vêtements repassés.

Avec l'odeur de lavande qui les imprégnait, il n'allait pas survivre dix minutes à Brooklyn.

Il leva néanmoins sa tasse pour le remercier.

Johnson lui tendit un toast et se tourna vers ses collègues.

— Que nous vaut votre visite, inspecteurs ?

Le Mexicain, abasourdi, regardait Al engloutir le toast.

— Vous ne répondiez pas au téléphone.

— On s'est couchés tard, reconnut le légiste.

Il lança un clin d'œil complice à Seriani qui pouffa comme une gonzesse. Ce dernier s'en rendit compte, mais il se sentait si serein à cet instant qu'il assumait.

Un cri strident les arracha à leur douce rêverie. C'était Di Maggio.

— Putain, les mecs ! Je viens d'avoir un nouveau flash de vous deux en train de...

Un frisson lui secoua le corps et l'interrompit. Il émit un gémissement torturé et s'ébroua.

— Bon, les tourtereaux, on est désolés de perturber votre petit déj', mais on a trouvé Jimmy.

Al s'attaqua à un muffin.

— Et pourquoi la gueule d'enterrement ?

Les deux perturbateurs se jetèrent un coup d'œil.

— Parce qu'il risque de ne pas être très causant.

Le corps flottait dans un caniveau. Trempé. Boursoufflé. Désarticulé. Les blessures sur le visage suggéraient des coups violents qui lui avaient arraché les paupières et troué les joues. Son cuir chevelu, poissé d'une masse noirâtre, s'était décollé par endroits et pendait sur son crâne fendu. Des doigts manquaient à ses mains, ceux qui avaient été épargnés n'avaient plus d'ongles. Le reste de Jimmy se camouflait sous un survêtement imbibé de sang.

Les mains dans les poches d'un imper, Di Maggio grimâça.

— Je vous l'avais dit qu'il ne serait pas causant.

— Détrompez-vous, inspecteur, dit Johnson, il n'y a pas plus bavard qu'un cadavre.

Al s'approcha de la dépouille. La mort était si laide. Si répugnante. En aspirant la vie, elle n'emportait pas seulement l'étincelle de l'âme dans la prunelle des yeux des victimes, étincelle qui parfois, même chez les plus grands criminels, laissait entrevoir le petit garçon aimé et aimant qu'ils avaient été, mais aussi la grâce du lieu de son crime. Elle en suçait l'esprit, la chaleur, pour n'en laisser qu'un terrain asséché.

Al inspecta autour de lui. Quelques adolescents paumés, camés jusqu'aux dents, se gaussaient dans un coin. Des gens passaient sans curiosité, posant un regard blasé sur le cadavre.

Des talons affolés éveillèrent son attention. Une femme élégante, serrée dans une robe noire, pressait le pas. Tête baissée, elle tapait le bitume, jetant des coups d'œil effrayés derrière elle. Les bêtes rampantes qui vivaient dans la rue levèrent le nez, attirées par l'odeur de terreur qu'elle dégageait. Al se rendit compte qu'il la sentait lui aussi. La femme héla un taxi et s'y engouffra.

Johnson restait debout, surplombant le cadavre. Il s'accrocha encore quelques instants à la soirée de la veille, peu envieux d'en perturber les réminiscences.

Après un soupir, il fondit sur lui.

Di Maggio tapait du pied, impatient de connaître ses conclusions.

— Alors, vous savez comment il est mort ?

— Pas de congestion en pèlerine apparente ni de cyanose des extrémités... je doute que ce soit par noyade.

— Et la date ?

Johnson eut une moue dubitative.

— Le corps semble être exposé à l'air depuis un certain temps. L'eau, la chaleur du caniveau ont altéré le processus naturel de décomposition du cadavre. L'heure du décès ne va pas être facile à déterminer.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Angelo venait de débarquer, les pupilles en tête d'épingle.

Di Maggio lui serra la main.

— T'étais où ?

— J'enquêtais.

— Sur la taille des strings des minettes du Copacabana ?

Angelo grimaça un sourire, bien trop groggy par le sommeil pour pleinement apprécier l'humour de son collègue.

Repérant le cadavre, il dit :

— C'est qui ça ?

— Jimmy-le-poissex.

Angelo fronça le nez.

— Il avait meilleure mine la dernière fois que je l'ai vu.

— Le jus d'ordure et la pisse de rat, c'est pas bon pour le teint.

Une nausée secoua le rital. Il se cramponna l'estomac.

Stravinsky vint à son tour grossir le groupe. En silence, ils observèrent le légiste.

Johnson se releva, retira ses gants et d'un signe de la tête libéra le cadavre. Deux latinos bâtis comme des armoires à glace le fourrèrent dans un *body bag* et l'emportèrent.

— C'est incompréhensible, cet acharnement gratuit...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Jimmy a reçu un coup mortel derrière la tête. Si je ne me trompe pas, c'était le premier. Le passage à tabac et les tortures n'avaient pas lieu d'être.

— Les criminels sont de plus en plus violents, et leurs mobiles toujours plus futiles.

Al intervint :

— Jimmy n'était pas le genre de type à énerver son entourage. Il était brutal, mais tellement maladroit. Le bouffon de la troupe.

— Quand on décide de passer à la catégorie supérieure avec option « massacre de morpions » à la clé, le cercle des amis a tendance à se rétrécir.

Al fixait l'endroit où le cadavre mutilé reposait peu avant. Jimmy. Le souffre-douleur de la classe. Le gros dont on se moque à la cour de récré. Le pauvre bougre qui se prend le plateau-repas dans le nez à la cantine. La brute idiote qu'on évite dans la rue. L'homme de main à qui on octroie le sale boulot. Jamais de gratification. Jamais d'encouragement. Peut-être que Jimmy en avait eu sa claque d'être une ombre. Peut-être qu'il voulait être reconnu. Finis les coups dans la

tronche, l'écoeurement des passants dans la rue, la gausserie des flics et de ses propres confrères, il allait leur montrer de quoi il était capable. Leur bouffer les entrailles, leur plonger la gueule dans un bain d'acide. Bientôt son nom ferait trembler dans les chaumières.

Johnson perturba ses pensées :

— Vous êtes en train de vous demander ce qui décide un homme à passer la frontière ?

En guise de réponse, Al enfouit ses mains dans les poches de sa veste.

— Peut-être que parfois c'est simplement un concours de circonstances.

Il se tourna du côté du flic et fouilla son regard.

— Vous avez ressenti quoi la première fois que vous avez tué quelqu'un ?

Un trou dans l'estomac. Un bleu au cœur. Un abîme de désespoir.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Johnson continua :

— Et les autres fois ? Était-ce la même sensation ?

Non. Une légère crampe à l'estomac. Un vague à l'âme. Et... une certaine jubilation. Toute légère, à peine perceptible, mais elle était bien là, narguant sa conscience. L'impression de pouvoir tirer un trait sur l'histoire. Une victoire sur le cancer qui rongerait l'humanité, même s'il savait qu'inéluctablement il repousserait dans une autre partie du corps pourri de la société.

— Le fait que vous ayez vous-même supprimé des vies, aussi justifiables que soient ces actes, ne signifie-t-il pas que vous avez vous aussi passé la frontière ?

Al enfonça ses mains plus profondément dans ses poches comme si la réponse s'y trouvait.

Une légère bourrade de l'épaule le fit se tourner. Angelo était à ses côtés ; il l'observait, visage fermé.

— Comment tu tiens le coup, Seriani ?

Les yeux de Al se fondirent dans l'horizon.

— D'après le doc, on veut tous baiser notre mère.

Angelo émit un drôle de bruit de la gorge.

— Alors là, t'as pas vu la mienne.

— À ce qui paraît, c'est un truc inconscient.

— Tu veux dire qu'on peut pas le contrôler ?

Le haussement d'épaules de son collègue ne contribua pas à rassurer Angelo. Sous l'assaut des images qui défilèrent dans son esprit, il gémit.

— Nan, dit-il en secouant la tête. Ma mère, c'est pas possible. Que Dieu ait son âme.

— Ta mère est morte ? s'exclama Al.

— Nan, pourquoi veux-tu qu'elle soit morte ?

L'incrédulité s'imprima sur le visage de Al.

Di Maggio leur fit alors remarquer que les ombres des junkies s'estompaient. Les interpellations des commerçants et les rires des écoliers les remplaçaient progressivement.

Il était temps pour eux de s'éclipser.

Nettoyer les lieux, gratter le sang pour épargner ce spectacle aux honnêtes citoyens, les soustraire au vrai visage de l'humanité.

Ils s'éloignèrent d'un même pas, voûtés sous le poids de l'horreur qui les unissait. Pour la première fois, Johnson eut l'impression de faire vraiment partie de la bande, ce qui lui réchauffa le cœur.

— Au fait, Di Maggio, vous voulez peut-être récupérer ça ?

Il lui balança la boîte de pilules que Di Maggio attrapa en vol. Après avoir chaussé ses lunettes, ce dernier lut l'étiquette.

— Ça alors, mes pilules pour ma diète. Ben merde, c'est quoi que je prends alors ?

Il fouilla dans son manteau, en sortit deux boîtes en plastique.

— Bordel, c'est pour ça que je perds pas un gramme et que je chie toutes les cinq minutes !

Planté au milieu de la pièce, Al jetait des regards suspicieux autour de lui. Quelque chose ne collait pas. Les flics allaient et venaient dans le poste, d'autres s'affairaient sur leur machine à écrire, quelques habitués des barreaux se bouscullaient dans les cellules. Pourtant il manquait quelque chose au décor.

— C'est votre intégrité que vous cherchez avec autant d'assiduité ? dit une voix à ses côtés.

Al piqua du nez sur le crâne dégarni de l'assistant du *district attorney*. Ce dernier, de taille moyenne, dut lever la tête pour clouer ses yeux porcins dans ceux du flic.

— Après toutes les merdes sous lesquelles vous l'avez terrée, ça m'étonnerait que vous la retrouviez.

— Nan, je recherche la paire de couilles que je vous avais achetée. J'avais pensé qu'avec elle, vous pourriez enfin prendre une décision sans vous pisser dessus.

Les deux poils qui résistaient au crâne de l'assistant DA se dressèrent comme les antennes d'une sauterelle en alerte.

— Arrêtons là. Je refuse de gaspiller un mot de plus pour un pseudo flic puant la suffisance.

— Ne soyez pas rancunier. L'aigreur, c'est pas bon pour le cœur.

S'efforçant de rester placide, l'assistant siffla :

— Je vous déteste, Seriani !

— Eh, mais ça fait quatre mots là, j'ai l'air de remonter dans votre estime.

Les narines dilatées, l'homme de loi serra les poings et se détourna.

Al savait que sa tête était mise à prix et que le procureur rêvait de lui passer la corde autour du cou. Mais il ne comptait pas se rendre sans leur en faire baver.

Une fois que l'assistant DA se fut éclipsé, Di Maggio vint rejoindre son collègue.

— T'as des nouvelles de Johnson ? dit Al.

Di Maggio secoua la tête et se cala un cure-dent au coin des lèvres.

— La dernière fois que je l'ai vu, il s'éclatait avec une bande d'intestins...

Il feignit un frisson.

— Ce type me fout les jetons. On dirait qu'il ne prend son pied

qu'avec de la barbaque avariée.

— Faut pas se fier aux apparences.

— Ah, j'oubliais que vous êtes copains maintenant...

Di Maggio maugréa et fit tanguer son cure-dent avec sa langue.

À l'unisson, ils sortirent et se dirigèrent vers le ME's Office¹⁸. Angelo et Stravinsky leur emboîtèrent le pas.

— Tiens, t'as refourgué ton clebs à l'ASPCA ?

— Hein ?

— Le p'tit con, il est pas collé à tes basques...

Al regarda autour de lui : l'étudiant ne traînait effectivement pas dans ses jambes. Il lui semblait bien que quelque chose clochait.

Surprenant la décontenance de Al, ses collègues se marrèrent.

— Il a dû trouver un maître plus affectueux, allégua Di Maggio.

— Si tu l'as paumé, tu vas le sentir passer.

Merde ! Si le capitaine lui posait des questions à son sujet, il était mal barré.

— C'était quand, la dernière fois que vous l'avez vu ?

— Il y a deux jours. Il était à trois mille volts. Il courait partout, s'immisçait dans les conversations, se mettait dans tous ses états parce qu'on l'écoutait pas.

Angelo se gratta la tempe au souvenir de l'état hystérique du bougre.

Al soupira. Il manquerait plus que le boss apprenne qu'il le traînait sur les scènes de crime...

Johnson les attendait dans la salle des autopsies. Le cadavre de Jimmy reposait devant lui, un drap rabattu sur le corps. Seule sa tête était visible.

— Alors, monsieur le toubib... pardon, messieurs les toubibs, corrigea le gros en désignant le confrère du légiste, qu'est-ce que vos brillants esprits ont découvert ?

Le confrère en question ne décrispa pas les mâchoires. Ce fut Johnson qui se manifesta :

— L'état de décomposition du cadavre était relativement avancé, j'ai donc demandé de l'aide à mon ami, Myron Steinberger. Mes soupçons ont été confirmés. Les poumons de Jimmy ne contenaient pas d'eau, il n'est donc pas mort noyé.

— Ce qui veut dire ?

— Que s'il est possible que Jimmy soit le meurtrier de la femme de Providence, il est improbable qu'il soit celui des enfants.

Johnson remonta le drap sur le visage du cadavre.

— Parce qu'au moment des faits, il était déjà mort.

La révélation ne sembla pas réjouir l'entourage. Même s'il n'existait pas encore de preuves tangibles quant à la culpabilité de Jimmy-le-poissex, ils s'étaient tous plus ou moins accommodés à cette idée.

Son assassinat pouvait être attribué à quelqu'un qui, après avoir surpris les occupations peu orthodoxes de Jimmy, aurait décidé de se dispenser des services de la police. La révélation remettait les compteurs à zéro. Elle introduisait aussi l'éventualité que l'homme de main de Tony ait pu ne pas agir seul.

— La date exacte du décès de Jimmy est difficile à situer, mais nous sommes à peu près sûrs qu'il est mort il y a au moins trois semaines, ce qui fait qu'il ne peut pas être l'auteur des deux derniers meurtres.

— Les violences infligées aux victimes, que ce soit à la femme de Providence ou aux enfants, sont trop similaires pour que les crimes ne soient pas liés.

— Je suis d'accord. D'après le portrait-robot dressé par le type du bureau d'état civil, on sait que Jimmy se trouvait à Providence le jour de l'assassinat de Joan Butler et qu'il s'est renseigné sur les enfants nés un 1^{er} juillet 1965. Le fils de la victime a également fait un signalement du meurtrier de sa mère qui lui correspond. Je pense donc que sa responsabilité ne fait aucun doute dans ce cas. C'est pourquoi je pencherais pour un complice.

Le gamin n'avait pourtant pas parlé d'une tierce personne. Se pouvait-il qu'elle ait laissé Jimmy agir seul, occupée qu'elle était à repérer leurs prochaines victimes ? Si c'était le cas, il se pouvait que Gordon Cafiero, le terroriste anti-Barbie qu'on avait payé pour repérer le gamin et prendre une photo de lui, ait été la seule personne à l'avoir rencontrée. Même s'il avait un alibi solide pour la plupart des meurtres, ce qui l'écartait momentanément de la liste des suspects, il se pouvait qu'il ait omis un indice crucial dans sa déposition, un détail qui leur fournirait un début de piste.

— Tu veux pas aller rafraîchir la mémoire à Cafiero ? proposa Al au Mexicain. Il avait l'air de t'avoir dans la peau.

Celui-ci accepta d'un signe de la tête.

— De mon côté, je vais voir si je peux tirer quelque chose du gamin.

Il glissa dans sa poche une photo de Jimmy même s'il doutait que, vu le déroulement de leur dernière rencontre, Timothy Butler lui accorderait la moindre attention.

Le pavillon jouait des coudes au centre du pâté de maisons. Confortable, mais insipide, il était moulé dans la banalité des quartiers de classe moyenne. L'argent des propriétaires permettait l'acquisition d'un bien propre, mais leur médiocrité, due en partie à leurs connaissances culturelles limitées, les préservait des goûts excentriques des vrais friqués.

La femme au visage fermé et à l'attitude soumise qui lui ouvrit la porte devait friser la quarantaine, une quarantaine morose qui vous faisait regretter vos vingt ans et les jolis petits culs qu'il vous était donné de peloter. Affublée d'une jupe informe et d'un chemisier démodé, elle regarda Al, l'air ahuri, en s'essuyant les mains.

Al se dit qu'il n'y avait rien de plus débandant qu'une femme qui se présentait à vous un torchon à vaisselle à la main.

— Madame Cregan ? Mon nom est Al Seriani, inspecteur à la brigade criminelle. On s'est parlé au téléphone.

Il érigea son badge qu'elle ignore. Son esprit s'était égaré dans les sinuosités marécageuses de sa pusillanimité.

Al fit claquer ses doigts.

— Madame Cregan ?

La petite bonne femme cligna des paupières, lui jeta un regard apathique et s'effaça pour le laisser passer.

Les services sociaux avaient fourni au flic l'adresse des tuteurs de Timothy Butler. Après le fiasco qu'avait été la récupération du petit dans l'appartement de Sheila, Al avait été agréablement surpris d'apprendre le placement de celui-ci dans un quartier décent près de Forest Park. La plupart des gamins se retrouvaient dans un de ces immeubles pitoyables qui poussaient comme des champignons vénéneux dans les banlieues miséreuses. Certains tombaient sous la coupe de déchets de la société qui utilisaient l'argent que leur versait l'état pour nourrir leurs vices. Les plus chanceux étaient pris sous l'aile d'âmes charitables qui, sincèrement motivées par la volonté de leur donner une chance de grandir aimés et respectés, s'efforçaient de leur faire prendre goût à la vie. Mais malgré leurs efforts, ils ne parvenaient que rarement à effacer l'ombre omniprésente du passé torturé de leur pupille.

Le mari semblait plus dégourdi. Il accueillit Al d'une accolade et

l'invita à le suivre. Bedonnant, le crâne dégarni, il lui fit l'effet d'un type sympathique, guère plus brillant que sa moitié, mais plus loquace.

— Oh, pardon, je ne me suis pas présenté. Mon nom est Steven Cregan. J'ai quarante-cinq ans. J'habite ici depuis six ans. Ma femme est stérile. Je suis directeur dans une école primaire. Nous aimons beaucoup les enfants.

Ça faisait beaucoup d'informations à la fois.

— Enchanté, monsieur Cregan.

Il accepta la poignée de main. Celle de son hôte était moite. Il s'empessa de récupérer la sienne.

— Je suis aussi directeur adjoint de l'école de chant des « petits princes de Brooklyn », une association à but non lucratif basée à East New York, qui s'occupe des orphelins des victimes de la drogue. Ah, et je fais aussi partie du syndicat du quartier, en tant que représentant principal, parce que faut pas croire, mais même dans un quartier tranquille comme le nôtre, on a nos petites tracasseries. Voyez-vous...

— Pardonnez-moi de vous interrompre, monsieur Cregan, mais j'ai un emploi du temps assez serré, si on pouvait...

— Oh oui, où ai-je donc la tête ? Je parle, je parle, et j'en oublie l'essentiel.

Il s'étouffa dans un rire qui fit tressauter sa bedaine.

Ils suivirent le couloir où un Jésus d'un demi-mètre de haut agonisait sur une croix en bois. Al évita son regard, de crainte que son esprit tortueux ne s'amusât une nouvelle fois de son instabilité émotionnelle.

— Ça fait deux jours que le petit est là. Il est charmant. Nous avons eu d'autres enfants sous tutelle avant lui, mais aucun n'était aussi docile que notre petit prince. C'est pourquoi nous avons décidé de nous consacrer entièrement à lui. Il a beaucoup de chance d'être tombé sur nous, vous savez.

Al observa la pièce qui s'offrait à lui. Propre. Neutre. Paisible. Un univers qui formerait difficilement le prochain John Kennedy, mais qui suggérerait un développement éducatif serein. Peut-être effectivement que Timothy, au vu des circonstances, avait tiré le gros lot.

Le petit apparut dans son champ de vision. Au milieu du salon, assis par terre, il dessinait sur une table basse. Il ne leva pas les yeux quand Al approcha.

— Bonjour, Timothy, tu te souviens de moi ? Je suis l'ami de Sheila, on s'est vus dans son appartement la dernière fois...

Le garçon l'ignora.

— Il est encore fragile, commenta Cregan en le couvant d'un regard

paternel, mais il fait des progrès, pas vrai, Tim ?

Le garçon restait concentré sur ses dessins.

— Je vous en prie, asseyez-vous, inspecteur, l'invita son hôte. Jessy, tu peux nous préparer du café, s'il te plaît ?

Al attendit que la femme, qui restait dans un coin à triturer son torchon, disparût dans la cuisine pour se poser en face du garçon. Seule la table les séparait concrètement, mais Al savait qu'il y avait bien plus de distance entre eux, d'incompréhension, de non-dits, qu'un simple morceau de bois.

Notant le tee-shirt du gamin, Al lui demanda :

— Tu aimes les New York Knicks ?

— Oui, il est fan, répondit son tuteur. Je lui ai promis que s'il était obéissant, je lui offrirais un ticket pour le match de ce week-end, n'est-ce pas, Tim ?

Toujours pas de réponse du gamin.

Jessy Cregan revint avec un plateau. Elle leur servit un café aussi insipide qu'elle et retourna tordre son torchon près de la porte de la cuisine.

— Ce n'est pas facile, vous savez. Parfois on a envie de baisser les bras. Mais on s'accroche. Jésus s'est-il détourné des hommes le premier jour ?

Al lui sourit par politesse. Il reporta son attention sur le garçon.

— Qu'est-ce que tu dessines, Tim ?

L'homme continuait de parler, mais ses mots ne parvenaient que par intermittence aux oreilles de Al.

— C'est un bonhomme ? dit-il en en reconnaissant la silhouette.

Le garçon persista dans le silence, aussi Al préféra-t-il prendre son mal en patience. La photo de Jimmy McCoy était toujours dans sa poche. Il attendrait le moment opportun pour la sortir.

— Vous ai-je dit que j'ai aussi fondé une association de défense des droits civiques pour les gens de couleur ? Les reportages que j'ai vus sur les privations et humiliations dont sont victimes ces pauvres bougres, notamment dans les états du sud, m'ont révolté. Il y a cinq ans, j'ai participé à la création d'un centre d'accueil pour les plus démunis destiné à les reconforter, les soutenir, les orienter... Comment peut-on se prétendre humain et refuser à ses pairs le plus basique des droits, à savoir la liberté ?

Regarde-moi, Tim.

— J'ai rencontré Martin Luther King à Birmingham il y a une dizaine d'années. Imaginez qu'à cette époque, il n'y avait aucun vendeur, officier de police, ni employé de banque noirs... et une secrétaire de couleur ne pouvait pas travailler pour un patron blanc. Même les parcs dits publics leur étaient interdits. Alors Martin Luther King nous a réunis et nous a dit : « Mes amis, allons écrire l'Histoire ».

Vous auriez dû voir l'homme que c'était...

Je t'en prie. Donne-moi une chance.

— Vous savez ce que j'appréciais le plus chez lui ? Le fait qu'il ne se cantonnait pas à l'émancipation des Noirs ; il défendait aussi la pauvreté et la justice sociale. Pour tous.

Le grattement de crayon martelait la tête du flic. Tchou. Tchou. Tchou. De plus en plus vite.

— Malheureusement ils ne sont pas tous comme lui...

L'acharnement des doigts de la femme sur le torchon. Le vomissement des mots de son mari.

— Regardez ces sympathisants aux Black Panthers, à la Nation of Islam, à Malcolm X, tous ces gens allaités aux mamelles de la vengeance, grondant de colère...

Le coloriage du garçon se fit plus virulent.

La mine se brisa. Il lâcha le crayon, en prit un autre.

— Vous savez ce que les Black Panthers réclament dans leur *Ten Point Plan* ? L'exemption du service militaire pour tous les hommes noirs ainsi que leur libération de toutes les prisons de l'état.

Al se frotta l'œil de la paume de la main. Sa tête bourdonnait.

— Mais il faut les comprendre, ils ont été attachés, bâillonnés, aveuglés pendant de si nombreuses années qu'ils se sont transformés en bêtes sauvages : ils ne savent plus vivre communautairement... les relâcher ainsi sans tutelle constituerait un véritable danger et pour la population blanche et pour la leur.

Le flic ferma les yeux.

— Il faut les surveiller, les recadrer, les aider à se réintégrer. L'appauvrissement de leur intellect et leur black-out culturel les ont rendus avides et délirants, n'étant pas préparés mentalement à un tel revirement de situation, à une telle liberté...

L'atmosphère s'alourdit.

— Tenez, pas plus tard qu'hier, alors que je rendais visite à un groupe de criminels repentis, vous savez ce que l'un d'eux m'a dit : « Un jour, un Noir dirigera ce pays ! »... Vous imaginez ? Un Président noir aux États-Unis ! ?

Le grattement cessa.

Al ouvrit les yeux.

Le garçon le fixait.

Vous m'aviez promis.

La lueur dans ses pupilles lui glaça le sang. La femme avait cessé de triturer son torchon. Elle fixait son mari. Ce dernier regardait dans une autre direction, le front plissé. Une goutte de sueur perla sur sa tempe.

Al suivit son regard.

La table. Le dessin. Qui s'affichait dans toute son impudeur.

Un homme bedonnant et dégarni chevauchait un petit garçon.

Ahuri, Al leva les yeux sur Steven Cregan.

Il sut que le jour était enfin venu.

L'ouragan se transforma en tornade et planta ses griffes dans sa poitrine. Il se fraya un chemin jusqu'à son cœur et le lui lacéra. La rancœur qui lui travaillait la cervelle depuis toutes ces années engendra un embryon immonde, gorgé de sang, qui déjà bougeait, se cognant aux parois de son crâne. Voyant qu'elle ne pourrait pas sortir de sa prison, la masse de chair boursouflée et sanglante s'arracha petit à petit la peau avec ses dents irrégulières et en recracha des morceaux mâchés qui s'infiltrèrent dans ses veines et lui vicièrent le sang.

Un cri, comme un déchirement, jaillit de sa gorge. Ses yeux se révulsèrent, ses paupières papillonnèrent, puis se figèrent sur un regard assuré et aliéné.

Al allait tuer cet homme.

C'était une évidence.

En un mouvement de hanche habile et vengeur, il sauta les deux mains en avant. Ses pouces s'enfoncèrent dans le cou de l'homme qui bascula en arrière. Sa femme, hurlante, se jeta sur Seriani. Recroquevillé dans un coin, l'enfant pleurait. Alertés par les cris, les voisins se bousculèrent à l'entrée. Mais rien au monde ne le ferait desserrer son étreinte. Cregan avait été choisi. Choisi pour payer. Payer pour ceux qui ne paieraient jamais.

Agrippée à son dos, les jambes enroulées autour de sa taille comme une tique, la femme le matraquait de ses poings. Les pleurs de l'enfant s'étaient transformés en râles. Les voisins à la fois épouvantés et excités bourdonnaient comme un essaim d'abeilles menacé. Al serrait de toutes ses forces, puisant son énergie dans ce vacarme qui aiguisait sa détermination. La lueur des prunelles de l'homme commençait à vaciller. La gangrène paraissait s'estomper. Peut-être se trompait-il finalement. La mort était belle, car, en éradiquant le mal, elle ne laissait qu'une enveloppe vide et inoffensive.

Des mains fermes et courageuses arrachèrent la tique de son dos. Elles essayèrent ensuite de lui faire lâcher prise. Aveuglé par la rage, Al ne vit pas qui le malmenait. L'homme, impuissant, réclama de l'aide, et bientôt d'autres mains surgissant de nulle part le tiraillèrent, l'éloignant toujours plus de la lumière.

Les doigts crispés sur le cou, Al tenait bon. Ils étaient néanmoins nombreux et motivés, aussi parvinrent-ils à lui desserrer le pouce, l'index, puis le majeur. Les yeux de Cregan se révulsaient déjà. L'annulaire. Son corps mollissait. L'auriculaire. Il s'écroula sur le sol en un fracassement sourd.

À bout de souffle, le corps encore grondant, Al se tenait au milieu de la foule, les bras ballants, le regard agressif. Sa poitrine se gonflait et se dégonflait bruyamment. Le danger qui suintait de ses pores fit se

reculer l'affluence hébétée. Seul son collègue, le Mexicain, qui était intervenu en premier, se maintint entre lui et le corps.

Les narines dilatées, Al leva un doigt accusateur et fit un tour circulaire.

— Tous ! Vous êtes tous coupables !

Son index revint sur lui-même afin de n'épargner personne.

Puis il empoigna la main du gamin, se fraya un chemin parmi la cohue et déguerpit de ce nid de vipères.

Aveuglé par la colère, il emprunta une rue au hasard.

Ils les détestaient. Ils les méprisaient. Ces sales rats qui souillaient les âmes. Des cœurs corrompus qui se cachaient dans des enveloppes corporelles elles-mêmes protégées par des positions sociales privilégiées occultant les suspicions... mais lui, il voyait à l'intérieur d'eux, l'immonde masse pestilentielle de vermines qui grouillait en eux.

Une foule en délire surgit à l'angle d'un drugstore. Naviguant à contresens, Al se cognait aux manifestants anti-raciaux, gavés d'injustice, qui saignaient les rues à vif. Le monde grondait au loin. De cruauté aveugle. De violence insondable. Un ras-le-bol collectif, un écœurement de la société actuelle, cette pourriture de société de consommation qui les éloignait toujours plus des valeurs égalitaires, cette soumission au pouvoir et à ce style de vie imposé, cet absurde *American way of life*.

Al continua son combat, jouant des coudes, suant, hurlant, refusant de suivre le même chemin qu'eux. Les manifestants commençaient à se rebeller. Bousculé de part et d'autre, il se défendait à coups de jurons.

Un cri strident lui parvint aux oreilles.

Surpris, il baissa les yeux. Cramponné à son pantalon, le petit regardait la horde, le visage révolté par la terreur.

Sa colère s'éclipsa aussitôt pour laisser place à une compassion si soudaine qu'elle lui pinça le cœur.

— Vous devriez avoir honte ! fit une femme, le regard réprobateur.

Al l'ignora. Il prit le petit dans ses bras, le blottit contre son torse, puis sortit de cette foule aliénée.

* * * *

— Nous sommes débordés, inspecteur. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

— Qu'est-ce que je veux que vous me ... ? Bordel ! Ben, par exemple que vous vous souciez réellement de l'avenir et de la sécurité de gamins démunis, ce serait déjà un début, vous croyez pas ? Et que vous vérifiez les mœurs des familles dans lesquelles vous les placez, ça aussi ce serait le genre de discours que j'aimerais entendre...

— Regardez autour de vous, inspecteur. On est une poignée de

travailleurs, la plupart bénévoles, pour cent cinquante enfants à confier.

— Oh, ça justifie donc votre négligence. Regardez ça et dites-moi comment vous expliquerez à l'adulte bousillé qu'il deviendra que, non seulement votre emploi du temps ne vous permettait pas de le sauver des hyènes qui le cernaient, mais qu'en plus, c'est vous qui l'avez précipité dans leurs griffes.

Al jeta le dessin du garçon sur le bureau. Timothy s'était appliqué. Le rictus menaçant de l'homme et ses yeux gourmands lui donnaient un air encore plus sadique. Le petit garçon, coincé dans son tee-shirt des New York Knicks, écrasé sous ce corps immonde, pleurerait à chaudes larmes.

L'employée des services sociaux, une Afro-Américaine à la bonhomie manifeste, grimaça en le découvrant. Elle eut une mine contrite qui creusa une nouvelle ride sur son visage déjà marqué.

— La famille où on l'a envoyé a déjà accueilli de nombreux enfants.

— Et vous n'avez jamais reçu de plaintes à leur sujet ?

L'employée secoua la tête, mais quelque chose disait à Al que le dossier qu'elle tenait entre les mains n'était pas aussi blanc qu'elle voulait bien le faire croire.

Le petit regardait autour de lui, effrayé. Il pendait à la main de Al, comme un arbre creux, sans racine.

— Nous ne sommes que des êtres humains, inspecteur, on ne peut pas passer tout notre temps ici à suivre chaque cas, on a une vie aussi, une famille.

— Est-ce que vous croyez que j'ai une vie, moi ? Non, madame, parce que j'ai pris la responsabilité de combattre le crime, et que le crime ne dort jamais ! Vous avez choisi de vous occuper d'enfants blessés, c'est un serment, même silencieux, que vous passez avec vous-même. Vous ne pouvez pas baisser votre garde, vous ne pouvez pas relâcher votre attention, car une brèche suffit à laisser passer les serpents dépravés du vice.

— On ne peut pas être jugés responsables des événements fâcheux qui surviennent dans certains cas. Ce n'est pas nous qui avons poussé leurs parents à choisir le crime, ce n'est pas nous non plus qui les contraignons à abandonner leur chair...

— Oh si, madame, on est responsables, vous, moi, vos petits copains, et toutes les autres marionnettes qui évoluent aveuglément dans la société, responsables de la dégénération de nos pairs et de l'égarément de nos enfants !

— Très bien, inspecteur, vous voulez porter la responsabilité de celui-ci ? le défia-t-elle. Il est à vous.

Al sentit les petits doigts du garçon se resserrer autour de sa main. Le poids de son regard lui écrasa le cœur. Il n'osa pas baisser les yeux.

— Allez-y, je vous dis, je m'occupe de la paperasse.

Al lutta contre les fantômes pernicioeux qui lui cognaient le crâne.

— Trouvez-lui une bonne famille, l'enjoignit-il, ou la prochaine fois que je reviens, ce ne sera pas pour faire les présentations.

Al se dégagea de la main du gamin et sortit sans se retourner.

La nouvelle avait zigzagué jusqu'au poste de police pour venir se ficher dans des oreilles indiscrètes.

— Putain, Seriani, qu'est-ce qui vous arrive, merde ! Vous croyez que c'est le moment de nous taper une crise de fin de décennie ! New York est au bord de l'implosion : j'ai un couple d'illuminés, John Lennon et Yoko mon cul, qui veulent se taper un bed-in dans notre chère petite ville pour parler de pâquerettes et de paix dans le monde. La paix dans le monde ! Ici, à New York ! Sans parler d'un petit rigolo du nom de Serpico qui a décidé de passer à la savonnette tous les districts de Brooklyn. Vous croyez que c'est le moment pour moi de perdre un de mes meilleurs agents !

Le capitaine frappa violemment la table de son bureau. Al ne l'avait encore jamais vu aussi remonté.

— Qu'est-ce que vous recherchez, bordel ? De la reconnaissance ? Si c'est le cas, fallait pas choisir d'être flic !

Le visage rougeaud, il se pencha sur lui.

— La plupart des gens passent leur misérable vie à se faire chier dessus. Vous encore, vous pouvez voir venir les choses et vous écarter à temps, alors arrêtez de larmoyer comme une gonzesse et retrouvez vos esprits !

Al cligna des paupières pour parer au flot de postillons.

Le capitaine s'essuya la bouche d'un revers de la main et se jeta sur son siège.

— Bordel ! Comme si on n'avait pas tous nos problèmes ! Est-ce que moi je viens secouer mes merdes sous votre nez ?

Il prenait Al à témoin, mais c'était sur lui-même que la colère était dirigée.

— Vous croyez que ma position est toute guillerette, hein ? Vous croyez que c'est facile d'être noir, déjà, dans la police en plus, et à mon poste pour couronner le tout ? Vous ne pensez pas qu'ils attendent le moindre dérapage de ma part ? Le moindre prétexte pour me virer et vous coller un petit bourge javellisé, allaité aux mamelles texanes ? Et vous savez ce que vous faites, Seriani ? Vous êtes en train de leur en donner un. Ouais. Sur un putain de plateau en argent ! Mais je vais pas me laisser faire...

Il reprit son souffle et repartit aussitôt dans son monologue.

— Il est hors de question que je parte comme ça... pas par les temps qui courent...

Al voulut se justifier, mais son supérieur lui ferma le clapet.

— Fermez-la, Seriani ! Je ne veux plus vous entendre !

Il ricana.

— De la reconnaissance ? Comme si moi j'en avais... Une baisse de vingt pour cent du taux de criminalité dans mon district en dix ans, et pas une médaille, pas une promotion... tout juste une poignée de main dédaigneuse.

D'un mouvement brusque, il arracha la boîte à cigares qui s'ouvrit subitement libérant les cigares qui s'éparpillèrent sur le sol.

Le capitaine prit une profonde inspiration, s'efforçant d'amortir la vague gigantesque qui s'annonçait.

— Dégagez d'ici, Seriani ! siffla-t-il entre ses dents.

Il n'eut pas à le dire deux fois.

S'en foutre. Disparaître. Oublier.

C'était ce qu'on lui demandait.

Fermer les yeux. Suivre la masse. La boucler.

C'était ce qu'il allait faire.

Se laisser aller.

Sheila lui manquait cruellement. Sa rancœur. Sa fragilité. Sa nature bouleversée, mais honnête. Elle aurait su donner un sens à tout ça. Mais cette tête brûlée s'était éclipsée. Personne n'avait plus de nouvelles.

Les mots cinglants de la belle lui revinrent en mémoire. *Tu crois que je saurais pas m'occuper d'un enfant ?* Il n'avait pas répondu. Mais sa réponse se lisait sur son visage. *Non, tu peux pas. Tu n'es qu'une pute, quel genre d'éducation tu pourrais lui apporter ?* Son regard bouleversé, haineux, désenchanté.

Il avait pensé comme la loi, cette loi inique qui préférait un couple de pervers bien installé dans la société à une femme aux mœurs douteuses, mais débordante d'amour. Cette foutue loi. Qui régissait sa vie. Or il aurait dû le savoir. Tout ce qui est créé par les hommes est intrinsèquement imparfait.

Perdu dans ses pensées, Al se laissa guider par ses pas. Une voix familière l'interpella, lui faisant prendre conscience du lieu où il se trouvait. D'un air ahuri, Al fixa l'église qui s'élevait devant lui. Quelques âmes charitables s'activaient à effacer la poignée de graffitis injurieux qui souillaient ses murs. Le père Niklas se tenait à l'entrée, les mains dans la soutane, tout sourire.

— Vous m'avez l'air étonné, inspecteur. Les voies du Seigneur seraient-elles donc réellement impénétrables ?

Le prêtre sourit. Al battit des paupières, incrédule.

— Maintenant que vous êtes là, vous prendrez bien un café ?
Al hésita quelques instants et, résolu, suivit l'homme d'Église.

Il n'y a pas d'espoir, pensa Al.

Il revoyait le regard désespéré et pourtant résigné du petit garçon, surpris dans le reflet d'une vitre, alors qu'il s'éloignait. Comme si du haut de ses quatre ans, il savait déjà que telle était sa destinée. Abandonné. Oublié. Petit être fragile qui flottait dans son tee-shirt trop grand. Il rapetissa au fur et à mesure de l'éloignement du flic jusqu'à disparaître complètement.

Peu importe les chemins qu'on emprunte, ils mènent tous à la crasse et à la destruction.

La garde de l'enfant lui avait furtivement traversé l'esprit, mais qu'aurait-il fait avec un garçon de cet âge ? Peut-être que l'employée des services sociaux avait raison. On ne peut pas porter la responsabilité du monde entier sur son dos. Chacun devait suivre le chemin qui lui était tracé. Restait plus qu'à espérer que les obstacles qu'il rencontrerait ne seraient pas insurmontables.

Le prêtre lui tendit une tasse de café.

— Qu'êtes-vous en train de ruminer, inspecteur ?

— Rien de bien catholique, mon Père, répondit le flic en touillant le liquide avec une cuillère.

Le prêtre laissa un moment de silence s'installer entre eux.

— Alors, comment allez-vous, inspecteur Seriani ?

— Al, vous pouvez m'appeler Al.

Le prêtre parut satisfait de la proposition.

— Très bien, Al, comment vous sentez-vous ?

Il n'allait pas bien. Pas bien du tout.

Le prêtre n'eut pas besoin de sa réponse pour comprendre. Les traits torturés de son visage en disaient suffisamment.

— Écoutez, inspect... Al, vous êtes-vous déjà confessé ?

Al fit claquer sa langue contre son palais. Le cul béni allait en remettre une couche.

— Pourquoi ? J'ai rien fait de mal.

— La confession n'a pas de but accusateur, inspecteur, elle permet à une personne de s'exprimer librement, sans aucun jugement.

Le prêtre sentait que la carapace de Al craquelait.

— Et on a tous besoin de parler à quelqu'un, vous ne croyez pas ?

Al se tenait face au confessionnal. L'indécision le taraudait encore.

— Et... ça marche comment ?

— Vous vous installez dans ce compartiment que voici. Et moi, je me place de l'autre côté. Un grillage nous sépare. Vous m'entendez, mais vous ne me voyez pas, ce qui facilite la confession.

Al ausculta d'un œil suspicieux l'isoloir.

— C'est petit, remarqua-t-il.

— Pourquoi ? Vos péchés sont si grands que ça ?

Le flic lui jeta un regard réprobateur.

— Et vous êtes sûr que personne ne peut nous entendre ?

— Non, il n'y a que vous, moi, et le Seigneur.

— Si vous le dites.

Al s'installa sur la banquette et ferma le rideau. C'est vrai qu'il se sentait bien ainsi plongé dans la pénombre. Il avait l'impression que son esprit avait ouvert ses portes, aéré ses neurones et balayé ses poussiéreuses pensées.

Il entendit le prêtre s'installer à son tour, marmonner une prière et l'inviter à s'exprimer.

Al se signa n'importe comment et bredouilla un amen peu convaincant. Il ouvrit la bouche, mais les mots ne vinrent pas.

— Euh, mon... mon Père, là, je crois vous allez devoir me donner un coup de main...

— Inspecteur, il s'agit d'une simple discussion. Imaginez que de l'autre côté du grillage se trouve un ami proche, le plus proche qui soit, le seul auquel vous vous confieriez s'il était là.

L'image de David affleura à son esprit.

— Ouvrez votre esprit, simplement, et laissez libre cours à vos pensées.

Al prit une profonde inspiration et se lança :

— Je suis sur une affaire révoltante qui peine à avancer. Les suspects se bousculent à l'entrée, mais ils trouvent tous la porte de sortie. J'ai cru à plusieurs occasions qu'on tenait le coupable, j'en étais certain, vous comprenez, je le sentais en moi... et pourtant ce n'était pas lui. Je suis flic, mon père, je ne peux pas me planter comme ça... c'est comme si j'avais perdu mon instinct, comme si on m'avait aspergé la gueule de napalm et que je n'avais plus d'odorat. Du coup, je ne distingue plus les bons des mauvais.

— L'œil aguerri qui reconnaît systématiquement les hommes habités par le mal est bien à plaindre. Aucun de nous n'est formaté pour une telle tâche, aucun de nous n'est habilité à discerner les apparences perfides qu'il embrasse.

— Mon problème, c'est que... je ne vois plus le bien... je regarde les Hommes et je n'arrive à y déceler que le mal.

Le prêtre marqua une pause, choisissant ses mots avec précaution.

— L'Homme est naturellement régi par la bonté, Al.

— Je pense qu'au contraire on se fait des idées sur les Hommes. Certains portent le masque de la bonté, mais au fond ils sont rongés par le vice.

— Donc vous pensez que l'Homme est fondamentalement mauvais.

— Non, je ne pense pas qu'il naisse mauvais, mais je pense que

quelque part en route il emprunte l'un des deux chemins qui s'offrent à lui et qu'on ne peut pas être indulgent envers ceux qui choisissent le mauvais.

— Même si c'est pour des raisons indépendantes de sa volonté ?

— Quelles raisons ? La naïveté ? La colère ? La rancœur ? La vengeance ? On se débat tous avec ce genre de sentiments, et on a tous le choix d'agir par rapport à ceux-ci.

— Et si la cause se trouve dans le passé, dans un événement traumatisant, dont il n'a parfois pas conscience, et qui a fait de lui ce qu'il est devenu ?

— Vous croyez qu'un homme qui abuse d'enfants peut être pardonné, car il a subi des sévices quand il était gamin ? Vous croyez que c'est une justification plausible ?

Le prêtre le laissa poursuivre.

— C'est un événement regrettable, mais ça ne justifie pas ses actes et ne mérite en aucun cas le pardon. Pour moi il existe deux mondes : celui des bons et celui des méchants. Mon métier est de protéger le premier du second, et je ne peux pas m'amuser avec ces conneries de circonstances atténuantes, car n'avez-vous jamais rencontré de criminel qui ne justifiait pas ses actes ?

Al marqua un temps d'arrêt.

— Si on y réfléchit bien... la vraie coupable, c'est la société... car c'est elle qui engendre les monstres qui nous dévorent : la pauvreté, la violence, l'injustice... Une société parfaite n'aurait pas de tares... Or la société ne peut pas payer, c'est pourquoi on a besoin de quelqu'un pour nourrir notre amertume et justifier nos actes. Si l'Homme part du principe, comme on nous l'apprend depuis notre jeune âge, que tout le monde a droit à la même chance dans la vie, et ce parce que nous sommes tous égaux, alors un sans-abri qui volera une voiture à un riche ne pensera pas que c'est un crime. Pourquoi celui-ci mériterait-il de rouler en carrosse alors que lui dort dans une boîte en carton ? De même un violeur qui a subi des violences sexuelles durant son enfance ne comprendra pas pourquoi on le condamne alors que personne n'est venu le sauver quand son propre père lui faisait mordre l'oreiller... Vous voyez où je veux en venir ?

« Regardez-moi, vous croyez que je suis né comme ça ? Je suis comme ça, car ma mère, celle qui m'a langé, m'a nourri, m'a élevé, m'a rendu tel que je suis, a fait en sorte que je ne puisse jamais regarder quiconque en face sans éprouver une haine amère. Or, voyez-vous, j'ai appris récemment qu'elle n'était peut-être pas ma mère biologique, qu'elle s'était en quelque sorte retrouvée avec moi sur le dos... elle est donc devenue ce qu'elle était, cet être fielleux et malintentionné, par la force des choses. Ça ne change pas le fait qu'elle a choisi de déverser sa bile contre moi pour me transformer en

cet homme insatisfait et souvent injuste... Elle n'avait pas besoin de se venger sur moi, je n'étais pas directement responsable de sa situation, mais elle avait besoin de quelqu'un sur qui abattre la faute, et elle a pris le petit bouc émissaire qui était à portée de main. Elle m'a peut-être détruit par désillusion, colère, vengeance, désespoir, ou un peu toutes ces raisons à la fois... on lui trouvera donc des circonstances atténuantes, n'empêche qu'à la fin, entre toutes les options qui s'offraient à elle, elle a choisi de détruire la petite vie qu'elle avait entre les mains.

« Mais peut-être est-ce la clé finalement ? S'en remettre à la culpabilité d'un bouc émissaire pour se persuader qu'on n'est pas responsable de son état. Ma mère d'adoption m'avait choisi, comme je l'ai choisie elle plus tard. Tout ce que je suis est de sa faute, j'en suis persuadé. Et dans un sens, ça me réconforte de savoir que je ne suis pas pourri de l'intérieur, que si je n'avais pas rencontré cette infâme personne, j'aurais eu des chances de devenir quelque d'autre, quelqu'un de... meilleur.

— Vous pensez vraiment que décharger la responsabilité de vos fautes sur quelqu'un vous exempte de tout jugement ?

— Je ne prétends pas que ça me disculpe, loin de là, puisqu'aucun acte barbare n'est justifiable. Ce que je dis c'est qu'on a tous besoin de ce bouc émissaire pour pouvoir vivre en harmonie avec soi-même.

— Dois-je en déduire que c'est votre cas ?

— Quoi ?

— Que vous êtes en harmonie avec vous-même ?

Al commençait à perdre patience.

— Vous faites exprès de ne pas comprendre ?

— Vous faites exprès d'être incompréhensible ?

— Eh, dites donc, vous n'étiez pas censé la fermer ?

— Je ne crois pas que mon silence vous soit d'un grand soutien, inspecteur. Ce que je voudrais, c'est que vous ouvriez les yeux.

— Que j'ouvre les yeux ? Parce que vous pensez que je les garde fermés ? Mes yeux à moi, mon père, contrairement aux vôtres, sont grands ouverts. À travers vos paupières mi-closes, vous ne faites que « deviner » les choses, jamais l'éclat aveuglant de celles-ci ne vous assaille... Avancer les yeux grands ouverts, mon père, c'est voir le vice des gens là où on ne l'attend pas, c'est ressentir leur fond malveillant et ne plus croire à l'espoir. L'illusion de l'amour, du bonheur, de la bonté n'existe plus. Avoir les yeux grands ouverts, mon père, c'est être aveuglé par la vérité.

— On ne vit décidément pas dans le même monde, inspecteur.

— Non, effectivement, dans le mien on ne se voile pas les yeux avec un linceul imprégné d'eau bénite.

— Ne vous méprenez pas. Je ne suis pas aussi naïf que ma jeunesse

le laisse paraître. Je vois ce que vous voyez. J'entends ce que vous entendez. La différence entre vous et moi, c'est que moi, je sais pardonner.

— La différence entre vous et moi, c'est que vous ne côtoyez pas les victimes. Vous ne vous endormez pas dans leurs bras glacés, vous ne vous réveillez pas en sueur au milieu de la nuit, leur souffle sur la nuque, vous n'apercevez pas leur reflet dans le miroir. Les seules personnes que vous êtes amené à confronter, ce sont eux, les pécheurs avec leur gueule de chien battu et leurs putains de regrets... Les gens font ce qu'ils font à cause de gens comme vous, des gens qui leur donnent la perspective d'être pardonnés. Or quand on sait que le pardon est à portée de main, on n'a plus de raison de s'imposer de limites.

Le prêtre entendit Al bouger derrière la grille.

D'un ton stoïque, le flic ajouta :

— Aucun homme ne mérite le pardon quand l'acte qu'il a commis est irréparable.

Une effroyable tristesse envahit l'homme d'église.

Il voulut protester, mais Al avait quitté le confessionnal.

Meurtri, il s'enfonça dans son siège et ferma les yeux.

Le soleil peinait à percer l'horizon, étouffé par une grisaille nébuleuse. Il lutta courageusement contre la masse qui s'écrasait sur lui, tentant de la percer de ses minces rayons. La faiblesse de ceux-ci, déçus par l'indifférence des hommes, eut raison de sa persévérance. Il mourut dans un rôle que Al fut le seul à entendre.

On était le 19 juin 1969. Cela faisait dix jours qu'il était entré chez les Taylor et avait découvert le corps meurtri du petit Johnny Cash.

Assis dans la salle de réunion du poste de police, Al contemplait le brouillard opaque qui étouffait les rues. Seuls l'extinction des réverbères et le boucan des voitures annonçaient l'éveil de la ville.

Las. Désabusé. Éviscéré.

Il se sentait comme une coquille vide. Percée. Démunie. Une proie facile, un refuge idéal aux maux qui tournaient autour de lui comme une bande de chacals affamés. La discussion de la veille avec le prêtre avait entamé les restes de motivation qui s'accrochaient à lui. À présent, un grand vide s'était installé. Une falaise abrupte sur le bord de laquelle il tanguait.

L'assistant du *district attorney*, accompagné de son auxiliaire, avait convoqué le capitaine à une réunion. Il avait insisté sur la présence de Al, même si aucun d'eux ne lui prêtait attention.

— Steven Cregan porte plainte pour agression. Et il embarque dix témoins avec lui. Cette fois-ci, il est cuit.

Bien que Al fût parmi eux, ils parlaient de lui à la troisième personne. Hanté par ses démons, Al était incapable de prendre de justes décisions. Sa vie ne lui appartenait donc plus. La société s'octroyait le droit de s'approprier la vie des hommes qu'elle jugeait inaptes à suivre le chemin qu'elle leur avait tracé.

Le capitaine n'appréciait pas la nouvelle.

— Ça ne peut pas attendre la fin de l'enquête ? On est à court d'effectifs, vous savez ça. Je ne peux pas combattre le crime avec un seul bras.

— Faites-moi confiance, vous serez bien plus efficace qu'avec deux bras gangrenés.

L'assistant DA gratifia Al d'un clin d'œil triomphant. Son heure de gloire était enfin arrivée.

Avachi sur son siège, le flic ne s'en formalisa pas. C'était agréable de

se relâcher. Laisser les autres guider sa vie. Peut-être était-ce ce qu'on ressentait quand on franchissait la limite : l'absence de préoccupation, l'indifférence. On tirait un trait sur la morale, le respect, la frustration. Les barreaux tombaient et l'horizon s'ouvrait enfin.

Durant l'interrogatoire de certains psychopathes, il avait remarqué l'étincelle jubilatoire dans leurs yeux. Alors que les agents qui les cernaient, étriés dans leur costume comme dans leur vie, agonisaient face à l'abominable œuvre de ces hommes dont ils ne comprenaient pas le raisonnement, ces derniers semblaient baigner dans une sérénité désinvolte. Ils n'avaient plus besoin de jouer, de faire semblant, plus besoin de mentir, parce qu'ils étaient libres. Enfin.

— C'est un de mes meilleurs agents, insista son supérieur. Tout le monde connaît votre contentieux avec Seriani et donc votre empressement à le sortir du jeu, mais là on ne parle pas d'assouvissement personnel, c'est sur la vie de jeunes enfants qu'on parie... Laissez-nous deux semaines, après ça, il sera à vous.

Al, béat, les balaya d'un regard amusé. Leur voix éteinte, il les regardait gesticuler comme des marionnettes, persuadés que c'était eux qui manipulaient le monde alors qu'ils n'en étaient que les minables instruments.

Que sommes-nous finalement ? se demanda-t-il. Des ombres ? Qui brassent l'air. Et ne rencontrent que le vent. L'homme court toujours, mais il n'arrive jamais nulle part.

— Et s'il tue quelqu'un ?

— Il ne tuera personne, assura le capitaine.

L'assistant DA se recala au fond de son siège, un rictus suffisant plaqué sur les lèvres.

— Vous en prenez la responsabilité ?

Il s'attendit à une crispation de la mâchoire, un blémissement des pommettes ou à un cillement, or l'expression du visage du capitaine imposa une assurance inébranlable.

L'assistant DA sourit tristement.

— Vous misez sur un bien piètre cheval, James.

— Peut-être que j'ai confiance en son entraîneur...

L'assistant eut un ricanement mauvais.

— Même le plus doué et chanceux des entraîneurs ne pourra sauver cette bête-là... mais puisque vous semblez vouloir subir le même sort que votre poulain... ainsi soit-il.

Il se leva, mettant un terme à la réunion. L'auxiliaire et le capitaine l'imitèrent. Seul Al resta sur son siège. L'homme de loi n'apprécia pas la provocation du flic.

— Profitez-en, Capitaine, parce qu'à la fin de la course, quoi qu'il arrive, on le sacrifie.

— N'avez-vous donc pas de cœur ? ironisa le capitaine en quittant la

pièce.

L'auxiliaire le suivit.

L'assistant DA s'attarda quelques instants auprès du flic. Le cœur révolté, il le dévisagea. Il existait tant de bons agents, des personnes loyales qui respectaient la loi et honoraient l'humanité, il ne comprenait pas comment cette guenille, ce mouton noir, cruel et incontrôlable, pouvait susciter un tel soutien de ses pairs ? À croire que les agneaux avaient pris goût à l'haleine putride du loup.

— Votre fin est proche, Seriani, en entendez-vous la douce mélodie ?

— Faites attention à ce que je ne décide pas au dernier moment que votre petit protégé fasse un agréable compagnon de voyage...

L'assistant DA fronça les sourcils.

— Mon protégé ?

— Ouais, l'espèce d'hurluberlu que vous m'avez refourgué.

L'idée sembla amuser l'homme de loi.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, Seriani... Je ne recommanderais votre compagnie pas même à mon pire ennemi.

Un frisson saisit le corps du flic.

Il chercha dans le visage de l'assistant DA un soupçon d'hypocrisie. Qu'il ne trouva pas.

Il se dressa, bouscula l'homme de loi et fila dans le couloir. Avisant un flic en uniforme, il l'interpella :

— Eh, Paul, t'as pas vu l'étudiant ?

— Mais qu'est-ce que tu lui veux ? Tu passes ton temps à l'éviter et depuis hier, tu le cherches partout ? T'as le cul qui gratouille ?

Al l'ignora et continua sa progression.

— Angelo, t'as vu l'étudiant ?

Celui-ci secoua la tête.

— Di Maggio ?

Négation du gros.

Une boule enflait dans son estomac.

Stravinsky s'imposa, sur le qui-vive.

— Qu'est-ce qui se passe ? T'as pas l'air bien.

Des images se bousculaient dans sa tête. Les pièces du puzzle s'emboîtaient. Était-ce possible ?

— Al...

C'était lui qui les avait mis sur la piste des dates. Lui qu'ils avaient trouvé en premier chez Johnny Cash Taylor, alléguant qu'il avait entendu l'appel radio et les avait précédés. Un homme banal. À l'esprit tortueux.

— Al ?

Déconcerté, il se tourna vers ses collègues. Il allait ouvrir la bouche quand un hurlement retentit.

Des voix menaçantes s'ensuivirent :

— Restez où vous êtes !

Ils se précipitèrent vers le brouhaha.

Dans le hall, une vingtaine d'armes pointaient une silhouette.

— Pas un pas de plus ! aboya un flic.

Le cœur battant, Al s'approcha.

Reconnaissant l'homme, il cria :

— Arrêtez !

Couvert de sang de la tête aux pieds, les yeux aliénés, il tenait un fusil sur son épaule. Un couteau maculé était accroché à sa ceinture.

Son bras valide se dressait, poing fermé, à la verticale de son corps.

— Monsieur McCoy, souffla Al, abasourdi.

Le père de Jimmy avança vers lui, comme téléguidé par la voix.

— Ne vous inquiétez pas, inspecteur, tout va bien aller à présent.

Ses lèvres se tordirent en une abominable grimace.

— J'ai tué votre meurtrier.

Son bras se tourna. Son poing s'ouvrit. Une masse de chair sanglante reposait dans sa main.

Al se pencha.

Bordel.

C'était un cœur.

Un cœur humain.

Un hurlement déchira l'air. Un hymne profond et torturé à la souffrance. Al tenta de tenir sur ses jambes, mais son corps, et certainement un peu de sa raison, vacilla.

Ils l'avaient découverte, apathique, assise en tailleur au milieu d'une mare de sang.

Eileen McCoy.

Elle berçait le corps de son fils en chantonnant une comptine pour enfant.

Hush-a-bye, Baby, on the tree top

Des entailles profondes barraient le corps de l'adolescent.

When the wind blows the cradle will rock

Ils avaient crié son nom.

When the bough bends it never can fall

Elle n'avait pas répondu.

Safe is the baby, bough, cradle and all

Les types de l'ambulance s'étaient approchés du cadavre.

Une rage incontrôlée l'avait alors saisie. Elle avait sauté en arrière, emportant avec elle le corps de son petit Edward. Sous le choc, un bras de son fils s'était disloqué. La gorge pleine de râles, elle l'avait saisi, agité en l'air puis essayé de le remettre en place. Ses tentatives avortées, elle sombra dans l'hystérie. Sa tête rebondit à plusieurs reprises sur le sol.

C'est là que le hurlement avait retenti.

Après lui avoir promis que la dépouille de son fils ne quitterait pas l'appartement, ils parvinrent à la lui retirer. Eileen parut se calmer lorsqu'un officier recouvrit le cadavre. Le lieu retrouva un peu de sa sérénité d'antan, si on faisait abstraction des empreintes de mains écarlates sur les murs et des traînées sanguinolentes sur le sol.

D'après les informations qu'elle leur donnait par bribes, elle avait trouvé trois petits cœurs dans une boîte sous le lit de son fils. Ce dernier l'avait surprise et était entré dans une rage terrible. Il avait tenté de l'étrangler. Le père était intervenu. Comprenant ce que son fils avait fait, il avait décidé de faire justice lui-même.

Di Maggio l'interrogea :

— Edward était-il complice de Jimmy ?

Le corps secoué de tremblements, Eileen regardait autour d'elle,

paniquée.

— Je ne sais pas...

— Votre fils pratiquait-il la sorcellerie ?

— Je ne sais pas.

— Avait-il ces derniers temps un comportement étrange ?

La question sembla éveiller un souvenir en elle. Elle se tourna vers le flic, tendit une main fébrile vers son visage. Di Maggio eut un mouvement de recul quand elle le toucha.

— Je ne sais pas qui il fréquentait. Je ne sais plus. Je l'avais perdu.

Elle s'aventura à nouveau sur les terres dévastées où vont les gens dont les proches ont été cruellement fauchés. C'était un endroit glacé, habité par la folie, qui puait la souffrance et la mort. Rares étaient ceux qui en revenaient indemnes.

La petite bonne femme courait à présent d'un flic à l'autre, les suppliant du regard. À aucun d'eux elle ne formula sa requête, mais Al supposa qu'une personne ainsi désespérée ne pouvait avoir qu'un souhait... et aucun flic tenant à son badge ne le satisferait.

La chambre d'Edward McCoy ne se démarquait nullement des autres chambres d'adolescents qu'il lui avait été donné de fouiller. Des posters de chanteurs au regard indolent s'affichaient sur les murs aux côtés de pin-up aguicheuses. Sur une étagère se dressaient des trophées sportifs, accompagnés de photos du garçon brandissant ses récompenses.

Al passa d'un cadre à l'autre, découvrant un jeune homme plein de vie, rayonnant, sympathique.

Comment était-ce possible ?

Les crépitements de l'appareil photo qui mitraillait la pièce depuis son arrivée cessèrent.

— Vous avez le feu vert, inspecteur, l'informa l'un des agents.

Al le remercia. Il s'approcha du bureau. Dans une boîte en fer, au milieu d'une nappe de glaçons à moitié fondus, gisaient les trois petits cœurs. Al les observa, un drôle de goût dans la bouche.

Di Maggio se pencha à son tour.

— Le grand méchant loup déguisé en grand-mère, dit-il.

Plutôt l'agneau transformé en loup, pensa Al en fermant la boîte.

Il s'apprêtait à quitter la chambre lorsqu'un souffle glacé lui caressa la nuque. Al se retourna. Eileen McCoy se tenait devant lui, un sourire atroce déformant son visage. Ses yeux vides s'enfoncèrent en lui, forçant la porte de son subconscient. Il sentit la peur planter ses crocs dans sa chair. C'était une peur incontrôlable, de celle qui vous traque la nuit dans vos rêves les plus secrets.

La main de la femme se ferma sur son poignet.

— Ce n'était pas mon fils, lui dit-elle.

Elle le libéra de son emprise et s'enfonça les ongles dans les joues.

Immobilisé par la terreur, Al ne put faire un geste. Eileen s'étrangla dans un fou rire.

Quand les ambulanciers l'emportèrent, elle riait encore, érigeant ses doigts recourbés où des lambeaux de peau pendaient comme des griffes.

Parvenue à l'ambulance, elle sembla retrouver ses esprits.

— Ce n'était pas mon fils, inspecteur. Découvrez ce qui s'est passé. Vous me devez bien ça !

Al regarda l'ambulance s'éloigner.

Combien de fois avait-il entendu ça ? La société nous a déglingué notre gamin. Vous nous devez une explication, oui, vous, qui êtes censé nettoyer la ville de sa racaille et protéger ses citoyens.

Était-ce sa faute si la société était un foutu charognard ?

* * * *

Un concert de chevelus attirait une foule hystérique qui entravait la circulation. Des jeunes aux yeux pétillants et à la main volage riaient aux éclats. Des airs connus étaient lancés à tue-tête, aussitôt repris en chœur par la foule.

Don't expect any answers, dear,

*For I know they don't come with age, no, no*¹⁹

Al et Di Maggio, qui partageaient la même voiture, passèrent un regard nostalgique sur ces gens hilares, insoucians des drames qui se déroulaient sous leurs yeux.

— Ça doit être bien d'être à leur place, tu crois pas ?

Al haussa les épaules.

— Je suis bien où je suis.

Di Maggio fit rouler son cure-dent sur sa langue.

— J'étais sûr que t'allais dire ça.

Al était lessivé, légèrement abasourdi aussi. C'était l'effet que les affaires résolues généraient chez lui. Celle-là avait pourtant un goût amer. Avec la mort du présumé criminel, tant de questions restaient en suspens ! Que diraient-ils aux familles des victimes qui s'affoleraient vers le poste en quête d'une explication ? Quels motifs avanceraient-ils à l'atroce assassinat de leur enfant ? La folie d'un simple adolescent ? Est-ce que cela aiderait à les consoler ? Est-ce que cela suffirait à justifier l'abomination d'un tel acte ?

Une fois au poste, chacun rédigea son rapport. L'humeur, bien que maussade, trahissait un sentiment de soulagement. Ils allaient enfin pouvoir clore le dossier, même si, comme bien souvent, ce serait sur une note tragique.

Al n'avait pas envie de rentrer. Il avait besoin de compagnie.

— On va boire un verre, les gars ?

Personne ne topa.

La femme de Di Maggio l'attendait à la maison avec un *ajaco* sur le feu – d'ailleurs s'ils n'avaient plus de nouvelles d'ici deux jours c'est qu'elle l'avait assaisonné à la mort aux rats. Stravinsky avait promis à son gosse d'assister à son entraînement de hockey le lendemain aux aurores et Angelo était privé de sortie depuis qu'il avait mis un gnon à sa mère, lui cassant une dent, alors que celle-ci se baissait pour l'embrasser. Le père du rital lui avait remonté les bretelles à coups de ceinture, ce qui avait engendré une légère claudication qu'il espérait passagère.

— C'est à cause de tes conneries d'Œdipe et de baisage de mère, argua celui-ci. J'arrive plus à la regarder en face.

Le Mexicain quant à lui s'était évaporé comme la fumée d'un bon vieux Colt.

Al adopta une attitude relâchée, alléguant qu'il ne troquerait sa position d'homme libre pour rien au monde. Ça tombait bien. Aucun d'eux ne se portait candidat pour embrasser la vie fracassée du flic.

— Bon, alors, à demain, dit-il en enfilant sa veste.

L'assistant DA apparut dans son champ de vision.

— Ce sont des adieux plus définitifs que vous devriez leur adresser.

Il prenait un tel pied qu'il en jouissait presque dans son slip.

— Je pensais vous achever, mais je crois que vous laisser vivre votre pitoyable existence est un supplice bien plus cruel. Vous savez ce que vous avez à faire.

— Pas tant que ça ne vient pas de lui, dit Al en désignant son supérieur.

Ce dernier soutint son regard un long moment. Des lueurs de réprobation, déception et indécision s'y affrontaient. D'un clignement de paupières, il le pressa d'obtempérer.

La nuque tendue, Al jeta son insigne et son arme sur le bureau. Puis il sortit du poste, la tête haute, mais le cœur las.

Il prit la direction de son appartement, espérant y trouver son voisin. Ça faisait un bout de temps qu'ils ne s'étaient pas retrouvés tous les deux à se saouler dans le noir en s'inventant un passé meilleur.

À son arrivée, Roco montait la garde sur le paillason. Les cris du voisin résonnaient dans le couloir. Le sergent Scott Clarke était dans un de ses mauvais jours.

Face aux cuisantes réminiscences des sanglantes batailles auxquelles il avait participé, le vétéran tenait le coup la plupart du temps, mais les soirs de pleine lune, il prétendait que ses vieux fantômes venaient lui rendre visite pour lui rappeler qu'il était attendu de l'autre côté. Durant ces assauts nocturnes, il foutait le chien dehors, cadénassait les fenêtres et se terrait sous son lit. Autant la peur ne lui avait jamais traversé les veines durant les combats les plus brutaux, autant ces

visites imprévisibles de l'au-delà le terrorisaient.

Un hurlement strident lacéra le couloir. Les fantômes étaient en avance aujourd'hui.

Roco gémit.

Al ouvrit la porte des escaliers et le siffla.

Roco avait été le chien de David avant d'être le sien. Le jeune flic en était fou. Il prétendait être le seul à le comprendre. Al n'était pas parvenu à tisser un lien aussi solide avec l'animal, mais quand il était dans la même pièce que lui, il lui semblait sentir la présence de son collègue, aussi appréciait-il sa compagnie.

Ils se promenèrent jusqu'à la nuit tombée. La fraîcheur les surprit à la sortie du parc de Dyker Beach. Ils rebroussèrent chemin.

Alors qu'il pénétrait dans son appartement, Al remarqua que le chien ne l'avait pas suivi. Il se pencha dans le couloir. Roco était assis sur le paillason du voisin. Il grattait la porte d'une patte.

— Viens ici, Roco, l'implora-t-il.

Le chien lui jeta un regard contrit et campa sur sa position.

Le cœur serré, Al ferma la porte, s'offrant tout entier à la solitude qui l'attendait dans l'obscurité.

L'adresse n'avait pas été facile à dénicher. Cela lui avait pris une bonne dose d'instinct et quelques graissages de pattes. L'appartement était enregistré au nom de Sean Macdonald. Le numéro de sécurité sociale était erroné.

Assis dans le taxi qui devait le déposer à l'adresse indiquée, Al bâilla. Il avait longtemps résisté au sommeil, repoussant les images dérangeantes qui surgissaient dans son esprit à chaque fois qu'il fermait les yeux. Un énorme nuage, gorgé de tonnerre, s'avavançait. Il finit par s'ébranler, libérant une pluie d'oiseaux velus au bec de chair qui s'abattirent sur lui comme des éclairs.

Il avait dormi les yeux ouverts, à l'affût du moindre assaut.

L'affaire était résolue, il était hors-jeu. Pourtant des zones sombres entachaient son horizon. Tant qu'il ne les aurait pas gommées, il ne pourrait pas aller de l'avant.

Al nota sur le calendrier collé sur le tableau de bord qu'on était le 22 juin. Un mois était passé depuis qu'ils avaient trouvé la première victime se balançant au bout d'un drap.

Le taxi fit une embardée puis s'arrêta.

— Ça fera cinq dollars.

Al paya et ajouta un dollar de pourboire pour le silence du chauffeur. À New York, un taxi qui ne vous racontait pas sa vie et celle de toute sa marmaille restée au pays, ça valait son pesant d'or.

Un immeuble crevassé s'élevait devant lui. Al franchit le seuil d'entrée et suivit un couloir lugubre à la moquette usée qui le conduisit à l'appartement.

Il hésita à frapper, essaya la poignée. Elle ne lui résista pas. Il tâtonna l'arrière de son pantalon, puis se remémorant qu'on lui avait confisqué son arme de service, il s'attendit à le trouver vide. Or avec soulagement, il réalisa que par réflexe il y avait glissé une de ses armes personnelles, en l'occurrence un Smith & Wesson. Une main alerte posée sur celui-ci, il avança la tête dans l'embrasure. Personne. Il poussa la porte et entra.

La pièce, qui servait de salon, était plongée dans la pénombre. Les stores avaient été tirés. Quelques pâles rais de lumière s'infiltraient dans les interstices, dévoilant une poussière épaisse qui le suffoqua. Al se fourra le nez dans le bras.

Autour de lui gisait une multitude de livres ouverts. Des passages grossièrement entourés ainsi que des annotations fiévreuses barraient les pages. Des magazines s'éparpillaient, ici et là, froissés, déchirés, raturés. Sur les murs des centaines d'articles de journaux, dont les feuilles jaunies de certains trahissaient l'ancienneté, relataient des crimes survenus aux quatre coins du monde. Viols, pendaisons, cannibalisme... autant de crimes barbares qui saignaient l'humanité depuis des siècles. Au milieu de cet enchevêtrement dantesque surgissaient des photos : des meurtriers aux yeux délavés par la folie, des cadavres décharnés entremêlés dans des charniers, des enfants agonisant sur le ventre ouvert de leur mère... Une véritable tribune à l'horreur.

Une voix grave, chargée de noirceur, se manifesta.

— *J'ai aimé faire ce que je leur ai fait. La lueur de terreur qui luisait dans leurs yeux.*

Al se retourna, l'arme tendue.

Il n'y avait personne.

— *J'ai aimé le son de la lame qui perce la chair.*

La gorge sèche, il évolua dans la pièce, cherchant la provenance de celle-ci.

— *Vous savez ce qu'on dit sur l'âme des assassinés ?*

Elle venait de derrière le fauteuil.

— *Qu'elle ne peut pas se séparer du corps. Elle reste à jamais emprisonnée dans la chair pourrissante.*

Al surgit. Son arme pointa le vide.

— *C'est un philosophe néoplatonicien qui le dit. Porphyre..., souffla l'homme avant de s'étrangler dans un rire démoniaque.*

La voix émanait d'un petit magnétophone posé sur une table basse qui faisait ronronner une bande magnétique. Des dizaines d'autres, étiquetées, s'empilaient dans des cartons : entretiens de police, évaluations psychologiques, enregistrements téléphoniques, autant de preuves de l'existence de ces abominations.

Un bruit derrière lui le fit tressaillir.

Il provenait de la cuisine.

L'arme à la main, Al s'y dirigea.

L'homme lui tournait le dos. Sa main gauche, immobile, semblait porter quelque chose. Sa droite tenait un objet et s'activait. Une fois plus proche, Al reconnut une grosse aiguille de pêche. Celle-ci allait et venait sans résistance.

— *Ma mère était bigote, continua la voix. Elle ne ratait jamais les messes du curé. Quand je mentais ou jurais, elle m'étranglait avec son collier de prière en implorant Dieu de me pardonner. Elle ne relâchait son étreinte que quand mon visage virait au pourpre.*

Le pied du flic se cogna à l'angle de la table.

L'homme se retourna.

Avec horreur, Al découvrit les jambes d'un bébé.

Un cri surgit de sa poitrine. Son arme visa l'homme. Ce dernier, surpris, laissa tomber son fardeau. Il heurta le sol en un bruit sourd.

Un gémissement coincé dans la gorge, Al observa la chute, impuissant.

Intrigué par le silence du nourrisson, il s'approcha et le toucha du bout des pieds.

Le corps rigide. La mine figée.

C'était une poupée. Une fichue poupée.

Al leva les yeux sur l'homme.

— Putain, qu'est-ce que tu fous ?

L'étudiant, abasourdi, en tremblait encore.

— Je vous renvoie la question ! Vous êtes chez moi, je vous ferai remarquer.

Il se baissa et ramassa le jouet.

— Je répare les poupées cassées, annonça-t-il. C'est mon... hobby.

— Quoi ?

— Mon père était chirurgien. Je... j'imagine que ses dons m'ont influencé.

Al sonda la réponse. Bien qu'incrédule, il baissa son arme, mais garda néanmoins un œil sur l'étudiant.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel là-bas ?

Il désigna le salon.

— Quoi ? Je suis étudiant en criminologie, j'étudie le comportement et l'esprit des criminels. Vous vous attendiez à quoi ?

Nerveux, l'étudiant mettait de l'ordre dans la cuisine. Il n'avait pas l'air d'apprécier les visites impromptues. Quand il eut terminé son manège, il s'attaqua au salon, époussetant les oreillers, ordonnant quelques bricoles sur les meubles comme si ce ménage futile changerait quoi que ce soit à l'apparence apocalyptique de la pièce.

— L'esprit criminel est complexe et requiert des recherches étoffées... malheureusement celles-ci nous contraignent parfois à explorer des endroits malsains.

Le tordu continuait sa macabre litanie.

— Et tu pourrais pas arrêter cette infamie ? siffla Al.

— Faites-le vous-même, vous êtes plus près.

Al visa le magnétophone avec son arme et tira. Sous l'impact, l'appareil explosa.

L'étudiant en resta pantois.

— Si vous réglez tous vos problèmes de manière aussi radicale, je comprends que vous n'ayez pas d'amis.

— Qui te dit que je n'ai pas d'amis ?

L'étudiant haussa les épaules.

Al attaqua :

— T'étais où ?

— Comment ça où j'étais ?

— T'as subitement disparu.

— Vous n'aviez pas l'air disposé à me retenir... et pour votre information je faisais des recherches sur notre affaire.

Al se mordit les joues à l'audition du « notre ». Pourtant il choisit de ne pas relever.

L'étudiant reprit :

— Je sens que je tiens quelque chose... quelque chose que j'ai lu dans un livre ou un magazine... la clé... le motif... mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

Son regard maladif, obscurci par des cernes, trahissait ses longues et fiévreuses nuits de recherches acharnées.

— Ton calvaire va prendre fin. Nous avons arrêté l'assassin.

La nouvelle ne sembla pas emballer le jeune homme.

— Comment savez-vous que c'est lui ?

— On a retrouvé les trois cœurs des victimes dans sa chambre.

— Vous êtes sûr que ce sont les nôtres ?

— À moins que ce soit devenu une nouvelle tendance de cultiver des cœurs de gosses dans les placards...

L'étudiant parut déçu. Toutes ces nuits blanches pour rien.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Al lui fit un topo de l'histoire.

— Le père a été arrêté ?

Al acquiesça.

— Qu'est-ce qu'il va lui arriver ?

— Selon la loi, pas grand-chose, mais il n'a pas besoin d'elle pour être puni...

— Bon Dieu... et la mère, qu'a dit la mère ?

Al s'alluma une cigarette et en inspira la fumée comme pour mieux se remémorer la scène.

— Elle a dit que ce n'était pas son fils.

— Que ce n'était pas son fils, souffla Cox, les yeux dans le vide.

Puis refaisant surface :

— Et si c'était vrai ? S'il n'avait pas directement agi ? Si quelque chose en lui l'avait fait ?

Al n'était pas d'humeur à la jouer Rod Serling²⁰.

— Les monstres ont tous été des enfants aimants et innocents avant leur transformation...

L'étudiant n'était pas satisfait de sa déduction.

— On doit aller plus loin, creuser. Pour savoir. Pour comprendre. Vous leur devez bien ça !

— Je ne dois rien à personne ! s'écria Al.

Ça commençait à le tanner, ce rappel incessant à un devoir supposé. L'étudiant n'en démordait pas.

— Non, non, il faut chercher, il y a quelque chose, je le sais, je le sens.

Il arpentait la pièce fébrilement.

— *Baron, viens à moi*, est une incantation, un appel au démon. L'ouroboros est un symbole alchimique lié à la sorcellerie. Durant mes recherches, une autre invocation m'est venue en mémoire : *Viens à ma volonté et je te donnerai tout ce que tu voudras, excepté mon âme et l'abréviation de ma vie...* C'est lié, vous comprenez, lié...

Al observait son manège. Le corps transi, les yeux aliénés, la démarche saccadée.

— Qui es-tu ? souffla-t-il à voix basse.

L'étudiant continuait son entêtant marmonnement.

— Qui es-tu ? réitéra-t-il.

À bout, il empoigna l'étudiant par le col et le plaqua contre le mur.

— QUI ES-TU ?

L'étudiant sourit mystérieusement.

— Vous savez qui je suis... mais vous ne me voyez pas.

Al fut tenté de lui flanquer une dérouillée, mais il lut dans ses yeux que ce serait une pure perte de temps. L'étudiant ne parlerait pas. Et après tout, il s'en foutait. Il ne voulait pas vraiment le savoir. Les zones sombres n'étaient pas comblées, mais Al avait l'habitude d'avancer dans le noir.

Il relâcha son étreinte, lui tapota la joue et se dirigea vers la sortie.

— C'est fini, Cox, passe à autre chose.

Non, ce n'était pas fini. Pour Jeffrey, ça venait tout juste de commencer.

Aussitôt la porte fermée, il se replongea dans son capharnaüm de papiers. Les mots défilaient dans ses rétines, les photos fusaient dans sa tête.

Vers deux heures du matin, il trouva finalement ce qu'il cherchait. Un rire hystérique lui fit monter les larmes aux yeux. Il colla le magazine contre sa poitrine et fixa le plafond.

Il ne restait plus qu'à savoir comment diable il allait convaincre le flic.

Al gisait nu, les bras en croix, sur le lit de Maisé. Le souffle intermittent du ventilateur sur sa peau lui soutirait des soupirs. Maisé, qui s'occupait de lui, devait avoir elle aussi sa part de bénédiction.

La jouissance peina à venir. Quand enfin elle le traversa, une douleur saisissante s'empara de son sexe. Al se recroquevilla sur lui-même, le visage grimaçant. Il attendit que la douleur s'apaise pour libérer son pénis et rouler sur le côté.

Maisé dressa son corps d'ébène et se déhancha jusqu'à la commode. Il vit qu'une nouvelle cicatrice s'affichait sur son corps. Blanche et boursouflée, elle jurait avec sa peau noire. Il fut tenté de lui en demander la cause, mais il savait qu'elle ne lui en parlerait pas, comme elle ne parlait pas des autres non plus.

Maisé ouvrit un étui argenté, y piocha une cigarette qu'elle glissa au coin de ses lèvres après l'avoir allumée et s'empara de son jeu de tarot.

D'une voix faussement sévère, elle lui demanda :

— Tu t'es bien comporté pendant mon absence ?

Elle s'assit sur le bord du lit, se tapota une cuisse pour l'inviter à s'y poser.

— Tu sais bien que je fais que des conneries quand t'es pas là, soupira Al.

Il posa la tête entre les cuisses chaudes et moites de la prostituée.

Concentrée à battre les cartes, Maisé ne prêta pas attention à sa cigarette qui se consumait. Une ligne de cendres commençait à se former. Au bout d'un moment, elle s'effrita, parsemant son sein de fines particules. Al se dressa sur ses avant-bras, approcha ses narines dilatées et les sniffa.

Maisé sourit en coin. D'une main douce, mais ferme, elle l'engagea à s'allonger. Puis elle commença à étaler les cartes sur le corps de son amant.

— Tu as rencontré beaucoup de nouvelles personnes dernièrement..

Une autre carte.

— Tu te méfies de certaines.

Une nouvelle figure.

— Peut-être ne te méfies-tu pas des bonnes.

La quatrième carte la perturba.

— Quelqu'un te veut du mal...

Al soupira à la longue liste qui s'imposait à lui.

— Quelqu'un que tu connais... avec un visage différent.

La cinquième carte l'inquiéta davantage. Elle s'empessa de tirer la sixième.

— Une vengeance...

Le front barré de plis, elle peinait à l'interpréter.

— ... surgissant quand tu t'y attendras le moins.

Une nouvelle carte.

— Une autre rencontre aussi... un visage... des yeux...

Les autres cartes défilèrent, nerveuses, entre ses doigts. Maisé se contentait de les regarder, sans les commenter.

Ça ne pouvait pas...

La dernière carte s'abattit, laissant la belle Africaine le visage figé par l'effroi.

Al s'appuya sur un coude :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Maisé tourna la tête de son côté, sans le voir.

— Quoi ? T'as vu le diable en culotte courte ? se gaussa-t-il n'accordant aucun crédit à ces élucubrations.

Elle croyait pourtant l'avoir tué... Il y a longtemps.

— Maisé ?

Celle-ci s'extirpa des méandres de son inconscient.

Voyant qu'elle réintérait la pièce corps et âme, il reposa sa tête entre ses jambes. L'odeur du vagin de Maisé le grisa.

— Et si je te demandais en mariage ?

Ce n'était pas une demande officielle. Il pensait juste à voix haute.

— Toi, moi, t'imagines le couple d'enfer !

Il rit.

— On leur en foutrait plein la vue à ces cons.

La mélancolie imprégnait son visage.

— N'empêche que ce serait bien. On est pareils, toi et moi... pourquoi les gens semblables ne pourraient-ils pas s'unir librement ?

Maisé se dressa subitement et disparut dans la cuisine. Croyant qu'il l'avait vexée, Al la rappela.

— Je plaisante, Maï...

Mais celle-ci revenait déjà, une bière à la main.

— Bois ça ! le somma-t-elle.

— Tu sais bien que tu n'as pas besoin de me forcer la main pour que je me descende une fraîche...

Puis méfiant :

— T'as pas mis quelque chose dedans des fois...

Maisé lui fourra la bière dans les mains.

— Bois !

Le visage de Al s'assombrit. Bien que réticent, il s'exécuta. Une fois

la bouteille vidée, il s'accrocha à elle, comme à un radeau.

— Maisé... tu crois que je peux être sauvé ?

Celle-ci regardait dans le vide, hypnotisée par ses pensées.

— Tout ce qui te détruit dans la vie, tu le roignes jusqu'au trognon..., lui dit-elle.

— Tu ne vas donc pas me sauver ?

Elle n'eut pas besoin de répondre. Le regard grave qu'elle lui coula était sans équivoque.

— Je suis pas dans la merde alors, marmonna-t-il.

Ses forces l'abandonnèrent et sa vue se troubla.

Maisé lui passa une main sur le visage et l'embrassa sur le front.

— Fais de beaux rêves, *Mwana kitoko*²¹.

Les cicatrices de Maisé s'ébranlèrent, puis rampèrent sur sa peau ; elles s'entortillèrent les unes autour des autres pour former un nid de vipères. Les corps des reptiles se détachèrent de sa peau, la laissant lisse et brillante, et se lancèrent dans une danse étourdissante qui fit perdre connaissance à Al.

Il se réveilla au milieu de la nuit.

Maisé était sur lui. Le corps luisant de sueur, les seins pointus qui battaient l'air, elle le chevauchait. Le plaisir lui arracha un gémissement. Elle était belle, chaude. Elle bougeait furieusement ses fesses d'avant en arrière, s'empalait sur sa verge toujours plus profondément.

Haletant, il tendit les mains pour lui prendre les hanches, mais elles se fermèrent sur le vide.

Une odeur de terre humide et de chair brûlée affleura à ses narines. L'air d'abord léger s'alourdit ; il semblait lui glisser entre les doigts. Al leva des yeux incrédules sur Maisé qui continuait de se balancer, le corps possédé.

Il réalisa alors que ce n'était pas lui qu'elle chevauchait.

Une main d'homme noir, armée d'un couteau au bout orangé, s'amusa à lui brûler les seins. À chaque fois que la lame se posait sur la chair, un crépitement s'échappait de la peau, accompagné d'un nuage de fumée nauséabonde. Malgré l'obscurité qui en partie la camouflait, Al remarqua que Maisé paraissait beaucoup plus jeune, une douzaine d'années peut-être. Elle poussait des cris mêlant souffrance et jouissance, puis se jetait en arrière, courbant les reins avec l'agilité d'un cobra. L'homme rit de son effet. C'était un rire sans humour, gras, mauvais. Al ne voyait pas son visage. Il ne devinait que sa bedaine disgracieuse, criblée de comédons et de touffes de poils, contre laquelle le sexe de Maisé venait se cogner. L'homme enfonça la lame au-dessus du nombril, provoquant un saignement. Les yeux de Maisé se révoltèrent sous la douleur. Al sentit une immense détresse l'envahir.

Tu voulais savoir, Al, dit alors la voix suave de Maisé, alors je vais te raconter.

Des terres arides lui apparurent. Une chaleur suffocante. Des cases en bois, au milieu de nulle part.

Joseph Kongasa était le chef de notre village. Il avait hérité du titre après le décès de son père, mort empoisonné. Dès le début, il ne fit aucun secret de ses pulsions.

L'image d'un homme glissant la main sous la jupe d'une gamine en pleurs surgit dans son esprit.

Puis ses aventures passagères ne lui suffirent plus. Il ne voulait plus chasser. Il les voulait à portée de mains, disponibles.

La grille d'une cage qui grince dans l'obscurité.

Il les aimait pubères, avec les seins en bourgeon.

Une vingtaine de petites Noires d'une dizaine d'années, en uniforme d'écolière, s'alignaient, timides et innocentes. La maîtresse d'école, impuissante, détournait les yeux alors qu'il désignait du doigt les sélectionnées.

Au début, il en kidnappait deux par mois. Puis le rythme s'est accéléré. Au bout d'un an, il avait constitué un harem de quatre-vingts filles. C'est vers cette période que j'ai été choisie.

Al suivit la progression d'une gamine, la main lovée dans celle d'un homme qui la conduisait dans un temple romain grotesquement dressé au milieu de la savane.

Un temple à la hauteur de sa mégalomanie, construit à la sueur et au sang d'esclaves qu'il tua une fois l'œuvre achevée, afin qu'ils ne trahissent pas ses funestes occupations.

Al longea un atrium au milieu duquel un bassin à l'eau vermillon grouillait de crocodiles. Des corps de jeunes filles, à moitié dévorés, gisaient de part et d'autre du temple, pourrissant sous un soleil ardent. De longues traînées de sang séché s'échappaient d'entre leurs jambes, où une plaie béante trahissait d'horribles mutilations... Celles qui n'avaient pas rendu leur dernier souffle gaspillaient leurs ultimes forces à chasser les nuages de mouches qui déjà les cernaient, pondant leurs œufs dans leur chair en décomposition.

Les autres esclaves, pauvres fillettes en sursis, étaient occupées à des tâches ménagères. Nettoyant le sol, les fesses dressées, astiquant les feuilles des rares plantes, servant les gardes méprisants. Apathiques, elles se traînaient, nues et mutilées, comme des statues effritées et usées par le temps. L'une avait un sein lacéré, une autre n'avait plus de nez, une troisième avait l'œil gauche qui pendait de son orbite.

Je me suis mise à hurler quand une main s'est refermée sur ma cheville. Une fille que je connaissais me suppliait du regard. Elle se traînait sur les coudes, amputée de la partie inférieure du corps... L'un des gardes l'a empoignée, l'a jetée comme un vulgaire trognon de pomme dans le bassin.

Aussitôt un monstre s'est dressé pour l'attraper en vol.

Ils ont dû s'y prendre à trois pour me tirer dans une pièce obscure qui puait la charogne. Après une éternité, ils vinrent me chercher. J'ai d'abord cru qu'ils allaient m'exciser, comme la coutume le préconisait dans notre tribu, mais ils m'enfilèrent de la lingerie fine et me déposèrent sur un lit à baldaquin aux draps propres. C'est que Joseph Kongasa avait une manière bien particulière de prendre son pied. Il voulait sentir le désir vibrer dans notre corps pour pouvoir le tuer dans l'œuf. Alors il s'y prenait doucement, éveillant le désir malgré nous. Puis quand il sentait notre jouissance proche, il nous écorchait, nous arrachait un ongle ou nous lacérait le visage. Notre cri de plaisir mêlé à notre effroi le transportait au nirvana de la volupté.

Un tourbillon de hurlements au paroxysme de la douleur, faisant écho à des cris obscènes de jouissance torturée, écorcha les tympanes de Al.

J'ignore pourquoi, mais j'étais traitée différemment des autres. Peut-être parce qu'il peinait à éveiller le désir en moi. Il me caressait où il fallait tout en m'esquintant la peau, mais je restais de glace. Puis un jour, il m'a droguée, et malgré mes efforts pour rester lucide, j'ai pris un pied d'enfer. C'est de là qu'elle vient.

Elle pointa la balafre sur son visage.

Mais la douleur que la blessure m'infligeait n'était rien comparée à la cuisante morsure de l'opprobre. Son rire résonnait en moi. Sale chienne, qu'il disait. Je savais que je t'aurais toi aussi. Vous êtes toutes les mêmes. J'étais si écoeurée que j'ai bondi sur lui, lui ai arraché le couteau des mains et me suis excisée.

Le sang gicla du sexe de Maïsé. Bien que suffocante, elle se redressa pour lui tenir tête.

Il est entré dans une rage terrible, m'a fracassé la tête sur le sol, m'a rouée de coups. Puis il m'a envoyée à l'abattoir...

Le brouillard s'ouvrit sur une pièce à la fois spacieuse et étouffante : la salle des gardes. Ceux-ci, avachis sur le sol, regardaient la nouvelle venue d'un œil gourmand. Elle fut attachée par les pieds à une esse. Elle n'était pas seule. Une vingtaine d'autres filles pendaient de la même façon ; certaines avaient été embrochées par le ventre et, vidées de leur sang, agonisaient. Les gardes, rendus fous par l'alcool et les effluves de chair putride, les arrosaient de foutre, de pisse, de merde. Ils les enfilèrent par tous les orifices, baisaient des cadavres gonflés d'asticots, embrassaient leur corps souillé de leurs propres excréments.

Quand j'ai vu ça, j'ai compris que la mort n'était pas la pire ennemie des hommes, il y avait pire... bien pire... l'antichambre de l'enfer sur Terre... Comme j'étais dans un état présentable, je parvins à charmer l'un des gardes, lui faisant miroiter de jolies nuits à venir. Je lui fis boire mon sang, empoisonnée par ma haine. Ça l'a tué... Avec Joseph Kongasa, la tâche était plus rude, car de la haine, il en vivait...

Le dictateur apparut dans le miroir, le corps difforme, le visage impassible, les yeux débordant de cruauté.

... j'aurais pu essayer de le tuer avec de l'amour, mais j'en étais incapable, alors je l'ai attiré par mon effroi, et quand il a été tout près de moi, je lui ai planté mes ongles dans la poitrine et lui ai arraché le cœur. Puis je l'ai dévoré.

Maïsé, dégoulinante de sang, un morceau de chair entre les dents.

« Quand le sang de l'homme hai baignera votre corps, vous pourrez retrouver votre âme... »

Maïsé dans la brousse, grelottante sous une peau humaine, celle de Joseph Kongasa, informe, grotesque.

Tu vois Al, toi et moi, on est pareils. La souffrance est inhérente à notre être. On la craint et on a besoin d'elle en même temps : elle nous rappelle ce qu'on a été et la raison de ce qu'on est devenu.

Son visage qui se voilait.

J'ai couru loin. Très loin. Pour le fuir.

Elle courait maintenant.

Je croyais l'avoir tué...

Toujours plus vite.

... mais il m'a retrouvée, Al.

Le soleil l'aveugla.

Il a un autre visage. Un visage dont on ne se méfie pas...

Elle tomba, mordit la terre brûlante.

Mais les yeux, Al, les yeux, ce sont les mêmes.

Pour se relever plus battante que jamais.

Quand l'empreinte du mal a marqué notre chair, on n'est plus jamais libre.

Al essayait de la rattraper. Mais Maïsé connaissait les lieux mieux que lui. Elle le distança et se fondit dans les collines à l'horizon.

Une force surnaturelle le tira vers l'arrière.

Il se réveilla, la gorge sèche. Il regarda autour de lui à la recherche d'un verre d'eau, trouva sa canette de bière éventée de la veille. L'odeur était immonde, mais il en but une gorgée.

Un déferlement de coups martela la porte.

— Inspecteur, je sais que vous êtes là, ouvrez !

Al fit le tour de la pièce réalisant que l'appartement de Maïsé était vide. Son armoire était dénuée de vêtements, sa commode avait elle aussi été débarrassée, les cadres ne reposaient plus sur les étagères, quant à son crucifix, qui ne quittait jamais son cou, il gisait, abandonné, sur la table de chevet.

— Inspecteur ! s'égosillait une voix derrière la porte.

Al jura en se levant. Son crâne n'apprécia pas la manœuvre et le lui fit savoir. Les yeux gonflés et la mine défaite, il tituba jusqu'à la porte.

L'étudiant se tenait derrière.

Comme pour justifier sa présence, il lui dit :
— L'appartement des McCoy a été cambriolé.

— Premièrement, bonjour. Deuxièmement, qu'est-ce que ça peut me foutre ? Et troisièmement, comment tu m'as retrouvé ?

— Le temps presse, inspecteur. On doit y aller.

Al resta le dos droit, les pieds ancrés dans le sol. Quand l'étudiant comprit qu'il ne l'en déracinerait pas, il admit, contrit :

— Je vous ai suivi.

Al soupira.

— Vous vous prenez pour qui, merde ? J'ai pas le droit à une vie privée ?

L'étudiant observait les semelles de ses souliers balayer le plancher. Il releva finalement la tête, les yeux espiègles. Pour peu, Al les lui aurait bouffés. Mais vu la soirée qu'il avait endurée la veille, il n'était pas sûr d'être assez vaillant.

Sachant que l'étudiant ne le lâcherait pas tant qu'il n'aurait pas sollicité de plus amples informations, il demanda :

— Ils ont volé quoi ?

Le visage de l'étudiant s'illumina.

— Rien.

— Rien ?

L'étudiant secoua la tête et haussa les épaules. Al l'observa, consterné.

— Ok, bonne journée.

Il ferma la porte.

D'un pas alerte, l'étudiant s'imposa dans l'embrasement.

— Vous ne pouvez pas simplement abandonner cette affaire parce que ça vous arrange.

— Quelle affaire ? Il n'y a plus d'affaire ! J'ai pas été assez clair hier ? D'après ta théorie, il y a dix jours d'intervalle entre les meurtres. Le dixième jour après le meurtre de la troisième victime, Edward McCoy a été tué. Il n'y a plus eu de victimes depuis. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ? L'affaire est close !

— Et le cambriolage alors ? Vous croyez que c'est une coïncidence ? Deux jours après la découverte de votre meurtrier, sa chambre est mise sens dessus dessous et ça n'éveille pas un soupçon de curiosité chez le flic que vous êtes ?

— Justement je ne suis plus flic depuis hier. On m'a supprimé mon

flingue et mon insigne, alors même si je le voulais, je ne pourrais rien faire.

— Vous avez besoin de votre flingue et de votre insigne pour être flic ? N'est-on pas censé être flic toute sa vie dès lors qu'on a prêté le serment de défendre les innocents ?

Sale petit merdeux, pensa Al en serrant les dents.

— Et de toute manière ça n'a rien à voir. Je ne fais pas appel à votre professionnalisme, mais à votre humanité.

Les conneries du bougre au petit déj', ça valait son pesant de calories.

— J'ai mené mon enquête sur Edward McCoy, tout le monde prétend qu'il avait changé, qu'il s'était isolé... Regardez.

Il lui tendit une photo.

On y voyait un jeune homme engoncé dans une veste de survêtement, qui fixait le photographe d'un air taciturne. Malgré le bonnet qui lui tombait bas sur le front, Al reconnut Edward McCoy. Toute trace de la bonhomie affichée sur les portraits trouvés dans sa chambre au milieu des trophées sportifs avait disparu. Des yeux sombres, malveillants, s'étaient figés dans l'objectif. Al connaissait ce regard à la fois insolent et vide. Maintes fois il l'avait croisé. Dans les rues, les prisons. C'était le regard d'un homme sans conscience.

Peu de mois pourtant séparaient les photos de l'adolescent vif et joyeux de celle-ci. Que s'était-il passé ?

Malgré le malaise que le cliché éveillait chez lui, Al fit en sorte de n'en rien laisser paraître.

— Et alors ? Il a rencontré un mec qui lui a chamboulé la cervelle ou lu un truc qui lui a fait péter un boulon, ça ne change pas le fait qu'il a fait ce qu'il a fait, fin de l'histoire.

— Et les cœurs ? Vous avez vérifié ? C'était bien ceux des victimes ?

— L'affaire est close !!! Et personne, tu m'entends, personne n'est assez taré pour vouloir la rouvrir.

L'étudiant croisa les bras, buté.

— Et le meurtrier supposé est mort... c'est pratique, n'est-ce pas ?

Sentant qu'il ne s'en débarrasserait pas facilement, Al tenta un subterfuge.

— Ok, t'as une caisse ?

L'étudiant acquiesça.

— Attends-moi dedans, je m'habille et je te rejoins.

La réponse sembla le satisfaire. Pourtant il restait planté là.

— Autre chose ? siffla Al, agacé.

L'étudiant se dressa sur la pointe des pieds et chercha quelque chose derrière l'épaule du flic.

— Votre copine est là ? fit-il finalement.

C'était la deuxième fois en peu de temps que Al se gourait sur

l'orientation sexuelle de ses pairs. Décidément, se dit-il, de nos jours les mecs ont tous des gueules de suceurs de bite.

— Nan. Elle avait une audition. Apparemment elle a décidé de quitter la réalité pour la comédie. Elle pense qu'après toutes les merdes par lesquelles elle est passée, ça ne devrait pas être difficile d'être convaincante.

— Une audition ?

— Ouais, pour un film de vampires blacks dont le tournage devrait commencer d'ici deux ans. Attends, écoute le synopsis.

Al prit une voix dramatique :

— En 1780, le prince Mamuwalde, alors dirigeant d'un pays africain, demande le soutien du comte Dracula pour éradiquer l'esclavage. Mais Dracula se révèle être un gros naze de raciste qui lui refuse son aide. Il transforme le prince en vampire et l'enferme dans un cercueil. Deux siècles plus tard, le cercueil est acheté par deux décorateurs gays et transporté à Los Angeles. Les pauvres types deviennent les premières victimes du vampire, avant beaucoup d'autres...

Il laissa flotter quelques secondes de suspense avant d'annoncer :

— Le film s'appellera *Blacula*²², « because the Blacks too can kick ass... »

Al se gaussa.

— Ça, c'est de moi, souligna-t-il fièrement.

Suite aux événements de la veille, il se pouvait que les plans de la prostituée aient changé. Dommage. Il l'imaginait bien en vampirette.

La parenthèse fermée, Al reprit son sérieux.

— C'est bon, j'ai assouvi ta curiosité ? Je peux y aller ?

L'étudiant, déçu, libéra la porte qui fit voler une mèche de ses cheveux quand elle claqua.

Une fois habillé, Al ouvrit le tiroir de la table de nuit et prit son arme. Un peu plus loin, dans un coin, il en avisa une autre, plus petite, camouflée derrière un sachet de coke et des photos d'un mec à poil. Al écarta les photos du bout des doigts, ignore la poudre et s'empara de l'arme. C'était un MAB modèle A, un truc ridicule de gonzesse. Il fut tenté de la remettre à sa place, puis se dit qu'elle pouvait toujours lui être utile, aussi la glissa-t-il dans sa poche.

Alors qu'il enjambait la fenêtre, il eut une pensée pour sa compagne de déboires et le sale coup que la vie lui avait joué. Il savait pourtant qu'elle était forte : quelque part en chemin elle retrouverait peut-être son âme et, par la même occasion, le souvenir de la petite fille ingénue qu'elle avait un jour été.

Lorsqu'il arriva au ME's Office, personne ne tenait la réception. La plupart des employés se trouvaient dans les bureaux et commentaient

le reportage de la veille qui avait couvert la bataille de Hamburger Hill et son nombre déplorable de victimes. Certains prétendaient que l'opinion publique qui, depuis la multiplication des manifestations anti-Vietnam, penchait pour un retrait des troupes américaines, avait réussi à faire flancher Nixon. Le retour d'un nombre considérable de soldats était prévu pour la fin du mois.

Quelqu'un se perdit dans l'énumération de sondes spatiales et missions lunaires que se disputaient l'Union soviétique et les États-Unis depuis près de dix ans. Les efforts engagés promettaient de payer bientôt puisque le module lunaire Apollo 10 envoyé en repérage pour la phase précédant l'alunissage avait réussi sa mission. Le monde entier attendait à présent avec impatience le décollage d'Apollo 11, prévu le mois suivant, qui permettrait sans doute les premiers pas de l'Homme sur la lune.

Al se dit qu'avec la merde que l'Homme foutait déjà sur Terre, provoquant une poussée infectieuse de sectes, il fallait quand même être sacrément culotté pour aller sur une autre planète emmerder des êtres – humains ou pas – qui n'avaient rien demandé. Surtout si c'était, comme il n'en doutait pas, pour les lobotomiser à coup de morale libertaire américaine. Al ne comprenait pas comment on pouvait dépenser de telles fortunes dans ce genre de missions alors que des gosses crevaient dans des bidonvilles. Oui. Des bidonvilles en 1969. Ces bons vieux États-Unis d'Amérique, que toute la planète envoyait, comptaient certainement plus de pauvres que tous les états européens réunis, alors même que ceux-ci subissaient encore les conséquences de la guerre.

Al les abandonna à leurs occupations et partit à la recherche de Johnson. Il cueillit le légiste dans la salle des autopsies, enlisé dans une profonde réflexion.

Pour une fois, l'odeur aseptisée du lieu ne lui fut pas désagréable.

— Les morts vous donneraient-ils du fil à retordre, doc ?

Johnson leva des yeux soucieux sur Al.

— Tiens, Seriani... Les effluves euphorisants du crime vous manqueraient-ils déjà ?

— Nan, je viens juste de passer au poste récupérer quelques affaires dans mon casier.

— Votre casier a toujours été vide, inspecteur, si ce n'est un bout de hot dog moisi et les deux araignées qui doivent se foutre sur la gueule pour lui. Le mensonge n'a jamais été votre fort, ce qui est tout à votre honneur, cela dit.

— J'avais oublié que vous étiez aussi fin psychologue.

Johnson voulut sourire, mais la fatigue et l'inquiétude qui imprégnaient son visage ne lui accordèrent qu'une grimace.

Espérant avoir l'air détaché, Al lui demanda :

— Alors vous avez trouvé quoi ?

— Tout s'imbrique. La manière dont les coups ont été portés sur nos victimes deux et trois, ainsi que sur Jimmy, insinue que le meurtrier est gaucher. Ce qui est le cas d'Edward McCoy. On a retrouvé des taches de sang sur ses vêtements et ses souliers qui correspondent au sang des victimes. Un couteau, une hache, deux scalpels ont été découverts dans une de ses armoires. Je pense que ça ne fait aucun doute quant à sa culpabilité.

— Alors pourquoi la gueule d'enterrement ?

Johnson détourna les yeux.

— Qu'est-ce qui se passe, Johnson ?

Ce dernier hésitait à lâcher le morceau.

— Je sais pas... c'est étrange... je...

Il hésita encore un moment, puis il se dit qu'alléger sa conscience lui permettrait peut-être d'y voir plus clair.

— Suivez-moi, fit-il finalement en invitant le flic de la main.

Ce dernier s'exécuta. Johnson retira les trois petits cœurs d'un réfrigérateur. Ils reposaient, alignés, sur une tablette.

Al les observa quelques instants, ignorant ce que le légiste attendait de lui.

— Vous ne voyez pas ?

Al fit une seconde ronde rétinienne, mais ne remarqua rien d'extraordinaire.

— Ils sont différents d'hier..., lâcha finalement le légiste.

— Comment ça ?

— Je ne sais pas... il y a quelque chose qui me chiffonne... ils m'ont l'air moins... frais.

— Moins frais ?

— Oui, je... j'ai l'impression que ce ne sont pas les mêmes.

La révélation cogna le flic à la mâchoire.

— Vous voulez dire que quelqu'un les aurait échangés ?

— C'est possible.

— On est dans un institut gouvernemental, pas dans un moulin.

— Quand vous êtes venu ici, quelqu'un vous a-t-il demandé quoi que ce soit ?

Al dut admettre que la sécurité laissait à désirer.

— Où diable se serait-il procuré des cœurs de gamins ?

— Dans une morgue, à l'université de médecine, j'en sais rien... Mais ceux-là appartiennent à des enfants pas forcément assassinés ni violentés, mais pour sûr décédés il y a plus de deux mois.

— Pourquoi quelqu'un aurait-il volé les cœurs de nos gamins ?

— J'en sais rien, Seriani, peut-être pour les vendre à une de ces conneries de groupes sataniques afin de nourrir les pulsions macabres de quelque gourou en mal d'offrandes... Le problème reste le même :

ces cœurs-là n'appartiennent pas à nos gamins, et sans les vrais cœurs, notre crédibilité est ébranlée.

— Pourquoi vous me dites ça ? s'énerva Al dont la conscience pesait déjà bien assez lourd.

— Parce que vous me l'avez demandé ! Et puis il faut bien que quelqu'un fasse quelque chose !

— Ah, et c'est moi qui me retrouve avec les honneurs ! Merci pour la confiance, mais il est hors de question que je bouge le petit doigt ! Sans compter que ce serait aller à l'encontre de la loi.

— Depuis quand vous vous souciez de la loi ?

— Ok, Johnson, je vais garder mon calme parce que vous êtes un type bien, tordu, mais bien. Je vais même vous refiler un conseil gratos, histoire de ne pas avoir fait le déplacement pour rien. Votre meurtrier... vous le tenez ?

Johnson acquiesça.

— Quelqu'un d'autre que nous deux est au courant pour les cœurs ? Le légiste secoua la tête.

— Alors fermez-la. Recousez les cœurs sur les gamins, faites-vous-en un collier ou donnez-les à bouffer à votre chat, mais n'en parlez à personne. L'affaire est close, à la satisfaction générale, vous ne voudriez pas bousiller le discours glorieux de notre connard d'assistant DA, si ?

L'option ne plaisait pas à Johnson. Il baissa la tête et marmonna :

— Ce n'est pas éthique.

— Si c'était l'éthique qui pouvait sauver le monde, ça se saurait.

Al se dirigeait vers la sortie, la tête en friche, quand il croisa Ricky Alvarez, un agent avec lequel il avait un temps fait équipe. Ils se serrèrent la main, les yeux dans les yeux, comme deux hommes soudés par un secret.

— Alors, comment va le crapaud ? dit Al en allusion à son fils.

— Pff, collé à sa mère du matin au soir, faut que je prenne rendez-vous trois semaines à l'avance pour tirer un coup.

— Vu le gabarit de ta femme, je comprends l'morveux.

— T'as de la chance que le feu d'artifice ait eu lieu hier et que j'voie encore des étincelles...

Al ricana. Retrouvant son sérieux, il lui agrippa l'épaule et se pencha à son oreille.

— Au fait, Ricky, tu patrouillais bien dans le 46^e district à un moment, non ?

— Ouais.

— T'as toujours des contacts ?

— Possible.

— Tu pourrais te renseigner s'il y a pas eu un cambriolage récent sur Valentine ?

— J'imagine que c'est faisable.
— Ça te dérange pas ?
— Un peu si, mais en souvenir du bon vieux temps, j'imagine que je peux faire un effort.

— Ta générosité te perdra, Ricky boy.
— Si ce n'était qu'elle...

Lorsqu'ils se serrèrent une nouvelle fois la main, Al l'attira à lui :
— J'aimerais mieux que ça reste entre nous, si tu vois ce que je veux dire.

— C'est ce que j'avais cru comprendre, répondit ce dernier en le gratifiant d'un clin d'œil complice.

Lors d'une rixe organisée dans l'appartement d'un dealer à East New York, Ricky, qui n'était qu'un bleu à l'époque, avait tenu à entrer le premier. Il n'y était resté que cinq minutes et quand il était ressorti avec le dealer menotté et la marchandise dans les mains, Al avait remarqué que les poches de sa jaquette paraissaient plus gonflées qu'à son arrivée. Plus tard, il avait découvert que son collègue, qui ne cachait pas ses difficultés financières, n'avait pas résisté et s'était servi dans le magot que le camé cachait sous son matelas. Ricky avait chialé comme un môme quand il s'était fait choper. Cédant aux allégations de son collègue qui jurait qu'on ne l'y reprendrait plus, Al avait décidé de fermer les yeux ; il lui avait même laissé le pognon, préférant le savoir dans les mains d'un gosse du Bronx qui essayait de s'en sortir avec un passé merdique et un gamin sur le feu, que dans les doigts grasseyeux des politiciens corrompus qui pullulaient à la tête du pays.

Al avait déjà franchi le seuil de l'établissement quand une des réceptionnistes le héla.

— Inspecteur Seriani, un de vos collègues a appelé. Quelqu'un a essayé de vous joindre au poste. Il a laissé ce message.

Les sourcils froncés, Al revint sur ses pas et s'empara du papier. La lecture du nom le dérida.

Six mots le suivaient.

Six mots qui le percutèrent de plein fouet.

Il est prêt à vous recevoir.

Quand le taxi s'engagea dans la cour de la maison de retraite, Al fut tenté de lui demander de l'attendre. Puis il se ravisa : s'il le savait proche, il rebrousseait chemin avant d'avoir accompli la mission qu'il s'était fixée.

L'établissement était prospère, une maison victorienne récemment rénovée qui accueillait une centaine de pensionnaires. D'après Al, *pensionnaires* était un terme quelque peu édulcoré pour désigner les grabataires qui végétaient dans leur lit et se chiaient dessus à longueur de journée.

Al pénétra dans le hall d'accueil aseptisé. Deux guichets derrière lesquels babillaient de gracieuses hôtesse se dressaient au milieu. Rien dans le comportement de celles-ci ou dans celui des infirmières qui passaient ne laissait entrevoir les dégâts que derrière ces murs silencieux la mort chaque jour provoquait.

Des prospectus vantant la discrétion du lieu s'alignaient sur des guéridons qui flanquaient des fauteuils contemporains. Des photos de personnes âgées au sourire édenté, plantées devant des gâteaux d'anniversaire, étaient épinglées sur le mur. Juste à côté, une notice signée de la main du directeur invitait les membres de la presse à se déclarer à la réception.

Une voix tonitruante interpella le flic :

— Si ce n'est pas ce petit emmerdeur de Al Seriani !

Al se retourna et reconnut Holly, une infirmière noire qu'il avait interrogée lors d'une précédente enquête.

Se remémorant la boule touffue qui enrobait sa tête, il lui dit :

— Je vois que vous avez laissé tomber la coupe afro.

— Y a beaucoup de choses que j'ai laissé tomber ces dernières années, mais pas ces bons vieux kilos.

Elle se tâta les bourrelets en souriant.

— Et votre fils ? lui demanda Al.

Il se souvenait qu'à l'époque, quatre ou cinq ans auparavant, elle avait surpris son gosse de quatorze ans en fâcheuse position avec sa voisine de vingt-six ans son aînée. Son fils était resté sourd à ses supplications d'abandonner cette dévergondée ; il avait continué à la fréquenter.

— Imaginez qu'elle a emménagé avec nous, la garce ! Maintenant je

lui prépare même son petit déj' ! Et dire que je me tape le même grizzli depuis vingt ans... Je ne sais pas quels sont les plans du Seigneur... mais le pauvre vieux n'a plus toute sa tête, si vous voulez mon avis.

Elle prit Al à témoin qui dut admettre qu'il se pouvait bien qu'elle eût raison.

— Alors, inspecteur, est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ?

— Je viens voir quelqu'un.

— C'est à titre professionnel ?

— Non, c'est... personnel.

Elle lui jeta un coup d'œil suspect puis passa derrière le comptoir d'accueil.

— Vous avez un nom ?

Al sortit de sa poche le papier qu'Angelo lui avait donné.

— Cyrus Gesser.

L'infirmière nota le nom.

— C'est un proche ?

Al marqua une pause avant de répondre :

— C'est mon père.

L'infirmière interrompit son mouvement. Elle leva alors les yeux sur lui. Une lueur compatissante y étincela.

— Vous l'avez déjà rencontré ?

Al secoua la tête.

— Alors profitez-en pendant qu'il a toute sa tête. Généralement ça ne dure pas.

Elle lui fit signer la fiche d'admission et la lui reprit.

— L'avantage est que s'il ne se souvient pas de vous, vous ne pourrez pas lui en vouloir.

Elle dut se rendre compte que ce zeste d'humour dans un tel contexte viciait l'atmosphère, car elle s'empessa de se rattraper.

— Excusez-moi, inspecteur. C'était inapproprié. Vous trouverez monsieur Gesser au deuxième étage, chambre 213.

Al accepta le plan de la résidence et emprunta le chemin qu'on lui avait indiqué.

— Eh, Holly, vous serez là quand je sortirai ?

L'infirmière lui offrit son sourire le plus maternel.

— Pourquoi croyez-vous que le Seigneur me place continuellement sur votre chemin ?

Al ne s'attendait pas à cette réponse. Étrangement, elle lui plut.

Il suivit un couloir cerné de portes closes et grimpa un escalier qui le mena à la chambre de Cyrus Gesser.

Ce dernier ne répondit pas lorsqu'il frappa. Après une troisième tentative, il tourna la poignée et entra.

Une respiration hachée lui parvint aux oreilles. Al s'avança. Un unique lit se dressait au milieu de la chambre. Sous les draps gisait une forme rabougrie. Al suivit la courbe du corps et s'arrêta sur un visage ridé, aux joues creuses. Des paupières fines recouvraient des yeux enfoncés dans leurs orbites. Des tubes reliaient le corps à un appareil médical qui émettait un bip régulier, signalant le rythme cardiaque du patient.

Al fixait l'agonisant quand une voix branlante se glissa entre ses lèvres.

— Vous vous demandez pourquoi je m'impose un tel supplice ?

L'homme avait ouvert les yeux et le fixait.

— Rassurez-vous, ce n'est pas moi... ce sont mes morveux de petits-enfants qui me font vivre cet enfer.

Une quinte de toux interrompit son monologue aigri. Comme elle ne semblait pas se calmer, Al fut tenté de prévenir l'infirmière. D'une main impétueuse, Gesser l'en défendit.

— Ne faites pas ça... ils me bourreraient de médicaments. Mes enfants paient cher pour qu'on me maintienne en vie.

Il tendit une main branlante en direction du flic et l'invita de l'index à s'approcher.

— Ils veulent que je leur dise où j'ai caché mon pognon.

Cette fois-ci, c'est le rire qui secoua la frêle carcasse du vieux.

— Ces petits morveux ne le trouveront jamais !

Son rire reprit de plus belle, étranglé par une nouvelle quinte de toux. Quand elle se fut apaisée, il leva un regard implorant vers Al.

— Aidez-moi à me relever, s'il vous plaît.

Al s'exécuta, mal à l'aise. Rien dans son regard ou sa voix n'éveillait un quelconque souvenir. Il devait être très jeune quand on l'avait abandonné.

Cyrus Gesser l'interpella :

— Vous êtes venu pour ma plainte ?

— La plainte ?

— Celle que j'ai déposée contre les infirmières.

— Les infirmières ?

— Oui... les infirmières.

Sur un ton de conspiration, il expliqua :

— C'est qu'elles viennent dans mon lit la nuit... et elles me font des choses... des choses obscènes.

Al le dévisagea, ahuri.

Les yeux du vieil homme se voilèrent, trahissant la présence de la folie.

Al resta un bon moment à l'observer. Puis la folie sembla s'atténuer, le voile s'évaporer, et la raison regagna progressivement du terrain.

Quand Al intercepta un éclat dans les pupilles de Cyrus Gesser, il sut

qu'il était à nouveau avec lui et qu'il l'avait reconnu.

— Ça fait longtemps que j'attends ta visite, tu sais ça ?

La nervosité paralysait le flic.

D'après les recherches d'Angelo auxquelles Al l'avait contraint pour le punir de son comportement malavisé, Cyrus Gesser avait épousé Gyulia Batsányi alors qu'elle avait seize ans. Riche héritier d'une famille d'immigrants juifs qui avait fait fortune dans le dentifrice, il avait déjà divorcé deux fois et était père de cinq enfants quand il avait croisé la jeune fille sur un marché de Greenwich Village où elle vendait des fruits. Ils étaient restés mariés quinze ans avant que la belle ne se décidât à voler de ses propres ailes. Gesser s'était marié encore deux fois par la suite, engendrant une douzaine d'enfants qui avaient à leur tour conçu une vingtaine de descendants.

Contrairement aux dires de Gyulia, son mari n'avait donc pas rendu l'âme.

La voix nostalgique, le vieux lui dit :

— Tu aurais dû voir la beauté de ta mère à l'époque. Si fraîche, si naturelle, si ingénue. Au premier regard, j'en suis tombé amoureux.

Une lueur passionnelle raviva une flamme dans ses yeux.

— Le jour où je l'ai rencontrée derrière son stand, j'ai su que j'étais l'homme qu'elle attendait, le prince charmant qui la kidnapperait sur son cheval blanc et l'emporterait loin de ce monde abject dans lequel elle évoluait. Transi d'amour, je me suis précipité dans le premier magasin de bijoux et lui ai acheté la plus grosse bague en diamant qu'ils vendaient. Puis je suis revenu sur mes pas et l'ai demandée en mariage au-dessus d'un étal d'oranges. Une semaine plus tard nous étions mariés.

— Elle est tombée enceinte tout de suite ? l'interrogea Al.

Le vieux sourit de l'impatience du flic.

— Nan. En fait elle n'était pas aussi ingénue qu'elle en avait l'air... et j'ai dû attendre de longs mois avant qu'elle me donne un fils. Quand elle a appris qu'elle était enceinte, elle venait d'avoir dix-huit ans. On ne peut pas dire que la nouvelle l'ait enchantée. À cette époque c'était fréquent qu'une femme devînt mère à l'aube de sa jeunesse, mais Gyulia n'était pas une fille ordinaire. Elle était belle, pleine de vie, d'ambition, avec un appétit de liberté insatiable. Qui plus est, sa famille faisait partie de la haute bourgeoisie impériale austro-hongroise. Après le démembrement de l'empire, quand ils furent contraints de quitter leur pays pour se réfugier aux États-Unis, elle avait onze ans. Gyulia acceptait difficilement ce revirement de situation, et il était hors de question pour elle de gâcher la nouvelle chance qui lui était offerte.

Le vieux fit une pause, aspira une bouffée d'air et continua :

— Quelques mois après l'annonce de sa grossesse, elle a disparu.

J'étais fou d'inquiétude. Un mois est passé, puis trois, puis six. J'ai cru l'avoir perdue. Puis un beau jour, alors que je n'avais plus aucun espoir, elle est revenue. Elle était maigre et paraissait épuisée, mais sa beauté n'en était en rien altérée. Je m'étais promis de la chasser si elle osait remettre les pieds dans ma propriété, mais en la voyant là, devant moi, avec son petit couffin qui pendait au bout de son bras... je... j'ai craqué.

Le cuisant souvenir lui chiffonna le visage.

— J'avais naïvement nourri l'espoir qu'un enfant l'assagirait. Je me trompais. Le soir de son retour, je l'ai surprise dans notre chambre tout endimanchée. Quand je lui ai demandé où on allait, elle m'a ri au nez. *Je ne vais nulle part avec toi pour sûr*, a-t-elle répondu. Puis elle a pointé le couffin d'un doigt dédaigneux. *Tu voulais un marmot pour occuper tes barbantes soirées ? Alors profite-en*. Je t'ai regardé gazouiller dans ton berceau, tes petites mains potelées qui battaient l'air à la recherche d'un doigt chaleureux à agripper. Ta bouche s'est ouverte et tu m'as offert ce magnifique sourire. Je t'ai rendu ton sourire, mais le cœur n'y était pas. J'ai reporté mon attention sur elle. Elle accrochait ses boucles d'oreilles. *Comment il s'appelle ?* lui ai-je demandé. Elle a freiné son geste, a levé les yeux au plafond, puis a répondu : *C'est une bonne question*. Elle a ri. *Je te laisse le choix*. Puis elle s'est éclipsée. Je t'ai donné le nom de mon grand-père paternel : Alan.

Al tenta d'avaler sa salive, mais elle ne passa pas les amygdales. Une douleur saisissante lui labourait le cœur.

— Depuis ce jour, elle ne s'est plus jamais occupée de toi. Tout était redevenu comme avant : les sorties, les amants... Comme mes affaires me prenaient beaucoup de mon temps, je fus contraint d'engager une nurse, une jeune étudiante qui avait répondu à une de mes annonces.

Al sentit une boule se former dans son estomac.

— Comment s'appelait-elle ?

Camilla Seriani.

Sa mère adoptive, celle qui l'étouffait sous les couvertures pour qu'il arrête de pleurer.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ta mère avait toujours eu un penchant pour la vie mondaine et ses festivités, mais depuis son retour, elle ne vivait plus que pour ça. Elle sortait, rentrait tard, passait ses matinées au lit, puis ses après-midi à se préparer pour ses sorties nocturnes... Elle ne prenait même plus la peine de cacher ses soupirants; ils venaient l'attendre en bas de chez nous.

La flamme s'éteignit, les rides ses creusèrent.

— C'est à cette époque que Camilla et moi sommes devenus amants. Bref silence chargé de regrets.

— Ça s'est fait naturellement. Un soir que je noyais mon chagrin

dans un verre de cognac, elle m'a rejoint, a glissé ses mains sur mes épaules et a déposé un baiser sur ma tête. Je n'avais pas senti la chaleur d'une femme depuis longtemps. Je me suis mis à pleurer. On est restés comme ça longtemps, elle debout, me tenant serré contre sa poitrine, et moi, agrippé à son bras comme à un radeau en plein naufrage.

Le vieillard se perdit dans les marécages des souvenirs. Comme il tardait à reprendre, Al bougea sur sa chaise. Cyrus Gesser sursauta. Il battit des paupières et reprit :

— Camilla t'adorait. Elle négligeait ses cours pour rester à tes côtés, te couvrait de baisers à longueur de journée. On se voyait si souvent qu'on vivait presque comme un couple. Je savais pourtant que cette situation ne durerait pas. Camilla détestait Gyulia et craignait que pendant une de ses crises, elle ne te tuât. Lors d'une consultation à l'hôpital, elle s'est rendu compte que ta naissance n'avait pas été enregistrée. Dévastée par la colère, elle a alors pris une décision : elle t'a déclaré à son nom. Seriani. Puis elle m'a convaincu de partir avec elle. On laisserait la maison à Gyulia et on partirait vivre ailleurs, tous les deux. J'avais hésité au début, car mon amour pour Gyulia, malgré ses frasques, était resté intact. Mais je n'avais plus vingt ans, j'avais besoin de quiétude.

« Camilla devait partir en premier avec toi, et moi, la rejoindre deux jours plus tard. Gyulia ne remarquerait pas ta disparition avant un bout de temps... Or alors que j'enfilais mon manteau et m'apprêtais à sortir, valises à la main, elle m'a surpris. J'ai tenté de lui mentir, mais c'est dur de tenir tête à une femme comme Gyulia. L'annonce de notre plan l'a mise dans une rage folle. Elle m'a menacé de me sucer mon fric jusqu'au dernier cent, affamant les enfants que j'avais eus avec mes précédentes épouses, si jamais je l'abandonnais. J'étais faible, amoureux, idiot. J'ai capitulé.

Des sanglots lui brouillèrent la voix.

— Camilla a tenté à plusieurs reprises de me contacter, mais Gyulia veillait à ce que ses efforts échouent. De toute manière je ne voulais pas lui parler. J'avais honte. Puis elle a essayé de faire chanter Gyulia en lui réclamant de l'argent, la menaçant de disparaître à jamais avec son fils. Là aussi, sa requête est restée sans réponse. Puis un jour, les yeux gonflés, le visage flétri par le désespoir, elle a frappé à notre porte. C'est moi qui ai répondu. Elle se tenait devant moi, ton petit corps blotti contre sa poitrine, le regard suppliant. Elle n'avait pas d'argent, elle ne pouvait pas subvenir à tes besoins. Elle m'implorait de l'aider. Je me souviens de sa détresse, et à ce moment, que Dieu me pardonne, je l'ai trouvée minable. Oui, minable, comme une mendiante, avec ce gosse qui n'était pas le sien. Gyulia est alors apparue, majestueuse. *Qu'est-ce que tu veux ?* l'a-t-elle agressée. *Je ne*

peux pas m'occuper de lui, a reconnu Camilla, la voix chevrotante. *Je vous le rends*. J'ai cru entendre le déchirement de son cœur quand ces mots se sont extirpés de ses lèvres. *Fallait y penser avant, sale garce*, a dit Gyulia, *tu l'as voulu, tu le gardes*. Puis elle lui a claqué la porte au nez.

Al tremblait de la tête au pied. La colère grondait en lui. Il avait tellement haï sa mère adoptive. Pourtant elle s'était occupée de lui, l'avait bercé, l'avait élevé. Jusqu'à ce que les vices obstruent son chemin. L'alcool avait réveillé ses démons, creusé sa rancœur, ouvert ses bras à des hommes mauvais dans lesquels elle avait désespérément cherché un soupçon de réconfort. La misère et l'amertume avaient entaché son amour jusqu'à la transformer en cet être meurtri et haineux.

À présent, il se souvenait des soirées où elle l'attirait contre elle pour lui respirer les cheveux. *On est pareils, Al*, disait-elle, *rejetés de tous. Mais on va s'en sortir. On va s'en sortir*. Les histoires qu'elle inventait faute de pouvoir lui acheter des livres, les gâteaux d'anniversaire farineux qu'elle lui préparait. Quand elle avait oublié la date, elle se jetait à ses pieds, le visage ruisselant, et implorait son pardon.

Il avait tellement ressassé les mauvais moments que les bons, à force d'être enfouis, s'étaient gommés de sa mémoire.

Peut-être qu'il avait tort finalement.

Peut-être qu'au bout du compte, il y avait des circonstances atténuantes et qu'il fallait en tenir compte.

Cyrus Gesser bouscula ses pensées.

— On n'a plus jamais entendu parler d'elle par la suite.

Une haine profonde ébranla le flic.

— Et vous ? s'emporta-t-il. Vous n'avez pas cherché à me retrouver ? J'étais votre fils, Bon Dieu !

— Mon fils ?

L'idée amusa le petit vieux.

— Non, Al Seriani, tu n'es pas mon fils... Gyulia ne m'a jamais laissé la toucher.

Un coup de poing dans l'estomac. La douleur qui le gifle. Son espoir qui s'effrite.

Il avait laissé le vieux dans les griffes mêmes de la mort. La folie l'avait retrouvé. Il se tordait comme un joker hilare et ridicule.

Après s'être rué hors de l'établissement, ignorant les cris de Holly, fuyant cette antichambre de l'enfer, il marcha, tête baissée, sur les routes tortueuses qui filaient devant lui. La nuit tomba. Al poursuivit son avancée dans le Néant, ignorant les voitures qui le klaxonnaient.

Quand il arriva chez lui, en sueur et essoufflé, il était trois heures

du matin. L'immeuble était silencieux. Seul le tictac de l'horloge perturbait la quiétude ambiante.

Al se jeta sur le lit et passa le reste de la nuit les yeux fixés au plafond.

Et si madame McCoy et l'étudiant avaient raison ? S'il était de son devoir de policier et d'être humain d'intenter une quelconque action ? Et même si ce n'était pas le cas, une mère qui ne renonçait pas à son enfant, aussi torturé soit-il, valait peut-être la peine qu'on l'aidât dans sa quête ?

Quand le premier rayon de soleil lui agaça les paupières, il avait pris une décision. Il sauta sur ses pieds, se rua dehors et héla un taxi.

L'étudiant lui ouvrit la porte, frais comme un gardon.

Al lui dit :

— Tu ne dors donc jamais ?

L'étudiant lui sourit d'un air mystérieux.

— Je vous attendais.

— T'as compris ? Tu restes derrière moi et tu la fermes !

Le plan pour tenter de découvrir ce qu'il était arrivé aux fils McCoy était de remonter le filon en commençant par Tony Mazetti. D'après ses recherches, le mafieux était la dernière personne à s'être entretenue avec l'aîné, Jimmy, son homme de main. Al était au moins certain d'une chose : l'histoire prenait naissance à Providence.

— Tiens, pour toi.

Il tendit l'arme trouvée chez Maisé à l'étudiant qui la saisit en tremblant. Puis il sortit son Smith & Wesson, s'assura qu'il était chargé et fonctionnel, puis le glissa dans sa ceinture à l'arrière de son pantalon.

L'étudiant tenait l'arme au bout des doigts.

— Je sais pas comment ça s'utilise, admit-il.

— C'est pas fait pour, ok ? C'est seulement pour la garniture. Si ça venait à sentir le roussi, tu le sors et tu pointes. C'est tout.

— Je le sors et je pointe, répéta scrupuleusement l'étudiant.

— Ouais, et tu restes derrière moi, je voudrais pas que tu te sentes pousser des ailes et que tu te mettes à jouer au cow-boy.

— Non, non, les cow-boys, ça n'a jamais été mon truc.

— La nervosité a des effets étranges sur les gens parfois. Je connaissais un type qui se foutait des tartes quand il était nerveux. Des vraies taloches qui le marquaient pendant des semaines.

La révélation inquiéta quelque peu le garçon.

— Ok, je reste derrière vous.

— Et surtout tu la fermes, les loups ont tendance à s'exciter à proximité des agneaux, et quand ils en tiennent un morceau, c'est difficile de leur faire lâcher prise.

L'étudiant acquiesça même s'il n'était pas certain de l'interprétation de l'allégorie.

Al jeta un dernier coup d'œil à l'allure du garçon, espérant que le mafieux ne s'attarderait pas sur lui.

— Inspecteur, je voulais vous remercier d'avoir changé d'avis. Vous savez ce que disait Balzac : « le cœur d'une mère est un abîme au fond duquel se trouve toujours le pardon ».

Al lui colla une beigne pour son insolence et une autre pour lui cabosser un peu le portrait et, de fait, lui donner un air plus coriace.

— Et efface-moi *presto* cette expression d'indignation de ton visage. Tu voudrais pas te recevoir une balle en guise de bienvenue, si ?

L'étudiant s'empressa de se déridier. La douleur du coup le lançait, mais il n'en laissa rien paraître.

Ils venaient d'emprunter l'allée du mafieux et se tenaient à présent sur son paillason.

— Surtout t'essaies de rester concentré, ok ? Va pas te barrer dans un des replis de ta conscience et nous faire ton regard de veau ! Et évite d'attirer l'attention. S'ils te parlent, tu les ignores. Et merde, tu pourrais pas essayer d'avoir l'air un peu moins con ?

L'étudiant tenta quelques grimaces qui désespérèrent le flic. Ce dernier soupira et sonna.

Ce fut la femme de ménage qui leur ouvrit. Après avoir vérifié leur identité, elle les conduisit dans le salon. Affublé d'un peignoir monogrammé, le mafieux lisait tranquillement le journal. Dans l'univers de Tony-la-langue-verte, tout allait bien dans le meilleur des mondes.

Sans se détacher de son journal, Tony leur dit :

— Deux visites en l'espace d'une semaine, je suis flatté. Faudrait quand même pas que ça devienne une habitude, les voisins pourraient penser que je deviens respectable.

Il eut un ricanement et leva finalement les yeux sur eux. La présence du nouveau venu l'intrigua.

— T'as changé de copine ? T'as bien fait, l'autre commençait à s'empâter.

Le mafieux rit à nouveau. Al se dit qu'il devait passer ses journées à se regarder dans le miroir et à se marrer de ses propres blagues.

— Comment va ton rat d'égout ? fit Al sachant que le sujet fâcherait le mafieux.

Ce dernier ne sembla effectivement pas apprécier l'appellation. Il décroisa les jambes, perdant le peu de flegme qu'il avait réussi à entretenir. Avec ce genre de type, le naturel revenait au galop.

— Ta dernière visite ne lui a pas laissé un bon souvenir.

Il regarda Al, d'un air féroce.

— *Bastardo...*

Al sourit au souvenir du coup de tatane qu'il avait fichu au clebs avant que celui-ci ne lui servît de pissotière.

Tony retrouva sa contenance. Il croisa à nouveau les jambes et lissa les pans de son peignoir.

— Cela dit, j' imagine que vous n'avez pas fait le déplacement pour vous renseigner sur la santé de ma chienne. Que puis-je pour vous, inspecteurs ?

Al devait en profiter avant que les hommes de main du mafieux ne rappiquent.

— C'est au sujet de Jimmy.
— Pas entendu parler de lui depuis une éternité.
— T'as rien à nous dire qui pourrait nous orienter sur ses occupations du mois dernier ?
— Nan, je sais rien.
— Pas même sur les conditions de ton dernier entretien avec lui ?
— Pourquoi vous remuez la merde ? Il n'a pas eu les honneurs des asticots ?

— Je te trouve bien informé pour quelqu'un qui prétend ne rien savoir.

— J'ai les oreilles où il faut.

Une porte s'ouvrit derrière lui et ses gardes du corps apparurent.

— Ça va, boss ?

— Ouais, ouais, c'est rien qu'un homme rendant une visite de politesse à un vieil ami, pas vrai, inspecteur ? Parce qu'un flic destitué qui harcèle un honnête citoyen, ça risquerait de ne pas plaire à mes avocats...

L'atmosphère s'alourdit subitement. Les neurones du flic s'agitèrent. Il révisait ses plans d'action. L'étudiant semblait à mille lieues de là ; il observait la scène, l'œil affolé et le menton tombant.

Le ricanement de Tony déchira le voile. Tout le monde en profita pour prendre une bouffée d'air. Le mafieux s'empara d'un cigare, l'alluma et le coinça entre ses doigts. Il réduisit ensuite ses yeux en une fente et observa Al. Au bout d'un moment, il souffla la fumée et soupira.

— Pourquoi tu t'entêtes à défendre la veuve et l'orphelin ?

— Quoi ?

— T'es du mauvais côté, Al, tu le sais... pourquoi diable t'obstines-tu à être flic ? Tu n'es pas comme ces abrutis...

Il désigna d'une main méprisante les deux molosses qui l'encadraient.

— T'as du flair, de la jugeote... J'ai besoin de types comme toi, des types à l'instinct de tueur.

Le sang de Al bouillonna.

— Je ne suis pas un tueur, siffla-t-il entre ses dents.

Tony le regarda, peiné. Il y avait quelque chose dans le regard de Al, une lueur qui trahissait des sentiments refoulés, un combat incessant entre le bien et le mal. Il se sentirait tellement plus en harmonie avec lui-même s'il baissait les bras et embrassait exclusivement l'une ou l'autre cause.

— Un homme ne devrait pas aller à l'encontre de sa nature, assura le mafieux en portant son cigare à ses lèvres.

Al profita d'un moment d'inattention d'un des hommes de main pour lui sauter dessus. Il plaqua le visage de Tony sur le bureau et lui

colla le canon de son revolver sur la tempe.

L'étudiant n'avait pas vu le coup venir. Il se débattait avec son arme qu'il pointait dans toutes les directions.

— J'ai assez perdu de temps, Tony. J'ai une mère éplorée qui aimerait enterrer ses fils, l'esprit tranquille. Alors, t'arrêtes de faire le malin et tu me lâches ce que je suis venu chercher.

— D'accord, d'accord, dit le mafieux.

Il agita les mains devant lui pour l'inciter à se calmer.

— J'avais envoyé Jimmy récupérer un paquet à Providence. Mais tu connais Jimmy et son faible pour les cambriolages. Les baraques, c'est son truc. Dès qu'elles font plus de quatre mètres de haut et qu'elles brillent, il peut pas s'empêcher de bander. Comme il avait déjà un jour de retard, je l'ai appelé, fin énervé, le con me dit qu'il a repéré une maison, un truc merveilleux qui lui rappelle la baraque d'*Autant en emporte le vent*. Il me promet qu'il sera là le lendemain. Le lendemain, pas de Jimmy. J'appelle. Cet abruti m'annonce qu'il ne peut pas revenir. Qu'une voix lui a parlé et qu'il a une mission.

Al avait relâché son étreinte. Le mafieux, libéré, arrangea le col de son peignoir.

— T'imagines ? Une mission !

À cran, Tony se frottait les bras comme pour nettoyer la souillure des mains du flic sur sa coûteuse étoffe.

— Après ça, j'ai plus eu de nouvelles, ni de lui ni de mon paquet. Une mission ! Ce sale con a pété les plombs !

Ils roulaient depuis trois heures quand la pancarte leur souhaitant la bienvenue à Providence apparut devant eux. Ils avaient quitté Tony-la-langue-verte et New York aux alentours de dix heures du matin. Ils ne s'étaient arrêtés qu'une fois pour arroser les pâquerettes qui bordaient la nationale. L'après-midi était clair, mais quelques nuages grisonnants au loin accostaient la ville. Ils firent une pause dans une cafétéria douteuse pour s'enfiler un *burger* grasieux qu'ils regrettèrent aussitôt.

Alors qu'ils regagnaient la voiture, l'étudiant bâilla.

— Et maintenant ?

— Maintenant on visite les hôtels de la ville pour trouver dans lequel Jimmy créchait. Suivant ce qu'on découvre, on essaie de repérer la maison qu'il visait.

— Vous ne pensez pas qu'il l'a cambriolée ?

— Oh si, je pense qu'il l'a cambriolée... je pense même qu'il a fait plus que ça.

Les deux premiers hôtels semblaient ne pas avoir reçu de visiteur depuis la mort du général Grant. Les meubles dataient de l'époque et n'avaient pas été rénovés. Quant à la décoration, il fallait être un ringard assumé ou défoncé au LSD pour ne pas crever sous l'assaut de sa décrépitude.

Dans le troisième, on leur sortit le registre de toutes les personnes ayant résidé dans l'établissement les six derniers mois, un registre un peu trop détaillé au goût de Al, qui trahissait une curiosité quelque peu malade de la part du propriétaire. Al le soupçonna d'y chercher des communistes à dénoncer, même si la vague paranoïaque maccarthyste ne faisait plus que de rares victimes.

Ce fut seulement au septième hôtel que le réceptionniste, un type négligé mais fort sympathique répondant au nom de Barney, reconnut la description.

— Vous êtes venu payer la note ?

— On a une tête à ça ?

Le type haussa les épaules.

— Ça coûtait rien de demander.

— Qu'est-ce que vous pouvez nous dire sur votre client ?

— Il s'est enregistré sous le nom de Mickey Mantle. Je me doutais

bien que ce n'était pas son vrai nom, mais vu le gabarit du type, j'ai pas voulu insister.

Il en faudrait plus, des gars précautionneux comme lui, se dit Al. Ça réduirait les accidents de parcours.

— Il est arrivé le... 18 mai, poursuivit Barney en consultant son registre. Il devait partir le 20. Entre-temps, il a dû changer d'avis, car le soir du 20, il était toujours là. Le 24, ses affaires n'avaient pas bougé de sa chambre. On a attendu encore quelques jours, puis comme on était sans nouvelles, on les a débarrassées.

— Vous avez prévenu la police ?

— Pourquoi ? Il n'avait pas commis de crime.

— Quelqu'un pouvait l'avoir déclaré au bureau des personnes disparues.

— Vous plaisantez ?

— J'ai l'air d'un comique ?

Le réceptionniste battit des cils, incertain de la réaction qu'on attendait de lui.

Sa bouille de merlan frit arracha un ricanement au flic.

— Mais ouais, le péquenot, je plaisante. À qui un gros tas de merde comme lui pourrait-il bien manquer ?

Le réceptionniste rit jaune.

— Vous voulez peut-être récupérer ses affaires ? proposa-t-il, pressé de les voir déguerpir.

Al acquiesça.

Un costume blanc qui pouvait largement les contenir tous les trois, une trousse de toilette garnie, une revue sur l'invasion prochaine de la Terre par des petits hommes verts et un billet d'un dollar découpé en forme de cœur.

Si les éléments révélaient certains traits nouveaux de la personnalité de Jimmy, aucun d'eux ne leur donnait le moindre indice sur ses agissements durant son séjour à Providence. Ce qui signifiait qu'ils allaient devoir se coltiner toute la ville pour découvrir la maison que l'homme de main de Tony-la-langue-verte avait visitée.

— Si vous étiez bourré de fric et que vous vouliez qu'on vous foute la paix, où est-ce que vous construiriez une baraque ?

— Sur la lune ? répondit le type.

Al soupira, exaspéré.

— Je vous parle d'ici, à Providence.

— Ah, vous cherchez le quartier huppé... Faut aller du côté d'East Side. Attendez, je vais vous montrer sur le plan.

Les deux étrangers s'apprêtaient à franchir le seuil après avoir remercié le réceptionniste pour sa collaboration quand celui-ci les interpella.

— Au fait pour la note, on fait comment ?

— Ce que vous avez trouvé sous le matelas ne suffisait pas ?

Barney détourna les yeux, penaud. Al sortit de l'hôtel, laissant les scrupules s'occuper du plaisantin.

Les nuages épars qui les avaient accueillis à leur arrivée s'étaient renfloués. Anthracite et gonflés, ils roulaient à présent, menaçants, au-dessus de leur tête. L'air chaud et humide étouffait l'atmosphère, entravant leur respiration.

Al desserra le col de sa chemise et dit :

— Espérons qu'il pleuve bientôt. J'ai l'impression d'avoir avalé un kilo de gravier.

L'étudiant leva le nez au ciel, dubitatif.

Le quartier d'East Side offrait des rues larges et bien entretenues, bordées de maisons cossues et entrecoupées de nombreux parcs et d'espaces verts. Il était aussi le fief de quelques écoles privées réputées comme la Moses Brown School et la Wheeler School qui avaient ouvert leurs portes respectivement en 1784 et 1889. Engagés sur la Thayer Street où se succédaient cafés, restaurants et magasins, ils passèrent l'Université de Brown, elle-même active depuis le dix-huitième siècle, puis rejoignirent la Hope Street.

Après quelques bifurcations, ils tombèrent sur une imposante maison coloniale qui annonçait le déferlement de résidences somptueuses qui allait suivre.

Al roulait au pas, observant attentivement les demeures. Elles étaient toutes fastueuses et intrigantes, mais aucune d'elles n'éveilla son intérêt. Tony avait parlé d'une demeure semblable à celle des O'Hara, et Al connaissait le goût immodéré de Jimmy pour l'étincelant.

Aussi, quand au détour d'un virage, l'étudiant pointa un ample portail serti d'un sigle doré protégeant une allée arborée au bout de laquelle se dressait une bâtisse colossale, il sut que c'était elle.

Ils échangèrent un regard et braquèrent dans sa direction.

Après avoir stationné leur Chevy en retrait, ils s'approchèrent du portail. Au loin, la maison se découpait dans les nuages toujours plus nombreux. Tout autour se déployait une forêt d'arbres olympiens dont les racines et les branches envahissaient le domaine, ne laissant aucune place à la lumière. La grille était actionnée par un mécanisme autonome. Al repéra un petit interphone sur le côté. Il appuya sur le bouton.

La sonnerie résonna longuement dans la petite boîte, intensifiant la nervosité des deux visiteurs. L'obscurité s'était abattue sur eux, réveillant des sons troublants.

Sans manifestation de la part des propriétaires, Al envisageait déjà un plan d'invasion quand il repéra une fente dans le portail. Il attira

l'attention de son compagnon sur celle-ci. L'étudiant suivit le doigt, la gorge sèche.

La grille n'était pas fermée.

Malgré les protestations de l'étudiant, Al tira sur celle-ci et se faufila dans l'embrasure. L'étudiant jura, mais craignant de se retrouver seul, il lui emboîta le pas.

— Durant votre formation, vous avez raté le cours sur la violation de propriété privée ?

— Bouche-toi les oreilles et concentre-toi sur la porte de la baraque, lui conseilla Al alors qu'ils s'engageaient dans l'allée.

L'étudiant s'exécuta.

Ils avancèrent droit devant, le souffle court, s'efforçant d'ignorer les bruissements croissants qui provenaient de la forêt. Celle-ci s'éveillait lentement et suivait la progression de ces curieux visiteurs. Elle pouvait respirer leur odeur, caresser leurs cheveux et effacer leurs pas. Aucun d'eux n'osait se retourner de crainte de la voir se refermer sur eux.

Lorsqu'ils parvinrent au porche, le cœur serré, la pluie matraquait la demeure. Les volets claquaient, les gonds grinçaient et le vent poussait des hurlements déchirants en s'immisçant dans les interstices. Heureusement, quand Al tourna la poignée de la porte, qui ne résista pas, des réverbères autour de la maison s'illuminèrent, éclairant partiellement l'intérieur de la maison par le biais des fenêtres.

Un vaste hall, recouvert de carrelage noir et blanc à l'image d'un échiquier géant, se déployait devant eux. Une cheminée se dressait sur le côté droit, flanquée d'un vieux fauteuil victorien qui tenait debout par la volonté du Saint-Esprit. Le reste de la pièce était vide, à l'exception de quelques bricoles inutiles dispersées ici et là. Le hall se terminait par un escalier à double volée qui menait à un étage supérieur entièrement ouvert. La rambarde qui faisait le tour de la pièce laissait entrevoir une flopée de portes fermées.

Sur les murs se détachaient des statues en haut-relief grandeur nature : des troncs de jeunes femmes pour la plupart, la poitrine nue, les mains dressées devant elles.

De nombreux enfants, dénudés, rampaient sur les façades, fuyant d'invisibles tortionnaires. Le visage tourné par-dessus leur épaule, ils avaient l'air terrifiés.

D'autres statues saillaient dans la pénombre. Des parties corporelles détachées : un bras, un buste, des mains atrophiées. La lumière des réverbères qui filtrait par les fenêtres s'abattait sur le plâtre verni, accentuant leur pâleur et formant des ombres gigantesques sur le sol.

Al s'alluma une cigarette.

— Putain, je comprendrai jamais l'esprit tordu des artistes. Et dire qu'il y a des mecs qui paient des fortunes pour ce genre de conneries.

L'étudiant leva un regard ahuri en sa direction, pas certain qu'il ait réellement parlé. Il y avait quelque chose qui n'allait pas dans cette baraque. Et ce n'était pas seulement dû à ce prélude de l'enfer, c'était l'atmosphère en elle-même, qui prenait à la gorge. Il l'avait sentie dès qu'il avait franchi le seuil, un frisson semblable à celui qui saisit les âmes sensibles à l'entrée des cimetières. C'était comme si quelque chose de grave s'était déroulé ici, quelque drame qui aurait violé la dignité de la bâtisse pour en faire un témoin contraint et muet.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? parvint à articuler Cox.

— On l'explore.

La déglutition de l'étudiant résonna dans toute la demeure. Il eut l'impression que celle-ci inhalait son effroi.

— Qu'est-ce qu'on cherche ?

— Un quelconque indice du passage de Jimmy.

— La maison est immense. Et si c'est vraiment celle que Jimmy a cambriolée, ça fait plus d'un mois. Le propriétaire en a probablement effacé les traces. On aurait peut-être dû se renseigner auprès des autorités.

— Crois-moi, tu veux pas avoir les flics sur le dos sur ce coup-là.

Il se voyait mal expliquer à ses collègues les circonstances de sa soudaine curiosité.

— On va se séparer, d'accord ? poursuivit Al. Sinon on n'en finira jamais. Tu prends le rez-de-chaussée, je m'occupe de l'étage.

L'étudiant n'était pas chaud pour arpenter les couloirs avec son ombre pour seule compagnie, mais il ne voulait pas passer pour une mauviette, même si au point où en était sa réputation, ça n'aurait pas changé grand-chose.

Al s'engagea dans l'escalier, grimpa les marches quatre à quatre. Son sang-froid avait repris le dessus. Son instinct policier guidait à nouveau ses mouvements. La demeure fichait la trouille pour sûr, mais il avait pénétré des immeubles autrement plus flippants. La première pièce contenait un lit simple et une commode poussiéreuse sur laquelle reposait une vieille boîte à musique. Al l'ouvrit, vibrant au souvenir de sa fille. La danseuse en tutu rose à laquelle il s'attendait en surgit. Sauf que ses bras étaient sectionnés et qu'elle n'avait plus qu'une moitié du visage. Surpris, Al lâcha la boîte qui s'écrasa sur le sol. La musique s'enraya, bloquant le ballet du monstre de plastique. Malgré le choc, il continua à valser jusqu'à ce que Al l'achevât d'un coup de pied.

L'étudiant ne trouva rien dans les rares meubles du hall. À croire que les gens qui habitaient ici se nourrissaient essentiellement de leur art pervers. Il continua néanmoins d'en explorer les contours ; il dégota une cuisine abandonnée, puis une salle à manger quasiment vide. Il allait suivre les pas de son collègue quand une porte nichée

sous l'escalier attira son attention. Intrigué, il la poussa du bout du pied. Un cri se bloqua dans sa gorge quand trois paires d'yeux le fixèrent.

Al visita deux autres pièces, une chambre et un bureau, toutes les deux poussiéreuses et affublées d'un affreux papier peint démodé. De larges protubérances déformaient les murs. Intrigué, Al les effleura du bout des doigts. C'était du plâtre. Durci, mais non verni. Certainement exposé pour de futures œuvres névrosées. Al se demandait ce que Jimmy avait bien pu piquer dans un tel endroit. La quatrième pièce dans laquelle il pénétra était plus spacieuse. Une odeur aigre flottait dans l'air, une émanation agaçante qui lui irritait les narines. La propreté de l'endroit induisait une fréquentation plus régulière. La pièce comprenait quelques meubles de style victorien : un lit à baldaquin, une coiffeuse, un secrétaire en acajou et une grande armoire contenant des vêtements d'homme suspendus. Un paravent chiné camouflait en partie le baldaquin. Voulant approcher la coiffeuse, Al le plia. Une robe apparut, étalée avec minutie sur le matelas. Mais ce ne fut pas la robe qui le fit tressaillir, mais la forme qui dormait derrière elle.

Trois statues se dressaient devant l'étudiant. Trois bustes d'enfants qui tenaient leur tête entre leurs mains. Posés sur une table à l'entrée, ils le fixaient de leurs yeux vides. Les détails des sculptures, les cils, la forme des lèvres, les sentiments qui semblaient se dégager de leur expression figée, leur conféraient un réalisme déplacé. Jeffrey Cox sentit des sueurs froides le long de ses vertèbres. Il venait de découvrir l'antichambre de l'esprit torturé de l'artiste. La lumière des réverbères, qui filtrait des quatre petites lucarnes situées en hauteur, dévoilait cinq longues tables disposées en parallèle. De larges cuves en inox d'où se dégageait une odeur saisissante y reposaient, ainsi que des bassines débordantes de plâtre durci et des outils de sculpteur. Ici et là se dressait l'ébauche d'une œuvre. Puis de part et d'autre de la pièce, des gibbosités gonflaient les murs comme des tumeurs malignes. L'étudiant les observait, fasciné. Leur contour était lisse, encore informe et pourtant gracieux, comme si quelque chose de solennel s'en dégageait. L'étudiant jeta un coup d'œil derrière lui pour s'assurer que personne ne l'espionnait puis il s'empara d'une gouge, d'un marteau et se mit à frapper.

— Oh, pardon, fit Al.

Bien que dissimulé sous les draps, Al avait reconnu le corps d'une femme. Sa chevelure blonde et emmêlée s'étalait sur l'oreiller.

— Nous pensions la maison inhabitée, et comme la grille était ouverte, nous...

Il interrompit son explication. La forme ne réagissait pas.

Al fit un pas dans sa direction.

— Madame ?

L'immobilité de la femme l'alarma. Discrètement, il libéra le cran de sûreté de son arme et s'approcha. Une fois à proximité, il tira le drap.

Ce n'est pas évident, pensait l'étudiant qui s'était pris au jeu et matraquait le bloc, s'efforçant de lui configurer une silhouette. Or à chaque fois qu'il approchait d'un semblant de forme, la matière cassait en l'arrosant de plâtre. Il s'essaya à une dernière tentative quand la gouge rencontra un obstacle et qu'un éclat atterrit dans ses yeux. L'étudiant jura et s'enfonça les paumes dans les orbites. Quand il put de nouveau voir, la gouge et le marteau lui tombèrent des mains.

Al se jeta contre le mur. Les mains plaquées sur la bouche, il fixait le squelette grotesque qui s'offrait à lui. On lui avait bariolé les dents de rouge à lèvres, enfilé un soutien-gorge et des porte-jarretelles puis arrangé une perruque blonde sur le crâne.

À cet instant, un hurlement strident retentit dans la demeure.

Al se décolla du mur, dégringola les escaliers et suivit la direction des gémissements. Il fit irruption dans la pièce, essoufflé.

L'étudiant se tenait dans un angle. Le visage froissé en un masque de terreur, il pointait un doigt sur le bloc matraqué. Une nausée saisit Al quand il vit ce qui saillait du plâtre.

C'était une mâchoire, une mâchoire rose et fraîche d'enfant.

La pièce sembla alors onduler autour d'eux et dévoila les cloques tuméfiées des murs sur lesquelles les nuages, en occultant la lune par intermittence, formaient des ombres instables qui leur donnaient soudain vie.

Al recula, pétrifié, et percuta une cuve qui tangua avant de s'écraser sur le sol. Un liquide fétide s'en échappa dans lequel baignaient des morceaux de corps humains : doigts, oreilles, yeux, nez.

Le hurlement de l'étudiant reprit de plus belle, accompagné par les frappaements hystériques de ses pieds sur le sol. Les yeux fermés, il secouait la tête avec une telle virulence que Al crut qu'elle allait se disloquer.

D'une main brutale, il le souleva du sol et le traîna jusqu'à la porte empruntée à leur arrivée. Celle-ci ne s'ouvrait que de l'extérieur. Il balaya la pièce du regard et repéra une autre porte au fond. D'un coup de bras agile, il jeta l'étudiant sur son épaule et se rua dans sa direction.

Al déboula dans la nouvelle pièce et verrouilla la porte derrière lui.

Une odeur infecte lui sauta à la gorge. Il lâcha le corps de l'étudiant qui s'écrasa sur le sol dans un bruit sourd. Secoué de nausées, Al se tordait comme un vermisseau.

Bordel, Jimmy, qu'est-ce que t'es venu foutre ici ?

La pièce dans laquelle il se trouvait à présent était sombre et tout aussi froide et sordide que la précédente, mais ne comportait pas de

table de tortures. Al en profita pour vérifier l'état de son compagnon évanoui. Une bosse enflait sur son front, mais il survivrait.

— Eh, Cox, réveille-toi ! l'enjoignit-il en lui secouant l'épaule.

Le gamin ne voulait rien savoir.

Al examina les lieux ; malgré la pénombre, il lui sembla apercevoir une issue de l'autre côté de la pièce, sur sa droite.

— Cox, bordel !

Il lui ficha quelques gifles qui semblèrent avoir plus d'effet. L'étudiant battit des paupières et se dressa d'un bloc.

— Putain, j'étais parti !

Surpris de sa réaction, Al sursauta.

— Ouais, et la prochaine fois, j'apprécierais que tu attendes qu'on soit hors de danger. Je suis pas ta mule.

L'étudiant respirait fort et regardait autour de lui, effrayé.

— On est sortis ?

— Non, cette baraque est pire que le train fantôme. T'as beau pisser dans ton froc, t'es obligé de te coltiner tout le circuit !

L'étudiant était si sonné qu'il ne remarqua pas l'odeur.

Al siffla.

— Je crois que cette fois-ci c'est vraiment la merde...

— Inspecteur, l'interrompit l'étudiant.

— Le putain de pompon...

— Inspecteur..., insista l'étudiant.

— Je sais pas ce que je vais raconter au...

— INSPECTEUR !

— Quoi ? s'écria Al, à bout de nerfs.

Le visage blême de l'étudiant semblait flotter dans l'atmosphère comme un masque vénitien. Al suivit son regard.

Une masse sombre gisait sur le sol à six mètres d'eux. Derrière elle, un coffre-fort béait.

Al se dressa aussitôt sur ses pieds, gratta une allumette et s'en approcha. Dégotant un reste de courage, l'étudiant lui emboîta le pas.

Le corps était dans un tel état de décomposition qu'il était difficile de l'identifier. Al jura quand la flamme lui brûla les doigts. L'étudiant sortit un Zippo de sa veste qu'il fit claquer dans la pénombre avant de le lui tendre. Al accepta l'objet en maugréant.

Un impact de balle était visible sur la poitrine du cadavre.

— Pas de doute, dit-il. Jimmy est passé par là.

D'après la position du corps, l'homme avait dû surprendre Jimmy et avait essayé de s'interposer. D'après l'issue des jeux, l'idée ne s'était pas révélée judicieuse. Le butin avait disparu.

L'étudiant observait l'homme. Une drôle d'impression lui nouait l'estomac. Il attendit que Al lui ait tourné le dos pour fouiller le cadavre. Frénétique, il s'attaqua aux poches, contrôla les doublures,

vérifia le moindre renflement. Mais il ne trouva rien.

Pourtant...

La main de l'homme attira son attention. Crispée comme la patte d'un aigle, elle s'agrippait à un objet.

L'étudiant se baissa, desserra avec peine chaque doigt. Lorsqu'il aperçut la boîte, il s'empessa de l'ouvrir.

Elle était vide.

— Oh non, souffla-t-il en fermant les yeux.

Une file sinistre de parents éplorés, déployée de part et d'autre du domaine, attendait l'identification des corps. Seul le ruban jaune délimitant la scène de crime les séparait des ossements que les policiers rassemblaient dans l'espoir d'en reconstituer les squelettes. Il était vingt-trois heures trente quand ils avaient prévenu les flics. Minuit quand ceux-ci avaient commencé à débayer. À deux heures du matin, vingt corps s'alignaient sur les bâches disposées à cet effet. À quatre, le chiffre avait doublé.

La criminelle, les mœurs, et à peu près toutes les autres unités policières de Providence étaient sur place. Pour l'occasion, même le FBI avait fait le déplacement. C'est que vingt ans de disparitions enfin résolues, ça se fêtait en famille. Pourtant l'humeur n'était pas à la commémoration. Laurel, Hardy, Flynn et le reste de la bande jetaient à Al des coups d'œil inquisiteurs. Quant aux agents du FBI, ils attendaient patiemment le moment opportun pour le cueillir. Heureusement, le capitaine du district était là, débarqué du premier avion, et même si ce n'était pas sa juridiction, il était parvenu pour le moment à les tenir à distance.

Écarté des mâchoires exterminatrices de la presse, Al en profitait pour réviser les éléments qu'il avait en main. Jimmy était venu à Providence pour un boulot, il s'était offert une maison en en-cas. Manque de bol, c'était la baraque d'un excité du scalpel qui triquait pour les gosses. Le propriétaire le surprend avec le butin, tente d'intervenir, se fait zigouiller. Le lendemain, Jimmy entreprend de se lancer dans une campagne meurtrière en tuant des mioches qu'il a choisis à la loupe. Il rate néanmoins son premier, mais tue la mère dans le processus. De retour à New York, il rallie son frère à sa cause. Ce dernier le zigouille à son tour avant de perpétuer la tradition en s'en prenant à trois autres mioches. Grotesque. Incompréhensible.

L'étudiant à ses côtés n'avait pas repris ses couleurs. Assis, les jambes croisées, il fixait le sol, l'air ahuri. Al l'avait vu se baisser pour ramasser quelque chose dans la main de l'assassin, et quand il s'était relevé son visage trahissait une terreur sans fond.

— Qu'est-ce que tu as trouvé là-bas ? lui demanda Al.

— Rien, souffla l'étudiant sans ciller.

— Tu me caches quelque chose, Jeffrey ?

L'étudiant marqua un temps d'arrêt avant de répondre :

— Vous ne me croiriez pas.

— Tente ta chance, je pourrais te surprendre.

— Ça m'étonnerait. Les types comme vous sont prévisibles.

Al haussa les épaules. Il était trop las pour insister.

La foule de curieux grossissait chaque minute. La police s'efforçait de la cantonner derrière le portail, mais Al soupçonnait quelques-uns d'entre eux de s'être infiltrés parmi les employés de la morgue. Adossé à un muret près du portail, il écoutait l'indignation des riverains. *C'était un si bon voisin, qui entretenait si parfaitement son jardin, vous auriez dû voir ses tomates... des petites merveilles. Un brave monsieur, en plus, qui nous saluait toujours bien bas. Lui qui paraissait tellement aimer les enfants. Si c'est pas malheureux.*

Al se dit qu'un type qui aimait les moutards, en particulier ceux des autres, devrait toujours paraître suspect.

Une autre conversation suscita l'attention du flic. Il tendit l'oreille.

— Quelqu'un devait savoir, avançait une voix d'homme. À plusieurs occasions quand je promenais Tati la nuit, j'ai surpris une silhouette près de la grille, en retrait des réverbères. Monsieur Hayworth savait qu'on l'épiait. C'est pour ça qu'il se barricadait. Il avait peur... peur de l'ombre.

Al se dressa sur la pointe des pieds pour tenter d'apercevoir à qui appartenait la voix, mais il fut distrait par un doigt qui lui tapotait l'épaule. C'étaient Henry Gibson et Richard Wentworth, les deux agents du FBI. Ils avaient profité de l'absence momentanée du capitaine pour s'approcher de lui.

— Alors, Seriani, toujours aussi habile à vous attirer les emmerdes ?

— C'est que je m'entraîne dur, assura le flic en s'allumant une cigarette.

Ces types avaient le don de le rendre nerveux.

— Marcus Hayworth, brave professeur à la retraite, fasciné par l'histoire, apprécié de ses voisins...

— Ne le sont-ils pas tous ?

Surprenant un léger tressaillement des lèvres du flic, Wentworth grogna :

— Ça vous amuse ?

— Nan, l'idée me traversait juste l'esprit que mon antipathie inhérente me rayait de la liste des suspects... c'est rassurant.

— Si j'étais vous, je ne me reposerais pas sur mes lauriers, qui sait si les feuilles n'en sont pas empoisonnées...

— C'est une menace, agent Gibson ? Ce n'est pourtant pas le genre de la maison...

Gibson ignore l'ironie et enfonça les poings dans ses poches. La foule lui sauvait la mise à ce petit con parce qu'il lui aurait bien fait

bouffer le bitume à l'heure qu'il est.

— Qu'est-ce que vous fichiez ici, Seriani ?

L'idée que cette tête à claques s'en sortît avec le gros lot ne l'enchantait guère.

— On passait dans le coin, on a vu de la lumière alors on s'est arrêtés.

— Oh de la lumière... et vous êtes entrés parce que ?

— La grille était ouverte.

— Oh, la grille était ouverte, répéta l'agent avec le même ton railleur et en prenant à témoin son collègue. Dites-moi, Seriani, durant votre formation, vous avez raté le cours sur la violation de propriété privée ?

Tiens, il lui semblait avoir déjà entendu ça quelque part.

— De la manière dont je vois les choses, un citoyen aurait pu avoir besoin d'aide. Mais je ne m'attends pas à ce que deux types formés à poignarder les gens dans le dos aient une quelconque notion d'entraide citoyenne.

Le FBI ne jouissait effectivement pas d'une glorieuse réputation, en particulier depuis l'instauration de son programme de contre-espionnage COINTEL PRO²³ treize ans plus tôt. Dans le but de déstabiliser les associations non gouvernementales et écarter toute personne jugée dérangeante pour les affaires de l'État, son directeur J. Edgar Hoover usait de méthodes d'intimidation peu conventionnelles : campagnes de discrédit impliquant la diffusion de rapports mensongers, lettres de menaces anonymes, mises sur écoute téléphonique non justifiées, infiltration des groupes dissidents ou encore vandalisme et usage illégal de la force envers leurs membres. Ces moyens fallacieux utilisés pour parvenir à leurs fins ne jouaient pas en leur faveur : beaucoup soupçonnaient l'Agence d'être l'instigatrice de la plupart des conspirations criminelles.

Les deux agents se jetèrent un regard désabusé. Ce pèteux de flic new-yorkais ne lâcherait rien. Inutile de perdre leur temps.

Wentworth repéra alors l'étudiant. Le désignant du menton, il dit à Al :

— C'est qui votre copain ?

— C'est pas vos oignons.

— Non ?

L'agent ferma ses paupières à moitié comme pour mieux fouiller son esprit.

— On s'est pas déjà rencontrés ?

L'étudiant haussa les épaules.

— Peut-être, j'ai été videur à SoHo, dans une boîte gay.

La réponse était si inattendue que même Gibson se gaussa.

Wentworth, lui, n'apprécia pas la boutade ; il s'apprêtait à le lui

faire savoir quand le capitaine de police intervint.

— Qu'est-ce que vous fichez là, Wentworth ? Vous êtes en rade de braves citoyens à harceler ?

Le capitaine Cleere était particulièrement remonté contre l'Agence, ne lui pardonnant pas son acharnement sur Martin Luther King qu'elle avait, selon lui, laissé assassiner. Il n'appréciait pas non plus le fait que Hoover se démenait davantage pour chercher des liens communistes dans les groupes d'activistes des droits civiques que pour punir les exactions du Ku Klux Klan envers les honnêtes gens.

Les agents ne réagirent pas à la provocation, préférant s'éloigner sans faire de vagues.

Dès qu'ils furent à une distance respectable, le capitaine sortit de ses gonds.

— Qu'est-ce que vous leur avez dit ?

— Rien.

— Vous êtes sûr ? Vous les connaissez, ces sales rats, ils vous font dire des trucs que vous ne vouliez pas, et reportent des trucs que vous n'avez jamais dits. Je me méfie de ces types comme de la peste.

Il regarda les agents se fondre dans la foule.

— Alors, Seriani, qu'est-ce qui s'est passé ? Et faites-la-moi express, j'ai un tas de clebs enragés à foutre en cage avant qu'ils ne se bouffent entre eux.

— On pense que cette affaire est liée à nos meurtres.

Il balaya l'immense cimetière d'un bras.

— Quels meurtres ? Ceux des gosses à New York ?

Al acquiesça.

— J'ai pas vu le type, mais vu l'état dans lequel on me l'a décrit, il est mort depuis belle lurette... il est improbable qu'il ait participé à nos meurtres.

— Je sais qu'il n'est pas impliqué directement, mais il y a un lien.

— Comment ça ?

— Apparemment Jimmy-le-poissex a cambriolé cette maison avant de tuer la mère de Timothy Butler.

— Vous avez des preuves ?

Al admit que non.

— Alors vous allez m'écouter, Seriani, dit-il en s'approchant de lui, les dents serrées. Vous n'allez parler de ça à personne, PERSONNE ! Vous allez creuser un trou au fin fond d'une forêt, et vous y terroriser jusqu'à ce que je vous dise d'en sortir. Cette affaire-là est une bombe ! Des têtes vont tomber, un paquet de têtes, et personnellement je tiens à la mienne.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais ! J'ai un million de trucs à gérer à New York... et je remercie le ciel que cette merde n'ait pas pété dans ma

ville...

— Et s'ils veulent m'interroger ?

— Ne vous inquiétez pas, je m'occupe de ça... et entre nous, ils vont tellement être occupés à s'arracher les galons, qu'ils vont vite vous oublier.

Remarquant finalement l'étudiant, il s'exclama :

— Qu'est-ce que vous foutez là, vous ?

L'étudiant baissa les yeux, embarrassé.

— Putain, Seriani, s'il lui arrive quelque chose, c'est pour votre pomme, pigé ?

Avec tout ce qu'on lui fichait sur le dos, il allait bientôt devoir ramper pour se déplacer.

Une fois le capitaine parti, l'étudiant gratifia Al d'un regard reconnaissant.

— Vous n'avez rien dit...

— Qu'est-ce que j'aurais bien pu avoir dit..., souffla-t-il, la voix teintée d'ironie.

Puis après avoir grillé une cigarette, il ajouta :

— De plus, j'aime bien garder le meilleur pour la fin.

Un cordon policier se forma pour leur permettre de percer la foule qui, attirée par les effluves enivrants de la mort, s'était renflouée. Elle s'enroulait à présent autour de la propriété comme un serpent visqueux se mordant la queue.

Le symbole peint avec le sang de la troisième victime sur le lieu du crime affleura à l'esprit du flic. Les deux autres inscriptions, *Baron* et *Viens à moi*, confirmaient le caractère mystique des meurtres. Jimmy et son frère connaissaient-ils déjà Marcus Hayworth ? Ce dernier avait-il enrôlé leur esprit naïf dans ses élucubrations sataniques ? Quelqu'un le soupçonnait-il de ses funestes pulsions ?

L'étudiant interrompit ses pensées.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On a plus ou moins bouffé tous nos jokers.

— Et qu'est-ce qu'on va dire à la mère d'Edward et Jimmy ? Que ses fils ont été ensorcelés par un tueur d'enfants ?

Al haussa les épaules.

— Peut-être vaut-il mieux ne rien dire, après tout. La laisser fonder ses propres hypothèses.

L'étudiant ne partageait pas cet avis.

— Il nous reste une piste.

Al l'interrogea du regard.

— ... mais elle ne va pas vous plaire.

Il gara la voiture sur le bas-côté et fouilla dans sa poche. Il en sortit un mouchoir. Connaissant le caractère impie du flic, il hésita un

instant. Au bout d'un moment, il se décida et en dévoila le contenu.
C'était un crin. Un long crin rêche, gris jaunâtre.

— Vous pensez toujours pouvoir me surprendre, inspecteur ?

Le quartier de Greenwich Village au sud-ouest de Manhattan, plus communément appelé Le Village, était réputé pour son côté bohème. De nombreux artistes faisaient leurs débuts dans les clubs et bars qui bordaient ses rues : Cafe Wha, The Gaslight Cafe ou encore Caffè Cino sur Cornelia Street, qui amorça le début des cafés-théâtres et du Off-Off-Broadway²⁴.

Même s'il désapprouvait la fréquentation du quartier par des bandes de chevelus et la tendance homosexuelle de certains résidents, Al appréciait de se fondre dans ses rues et terminer ses soirées dans un de ses clubs. Quelques années auparavant au Gerde's Folk City, il avait assisté aux débuts d'un jeune premier, un certain Bob Dylan, qui s'était démarqué auprès de Johnny Lee Hooker. Son club préféré restait néanmoins le Cafe au Go Go, au sous-sol de la 152 Bleecker Street où, quand le cœur y était – ou n'y était pas justement –, il allait écouter du blues : Muddy Waters, Lightnin' Hopkins, Van Morrison, ou encore le grand Son House.

Ce matin-là, quelques rues plus loin, Al buvait un café copieusement arrosé sur la terrasse du White Horse Tavern.

L'étudiant n'avait pas voulu lui en dire plus sur sa trouvaille. Al avait tenté de relancer le sujet à plusieurs reprises durant le trajet de retour, mais, faute de succès, il s'était assoupi. Cinq heures plus tard, il se réveillait au milieu des klaxons et des odeurs de hot dog. Pour fêter ses retrouvailles avec la grosse pomme, Al s'était sniffé quelques rails de pollution et s'était enfilé un jus de chaussette aromatisé au caramel.

L'étudiant le rejoignit.

— C'est bon, il peut nous recevoir.

Ce dernier l'avait convaincu qu'une de ses connaissances, un type qu'il avait rencontré dans le cadre de ses études sur l'esprit criminel, était plus habilitée à lui expliquer la situation. D'après l'expression suppliciée qui imprégnait le visage du garçon, Al savait que ça n'allait pas être une partie de plaisir.

— T'es sûr que t'as pas besoin de sommeil ? le relança Al pour la troisième fois.

Le bougre n'avait pas fermé l'œil depuis deux jours.

— Mes motivations existentielles me suffisent, assura l'interpellé.

On y va ?

Mes motivations existentielles me suffisent, rumina le flic alors qu'il regagnait la Chevy. Où diable se fournissait-il en telles conneries ?

Le bourdonnement du trafic ajouté aux chansons mielleuses que la radio diffusait eut raison de lui. Il s'endormit au son de Dean Martin qui, de sa voix de velours, jurait à une quelconque conquête son amour éternel.

'Cause I'm the one who told you

I would love you dear forever and I will

Le vif débat de deux hommes dans la rue le réveilla. Il reconnut la voix de l'étudiant ; l'autre lui était également familière, mais il ne parvint pas à la remettre.

— Je te dis qu'il n'est pas prêt, disait-elle.

Al cligna des yeux.

— Il faut lui laisser une chance, insista l'étudiant. On n'a pas le choix.

Al baissa la vitre de la voiture et se pencha à l'extérieur. Une bâtisse criblée d'insultes racistes se dressait devant lui.

Il repéra les deux hommes à quelques mètres.

— Qu'est-ce qui se passe, Cox ?

Son menton tomba sur sa poitrine lorsqu'il reconnut l'interlocuteur de l'étudiant.

C'était le père Elias Niklas, qui, les bras croisés, le toisait.

L'étudiant l'interpella d'un air jovial :

— Ah, inspecteur, vous êtes réveillé ? Je voulais justement vous présenter la personne dont je vous ai parlé, mais d'après ce que j'ai compris, vos chemins se sont déjà croisés.

Abasourdi, Al passa son regard de l'un à l'autre. Comprenant où la situation le mènerait, il secoua la tête.

— Oh non ! Oh non !

D'un coup de hanche, il s'extirpa de son siège et passa derrière le volant. Sa main battit l'air à la recherche de la clé de contact. Elle se referma sur le vide. Un cliquetis provenant de la fenêtre passager attira son attention. Le trousseau de clés se balançait dans l'encadrement de la vitre.

Il disparut subitement, supplanté par le visage ironique de l'étudiant.

— Je m'attendais plus ou moins à cette réaction..., admit ce dernier.

Ils se tenaient tous les trois debout dans une chapelle annexe à l'église. Quelques bancs s'alignaient devant une statue de la Vierge Marie qui les couvrait de son regard bienfaisant. Derrière elle, un tableau de Jésus s'imposait sur deux mètres de haut.

Malgré l'insistance de l'étudiant, Al avait refusé de s'asseoir. Vu les

gueules de chien battu qui étaient de la partie, il ne comptait pas s'éterniser.

Bien que peu convaincu du bien-fondé de cette discussion, le prêtre se lança :

— Vous connaissez Gilles de Rais ?

— Gilles de Rais ? Bien sûr, c'est un cousin éloigné. On a perdu le contact depuis que d'Artagnan s'est fait la malle avec Marie-Antoinette... vous auriez dû voir le bordel que ça a foutu dans la famille.

— J'avais oublié que vous étiez aussi comédien... vous devriez tenter votre chance à Broadway. Ils doivent bien chercher des flics en constante crise existentielle.

— Pff, pensez-vous. Mon humour incompris causerait ma perte. Là, y a quand même l'insigne qui me protège.

Le prêtre braqua sur l'étudiant un regard accusateur. Il n'avait pas de temps à consacrer à un impie qui désacralisait tout !

L'étudiant lui posa une main encourageante sur le dos. Le prêtre hésita encore un instant, puis l'image de Jésus embarrassé de sa lourde croix avançant péniblement sous le soleil judéen lui vint à l'esprit. Il y puisa sa détermination et reprit :

— Gilles de Rais était un maréchal de France du quinzième siècle, un chevalier réputé qui, pour des raisons troublantes, se transforma en ogre vicieux et implacable.

Al se mordit les lèvres pour bloquer le rire qui lui chatouillait les amygdales. Il était tenté d'interrompre le conte de fée du prêtre, mais ce dernier semblait bien lancé.

— Son immense richesse, poursuivit le père Niklas, est à l'origine de la légende qui raconte qu'enfant, il aurait rencontré un émissaire du diable à qui il aurait vendu son âme en échange de la fortune, la gloire et le succès au combat. Gilles de Rais était en effet orphelin, et, à l'époque, ces derniers étaient maudits et bien souvent relégués dans les cachots de vieilles bâtisses décrépites, abandonnés aux mains d'hommes cruels. Or à vingt-cinq ans, Gilles de Rais était un chevalier honoré, à la tête d'une fortune colossale. Enhardi par ses victoires sur les champs de bataille et grisé par la prospérité dont il jouissait, il prétendait ne craindre personne, pas même le diable. Lors d'un de ses combats, il aurait trouvé un parchemin indiquant la route qui menait à l'enfer. Malgré les avertissements des hommes d'Église qui le conseillaient, il décida d'aller y récupérer son âme. Or une fois sur place, étourdi par la prétention et rongé par la cupidité, il aurait rapporté autre chose... une chose qui n'aurait jamais dû quitter l'enfer...

Le prêtre leva les yeux sur l'étudiant, conscient qu'ils approchaient le point crucial de l'histoire.

Après un long soupir, il annonça :

— Le bout de la queue du diable.

Al surprit l'étudiant serrer le mouchoir qui contenait le crin.

— De retour sur Terre, il prit conscience de la gravité de ses actes et s'empessa de cacher le parchemin. Mais il était trop tard. Ce que Gilles de Rais ignorait, c'est que tout ce qui appartenait à l'enfer était habité par le mal absolu, un mal si puissant qu'il pervertissait les âmes les plus intègres. L'homme qui s'emparait d'un tel objet se trouvait confronté aux souffrances des damnés de l'enfer ; il perdait la notion du Bien, de l'humanité, de la conscience humaine... En clair cet objet, cette chose que Gilles de Rais affichait glorieusement, transformait quiconque le possédait en un monstre sanguinaire.

Un silence embarrassé flotta autour d'eux. Al paraissait hypnotisé par le récit.

— Vous vous foutez de ma gueule ?

Les deux hommes le dévisageaient, impassibles.

— Vous êtes en train de me dire que Marcus Hayworth possédait cet objet, que c'est ça qui l'a amené à zigouiller toutes les têtes blondes qui lui passaient sous le nez ? Alors qu'il cambriolait la maison, Jimmy l'aurait trouvé et se serait transformé en taré... jusqu'à ce que son frère à son tour s'en empare et pète les plombs ?

— C'est vous qui le dites, nous, on vous présente les faits.

— Vous appelez ça des faits ? Moi, j'appelle ça des élucubrations de bigots.

— Je vous croyais plus spirituel.

— Vous vous êtes trompé !

Al fulminait. Putain. Mais qu'est-ce qu'il lui avait pris de suivre cet halluciné ? *Mes motivations existentielles ! Je t'en foutrais, moi, des motivations existentielles !*

— Vous n'avez pas l'impression que c'est un peu trop simpliste comme explication ? Ça absoudrait la société et ses tares.

— Et ça détruirait toute votre jolie théorie sur le mal inhérent, pas vrai ?

Al enfonce son regard dans celui du prêtre. La bonté qu'il admirait autrefois avait disparu. Il y saisit les lueurs captieuses de l'imposture.

L'étudiant sentit la fureur du flic déborder. Il s'interposa.

— La force d'une légende ne réside pas dans son authenticité, inspecteur, mais dans la foi que l'on fonde en elle. Peut-être n'accordez-vous aucune crédibilité à celle-ci, mais soyez sûr que certains le font. Et c'est ce qui importe... la motivation des gens à suivre ce qui leur semble juste et réel, fût-ce au détriment de la réalité.

Le prêtre ne lâchait pas le flic du regard.

— Vous avez vu pourtant..., dit-il. Mais votre ignorance et votre fierté vous empêchent de croire.

— Qu'est-ce que j'ai vu ?

— Le mal... vous avez vu à quoi il ressemblait...

Les yeux du violeur John Bruce Eagleson refirent surface dans son souvenir, aussitôt substitués par ceux d'Edward McCoy. Al secoua la tête pour les en chasser.

Après s'être dégagé de l'étreinte de l'étudiant, il gagna la sortie.

— Je n'ai pas terminé mon récit ! intervint le prêtre d'une voix ferme.

— Je crois que j'en ai suffisamment entendu ! Et pour votre information, l'affaire est close et les meurtres sont résolus.

— Il y en aura d'autres ! s'écria le prêtre.

Mais Al avait quitté la chapelle.

Le bout de la queue du diable ? Et pourquoi pas un poil du cul de Jésus ! Quinze ans de carrière pour en venir à la conclusion que les réponses se trouvaient dans l'au-delà. Putain !

Al se sentait berné, souillé par cette imposture. Il avait baissé sa garde, ravalé son agressivité, ouvert son cœur à la tolérance, et voilà où ça l'avait mené. Il en avait marre de tous ces gens qui à défaut de trouver des réponses adéquates se tournaient vers le mysticisme. C'était la faute au climat d'incertitude qui régnait dans cette morose fin de décennie, engendrant des assassinats d'hommes honnêtes, embourbant des pauvres types dans une guerre interminable, poussant les jeunes à chercher du soutien dans des drogues hallucinogènes. Espérant y trouver stabilité et réconfort, la population désorientée adhéraît à des groupuscules sélectifs et violents, des Ku Klux Klan, des Black Panthers, des Nation of Islam, des organisations qui certes embrassaient la violence, mais offraient une raison à leur malaise ainsi qu'une cause pour laquelle se battre, et tant pis si leurs moyens étaient discutables. Ceux qui vivaient dans l'espoir de changer le monde se tournaient vers des gourous au service de la pauvreté qui leur promettaient amour et mixité. Éventuellement leur question trouvait une réponse, mais c'était rarement la bonne.

Al nageait au milieu de cette merde. Ou plutôt coulait. À l'allure où allaient les choses, il ne serait bientôt plus capable de lutter contre le courant, alors il devrait se laisser aller, comme les autres, vers les chutes fatales dans lesquelles le monde se précipitait.

À peine arrivé chez lui, Al laissa tomber ses vêtements et se fit couler un bain. Allongé dans l'eau bouillante, il se frictionna le corps pour se laver des conneries qui l'avaient éclaboussé. Puis il resta un long moment, la tête immergée, espérant chasser les dernières réminiscences de la conversation.

Le corps mouillé, il bondit sur son lit et s'enroula dans des couvertures, décidé à sombrer dans les bras de Morphée. Or le sommeil ne venait pas. Il avait beau se tourner dans tous les sens et tenter de faire le vide, l'histoire du prêtre lui revenait sans cesse en tête.

Quelqu'un aurait-il lu cette histoire et s'en serait-il inspiré ?

L'étudiant avait-il réellement trouvé un crin de cette ridicule queue du

diabre ?

Vous cherchez vos réponses aux mauvais endroits, inspecteur.

Ou peut-être ne posez-vous pas les bonnes questions.

N'avez-vous pas envie de savoir ?

— Bordel ! jura Al en repoussant les draps.

Pour cette nuit, c'était fichu.

Le taxi dans lequel il s'était engouffré le déposa au 10 Grand Army Plaza.

Derrière lui se dressait le *Soldiers' and Sailors' Memorial Arch*, un arc de triomphe érigé à la mémoire des soldats tombés à la guerre de Sécession. L'arc constituait également l'entrée principale d'un des plus grands parcs de New York : le Prospect Park. Plus de deux kilomètres carrés de superficie qui comprenaient la prairie Long Meadow de trente-cinq hectares, une forêt ainsi qu'une patinoire en plein air.

Face à lui, la Brooklyn Public Library imposait sa carcasse. Al hésita un instant, pas certain de la légitimité de son idée, puis il s'avança et tapa deux coups sur le massif portail serti de figurines en relief doré. Personne ne se manifesta. Il réitéra son action. Sans succès. Déçu, il se déplaça sur le côté de l'établissement. Les mains en visière sur une vitre, il repéra trois gardes à l'intérieur. Assis sur des chaises, ils lisaient un journal.

Al toqua. Cette fois-ci, ils l'entendirent. Un seul néanmoins prit la peine de se lever.

Une fois à proximité, le garde colla son visage au carreau.

— Vous avez vu l'heure ? C'est fermé, dit-il en tapotant sa montre.

Al plaqua un faux badge de police sur la vitre, acheté deux dollars à l'entrée du métro lorsqu'on lui avait confisqué le sien la première fois. Le garde, un Noir grognon, mais débonnaire, le scruta d'un air sceptique, puis fit tinter son trousseau de clés en maugréant. Al se dirigea vers le portail d'entrée.

Une fois qu'il eut ouvert, le garde siffla :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— J'ai besoin de vérifier une information dans le cadre d'une enquête.

Le garde le fixa, croyant à une blague, mais comme Al gardait son sérieux, l'homme haussa les épaules et s'effaça.

Le voyant revenir accompagné, l'un des gardes l'interrogea :

— Qu'est-ce qui se passe, Norton ?

— Le monsieur travaille pour la police. Il vient consulter un dossier pour une enquête.

L'autre garde leva les yeux de son journal et dit :

— Depuis quand les poulets savent-ils lire ?

Une tournée de rigolade s'ensuivit. Al essuya les railleries avec un

flegme fataliste.

Son bienfaiteur vint à sa rescousse ; il le traîna à l'écart.

— Ne vous occupez pas d'eux. Ça fait trente ans qu'ils bossent ici, et comme vous voyez, il n'y a pas grand-chose à faire dans une bibliothèque à part bouquiner... alors ils ne peuvent pas s'empêcher de se prendre pour Hemingway.

Puis élevant la voix à l'attention de ses collègues :

— Pourtant tout le monde sait que les grands esprits arrivés à un certain âge finissent par se suicider...

Une paire de ricanements lui répondit.

— Bon, alors, *inspecteur*, j'imagine... Quelle section vous intéresse ?
Al réfléchit.

— L'histoire... de France ?

— Vous ne semblez pas en être certain.

— Depuis quelques jours, je ne suis plus certain de rien.

Le garde se gratta le front de l'index.

— L'histoire de France, hein ? Vous devez être bougrement désespéré... Attendez ici, je vais allumer la lumière.

L'homme disparut dans une salle annexe et revint peu après.

— C'est bon, *inspecteur*, suivez-moi...

Al s'exécuta.

— C'est au fond de la pièce, sur votre droite. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous m'appellez.

Al le remercia et suivit la direction qu'il lui avait indiquée.

Les mains moites et la gorge sèche, Al lisait la description des abominations commises par le maréchal Gilles de Rais.

Après avoir perpétré ses débauches horribles et ses péchés de chair avec lesdits garçons et filles, il les tuait immédiatement, les rendant coupables de leur propre mort... parfois ils étaient décapités, parfois leurs gorges étaient tranchées, parfois ils étaient démembrés, et parfois leurs cous étaient brisés avec un bâton de bois.

On lui attribuait le meurtre de près de deux cents enfants, des filles, mais plus souvent des garçons, âgés de six à dix-huit ans.

Il est dit que Gilles de Rais sodomisait parfois lesdits garçons et filles avant de les blesser, mais c'était rare ; d'autres fois, après leur avoir tranché la gorge, il se masturbait sur les veines du cou et sur le sang giclant ; d'autres fois encore, il les violait alors qu'ils étaient dans la langueur de la mort.

Pourtant Gilles de Rais, né en 1404, se destinait à une brillante carrière. À vingt-cinq ans, il avait combattu aux côtés de Jeanne d'Arc et hérité le titre de héros de la guerre²⁵. Ses héritages ainsi que son patrimoine obtenu grâce à son mariage lui assuraient une fortune colossale. On le disait fier, riche, élégant, brave, bon chrétien et

sensible aux arts. Mais il semblerait que sa mégalomanie, qui lui faisait traîner à sa suite une cinquantaine d'individus et couvrir sa chapelle de draps d'or et de soie, eut tôt fait d'assécher ses richesses.

C'est à partir de cette époque qu'il se tourna vers l'alchimie pour trouver un moyen de se procurer de l'or et ainsi entretenir son train de vie.

Il est dit que pour empêcher ses futures victimes de crier et éviter ainsi qu'elles soient entendues, ils les accrochaient de ses propres mains avec des cordes ou des crochets dans sa chambre. Puis il les relâchait, les réconfortait, leur assurait qu'il n'avait pas voulu leur nuire, prétendant seulement vouloir s'amuser un peu avec elles. De cette manière, ils les faisaient arrêter de pleurer.

Al se remémora les commentaires de Johnson au sujet du comportement versatile du meurtrier. Il agressait les enfants, puis les consolait, avant de reprendre ses tortures jusqu'à ce que ses jouets se cassent. Alors il les jetait, impunément, pour s'en chercher d'autres.

Parfois, après les avoir démembrés, Gilles de Rais exposait les entrailles de ses victimes à l'air libre ou leur écrasait la tête à l'aide d'une massue armée de clous. La vue du sang portait le maréchal au plus haut degré de l'excitation sexuelle.

Lassé de l'alchimie qui ne donnait aucun résultat, il se rabattit sur la magie noire. Sa rencontre avec un moine défroqué, Francisco Prelati, qui le convainquit d'invoquer les démons pour obtenir satisfaction, le précipita vers la fin tragique qui inéluctablement l'attendait.

Je vous conjure, Baron, [...], par le père et le fils et le Saint-Esprit, par la Vierge Marie et tous les saints, d'apparaître ici en notre présence afin de vous entretenir avec nous et de faire notre volonté [...] Viens à moi. Viens à ma volonté, et je te donnerai tout ce que tu voudras, excepté mon âme et l'abréviation de ma vie.

Al souligna les mots de l'ongle. Baron. Viens à moi. Les incantations trouvées sur les lieux des crimes.

Quelqu'un avait-il décidé de s'inspirer de la légende ? Combien d'hallucinés s'appuyaient sur un bouquin ou une théorie pour concevoir leurs macabres desseins, diriger leurs crimes ou les justifier ?

Quand les enfants mouraient, ils les embrassaient. Et ceux qui avaient les plus belles têtes ou les plus beaux membres, il les donnait à contempler. Il faisait ouvrir leur corps, se délectant de leurs organes intérieurs. Il fut mentionné qu'à plusieurs occasions, il se vautra dans leurs intestins.

Johnson prétendait que l'origine de toute chose se trouvait en Europe. Aussi quand un crime surgissait, c'était là-bas qu'il fallait en quérir l'explication. Gilles de Rais était par beaucoup considéré comme le premier tueur en série. Jamais auparavant une telle sauvagerie injustifiée, une telle barbarie gratuite et individuelle,

conduite par un seul homme, n'avait saigné l'humanité.

Puis quand les enfants exhalaient leur dernier souffle, il s'asseyait sur leur ventre et prenait plaisir à les voir mourir, et il en riait, en riait...

À son procès pour sodomie, sorcellerie et assassinat, Gilles de Rais admit n'avoir agi que pour son plaisir et sa délectation charnelle.

Une succession d'illustrations accompagnait le récit. Des chairs atrophiées, des bouches béantes, des yeux hurlant la douleur.

Al détourna le regard, sujet à une subite panique. Les horreurs mentionnées prenaient ainsi vie. Même si les visages des enfants n'étaient qu'utopiques, il savait que dorénavant ils le visiteraient en rêve.

Il trouva mention de la légende racontée par le prêtre sur le voyage de Gilles de Rais en enfer ainsi que son crime dans un livre seulement. Un petit grimoire dont les pages jaunies se détachaient. L'histoire était transcrite dans un anglais ancien qu'il eut du mal à interpréter. À la fin du livre figurait un croquis du bout de la queue du diable dérobé par le maréchal. On y voyait une touffe de poils drus, réunis dans un cerceau de fer clouté, qui se terminait en pointe.

L'étudiant en avait-il trouvé un crin ?

Un mouvement se manifesta derrière lui. Aussitôt après une ombre se profila. Al s'apprêtait à réagir quand l'intrus se manifesta :

— Tu trouves ce que tu veux ?

Al s'empressa de camoufler son livre sous sa veste. Le corps frissonnant, il se retourna. Le Mexicain se tenait face à lui, flegmatique. Des ombres semblaient danser sur son visage, lui conférant un air menaçant. Al pensa que ça pouvait venir de la lumière à laquelle il tournait le dos, mais il avait l'impression que c'était autre chose.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

La sècheresse de sa voix trahissait la méfiance.

— Je passais dans le coin, j'ai vu de la lumière alors je suis entré.

— Tu me suis ? interrogea-t-il, insensible à la tentative d'humour de son collègue.

Les mains dans les poches, le Mexicain lui accorda un vague sourire.

— Pourquoi t'imagines-tu toujours que quelqu'un te colle aux basques ?

Parce que c'est souvent le cas, pensa Al sans néanmoins partager sa pensée.

Le Mexicain s'assit en face de lui.

— Écoute, Al, j'ai entendu ta dernière conversation avec Johnson et les questions un peu étranges que tu as posées à droite, à gauche, et...

Il s'interrompit pour jeter un œil autour de lui et s'assurer que personne ne les épiait.

— Et... je pense qu'il vaut mieux éviter de remuer les cendres

refroidies.

Al serra son livre contre lui.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

Le Mexicain attarda un long moment son regard sur lui. Puis il sortit un de ses cigarillos duquel il tira quelques bouffées avant de se décider à se confier.

— Un jour, sur une scène de crime, j'ai remarqué un type parmi la foule. Un molosse informe qui puait la terre humide et la putréfaction. Il était loin de moi, et pourtant je pouvais sentir son odeur. J'ai voulu m'approcher pour en savoir plus, mais quand j'arrivai là où il s'était tenu, il avait disparu. Deux ans plus tard, je l'ai revu sur une autre scène de crime. Il portait les mêmes vêtements, se tenait dans la même exacte position et l'odeur infecte qu'il exhalait flottait toujours autour de lui. Ce ne fut pas la dernière fois que je le vis, toujours sur des scènes de crimes sordides... Ce qui était étrange, c'est que personne ne semblait le remarquer, à part moi. C'était comme si je ne voyais que lui, tu comprends, comme s'il aspirait l'air ambiant. Puis un jour il a levé les yeux sur moi et m'a souri. Et quand nos regards se sont croisés, je l'ai senti... je l'ai senti autour de moi, sur moi, en moi... j'avais l'impression qu'il respirait à mes côtés, qu'il s'insinuait sous ma peau... qu'il... prenait possession de mon corps.

Le Mexicain baissa la tête, conscient de l'absurdité de sa révélation. Al surprit une lueur furtive, mais marquante dans les yeux de son collègue. C'était l'ombre de la peur.

— T'as découvert qui c'était ? dit Al, intrigué.

Le Mexicain secoua la tête, blême.

— Et j'ai comme l'impression qu'il ne tenait pas à ce que je le sache.

Al se passa une main nerveuse sur ses lèvres sèches.

— T'en as parlé à quelqu'un ?

Le Mexicain ricana.

— Si j'en avais parlé à quelqu'un, tu crois qu'à l'heure qu'il est je serais en train de vider mes tripes devant un type qui me tient en joue depuis que j'ai posé le cul sur cette chaise.

Embarrassé, Al libéra le chien de son arme et rangea celle-ci dans son holster.

Le Mexicain tira une dernière bouffée de son cigarillo et chercha un cendrier. Comme il n'en trouva pas, il écrasa le mégot entre son pouce et son index et le fit disparaître dans une poche de son manteau.

— Ce que je veux dire, Al, c'est qu'il y a certaines choses pour lesquelles les Hommes ne sont pas prêts.

Sa phrase flotta quelques instants au-dessus de leur tête, comme un nuage gorgé d'acide qu'un mot déplacé suffirait à faire éclater.

Le Mexicain repoussa finalement sa chaise et se leva.

— Au fait, Ricky boy a laissé un message pour toi.

Il fouilla dans une poche et en extirpa un morceau de papier.

— Il a dit que ça t'intéresserait.

Al s'empara du papier, encore secoué par la confidence. Il attendit que son collègue eût disparu pour le lire.

Le papier disait qu'il y avait effectivement eu un cambriolage dans le quartier de Fordham, chez les McCoy. Rien d'évident n'avait été volé. Par contre, trois témoins avaient aperçu le cambrioleur. Ils en avaient dressé un portrait-robot.

Al déplia la feuille, impatient.

Malgré le bonnet qui lui camouflait en partie le visage, Al le reconnut.

Les lèvres fines, le nez délicat, les yeux perçants.

C'était ce sale petit con d'étudiant.

Al tournait en rond dans son appartement, les mains plaquées sur les oreilles. Le jour s'était levé depuis quatre heures déjà, mais son voisin continuait à pousser des hurlements stridents, renforcés par les plaintes continues de Roco. Al resserra son étreinte, quêtant un peu de silence. Il savait pourtant que la confusion se trouvait dans sa tête, et que tant qu'il n'aurait pas fait le ménage, il ne pourrait semer les voix.

Après la découverte de l'auteur du cambriolage, il était allé confronter l'étudiant. Il était trois heures du matin quand il avait frappé à sa porte. Cox lui avait ouvert, les yeux endormis. Al l'avait soulevé du sol et lui avait collé le portrait-robot sous le nez. L'agressé avait néanmoins préparé son plaidoyer.

— *J'ai fait ça parce que vous n'auriez jamais cru à mon histoire !*

— *À quoi tu joues ? Qu'est-ce que tu cherches ?*

— *La même chose que vous, inspecteur. Sauf que pour y parvenir, on n'emprunte pas le même chemin.*

Al lui avait chopé la mâchoire et l'avait plaqué contre le mur.

— *Arrête tes conneries de mensonges !*

— *C'est la vérité, inspecteur. Je me souvenais d'avoir lu quelque part cette histoire de cœurs dérobés à de jeunes enfants pour servir des desseins sataniques, et quand j'ai découvert le récit en question, je savais que vous ne me croiriez pas. Alors j'ai orchestré ce cambriolage pour vous convaincre.*

Al avait resserré son étreinte, provoquant un gargouillis dans la gorge de l'étudiant.

— *Et les cœurs volés, c'était toi aussi ?*

— *Quels cœurs ?*

Al avait ricané.

— *Quels cœurs, hein ?*

Puis après une pause :

— *C'est fini, maintenant, Cox. Qui que tu sois, quoi que tu cherches, je veux que tu disparaises ! T'as jamais rien eu à foutre ici en premier lieu, je t'ai laissé assouvir ce que je pensais être une curiosité d'étudiant, mais là, ça dépasse les bornes...*

— *Inspecteur, écoutez-moi, l'avait supplié le jeune homme. Ce n'est pas terminé.*

Agacé, Al l'avait libéré en pestant.

— *Bordel, tu vas arrêter tes conneries ! Le coupable est mort, c'est fini, tu m'entends ? FINI !*

La violence du ton du flic avait fait tressaillir l'étudiant. Il était resté un instant muet, craignant que la bombe ne détonât. Puis comme la tension semblait se relâcher, il avait annoncé d'une voix fluette :

— *J'ai montré la photo de... de l'objet à la mère d'Edward et elle l'a reconnu. Il faut me croire, inspecteur. Quelqu'un était passé avant moi....*

Al continuait d'user la moquette, marmonnant à présent comme un vieil ermite embourbé dans la solitude. Il se cognait la tête, se grattait la chair jusqu'au sang, mais les voix persistaient. L'étudiant, Johnson, le prêtre, toutes s'emmêlaient en un brouhaha insupportable.

Al tira sur la manche de sa chemise et y enfouit son visage. Il voulait cesser de penser. Tout simplement. Mais quelque chose au fond de lui l'en empêchait. Ce n'était pas les enfants assassinés ni cette abominable histoire qui le taraudaient, mais un autre sujet qu'il avait relégué au fond de son esprit. Il avait espéré qu'en le laissant croupir dans la pénombre, il mourrait. Or il était là, intact, plus puissant même, nourri par le mépris acharné du flic.

Et il savait que tant qu'il l'ignorerait, il ne trouverait pas la paix.

Peut-être était-il temps, comme le capitaine Cleere le lui avait conseillé, de découvrir enfin ses racines.

* * * *

Elle lui ouvrit la porte, vêtue d'un court peignoir en soie noire entrouvert sur une guêpière fuchsia. Opaque du pubis à l'orée des seins, celle-ci voilait le reste de son corps d'une dentelle fine et transparente. Quand elle reconnut son visiteur, Gyulia Batsányi afficha un sourire aguicheur. Elle posa une main sur ses hanches, ce qui provoqua le glissement d'une des manches sur son épaule. Al ne put s'empêcher de jeter un œil et s'en voulut aussitôt.

— Tiens, tiens, l'inspecteur Seriani, pour une surprise..., dit-elle en se cambrant.

Satisfaite de son effet, elle s'écarta pour le laisser passer.

Al s'engagea dans l'entrée, prenant garde à ne pas la toucher.

— Mets-toi à l'aise, je t'en prie.

Al assit une fesse méfiante sur le fauteuil qu'elle lui désignait.

Gyulia passa derrière le bar.

— Whisky ?

— Non merci.

— Tu ne m'en voudras pas si je m'en sers un. Les visites fortuites de jeunes mâles ténébreux ont tendance à m'assécher le gosier.

Elle gloussa et tira deux verres du placard.

Al braqua sur sa mère un regard torve. Son indignation s'atténua néanmoins, supplantée par la fascination que celle-ci éveillait en lui.

Peut-être était-ce son sourire insolent qui flottait en permanence sur ses lèvres ou bien le parfum de volupté qui émanait d'elle ou encore le pétilllement dansant dans ses iris quand elle posait son regard sur lui... Tout en Gyulia Batsányi reflétait l'insouciance, et c'était certainement ce qui la rendait si intrigante.

Le tintement des glaçons au fond des verres le sortit de ses pensées. Gyulia y glissa une bonne dose du liquide ambré, puis lécha d'un petit coup de langue la goutte qui perlait sur le goulot.

Al détourna les yeux, troublé.

Gyulia saisit les verres et s'assit à côté de lui.

— Alors, beau gosse, quoi de neuf ?

L'indignation revint à l'assaut, mais Al réussit à le contenir. À regret, il s'empara du verre qu'elle lui tendait.

— J'ai entendu que l'affaire avait été résolue, reprit-elle. Un repos bien mérité pour mon petit guerrier...

Vibrante de désir, Gyulia entortilla une mèche de cheveux entre ses doigts. Une cuisante morsure vrilla l'estomac du flic.

— T'es en train de me draguer ?

— Ça te dérange ?

— Un peu si ça me dérange ! Je suis ton fils, putain. Un peu de dignité, ça t'arracherait la gueule ?

L'agressivité du flic ne sembla pas ébranler Gyulia. Elle trempa son majeur dans le whisky et en imbiba ses lèvres.

— Justement, ce n'est pas comme si on était des étrangers.

L'œil lascif, elle posa une main sur sa cuisse.

Al la dévisageait, impassible. Comment pouvait-elle garder le sourire dans une situation aussi embarrassante ? N'avait-elle donc aucune morale ?

La main de Gyulia entama son ascension.

Ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé leur confrontation. D'après lui, une mère était censée murmurer des mots d'amour aux oreilles de son enfant, elle était censée le protéger, le réconforter, l'orienter et non pas l'abreuver d'obscénités en lui fourrant la tête dans un nid de vipères.

Gyulia émit un ricanement.

— Y en a un qui n'a pas l'air de s'en plaindre.

Al baissa la tête et réalisa, éberlué, qu'il bandait. Fou furieux, il agrippa la mâchoire de Gyulia, la contraignant à se lever. La vivacité de son geste causa la chute de son verre qui se renversa sur le peignoir avant de s'écraser sur sol. Nez à nez, il planta son regard dans les yeux affolés de sa mère. La peur avait chassé la provocation, délavant le vert de ses iris. La frustration et un désespoir profond brouillaient les yeux du flic.

— Comment peux-tu agir comme si rien ne s'était passé ? Comment

peux-tu me regarder sans t'effondrer sous le poids de la honte ? Comment peux-tu vivre pleinement alors que chaque jour qui passe est pour moi une longue et douloureuse agonie ? Pas une journée ne passe sans que l'envie brutale d'en finir ne me traverse l'esprit... En terminer une bonne fois pour toutes avec cette foutue rancœur, ce malaise profond qui me suffoque. Toute ma vie, j'ai cru avoir trouvé les responsables de l'effondrement constant des murs que je tentais de dresser, or toute ma vie j'ai accusé les mauvaises personnes. J'ai fait souffrir des gens qui n'y étaient pour rien. Certains en sont morts... et tout ça, tout ça à cause de cette chose en moi qui me dévore, cette chose malsaine qui détruit tout ce qui m'entoure... et cette chose incontrôlable qui me bouffe comme une foutue gangrène, c'est toi qui l'as créée, c'est toi qui l'as bercée, c'est toi qui l'as nourrie... tu es à l'origine de tout, Gyulia...

Les yeux révoltés par la colère, il resserra son étreinte, engendrant un craquement des vertèbres cervicales.

— Tu es mon point de non-retour...

Puis aussi rapidement que la colère l'avait saisi, elle le quitta, cédant la place à une lassitude accablée.

Al libéra sa mère.

Les doigts crispés sur la poitrine, celle-ci happa l'air avec avidité. La panique lui avait arraché son masque. Elle lui apparaissait telle qu'elle était vraiment : instable, effrayée, furieuse, une femme au caractère erratique qui s'efforçait de faire bonne figure face aux regrets qui la rongeaient et au temps qui l'assaillait. Et alors que son visage s'empourprait, Al reconnut ses traits. C'était lui, sous cette insoutenable amertume, lui derrière cette fureur incontrôlée.

Bouleversé, il voulut lui toucher le visage, palper ce masque qui lui ressemblait, ce sosie déformé qui se reflétait dans ses pupilles, mais Gyulia lui balaya les doigts d'un mouvement brutal de la main.

Elle resta un long moment à le toiser, les dents serrées, puis elle leva le bras et le gifla. Al ne réagit pas. Une autre gifle claqua sur sa joue. Al encaissa. L'autre coup atteignit mollement sa cible. Gyulia vacilla. Al intercepta la quatrième gifle avant qu'elle l'eût amorcée. La mâchoire serrée, les yeux à l'agonie, Gyulia résistait à la pression des mots, bloqués dans sa gorge, comme si les libérer la tuerait.

— Tu veux savoir ce qu'il s'est passé ? gémit-elle finalement, les yeux injectés de sang. Tu veux savoir ce que ton voyou de père, ce vil amant, a fait quand j'étais enceinte de sept mois et que je lui ai annoncé que notre histoire était terminée ? Il m'a caressé le visage en souriant et m'a dit : « si je pars, j'emporte tout ».

D'une main tremblante, mais résignée, Gyulia arracha sa guêpière.

Une cicatrice boursouflée lui barrait le ventre. Une balafre qui prenait son origine à son pubis, suivait une montée rectiligne et

terminait sa course bien au-dessus du nombril.

— Il a pris un couteau et m'a ouvert le ventre.

Les mots lui écorchaient la gorge.

— Mon bébé, mon bébé, mon bébé...

En pleurs, elle se frappait le ventre, encore et encore, comme si la douleur physique pouvait apaiser l'ouragan qui la dévastait.

— Il a essayé d'enfoncer ses mains dans ma chair, il a voulu t'arracher à moi... mais je ne l'ai pas laissé faire... je me suis débattue. Comme une lionne, Al, comme une lionne enragée. Le sang giclait, je m'évanouissais, mais mon amour pour toi me donnait la force de résister... À un moment donné, j'ai réussi à lui prendre son couteau et j'ai lacéré le Néant. J'ai senti que j'avais touché quelque chose. Aussitôt après, un cri a retenti. Quand j'ai levé les yeux, ton père se tirait en hurlant, les mains plaquées sur le visage... Je me souviens, il y avait un miroir en haut.

Elle leva la tête vers le plafond, agressée par les souvenirs.

— Je me suis vue allongée sur le sol, avec tout ce sang autour de moi... j'ai vu cette plaie qui me coupait en deux et la chair hurlante de mon ventre, alors j'ai voulu crever, Al, que Dieu me pardonne, j'ai souhaité de tout mon cœur y rester, car je savais... je savais que je ne pourrais pas vivre sans toi...

Son regard torturé fouilla dans les yeux égarés du flic, y cherchant l'ombre de son bébé. Elle parut l'apercevoir brièvement dans la lueur de ses pupilles, car un sourire chétif illumina son visage.

— C'est alors que j'ai vu ta main...

Elle lui effleura le visage des doigts, le regard vide, accrochée au passé.

— Ta toute petite main qui a jailli de mon ventre...

Les larmes ruisselaient sur son visage.

— Alors, tremblante, j'ai approché la mienne et tu m'as attrapé un doigt. Bon Dieu, comme tu me serrais fort...

Elle revivait la scène, fascinée.

— On est restés longtemps comme ça, les yeux rivés sur le miroir. J'avais posé ma main libre sur ton corps pour te protéger et je pouvais sentir ton petit cœur affolé. Je pensais qu'on mourrait bientôt, mais j'étais heureuse, on allait mourir ensemble. Puis les secours sont arrivés, ils nous ont découverts tous les deux, baignant dans une flaque de sang, nos doigts entremêlés, nos destins unis à jamais... ils ont d'abord cru qu'on n'avait pas survécu au carnage, mais quand ils se sont approchés, tu as poussé un petit cri...

Les larmes reprirent de plus belle.

— C'était un miracle, qu'ils ont dit.

Elle s'étrangla dans un rire aliéné et leva un regard supplicé sur son fils.

— T'es un foutu miracle, Al !

Un hoquet lui secoua la poitrine, se transformant en un rire triste et méchant, qui à son tour se mua en une quinte de toux.

— T'es resté trois mois en soins intensifs. T'aurais dû voir ton petit corps fragile avec tous ces fils... Je ne te quittais pas... Jour et nuit je veillais sur toi...

Un courant d'air traversa la pièce, rafraîchissant l'atmosphère. Gyulia se raidit.

— Puis tu as grandi... et tu as commencé à lui ressembler.

La haine écarta le rideau et vit, ravie, que c'était bientôt son tour.

— Jusqu'au jour où j'ai réalisé qu'à chaque fois que je te regardais, je voyais la lame de couteau fendre l'air. Alors j'ai su que je n'y arriverais pas...

Al sentit le sol se dérober sous ses pieds. Il voulut s'accrocher à sa mère pour ne pas sombrer, mais Gyulia se dégagea. Les yeux troubles, le bras mollement tendu dans le vide, Al la regarda s'éloigner. Une brûlure dans la poitrine lui arracha un râle qu'il s'efforça de ravalier.

Les jambes flageolantes, Gyulia se traîna jusqu'à sa coiffeuse. D'une main fébrile, elle s'empara d'une brosse et, tant bien que mal, s'efforça de remettre de l'ordre dans sa chevelure. Mais sa dignité en avait pris un coup. Et lorsqu'elle s'aperçut dans le miroir, la mine grise, le visage froissé, l'assurance ébranlée, l'émotion la suffoqua et elle défaillit. Al accourut pour la soutenir, mais, s'étant rattrapée au rebord de la coiffeuse, elle leva une main impétueuse pour l'en dissuader.

Puis d'une voix sans appel, elle lui dit :

— Maintenant, va-t'en, j'attends de la visite et j'aimerais être présentable.

À regret, Al exécuta quelques pas à reculons, conscient d'abandonner son radeau salvateur pour laisser le courant furieux le précipiter vers les chutes tumultueuses du désespoir. La mine défaite, il sortit de l'appartement.

Une boule douloureuse lui entravait la gorge, mais il était parvenu jusqu'à présent à la canaliser. Néanmoins quand il entendit sa mère fermer le verrou et commencer à chantonner, il ne put empêcher sa vue de se brouiller.

Il n'avait pas voulu mourir. Il en avait juste eu assez de ne rien sentir. Le vide dans son cœur était si grand. Il voulait narguer la mort, la frôler, respirer le danger.

Le soir où il s'était coupé les veines, il regardait une énième rediffusion de *I spy* à la télé, vautré sur son fauteuil. Ça faisait cinq mois qu'il avait été suspendu. Cent cinquante jours que les heures défilaient, toutes semblables.

La porte de la salle de bains était entrouverte. Il avait aperçu son rasoir sur le lavabo. Alors il s'était dit : qu'est-ce que ça changerait ? Il voulait voir, voir si la vie coulait encore en lui, et voir si quelque chose ou quelqu'un l'y retenait.

Il avait tiré le fil du téléphone jusqu'à la salle de bains, s'était déshabillé puis s'était glissé dans la baignoire.

Et tandis que le sang s'affolait hors de son corps, il avait senti la vie vibrer en lui. Il s'était alors souvenu de l'adrénaline qui fusait dans ses veines les jours de rixe, des baisers chauds et mouillés de ses maîtresses, du rire pétillant de son ancien collègue, mais il était trop tard.

La mort lui avait tendu les bras, il s'y était blotti. Elle lui avait susurré à l'oreille des mots doux contre lesquels il avait tenté de lutter. Mais quand elle s'était penchée pour l'embrasser, il n'avait pas résisté. Sans regret, il avait plongé la tête dans sa gorge. Or au dernier moment, une main avait jailli dans l'obscurité pour le ramener à la lumière. Alors qu'il quittait les ténèbres, il avait vu son sauveur : une petite fille aux cheveux blonds et aux immenses yeux bleus débordants d'amour.

C'était sa fille. Son ange. Sa vie.

Ce jour-là, il avait réalisé qu'il comptait pour quelqu'un, et que la vie, aussi injuste fût-elle, valait la peine qu'on s'y accroche... au moins pour les gens qui nous aimaient.

Ce fut elle aussi qui, alors qu'il chialait comme un môme dans les escaliers de l'immeuble de sa mère, vint le consoler. Elle lui posa une main sur l'épaule, lui souleva le menton et sécha ses larmes de ses doigts menus. Puis elle le prit par la main et le raccompagna chez lui. Une fois dans son lit, elle le borda, puis l'embrassa sur le front.

T'inquiète pas, papa, susurra-t-elle, maintenant ça va aller.

Il était 23h50 le 26 juin quand Al s'endormit. Un mois et une semaine s'étaient écoulés depuis la découverte du premier corps, six jours après la mort d'Edward McCoy, et, pour la première fois depuis des mois, Al ne rêva pas.

La sonnerie du téléphone l'exhuma de la mélasse du sommeil. Al ouvrit les yeux, aussitôt agressé par la lumière du jour qui perçait les stores. Une main maladroite tâta la table de nuit à la recherche du réveil. Treize heures. Après un laborieux calcul, Al comptabilisa seize heures d'inconscience. *Merde*. Ça ne lui était pas arrivé depuis le fameux jour où Christine Ricci, une camarade de fac, fâchée qu'il lui eût posé un lapin le jour de ses dix-huit ans, l'avait ligoté sur son lit pendant toute une journée et assommé de somnifères.

Une nouvelle sonnerie l'arracha des seins bombés de sa petite amie.

— Allô ! grogna le flic mécontent de l'interruption.

— Al ?

Et comme celui-ci ne répondait pas :

— Alan Seriani ?

— Ça dépend de qui le demande, dit-il, curieux de la tournure de la conversation.

— Cleyde Mesfield, Brigade des mœurs d'Albany.

Une impression de déjà-vu le titilla.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— On a embarqué quelqu'un sur le lieu d'un crime et il vous réclame.

— Moi ?

— Non, le pape ! Mais il était pas dispo, vous étiez le deuxième sur la liste.

Décidément, on recyclait les vannes chez les flics.

— Qui ça ?

Le nom lui soutira un sourire exalté.

— Je suis là dans quatre heures, affirma-t-il.

— Magnez-vous le cul. Vu le gabarit de la suspecte et l'appétit vorace de mes clebs, j'suis pas sûr qu'elle fasse long feu.

Al raccrocha, le cœur palpitant. Une odeur agréable lui chatouilla les narines.

Elle ressemblait au doux parfum de la seconde chance.

* * * *

Sheila se tenait debout, de profil, la tête en arrière, le dos cambré. Une main en appui sur le mur de la cellule, elle était concentrée à former des ronds de fumée et ne le vit pas arriver.

Al la regarda un long moment, se délectant de ses courbes offertes.

Une robe rouge généreusement échancrée épousait son corps, freinant sa course au milieu d'une de ses cuisses. Elle s'était fait couper les cheveux en un carré long aux mèches rebelles. Le reflet de la lumière sur sa chevelure dorée illuminait la pièce pourtant lugubre. Al aimait les fausses blondes. Leur côté garce l'émoustillait.

L'œil railleur, il l'interpella :

— À force de se rentrer dedans, je vais finir par croire que c'est un signe.

Sheila se fendit d'un sourire lorsqu'elle reconnut la voix. Elle laissa échapper une longue volute de fumée et baissa la tête.

— C'est vrai que ce serait con qu'on soit faits l'un pour l'autre.

— T'as troqué la castagne pour la romance, ça te va bien.

Sheila s'approcha de lui en jouant des hanches.

Une fois à ses côtés, il lui demanda :

— Qu'est-ce qui s'est passé cette fois-ci ?

— Un type qui s'est fait flinguer pendant qu'on baisait.

— T'as le don de choisir tes clients.

— Ouais, j'ai dû vraiment merder dans une vie antérieure.

Ils étaient proches à présent, séparés seulement par les barreaux de la cellule.

— Faudrait quand même arrêter de citer mon nom, souligna Al. Ça va commencer à entacher ma réputation.

— Tu devrais être honoré d'être mon premier choix, n'oublie pas qu'avec mes talents artistiques j'ai un carnet d'adresses long comme la gueule des new-yorkais les soirs de pluie.

Al ricana.

— T'es aussi pathétique que moi.

Cela faisait deux jours qu'ils n'avaient pas décollé du lit, sinon pour assouvir certains besoins naturels qui leur permettaient au passage de respirer un peu, quand trois coups sur la porte de l'appartement les cueillirent en plein *artilleur*.

— N'y pense même pas..., souffla Sheila en lui agrippant les fesses.

Le flic n'avait nullement l'intention d'enrayer le rythme.

Aveuglé par la sueur, il grogna :

— Qui c'est ?

— C'est moi ! dit une voix enjouée.

Reconnaissant l'étudiant, Al dégaina son arme et tira trois coups dans sa direction.

Sheila gémit et se cambra.

— J'aime quand tu joues au cow-boy.

L'étudiant attendit que les choses se fussent calmées pour glisser un œil méfiant dans l'un des trous laissés par les balles sur la porte. Quand il vit ce qu'il se tramait derrière celle-ci, il se redressa, indigné. Puis d'un coup d'épaule brutal, il la força.

L'arme à la main, Al chevauchait une blonde aux formes débordantes. Il portait pour seul vêtement son holster. Dérangés dans leur rodéo, les deux protagonistes haussèrent les sourcils, mais évaluant le peu de danger que constituait l'initiateur du raffut, ils retournèrent à leur occupation.

Détournant la tête, l'étudiant s'écria :

— Comment vous pouvez faire ça à un moment pareil !

— Si je dois attendre que le soleil brille et que les oiseaux chantent pour baiser, autant me faire prêtre.

— Mais...

— Eh ! Tu permets ? fit Al en s'efforçant de garder la cadence.

Acculé dans un coin face au mur, l'étudiant attendit que le concert de grognements, ajouté au boucan infernal des ressorts du matelas, se terminât. Ça prenait un temps fou.

Finalement le flic sembla s'engager sur la bonne voie, les grognements se muèrent en gémissements pressants jusqu'à s'épanouir en un long cri de jouissance commune.

La tempête passée, l'étudiant se risqua à parler :

— C'est bon, je peux me retourner ?

Sheila passa devant lui, le corps nu et luisant.

— On t'a jamais dit de ne pas regarder.

L'étudiant la suivit du regard, bouche bée.

Avachi sur le lit, un drap négligemment posé entre les jambes, Al fumait une cigarette. La préoccupation et l'agressivité qui lui barraient généralement le front avaient disparu, supplantées par une infrangible plénitude.

— Rien de mieux qu'une bonne baise pour te retaper un homme, s'exclama-t-il.

Sheila, qui n'avait pas pris pareil pied depuis un moment, partageait son avis. Armée de deux cafés, elle fondit sur le lit et posa sa tête sur les cuisses du flic.

— Alors, qu'est-ce que tu veux, le trouble-fête ?

— Vous avez essayé de me tuer, fit remarquer l'étudiant, indigné.

Al but une gorgée de café et ricana :

— T'as qu'à appeler les flics.

L'étudiant fit la moue.

— Vous savez que vous seriez bougrement plus efficace si vous ne pensiez pas perpétuellement au sexe.

— T'es venu me faire des leçons de morale ou t'avais quelque chose à me dire ?

— J'en déduis que vous n'avez pas regardé les infos...

— Il veut savoir si on a regardé les infos..., répéta Al en coulant un regard suggestif vers sa maîtresse.

Sheila pouffa et renversa la tête en arrière. L'étudiant les regarda, le visage grave, et s'approcha de la télé.

— Vous ignorez donc aussi ce qui s'est passé hier au Stonewall Inn...

Al se dressa sur un coude, la curiosité piquée. Il connaissait le Stonewall. C'était un bar sur Christopher Street tenu par la mafia. Il accueillait les marginaux : travestis, transsexuels, prostituées, clochards et autres hurluberlus du genre.

— Il y a eu un raid policier, reprit l'étudiant.

— C'est courant dans ce genre d'établissements, fit remarquer Al.

— Oui, mais cette fois-ci la situation a dérapé. Les funérailles de Judy Garland avaient eu lieu dans la journée et la population gay était sur les nerfs. Quand ils les ont vus débarquer, ils ont pété les plombs. C'est là que les émeutes ont commencé²⁶. Un vrai bordel !

— Merde alors !

— Ouais, il était temps qu'ils foutent un grand coup de panard dans la gueule de cette fichue société homophobe !

L'étudiant alluma le téléviseur. L'image grésilla un instant avant de se figer.

— Vous n'avez pas la couleur ? s'étonna-t-il, un soupçon d'ironie

dans la voix.

— J'ai une télé, qui plus est en un seul morceau, c'est déjà un miracle...

La bonne humeur de Al s'estompa aussitôt qu'il entendit Frank Reynolds annoncer un communiqué spécial. Un présentateur du soir qui se pointait sur un plateau le matin, ça n'augurait rien de bon. Absorbés par la voix du chroniqueur, ils écoutèrent dans un silence solennel le bulletin. Quand il se termina, Al baissa le regard, dépité.

Il sut que le téléphone allait sonner, aussi quand la première sonnerie retentit, il resta un instant les yeux dans le néant à caresser la chevelure de Sheila. Cela faisait un bon moment qu'il pédalait dans le vide, cherchant son ombre comme seul repère de sa propre existence, or depuis qu'il avait revu la prostituée, il avait l'impression de s'être retrouvé. Cette remarque le confortait dans l'idée qu'on ne se perdait jamais vraiment. Il suffisait parfois d'une personne, aussi improbable fût-elle, pour recouvrer son identité.

Une nouvelle sonnerie résonna à ses tympans, brouillant définitivement les illusions de liberté et de paix intérieure qu'il confortait.

Al soupira puis, résigné, souleva le combiné :

— J'arrive dans quinze minutes.

La quatrième victime avait été découverte à Los Angeles deux jours auparavant. Sanglante. Torturée. Oubliée.

Deux laborieuses journées de traversée du pays pour que la nouvelle vînt saper le moral des flics de New York. Ils ne pouvaient néanmoins pas s'en plaindre : l'affaire, les quarante-huit heures officielles écoulées, avait failli passer aux oubliettes. Il avait fallu le zèle d'un flic consciencieux qui, en révisant le dossier, avait réagi à la date de naissance de la victime, le 1^{er} juillet 1968, pour lier de fait le crime à ceux du Barbe bleue new-yorkais.

Talonné par l'étudiant, Al venait d'arriver au poste. La fourmilière était déjà en éveil, grouillante de soldats motivés. Concentrés sur leurs tâches respectives, ces derniers ne leur prêtèrent aucune attention.

Al passa près des cellules dans lesquelles se bousculaient un tas de débris humains, jurant, rotant, pissant dans l'angle des murs. Dans l'une d'elles, il repéra un type en costume blanc. Assis sur un banc, les coudes sur les genoux, il regardait droit devant lui, le meurtre dans les yeux.

Au bout du couloir, ils bifurquèrent et s'engagèrent dans les bureaux. Là aussi ça chauffait : le téléphone n'arrêtait pas de sonner, les flics gueulaient comme des marchands de journaux, le capitaine lançait des ordres qui se perdaient dans le nuage de fumée qui planait au-dessus des têtes.

Al avisa Stravinsky derrière le rideau de nicotine et s'approcha.

— Dis donc, c'est pas Caniche en cellule ?

— Si.

— C'est toi qui l'as coffré ?

— Ouai... et t'as pas tout vu, dit-il, crâneur.

Il agita un pouce sur sa droite. Bluffé, Al reconnut le *big boss*, Ah Jong, un pilier de la triade chinoise Sun Yee On implantée depuis peu aux États-Unis. Assis sur une chaise, les jambes en équerre et les mains menottées, il fusillait Stravinsky du regard.

— Mais... la fin du pari, c'était pas dans deux mois ?

— Si.

— Et tu les as arrêtés pour ?

— Racket, extorsion de fonds et organisation de jeux illégaux.

— Ingénieux, du coup t'as plus besoin de régler ta dette.

— Oh si, je l'ai réglée..., assura-t-il en finissant de ranger ses dossiers. Tu te souviens de ce que je t'ai dit, Al : un homme ne peut vivre dignement sans principes, or réparer les erreurs qu'il a commises en est l'un des piliers.

— Mais ce sont des fraudeurs...

— Ça ne change rien au fait qu'on doit rester loyal. Paie toujours tes dettes, Seriani, la loyauté et l'honneur sont les seules choses qui nous démarquent de l'animal.

Stravinsky lui frappa l'épaule du poing et s'éloigna.

Al le suivit du regard.

— Je comprends pas...

Une fesse assise sur son bureau, Angelo sourit.

— Il supportait plus le poids de sa conscience... se savoir constamment pisté par un mafieux, il avait l'impression que le crime lui fourrait le fion. Alors il a vendu sa baraque pour rembourser ses dettes, puis a réemménagé chez sa mère.

— Avec sa femme et ses mioches ?

— Ouai.

— Du coup il va pouvoir récupérer son fric.

— C'est pas prévu dans le programme.

— Mais... sa femme... elle doit quand même tirer la gueule...

— Ben, étant donné qu'ils n'avaient pas baisé depuis dix mois, ils vivent un peu une seconde nouvelle lune de miel... Alors pour l'instant, elle réalise pas trop.

— Bordel, faudrait le livrer avec un manuel, le Polak !

La voix du capitaine leur vrilla les tympan. Al enfonça un coude dans les côtes de l'étudiant.

— Si tu l'ouvres une seule fois, je te déchausse les molaires, pigé ?

Plié en deux, l'étudiant acquiesça.

— Deux jours ! Deux journées pour nous prévenir, bordel ! s'égosillait le capitaine.

Prostré dans un coin, Johnson maugréait.

— Ce n'est pas possible, je ne comprends pas...

Il relisait les rapports, les comparait avec le peu de données qu'il tenait sur le quatrième assassinat.

— Tout concordait. Et pourtant, pourtant...

Ses yeux passaient d'un dossier à l'autre, reconnaissant que la similitude des coups portés ainsi que la disparition du cœur ne laissaient que très peu de place à la coïncidence.

— Votre théorie sur les preuves qui ne mentent pas commence à branler du bec, on dirait...

Johnson leva un regard désespéré sur Al.

Le service des homicides de Los Angeles leur avait lâché les informations au compte-gouttes. La guerre des polices sévissait dans le

pays : les renseignements étaient triés sur le volet. Ils craignaient tous de se faire piquer « l'affaire » juteuse qui permettrait au chef de leur district de grimper plus vite les échelons pour accéder au milieu plus lucratif et moins périlleux de la politique.

— Mais je leur donne cette foutue affaire s'ils la veulent, sur un putain de plateau en or en plus ! Ces cons n'ont rien à glander de leurs journées si ce n'est enquêter sur quel lèche-chatte de stars a pissé sur la pelouse du voisin, et ils trouvent encore le moyen de mettre des bâtons dans les roues des vrais bosseurs !

Al observait son supérieur, les bras croisés. Puis il se tourna du côté de Stravinsky et Angelo, et leur demanda :

— Qu'est-ce qu'on sait sur la victime ?

Ces derniers consultèrent leur carnet.

— Apparemment elle a été étouffée avec un oreiller. Après ça, on l'aurait mordue.

— Mordue ?

Le duo italo-polonais acquiesça de concert. Les informations n'avaient pas été livrées avec les détails.

— Son cœur lui a aussi été dérobé.

— Elle avait quel âge ?

Angelo se racla les joues à la recherche d'un filet de salive.

— Bientôt un an.

Le silence les prit à la gorge.

Le capitaine le brisa :

— On doit être sûrs qu'il s'agit bien du même homme pour rouvrir le dossier. On ne peut pas se planter sur ce coup-là ! Et s'ils ne veulent rien lâcher, va falloir aller sur place.

— Mais... la scène de crime n'a pas encore été nettoyée ? s'étonna Al.

— Nan. D'après eux, à cause de ces enculés de défenseurs de droits civiques qui fourrent des idées d'émancipation dans la tête de ces sales nègres, ceux-ci n'en glandent plus une.

Al jeta un œil rond à ses collègues.

— Les nettoyeurs noirs sont en grève, expliqua Angelo, les sourcils dressés.

— Ouais, et je me demande bien qui pourrait leur reprocher de faire une pause à la connerie de ces mecs... cela dit, Seriani !

Celui-ci se décolla du mur en émettant un grognement.

— Préparez vos affaires ! Vous avez gagné un voyage gratos pour la ville des anges, lui dit le capitaine.

Il lui balança son arme et son insigne.

— Et je compte sur vous pour me ramener des scalps !

— Le père Niklas vous avait prévenu ! clama l'étudiant alors qu'ils descendaient de sa voiture.

— T'as qu'à dire au cul béni que j'lui ramènerai une auréole de LA et que, s'il le veut, je lui fourrerai personnellement dans le cul.

— Vous ne pourriez pas être plus respectueux !

— Tu crois vraiment que c'est le moment de parfaire mon éducation ?

— Non, vous avez raison..., admit-il. De toute manière, ça fait plusieurs jours que j'essaie de le joindre, sans succès... et s'il lui était arrivé quelque chose ?

— T'as oublié qui le protège ? ironisa Al en s'allumant une cigarette. L'étudiant lui jeta un regard réprobateur.

— À mon avis, vu votre réaction de la dernière fois, il ne doit pas être pressé d'avoir de nos nouvelles.

Ils pénétraient à présent dans l'immeuble de Al.

— Pourquoi vous ne m'avez pas laissé m'exprimer au poste ?

— Pour leur dire quoi ? Chers officiers de l'ordre et de la loi, vous croyez chercher un homme... mais vous cherchez une ombre... car le vrai coupable... c'est un putain de morceau de la queue du diable qui sillonne le pays en transformant ceux qui la possèdent en monstres ?

L'étudiant fit la moue.

— Vu sous cet angle...

Puis levant les yeux sur le flic :

— Et vous, inspecteur ? Vous y croyez ?

Al croyait à la probabilité que l'homme marcherait prochainement sur la lune, il croyait également que la terre était ronde même s'il n'avait toujours pas compris comment dans ce cas il tenait debout, il croyait aussi qu'un jour on créerait un petit gadget qui permettrait de changer les chaînes de télé sans avoir à bouger ses fesses du sofa, il croyait même à la potentielle existence de petits hommes verts, culs nus et shootés à l'azote, qui manigançaient l'assujettissement de l'humanité, mais non, il ne croyait pas qu'un objet, quelle qu'en fût son origine, pût vicier le sang humain pour le transformer en monstre. Ça anéantirait trente-neuf années – en considérant que sa croyance fût innée – d'une fervente conviction en l'imperfection de l'humanité. Pourtant, à son propre étonnement, l'option s'était glissée dans une

poche intérieure de sa conscience, espérant un moment plus opportun pour resurgir. Peut-être cela faisait-il trop longtemps que certaines questions restaient sans réponse.

Al regarda sa cigarette se consumer et dit, cette fois-ci à voix haute :

— Ou peut-être que je suis aussi barjot que toi...

Il jeta sa cigarette et l'écrasa sous sa semelle.

Au moment où il introduisait la clé dans la serrure, la porte s'ouvrit. Sheila se tenait dans l'embrasure, en petite culotte, les seins à l'air. La présence de sa maîtresse, qui d'ordinaire s'éclipsait à la moindre embrouille, le ravit. Il franchit le seuil, claqua la porte au nez du p'tit con et empoigna sa blonde par les hanches. Pressés l'un contre l'autre, ils tangèrent en direction de la chambre.

Remarquant la protubérance qui déformait le pantalon du flic, Sheila siffla.

— Dis donc, t'es armé ou t'es juste content de me voir ?

— Oh toi, tu t'es maté du Mae West pendant mon absence...

— Que veux-tu, j'suis accro...alors t'es chambré en quel calibre ?

— Pourquoi ? Tu t'y connais en munitions ?

— J'me débrouille... après tout j'ai quelques années d'expérience en huilage de canon...

— C'est vrai ça ?

— Ouais...

— Fais voir, dit-il en fourrant son nez dans sa nuque.

— Tu veux tester mes connaissances en artillerie légère ?

— Hun hun...

Sheila approcha ses lèvres de son oreille tandis que sa main se refermait sur son entrejambe.

— Dans la plus merdique des catégories, on trouve le *Norinco type 54*, nerveux, irritable, il shoote au moindre effleurement. D'autres faut les astiquer plus longuement, comme le *Riot gun*, sauf que quand il tire, ça part dans tous les sens. Un vrai carnage. Dans une catégorie un peu plus fiable on trouve le *Walter ppk*, petit, discret, toujours dispo... avec lui, c'est pas les grands frissons, mais dans certaines situations, ça dépanne. Puis vient le modèle standard, le *Browning GP35*, rapide, un peu égoïste, disponible...la pute des armes en quelque sorte. Le *Colt 1911* entame une catégorie supérieure. Fidèle, souple, il prend tout son temps, mais quand il tire, t'en as pour ton argent.

— Et un truc bien chargé comme le *Sten MK2* ? dit Al, amusé.

— Impressionnant à l'œil, mais de la vraie merde, il s'enraie à tous les coups.

— Et moi dans tout ça ?

—Toi, t'es une valeur sûre, bonne pénétration, trajectoire tendue, longue portée... amorti néanmoins parfois abrupt... je dirais... le *Colt Python* chambré en *.357 Magnum*.

— Je suis ta pièce de collection, alors, susurra-t-il en la basculant sur le lit.

— Non... ma pièce de collection, c'est un *P08*. Pas impressionnant à l'œil, mais élégant, confortable, surprenant, précis... et quel amorti ! Une pièce historique.

Elle ferma les yeux comme pour se remémorer la sensation.

— Un *Luger P08*, hein ?

Al glissa la main dans sa veste et sortit l'arme en question. Les yeux de Sheila étincelèrent.

— Un engin pareil, bébé, vaut mieux l'avoir dans la poche que dans le caleçon, c'est plus facile à dégainer en cas de pépin.

Ils se frottèrent l'un contre l'autre pendant une bonne heure, puis Al, après avoir consulté sa montre, jugea qu'il était temps de se bouger. Sheila était allongée à ses côtés. Le corps moite, elle fixait le plafond. Dans un élan de tendresse qui ne lui était pas coutumier, Al l'embrassa sur le front. Sheila recula, surprise.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Un sourire embarrassé sur les lèvres, Al se pencha sur la table basse et s'empressa d'allumer une cigarette. Puis il coula un regard nostalgique vers la prostituée. S'efforçant d'avoir l'air nonchalant, il lui demanda :

— Tu seras là quand je reviendrai ?

Sheila sauta sur ses jambes et se déhancha jusqu'à la cuisine.

— Ça dépend de ce qu'il y a dans le frigo.

Une moue dépréciative s'afficha sur ses lèvres lorsqu'elle en ouvrit la porte.

— Et si je tiens jusqu'à la fin de la journée avec ça, ce sera déjà un record.

Al se leva à son tour et fourra quelques vêtements dans un sac. Sheila avait enfilé une culotte et un corset rose pâle qui lui relevait la poitrine. Assise à califourchon sur une chaise, elle l'observait, songeuse.

— Tu rentres quand ?

— Dans deux jours normalement.

Al consulta une nouvelle fois sa montre. Son avion décollait à seize heures. Il lui restait une heure et demie. Il jeta son sac sur son épaule et regarda Sheila. Ayant peu d'expérience en matière de voyage, il n'était pas sûr de la manière de la quitter.

Heureusement la porte d'entrée s'entrouvrit et son voisin glissa la tête dans l'embrasure.

— Ben alors, y a une fête d'adieu et j'suis pas invité ?

Al se fendit d'un sourire bon enfant. Scott entra dans la pièce, Roco sur les talons. Instinctivement, le chien vint se frotter sur les cuisses de

Sheila.

— Eh, du calme, le clebs, ou j'te fais embarquer pour violation de propriété privée.

— Même en bossant toute ta vie, tu ne pourrais pas te payer ne serait-ce qu'un de mes mollets, allégua Sheila.

— Mais c'est pas tes mollets qui m'intéressent..., argua le flic en l'empoignant par les hanches.

Sheila libéra un hurlement ponctué d'un éclat de rire. Sous l'assaut des doigts chatouilleurs du flic, elle se tortillait comme une diablesse. Al s'efforçait de la maîtriser, mais elle y mettait du cœur. Finalement, il parvint à la bloquer entre ses bras. Les joues empourprées sous l'effort et la frustration, Sheila lui jeta un regard plein de fougue qui remua les tripes du flic. Leur visage à un souffle l'un de l'autre, ils restèrent un moment les yeux dans les yeux.

Ce fut Sheila qui brisa le silence.

— Essaie de revenir en bon état, lui dit-elle le regard brillant d'une lueur équivoque. J'en ai pas fini avec toi.

Al s'attarda encore un instant dans les yeux défiants de Sheila puis finit par la libérer. Il se dirigea alors vers la sortie non sans avoir préalablement jeté un coup d'œil mélancolique aux trois énergumènes. Une pute, un vétéran siphonné et un clebs adulte... Tu parles d'une famille de bras cassés !

Le vol ne fut pas de tout repos. À chaque fois qu'il fermait les yeux, des ombres venaient le tourmenter suscitant des râles qui faisaient sursauter les passagers.

Lorsqu'il atterrit à LA, la nuit était tombée. Une chambre lui avait été réservée dans un motel à proximité. Il devait y passer la nuit et le lendemain, aux aurores, on passerait le prendre.

Une fois dans sa chambre, Al prit une douche rapide et s'affala en slip sur son lit. Le son de la télé en sourdine, il se mit à penser à l'affaire. Cela faisait huit jours qu'Edward McCoy, l'assassin présumé de trois victimes, avait été tué par son père. Huit jours qu'ils avaient classé l'affaire. Or voilà qu'un nouvel élément apparaissait, une nouvelle victime.

Quatre enfants, âgés respectivement de trois, deux, quatre et un an, tous nés un 1^{er} juillet, avaient été assassinés. Qu'est-ce que cette date signifiait pour le tueur ?

Bercé par le cours tranquille de ses pensées, Al s'assoupit. Il fut réveillé en sursaut par le bruit d'une balle fusant l'air. D'un mouvement agile du bras, il extirpa son arme de sous l'oreiller et la pointa vers l'origine du boucan. James Cagney, un hideux rictus lui gondolant les lèvres, lui faisait face, revolver à la main. Al se détourna de la télé et se passa une main moite sur le visage. Il allait reposer son arme quand il sentit un mouvement à ses côtés. La gorge sèche, il tourna la tête.

Un petit garçon se dressait devant lui, décapité.

Pétrifié, Al fixait la tête livide et boursouflée qui se nichait dans le creux de son bras. Malgré le piteux état dans lequel se trouvait le corps, Al le reconnut. Il s'agissait de Johnny Cash Taylor, la troisième victime, qui avait été assassiné dix-huit jours auparavant. Sans prévenir, la main libre de Taylor se mit en branle ; elle se dressa et se posa sur sa tête. Elle y resta immobilisée un instant, puis d'un coup sec, elle arracha une poignée de cheveux. Un trou absurde se forma sur le sommet de son crâne.

Les lèvres du garçon se craquelèrent quand il ouvrit la bouche.

— Alors inspecteur, dit-il d'une voix d'outre-tombe. Vous ne voyez toujours pas ?

Al se réveilla en sursaut, la main crispée sur son arme. Sans prendre

le temps de s'habiller, il se rua dehors pour happer l'air avec avidité. Une fois que les battements de son cœur se furent apaisés, il remarqua un groupe d'individus qui buvait et bavardait bruyamment deux chambres plus loin. *Let the Sunshine in* jouait en sourdine depuis un tourne-disque posé sur le rebord d'une fenêtre.

Le groupe était composé en large majorité de femmes aux cheveux longs et à l'hilarité contagieuse. Quelques chevelus leur tenaient compagnie, de jeunes hommes aux paupières lourdes et au regard trouble. Assis sur la rambarde, le dos posé sur un pilier, un type le regardait. Sa position et son charisme donnaient l'impression qu'il était le noyau de la bande, que les autres ne faisaient que léviter autour de lui. Quand son regard croisa celui de Al, il leva une Budweiser dans sa direction.

Al hésita ; il n'avait pas eu le temps de s'habiller et n'était vêtu que d'un slip. L'homme perçut son malaise, et d'un geste de la main, lui signala l'insignifiance de ce détail. Effectivement, lorsqu'il s'approcha, personne ne s'en formalisa. Après avoir répondu aux salutations enjouées des membres du groupe, il accepta la bouteille qu'on lui tendait et se posa sur la rambarde.

— T'es du coin, mec ? lui demanda le type qui l'avait invité en buvant une gorgée de bière.

Ce dernier n'était pas très grand, pas spécialement beau non plus, mais il avait quelque chose dans le regard qui captait l'air, occultant tout ce qui l'entourait.

— Nan. New York, dit Al.

— Ah, New York...

— Et toi ?

— Ici et là... mais je traîne dans le coin depuis quelque temps...

Il lui tendit la main. Al la serra.

— Al Seriani.

— Charles Manson.

— Enchanté, Charles, dis-moi, la petite troupe là, elle est à toi ?

— Ouais.

— T'es quoi ? Une sorte de mac ?

— Nan, j'suis plutôt leur guide, tu vois... spirituel.

Il lança un bras en l'air.

Al fit une moue appréciative.

— Ça m'a l'air d'être sympa, t'as besoin d'un assistant ?

La question les fit marrer, enfin surtout Al, car l'autre affichait un perpétuel sourire énigmatique.

Comme au bout d'un moment le type continuait à l'observer sans bouger, Al, essayant de paraître à la page, lui demanda :

— Tu vas suivre la vague Woodstock²⁷ ?

— Nan, j'ai d'autres plans²⁸.

Le type continuait à sourire, mais à cet instant quelque chose passa dans ses yeux, quelque chose que Al intercepta et qui mit tous ses sens de flic en alerte.

— Tu pourrais venir avec nous, suggéra Charles, La Famille accepte avec plaisir de nouveaux membres.

— C'est gentil, mais j'ai des trucs à faire.

— Des trucs à faire, hein ?

Manson le fixa un long moment avec son énigmatique sourire perché sur les lèvres.

— Ok, Al Seriani, c'est toi qui vois...

Al termina sa bière.

— Bon, je vais retourner me pieuter. Merci pour la bière.

— Pas de problème. On est là encore quelques jours, si tu changes d'avis...

Al leva une main en guise de salutation et retrouva sa chambre. Juste avant d'être happé par le sommeil, il eut le temps de se dire que les gens étaient fichtrement accueillants dans cette ville.

L'étudiant ne comptait pas en rester là. Sa curiosité malade ne lui permettait pas une telle nonchalance. Il devait savoir, savoir ce qui poussait un homme sain d'esprit à se transformer en un être sanguinaire, une boule de chair dénuée de conscience, motivée par la seule souffrance de ses pairs. Quel abominable poison viciait son sang, quelle effroyable tumeur entachait son âme, quelle horrible pulsion bafouait les principes d'humanité qui l'avaient une fois régi ? Il devait y avoir une raison. Il devait y avoir une source, des racines au règne du mal. Comment cessait-on de s'attendrir sur l'innocence des enfants ? Comment la vision même de celle-ci pouvait-elle éveiller en l'homme un besoin urgent et enragé de l'anéantir ?

Aussitôt Al parti, il avait embarqué pour Providence à la recherche d'indices sur Marcus Hayworth. Les journaux dégoulaient des faits obscènes de l'homme, occultant les agissements moins prolifiques du Barbe bleue new-yorkais. Cent trente-trois cadavres, parfois réduits à de fragiles ossements, avaient été jusqu'à présent trouvés sur le domaine du tueur. Des enfants pour la plupart, de tous les coins du pays et de tous les âges. Violés. Torturés. Assassinés. Quelques femmes aussi, des infortunées certainement, qu'il aurait tuées parce qu'un jour ou l'autre elles étaient devenues trop curieuses. Il en avait gardé une à portée de main, dans son lit, une maîtresse d'école que, selon certaines sources, il courtisait, et qui inlassablement le repoussait.

Puis la mort seule de ses victimes avait peut-être commencé à le lasser ; il aurait senti le besoin de les savoir sous son regard, à sa portée, de les dominer de sa cruauté, de les exposer sous les yeux aveugles de l'humanité. Une fois leur dernier souffle exhalé, il trempait les corps dans un bain de produit biocide à base de formol afin de les durcir et préserver intacts les membres à modeler. Puis il coulait ceux-ci dans du plâtre avant d'en accrocher les statues hurlantes de réalisme sur les murs... Ceux qui étaient trop abîmés étaient bouillis, puis coulés dans un bloc ovale de plâtre, pareillement exposés. Au fil du temps, il avait amélioré sa technique, jusqu'à exceller dans cet art atroce et unique.

Mais ce n'était pas ce qui intéressait l'étudiant. Lui, ce qu'il voulait, c'était découvrir l'origine, l'origine même du mal.

Les ossements les plus anciens trouvés dans le jardin du tueur

remontaient à vingt-cinq ans. L'étudiant se basa donc sur cette information comme point de départ. Il s'invita chez ses voisins, consulta les archives de la mairie, trouva même de vieux journaux datant de l'époque d'avant sa virée sanglante.

Il apprit que les ancêtres de Marcus Hayworth faisaient partie des puritains exilés qui, au dix-septième siècle, menés par Roger Williams, avaient colonisé la baie où devait se dresser la ville de Providence. Bien que la plupart de leurs terres acquises eussent été vendues ou perdues, trois siècles plus tard, le nom de Hayworth brillait encore d'un certain prestige.

Marcus était né cinquante-neuf ans auparavant en 1910. Très vite il se mit à abhorrer la popularité de sa famille, ainsi que cet affichage obscène de leur prospérité. À dix-sept ans, il partit sur les routes. À son retour, il décida de devenir professeur, au grand dam de son père qui comptait faire de lui un homme d'affaires. Instruire de vils hommes, voilà une bien piètre occupation. Pour fuir sa famille et le despotisme paternel, il quitta la riche propriété familiale pour s'installer dans la petite ville de Waterbury, dans le Connecticut, acquérant un studio de vingt-cinq mètres carrés situé à l'étage d'une maison. Il y vécut une bonne partie de sa vie de jeune adulte, enseignant avec un engouement sans borne la théologie dans un lycée du centre.

L'étudiant regagna son véhicule, et quelque cent quarante kilomètres plus tard, il s'engageait dans la ville de Waterbury dans le but de briguer plus d'informations sur le tueur de Providence. Les résidents du quartier qu'il fréquentait à l'époque, la plupart italiens et lituaniens, se souvenaient de lui. Un homme joyeux, qui aimait les enfants et consacrait certains week-ends à donner des cours gratuits aux plus démunis. La vie était paisible à Waterbury en ce temps. Et Marcus semblait parfaitement s'en accommoder.

Jusqu'au jour où survinrent les disparitions.

— C'était en 1942, se remémora un Libanais d'une soixantaine d'années. Au cours de l'été, deux garçons, qui ne devaient pas avoir plus de huit ans, ont disparu. On a organisé plusieurs battues dans les bois environnants qui ne donnèrent rien. On a pensé qu'ils étaient tombés dans une crevasse, s'étaient noyés dans la Naugatuck River ou s'étaient fait kidnapper par un halluciné... Toujours est-il qu'on n'avait pas l'ombre d'une piste. Mais on pensait que le drame était un fait isolé. Or deux semaines plus tard, un autre enfant a disparu.

— Vous n'avez jamais retrouvé les corps ?

— Nous, non. Ce sont eux qui un beau jour ont refait surface... L'un d'eux a été découvert dans les toilettes publiques du stade municipal, un autre à moitié enterré dans le parc *Holy Land USA* ; quant au dernier, on l'a retrouvé attaché par les pieds au porche d'une maison

de retraite.

L'homme fit une courte pause pour avaler une gorgée d'eau, puis reprit :

— Malgré les efforts de la police, les assassinats ont continué. Marcus Hayworth se préoccupait de l'affaire, comme la plupart d'entre nous, mais on ne pouvait pas dire que ça le concernait plus que ça... puis un jour, un an et demi peut-être après le début des enlèvements, son comportement a changé radicalement. Il s'est mis à acheter tous les journaux mentionnant l'affaire, épluchait d'une manière compulsive les articles liés à celle-ci, soulevait le sujet à toutes les conversations, s'emportait si ses interlocuteurs, dans l'espoir d'alléger l'atmosphère, s'orientaient vers un autre type de discussion. Les kidnappings se sont poursuivis à une cadence irrégulière et bientôt Marcus a commencé à manquer ses cours. Il disparaissait des jours entiers sans donner de nouvelles. Quand il revenait, des cernes assombrissaient ses yeux fiévreux. Personne ne savait ce qu'il faisait durant ces longues absences et il ne se confiait jamais.

« Ça a duré un temps comme ça, six mois peut-être, puis un beau jour, il a disparu.

L'étudiant réfléchit à cette révélation. Qu'est-ce que Marcus Hayworth avait bien pu découvrir pour s'immerger corps et âme dans cette affaire ?

— Personne ne sait, assura une fille bien trop jeune pour l'avoir connu. Mais ma grand-mère raconte qu'il y avait des rumeurs... des rumeurs qui prétendaient qu'il avait découvert l'identité du tueur.

L'étudiant se pendit à ses lèvres. L'identité du tueur... se pouvait-il qu'il ait trouvé un maître ? Quelqu'un qui l'aurait formé à perpétrer ses actes barbares ?

Il fallait qu'il localise son ancien logement. Peut-être sa propriétaire de l'époque aurait-elle quelques informations utiles à lui fournir.

— Vous savez où je peux trouver son ancien appartement ?

— Son ancien appartement ?

La fille rit brièvement.

— C'est toujours le sien... par contre je ne sais pas si vous allez apprécier les nouveaux locataires.

L'étudiant trouva sans peine la maison. C'était une vieille bâtisse qui avait dû avoir son charme au siècle passé. À présent, grignoté par la misère et dévasté par les intempéries, son squelette se tordait comme un corps ravagé par la maladie.

La femme qui lui ouvrit la porte n'était pas en meilleur état. Âgée de plus de quatre-vingt-dix ans, elle était aveugle d'un œil et son ouïe avait visiblement connu des jours meilleurs. L'étudiant dut s'y prendre à trois fois, s'égosillant comme un porc qu'on saigne, pour lui faire comprendre ses intentions, à savoir s'autoriser un rapide coup d'œil

dans la chambre qu'elle louait en haut de la maison. La femme lui jeta un regard irascible et lui claqua la porte au nez.

L'étudiant ne comptait pas en rester là. Il observa la vieille bique vaquer à ses occupations, attendit qu'elle s'avachât dans un des fauteuils usés du salon. Une fois qu'il fut certain qu'elle dormait, il se faufila dans l'embrasement d'une fenêtre. Piqué dans l'entrée, là où se nichait l'escalier, il aperçut une clé, portant la banale inscription « chambre d'en haut ». Il la saisit et entreprit son ascension à l'étage.

Une porte unique s'imposa devant lui. L'étudiant tendit l'oreille. La pièce était silencieuse. Il tourna la poignée. La porte lui résista. En pestant, il sortit la clé de sa poche et l'introduisit dans la serrure. La poignée tourna cette fois-ci dans un tonitruant concert de grincements.

La chambre n'était pas vide comme il l'avait supposé. Dix paires d'yeux l'agressèrent avant que leurs propriétaires ne manifestent leur mécontentement par un cri strident. L'étudiant ravala un hurlement lorsqu'ils foncèrent sur lui et s'écarta pour laisser le flot de rats fondre dans l'escalier.

La jeune fille n'avait pas menti sur l'hospitalité douteuse des nouveaux locataires.

Marcus Hayworth ne s'était donc pas séparé de son ancienne chambre. Peut-être y attachait-il une valeur sentimentale. Il apparut à Jeffrey Cox tel que le tueur l'avait probablement abandonné voilà vingt-cinq ans, lorsqu'il avait subitement quitté Waterbury. Une épaisse couche de crasse et de poussière s'était accumulée sur les meubles et les objets, mais la disposition de ces derniers, éparpillés dans la pièce, donnait l'impression que quelqu'un y vivait encore. Il était évident que la personne qui avait habité ce lieu n'avait pas planifié son départ. Quelque chose l'y avait poussé.

L'étudiant leva les yeux sur les murs qui affichaient une Jean Harlow à l'œil aguicheur et une Veronica Lake plus classe, mais non moins vénéneuse dans *This Gun for Hire*. Un vieux poste de radio se dressait sur une étagère. Des articles de journaux envahissaient le reste des murs, tous liés aux meurtres des enfants de Waterbury.

Un bureau, accolé à la fenêtre, croulait sous une pile de livres. L'étudiant passa un doigt sur les titres pour les libérer de la poussière.

Peter Stumpp le loup-garou de Bedburg, fermier allemand et tueur en série qui, au seizième siècle, dévorait les femmes enceintes et leur fœtus, puis bouffait la cervelle des enfants qu'il avait préalablement torturés. Même son propre fils y était passé.

Enfance torturée, sur le sort horrifique des pensionnaires d'un orphelinat anglais au début du dix-huitième.

L'infanticide au fil des siècles. Les assassins des champs de bataille. Les pères incestueux. Les plus grands criminels de tous les temps.

Des dizaines d'ouvrages témoignant de sévices perpétrés par des

hommes sur d'autres hommes. Une cruauté incompréhensible que Marcus cherchait à cerner dans les livres psychologiques puis religieux qui les accompagnaient. L'étudiant les feuilleta, découvrant des pages cornées. Sur la plupart d'entre elles figuraient des hommes et des femmes, parfois des adolescents, photographiés, peints, gravés ou dessinés, suivant les époques. Des êtres au regard sombre et implacable dont la cruauté qui traversait les époques suintait du papier même sur lequel on les avait immortalisés.

L'étudiant sentit un malaise l'envahir. Cette pièce lui rappelait son appartement, elle lui rappelait sa propre fascination pour l'esprit criminel, sa recherche obsessionnelle de ses origines.

Reportant son attention sur le bureau, il inspecta les tiroirs, repéra des carnets criblés de notes. Tous, à l'exception d'un qui était ouvert sur le bureau, y étaient rangés par ordre chronologique. L'étudiant n'eut aucun mal à remonter le fil pour tomber sur le premier jour où Jack Calio avait croisé le chemin de Marcus Hayworth.

Jack Calio s'était installé en face de ce dernier, au rez-de-chaussée d'un pavillon, au début de l'année 1942.

L'étudiant écarta le rideau et découvrit un immeuble récent de cinq étages où des vêtements de bébé pendaient des fenêtres.

D'après les articles des journaux référencés, l'époque de son emménagement correspondait à peu près au début des kidnappings et assassinats.

Dans son premier carnet, Marcus Hayworth avouait n'avoir jamais prêté attention à son voisin. Ce dernier, d'allure chétive, restait la plupart du temps retranché dans son appartement. Les habitants du quartier le considéraient comme une sorte d'ermite introverti, mais inoffensif.

Il fallut attendre la disparition du petit Charlie pour que les soupçons de Marcus Hayworth se portent sur son voisin. Charlie était un gentil gamin qui habitait au coin de la rue et à qui Marcus donnait des cours le week-end. La disparition d'un être qu'il connaissait ébranla le monde du professeur. Une battue fut organisée, comme pour les autres, à laquelle naturellement il participa. C'est en rentrant ce soir-là, éreinté et bredouille, qu'il remarqua les rideaux tirés aux fenêtres de son voisin. Il réalisa alors que celui-ci n'avait jamais joint ses forces aux recherches désespérées des citoyens.

Ce ne fut néanmoins que trois semaines plus tard, alors que le corps de Charlie venait d'être retrouvé dans les égouts, dévoré par les rats, que ses soupçons se transformèrent en certitude.

Marcus avait coutume de rentrer en vélo du lycée où il enseignait. En passant devant l'école primaire cet après-midi-là, une curieuse scène attira son attention : Jack Calio, le corps plié en deux, caressait la joue de Gary, le fils du boucher de son quartier.

Intrigué, il décida de s'approcher. À la vue du professeur, Jack Calio se recroquevilla comme une sorcière dans un conte de fées.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, l'avait-il enjoint d'une voix autoritaire qui contrastait avec sa frêle allure.

Puis il avait étiré le coin de ses lèvres en un rictus fielleux avant de disparaître au coin de la rue.

Depuis ce jour, Marcus s'était mis à épier chaque mouvement de son voisin. Il fouillait aussi ses poubelles, consultait son courrier.

Lorsque le petit Gary, une semaine plus tard, disparut à son tour, le comportement de Marcus se radicalisa. Il fit part dans un premier temps de ses soupçons à la police, mais les inspecteurs ne semblaient pas disposés à suivre la piste de Jack Calio. Frustré, il décida de prendre les choses en main et partit en quête de l'identité de son voisin.

Les notes de Marcus Hayworth étaient jusqu'à présent écrites au passé, relatant les dix-huit mois qui avaient précédé sa rencontre avec Jack Calio et les événements qui avaient éveillé ses soupçons. Le prologue terminé, il passait à la phase active, plongeant ainsi son lecteur au cœur même de l'histoire.

Marcus négligeait de plus en plus ses cours. Concentré sur son voisin, il creusait son passé, harcelait la famille de celui-ci qui n'avait, selon elle, pas de nouvelles depuis de nombreuses années, interrogeait ses amis de lycée, menaçait les fonctionnaires réticents à lui fournir des informations personnelles, entamant ainsi sa descente fulgurante vers l'obsession.

Le dernier carnet retraçait les dernières années de la vie de Jack Calio. Marcus Hayworth semblait avoir trouvé une piste. L'étudiant y jeta un coup d'œil, reportant sa lecture détaillée à plus tard.

Le carnet se terminait par une date.

Une date entourée à plusieurs reprises.

L'étudiant en suivit les courbes avec son index.

Le 16 janvier 1936.

Qu'avait-il bien pu s'y passer ?

Al regarda sa montre. Sept heures. Le groupe avait disparu et, avec lui, ses vagues espoirs d'évasion. Une Dodge bleu ciel stationnait devant l'hôtel. Al s'approcha et se pencha à la fenêtre.

— Lieutenant Harris ?

— Nan, répondit l'homme sans le regarder.

Al coula un regard à la ceinture du type et aperçut un renflement sous la veste. Il attendit une explication, mais l'homme ne semblait pas bavard. Il tira donc une dernière bouffée de cigarette et se glissa sur le siège passager. Il n'avait pas fermé la porte que le type démarrait déjà.

— L'inspecteur Harris a été retenu ? dit Al dans l'espoir d'amorcer une conversation.

— Ouais, répondit l'agent, visiblement peu enchanté de servir de chauffeur.

Ce fut le dernier mot qu'il prononça de tout le trajet, si on faisait abstraction des insultes qui sifflaient à tout va à l'encontre des piétons et conducteurs. Si Al avait espéré une visite de courtoisie, il allait être déçu.

En silence, ils s'engagèrent sur les axes tentaculaires du comté de Los Angeles. À un moment donné, ils entrèrent dans une zone résidentielle bordée de maisons coquettes et de jardins minutieusement entretenus où des femmes belles comme des actrices lui firent des signes de la main. Al ne put s'empêcher de penser que le crime n'avait pas le même goût sous les palmiers que sous les lampadaires des crasseuses ruelles new-yorkaises.

Or au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient des beaux quartiers et s'aventuraient dans l'est de Downtown Los Angeles, sa réflexion perdait progressivement de son sens. La population chicanos anglo-saxonne se raréfiait, remplacée par une populace ouvrière hispanique.

La première rue de Boyle Heights dans laquelle ils s'aventurèrent était bordée de terrains vagues où des maisons poussaient ici et là comme des champignons vénéneux. Puis ils abordèrent le sud du quartier qui, une trentaine d'années auparavant, comptait encore des bidonvilles. Ceux-ci avaient été rasés et remplacés par des logements sociaux. C'était vers l'un d'eux, Aliso Village, qu'ils se dirigeaient.

Une succession de basses habitations s'étendait sur une superficie de

mille deux cents ares. Des graffitis injurieux écrits en espagnol en barraient les murs. L'air empestait la graisse, le vomi de bébé, l'après-rasage bon marché, la sueur du dur labeur, la colère contenue, les illusions d'un rêve américain jamais abouti... tous les ingrédients d'une misère profondément ancrée dans les cœurs. Des gosses, la plupart mexicains, couraient partout, des rires dans la gorge, imperméables à la mélancolie de leurs parents qui souffraient d'avoir quitté leurs terres, vendu leur âme, arraché leurs racines et ne pas avoir su trouver le sol propice pour les replanter.

L'endroit n'était pas désagréable a priori. Les chiens errants qui y trouvaient toujours une main pour les caresser, le linge pendu aux fils communs qui volait au vent et les braillements des marmots qui s'échappaient des fenêtres conféraient au lieu un contexte chaleureux, mais l'afflux incessant des immigrants venus s'entasser dans les logements avait eu raison du soin des résidents, et le processus de détérioration était largement entamé. Des numéros sur les murs trahissaient la présence de gangs, autre signe que les beaux jours du quartier étaient révolus.

Le véhicule s'immobilisa à quelques mètres d'un parking occupé par quatre voitures de police. Des têtes se tournèrent dans leur direction. Un type posa une main en visière sur son front, puis leur fit un signe de la main.

— C'est lui ? s'enquit Al.

Pour toute réponse, l'agent fit gronder le moteur.

Al n'insista pas ; il s'extirpa de la voiture et la regarda filer. Une légère odeur de caoutchouc brûlé flottait dans l'air.

— Vous avez fait bon voyage ?

L'homme aperçu au loin était à présent à ses côtés. Âgé d'une cinquantaine d'années, il affichait le visage affable et les yeux pétillants de ceux qui ont le rire facile. Vêtu d'un pantalon en flanelle et d'une chemise à fleurs, il l'accueillit chaleureusement.

— 'Scusez la dégaine. J'étais en planque. Lieutenant Harris. Vous pouvez m'appeler Ben.

Al lui serra la main.

— Désolé de ne pas être venu moi-même vous chercher. Nelson a été cool ?

— Un exemple d'amabilité.

Harris se gaussa.

— Vous avez eu droit à toute l'histoire de la ville, j'suis sûr.

— M'en parlez pas. Une vraie pipelette.

Le corps de Harris fut traversé par une nouvelle vague d'hilarité.

— Vous m'avez l'air d'un type bien, Seriani. J'espère qu'on aura l'occasion de se revoir dans un contexte moins dramatique. Allez, suivez-moi.

La demeure vers laquelle ils se dirigeaient était au rez-de-chaussée. Une foule de curieux, tous hispaniques, se tenaient sur l'herbe à l'entrée. Les mains serrées sur une croix, les yeux levés au ciel, ils marmonnaient des incantations. Il faisait une chaleur torride, et les flots de mots abscons et fiévreux qui se glissaient entre les lèvres des résidents l'oppressaient. Al desserra le col de sa chemise et aspira une bouffée d'air. Leurs yeux fiévreux lui brûlaient la chair. Le désespoir des femmes, la rancœur des hommes le meurtrissaient. Il sentait la foi vibrer au-dessus de sa tête, fouillant son être à la recherche d'une brèche pour s'infiltrer en lui. La chaleur, les mots, la sueur, les voix, la puanteur.

Al avait l'impression de fondre ; il dut faire un effort surhumain pour se traîner jusqu'à l'habitation. Arrivé sur le palier, il crut qu'il pourrait enfin respirer, mais le rez-de-chaussée ne contenait qu'une pièce, aussi à peine eut-il franchi le palier qu'une flaque de sang se tatoua dans ses rétines. Il vacilla sous le coup et se rattrapa de justesse au lieutenant.

— Ça va ? dit le flic, préoccupé.

Al releva les yeux, découvrant un berceau maculé de sang. Des petites empreintes de mains ensanglantées s'épalaient sur les murs formant une fresque grotesque.

Il s'était trompé : le crime avait le même goût infect, peu importe où il sévissait.

— Le gosse n'a pas souffert, dit un homme à ses côtés.

C'était le médecin légiste, ostensiblement peu enchanté d'avoir été rappelé sur une scène de crime qu'il avait déjà visitée.

— J'ai relevé du chloroforme dans le corps. Il a endormi l'enfant avant de faire... ce qu'il a fait.

Il balaya la pièce d'une main désinvolte.

Al tourna autour de lui.

— Il n'y a qu'une pièce ici, les parents n'ont rien entendu ?

— Ils étaient dehors à un barbecue.

— Merde, tout le monde se connaît dans ce genre de quartier, comment un étranger peut-il se balader ici sans se faire repérer ?

Harris et le légiste échangèrent un coup d'œil.

— On pense qu'ils savent qui c'est...

— Et pourquoi gardent-ils le secret ?

— C'est ce qu'on essaie de découvrir.

Al n'était pas satisfait des réponses. Il avait l'estomac barbouillé depuis son arrivée dans le quartier, et une nausée lui remonta à la gorge.

Putain, qu'est-ce qu'il faisait chaud dans cette ville !

Des insultes fusèrent, engendrant un flot de protestations. Un homme apparut à l'entrée. Sur le seuil, il agita son corps comme pour

le débarrasser de ses puces.

— Putain de chicanos de merde... comment veulent-ils qu'on les protège si on pige que dalle à ce qu'ils disent !

— C'est peut-être de gens comme vous qu'ils essaient de se protéger ? allégua Al à qui le visage du nouveau venu ne revenait pas.

Le flic le toisa.

— Et vous êtes ?

— Al Seriani, police de New York, répondit à sa place le lieutenant Harris.

— Oh, *New York's finest...*, siffla l'autre, railleur.

— Inspecteur, je vous présente le sergent Mike Nelson.

— Nelson ?

— Ne cherchez pas, c'est la même famille.

Al reconnut dans les traits du visage ceux de son chauffeur. Il braqua sur lui un regard torve, puis se concentra à nouveau sur la scène de crime.

Le médecin légiste lui tendit le dossier qu'il avait préparé pour son homologue new-yorkais. Il contenait son rapport d'analyse et les photos du corps. Al y jeta un coup d'œil, juste le temps d'apercevoir sur l'une d'elles une boule de chair broyée. Il ferma aussitôt les paupières.

— C'est pas du joli, admit le légiste, compatissant. On pourrait suspecter l'action d'un animal... sauf que les marques de dents sont indéniablement humaines.

Une longue litanie s'éleva derrière lui. Elle venait d'un type basané, sécurisé par un agent en uniforme. L'homme tremblait de tout son corps.

Un flic s'approcha de lui, posa une main sur son épaule. Ils s'entretenaient un moment en espagnol, ce qui parut calmer le Latino. Il prit la parole. L'entretien dura bien cinq minutes, mais quand Al demanda à Harris ce qu'il racontait, celui-ci lui répondit simplement :

— Il dit qu'il a entendu un rire... un rire démoniaque.

Les yeux du témoin s'agrandirent et la folie lui dévora les pupilles.

— El diablo ! hurla-t-il.

Et il s'évanouit.

Nelson frère s'approcha de Al.

— On n'a pas besoin de vous traduire ça, j'imagine...

Puis revenant à la masse qui grouillait dehors :

— Putain de *Spics* et leurs foutues croyances...

Il cracha par terre et s'éloigna.

La tête de Al se mit à bourdonner. Des taches lumineuses entravaient sa vue. Il ferma les paupières pour s'éclaircir les idées.

Harris reprit la parole :

— La seule piste qu'on ait vient d'un certain Juanito Garcia Estevez.

Un chauffeur de taxi. Sa femme l'avait viré de chez lui ce soir-là, alors il dormait dans sa caisse quand un homme s'est engouffré à l'arrière. Il n'a pas eu une vision très nette du type parce qu'il s'arrangeait pour rester dans la pénombre. Par contre il est sûr que c'était un gringo. L'homme lui a tendu un billet de vingt dollars pour qu'il le conduise à l'aéroport. Il a essayé de discuter pour alléger l'atmosphère, mais la seule chose qu'il lui ait soutirée a été l'heure de son vol : 22h07. On a vérifié. Le seul vol à cette heure était pour New York. On dirait que c'est l'un des vôtres... et qu'il est de retour au bercail.

Un flash du bébé dévoré jaillit dans l'esprit de Al. Il se superposa aux photos des gosses assassinés. Le souffle court, Al regarda autour de lui, sentant qu'il manquait quelque chose... c'est alors qu'il vit une marque près du lit. D'où il se trouvait on aurait dit une banale tache de sang, mais en s'approchant il vit qu'il s'agissait d'une inscription.

C'était une date.

1440.

Un crissement retentit dans sa tête comme le raclement d'une porte en fer sur du béton, des ongles qui grincent sur un tableau et se brisent... les visages des enfants, les yeux morts, les bouches débordantes d'asticots, les plaies béantes, les corps saccagés, les bras déboîtés, les jambes distordues, les cous griffés, les mains, les doigts, les genoux... tout se superposait, s'accélérait, le puzzle prenait forme, les pierres s'imbriquaient... les images lui frappaient le crâne, encore, encore, encore, jusqu'à ce qu'un long cri lui déchirât l'esprit.

Quand il revint de ses pensées, Al se rendit compte que le cri se perpétuait. Comme tout le monde le dévisageait, il réalisa que c'était de sa gorge qu'il sortait. Il ferma la bouche, détacha ses mains de son crâne, puis tourna son corps trempé de sueur vers Harris.

— On est quel jour aujourd'hui ?

— Le 30 juin.

— Bordel, il faut que je rentre !

Prostré sur un banc, Al le regardait évoluer dans le chœur. Il arrangeait les objets sur l'autel, dépoussiérait les idoles, lissait le manuterge. Son visage, baigné d'un sourire candide, irradiait la grâce. Les yeux mi-clos, Al se laissa griser par cette ingénuité offerte, ouvrant son cœur au bien-être qu'elle générerait.

Un courant d'air vint lui mordre la nuque, chassant ses sobres pensées. Al ouvrit la bouche à regret, navré d'avoir à perturber ce paisible rituel.

— Bonjour, mon père !

L'interpellé sursauta. Quelques gouttes du liquide contenu dans la coupe qu'il tenait à la main aspergèrent sa soutane.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que vous fichez là ?

Al baissa les yeux sur son porte-clés auquel s'agrippait une pin-up rouillée.

— Je me l'demande.

Surprenant le désarroi ombrager le visage du flic, le prêtre se radoucît.

— Il y a eu une autre victime..., dit-il.

— Comment vous le savez ?

— Vu l'issue de notre dernière conversation, j'imagine que votre présence ici n'est pas une visite de courtoisie.

Le prêtre vint s'asseoir en face du flic.

— Le tueur s'est déplacé à Los Angeles, l'informa ce dernier. J'ai été sur la scène du crime et j'ai vu une date marquée sur le sol... 1440.

— L'année de la mort de Gilles de Rais.

Al acquiesça.

— J'ai besoin de connaître le reste de l'histoire...

Al s'appuya sur son dossier en soupirant. Il n'arrivait pas à croire qu'il allait s'embourber à nouveau dans cette hystérie et, cette fois-ci, il n'aurait personne d'autre à blâmer que lui-même.

Le prêtre lissa sa soutane de sa main gauche puis entama sa narration :

— Lorsque Gilles de Rais revint sur Terre avec le morceau de la queue du diable, il réalisa la gravité de son acte. Aussi pour éviter que les émissaires du diable, qui ne tarderaient pas à se lancer à ses trousses, pussent retrouver le chemin de l'enfer, il découpa le

parchemin en cinq morceaux qu'il confia à cinq prêtres éparpillés dans différents endroits du monde.

« Mais il sous-estimait le véritable pouvoir du Diable. Celui-ci, furieux d'une telle provocation, ordonna à ses émissaires déjà sur place de répandre le Mal sur la Terre et ainsi se venger des hommes.

— Et votre théorie sur le Mal qui a toujours existé ?

— Le Diable a toujours existé, certes, mais il n'intervenait pas dans les affaires des hommes. Il n'influençait pas non plus leurs mouvements, se contentant d'attendre ceux qui s'égarèrent en chemin. Sa rancœur, il la destinait à Dieu.

— L'homme de tout temps a montré un esprit belliqueux, une violence démesurée, une cupidité sans borne.

— Oui, mais il n'était pas régi par la cruauté pure, par le vice brut, par la gratuité de l'acte. Le Diable a introduit le Mal absolu, l'incompréhensible haine, l'insondable cruauté, l'anéantissement de la raison, la combustion de l'âme... le Néant.

Al le laissa poursuivre.

— La décision du Diable ne réjouit naturellement pas l'Église. Alléguant que les hommes ne pouvaient pas payer pour les fautes d'un seul d'entre eux, les religieux cherchèrent un compromis. Le Diable leur fit alors la proposition suivante : si on lui restituait son « bien », il retirerait le Mal de la Terre. Mais cette tâche, seul un Homme au cœur pur, que l'objet ne parviendrait pas à corrompre, serait à même de l'exécuter. L'âme de cet Homme devrait lui être cédée, et suite à ce sacrifice, le Mal quitterait la Terre à jamais.

« Les cinq prêtres, qu'on nomma les *Seakers*, détenteurs du parchemin montrant la route menant à l'enfer, furent sommés de récupérer ce qui avait été dérobé au Diable. Leur dévotion ainsi que leur foi inébranlable les désignaient comme les candidats idéaux à la tâche : la pureté de leur cœur et leur esprit de sacrifice sauraient sauver les Hommes. Gilles de Rais fut néanmoins arrêté à ce moment-là, et l'objet disparut dans la nature.

La perplexité baignait le visage du flic.

— Ça ne me dit pas comment vous saviez qu'il y aurait d'autres victimes.

Le prêtre se leva, s'approcha d'une haute armoire en bois d'où il tira un énorme manuscrit relié en cuir. Il feuilleta quelques pages et s'arrêta sur l'une d'elles.

Revenant sur ses pas, il poursuivit :

— La légende dit aussi que le pouvoir de l'objet s'amenuise sur Terre ; aussi, chaque année, pour en raviver la force, les cœurs de cinq enfants doivent-ils être offerts en sacrifice.

Il posa le livre devant Al.

Sur la page ouverte, le flic vit le dessin d'un pentagramme où

reposait, au bout de chaque branche, un cœur. Au centre de la figure, une cavité obscure et profonde comme une bouche béante, élargie par un déboîtement de la mâchoire, vomissait des membres atrophiés, des gorges hurlantes, des yeux terrorisés, un enchevêtrement abject de chair pourrissante, né des pires cauchemars de l'homme.

— La porte de l'enfer, en déduisit Al d'une voix sombre.

Le prêtre acquiesça en silence.

Al lut à voix haute la légende sous le croquis : *chaque année, en échange de cinq âmes innocentes, l'enfer ouvrira ses portes et récompensera le responsable de l'offrande en renforçant la puissance maléfique de l'objet.*

— La cruauté du détenteur de l'objet en sera décuplée, ajouta le prêtre.

Il posa un doigt sur le croquis et précisa :

— Cette opportunité ne se présente qu'un seul jour par an. Et ce jour est...

— Le 1^{er} juillet.

Al secoua la tête et soupira.

— Cinq âmes, inspecteur, cinq cœurs... il en a déjà quatre... il lui en reste un à acquérir, une dernière victime avant beaucoup, beaucoup d'autres...

Le prêtre s'approcha du flic, s'accroupit devant lui.

— Si vous sauvez celle-ci, inspecteur, vous en sauverez d'autres...

Il s'approcha plus près encore, les yeux luisants d'une gravité solennelle.

— Mais si jamais les cieux ne vous sont pas favorables et que le passeur parvient à ses fins... il disparaîtra dans la nature... et il y a des chances que vous ne le retrouviez jamais.

Al enfouit son visage dans ses paumes. Il y resta si longtemps que le prêtre se risqua à lui poser une main réconfortante sur le bras.

— Vous savez ce que mon père avait coutume de dire ? Qu'il n'y a pas de réponses simples à des questions complexes.

Al débarqua si vite au poste que ses semelles laissèrent comme un léger parfum de caoutchouc derrière lui.

Ses collègues glandaient dans les bureaux, pieds sur la table, mains derrière la tête et cure-dent à la mode Di Maggienne.

Al les interpella :

— Bougez-vous, les mecs, c'est du sérieux.

Sans plus tarder, ses collègues lui emboîtèrent le pas.

Johnson avait été prévenu ; il se tenait dans un coin de la salle de réunion. Al le repéra et, de l'index, l'invita à s'approcher.

— Tenez, le dossier de la victime, essayez de nous dégoter un semblant de piste, la moindre merde à nous mettre sous la dent...

Le légiste s'empara du dossier et sortit.

Al attendit que tout le monde fût présent pour commencer.

— On n'a pas beaucoup de temps, les gars. Pour faire rapide : y a un type qui s'imagine venir du trou du cul de Lucifer et être en possession d'un objet intemporel qui fait de lui une sorte d'Ernst Stavro Blofeld version diabolotin. Il croit qu'en présentant cinq cœurs en offrande à Satan, le mal tout-puissant s'emparera de lui et le chargera de la divine mission de zigouiller tout ce qui défile.

La confusion se peignit sur les visages.

— Je vous l'ai dit que ce serait du concis... Quoi qu'il en soit, il y a de grandes chances que l'homme soit chez nous... mais pas pour longtemps... Cinq victimes prévues. Comme vous avez pu le noter, les quatre premières étaient âgées de quatre, trois, deux, la dernière en date, un an... d'après mes sources il en reste une à venir, un dernier cœur pour compléter sa collection.

— Bon Dieu ! s'exclama Stravinsky.

— Pas d'insulte dans mon bureau ! gronda le capitaine qui venait de débarquer.

Di Maggio intervint :

— Toutes les victimes assassinées étaient nées un premier juillet. D'après le schéma du tueur, elles ont été assassinées dans l'ordre décroissant pour parvenir jusqu'à la date qui le motive qui est...

— Le 1^{er} juillet.

— Mais... le 1^{er} juillet... c'est aujourd'hui.

Al acquiesça.

— Merde ! siffla le capitaine, vous voulez dire qu'avant ce soir on doit trouver une victime qui... n'est pas encore née !

— Je savais que l'idée vous enchanterait.

Le découragement se marqua sur les visages.

— C'est impossible ! intervint Di Maggio. Comment pister toutes les bonnes femmes enceintes de New York ?

— Toutes les bonnes femmes enceintes qui sont censées accoucher aujourd'hui, précisa Al.

— Diable, et comment peut-on le prévoir ? Ces fichues bonnes femmes s'arrangent toujours pour pisser de la flotte quand on s'y attend le moins.

— C'est vrai, confirma Angelo que les caprices du corps féminin mettaient mal à l'aise.

Le Mexicain conjectura :

— Il lui suffit de se rendre dans n'importe quelle maternité et d'attendre qu'une nénette lui ponde un caneton.

Al se passa une main sur le visage. Le type ne faisait pas les choses au hasard. Il devait y avoir une manière de réduire le périmètre. Mais il eut beau se creuser la tête, il ne parvint pas à mettre le doigt dessus.

— On va pas rester les bras croisés. Le mieux est que l'un de nous dresse une liste de toutes les maternités et hôpitaux comprenant un service maternité, ainsi que le nom des femmes enceintes qui y sont inscrites et aléatoirement prévues pour le 1er juillet... peut-être qu'un nom, une date ou un quelconque détail nous mettra la puce à l'oreille. Les autres vont sur place vérifier le service de sécurité des lieux.

— Ok, dit le capitaine, qui reste ?

Angelo se porta volontaire, mais son supérieur refusa.

— Ça m'arrache la mâchoire de dire ça, mais vous avez l'esprit affûté et vous reniflez les bonnes femmes à cent mètres à la ronde, on a besoin de vous sur le terrain.

Angelo baissa la main, dépité. Le capitaine fit un tour de la salle et s'arrêta sur le Mexicain.

— Tuco, c'est vous qui vous y collez... Dès que vous avez la liste, vous la communiquez aux agents. Entre-temps, vous joignez les établissements depuis le poste et vous notez le nom des femmes enceintes qui y sont inscrites et dont l'accouchement est prévu dans les quinze jours à venir.

Le Mexicain s'attabla aussitôt, le combiné déjà entre les mains.

Le capitaine se retourna. Voyant les flics toujours dans la salle, il s'écria :

— Qu'est-ce que vous foutez, bordel ? Vous devriez déjà être en route !

Angelo et Stravinsky prirent la direction du Bronx. Une autre équipe

leur faisait les honneurs. Deux voitures filèrent, sirènes hurlantes, pour le Queens, deux pour Manhattan et deux encore en direction du pont Verrazano-Narrows pour rejoindre Staten Island. Al et Di Maggio, quant à eux, s'engagèrent dans les rues de Brooklyn.

La première maternité qui les accueillit comptait une dizaine d'accouchements probables dans la journée. Un certain nombre de femmes se tenaient déjà en salle, attendant leur tour. Les flics notèrent leur nom, ainsi que celui des éventuelles prochaines, puis visitèrent les lieux. Ils ne repérèrent qu'une seule entrée, surveillée par un garde. Le tueur ne prendrait pas de risque. Ils rayèrent aussitôt la maternité de la liste.

Le deuxième établissement était un hôpital gigantesque, une masse de béton disgracieuse qui faisait sérieusement douter qu'une chose y pénétrant pût en sortir en bonne santé. Les bras cassés côtoyaient les cancéreux, les macchabées reposaient à dix mètres de la nurserie, et tout ça dans une morbide ambiance d'indolence. Il existait huit entrées possibles, dont trois à l'arrière, sans compter les nombreuses fenêtres du rez-de-chaussée, voire du premier, accessibles à une personne motivée. Aucun garde ne surveillait les lieux, si ce n'est quelques concierges ennuyés qui comprenaient tout juste l'anglais.

Découragés, Al et Di Maggio notèrent tout de même la liste des femmes inscrites dans l'établissement pour les deux prochaines semaines – quatre-vingt-douze –, encouragèrent celles qui tenaient déjà leur bébé dans les bras à garder leur porte verrouillée, et prévinrent le poste d'inciter le district le plus proche à envoyer du renfort pour sécuriser les lieux, même si d'après l'envergure de la bête, ça n'allait pas être du gâteau.

Les deux flics regagnèrent leur véhicule, peu optimistes quant à la réussite de l'opération.

Alors qu'ils roulaient en direction du troisième établissement sur la liste, tous les deux silencieux, Di Maggio jeta un coup d'œil à son collègue.

— T'as l'air préoccupé, qu'est-ce qui se passe ?

Al se dit qu'étant donné la situation, le contraire aurait été étonnant, mais il savait ce que son collègue insinuait.

— Je n'arrête pas de rêver à un petit Noir qui se frappe la tête et s'arrache les cheveux... Je crois que c'est notre troisième victime, Johnny Cash Taylor, en tout cas il lui ressemble... À chaque fois qu'il me rend visite, il tient sa tête entre ses mains et m'interpelle...

— Peut-être est-ce une interprétation allégorique de quelque chose que tu as vu, quelque chose d'important, mais qui n'a pas éveillé ton intérêt sur le moment.

— Comment ça ?

— Parfois certains détails ne suscitent pas notre attention en temps

voulu, mais des jours, des semaines, des mois après, lorsqu'on repense aux faits, c'est là qu'on les remarque. Si c'est quelque chose d'important, certains détails enregistrés dans notre subconscient peuvent vouloir se manifester, et ils utilisent nos rêves pour communiquer.

Al s'enfonça dans son siège et médita cette réflexion. L'image du visage du garçon surgit dans son esprit. Malgré le désagrément que la vue de celui-ci provoquait, il ne le chassa pas. Au contraire, il fouilla dans son esprit pour chercher la vision des cheveux qu'il s'arrachait. Il vit la tête reposant sur son bras, la main tendue pleurante de cheveux, il s'approcha encore, étudia chaque détail... les yeux luisant de folie, le sourire atrophié... encore plus près... quelque chose sur le côté droit du crâne, là même où se logeait le trou laissé par les cheveux arrachés...

Vous voyez maintenant, inspecteur ?

Al se redressa.

— Je crois que je sais ! Fais demi-tour !

Le 16 janvier 1936.

La date lui brûlait les yeux, lui écorchait la mémoire, fondait sur son visage comme de la cire incandescente.

Cette date ne lui était pas inconnue. Que lui évoquait-elle ?

L'étudiant avait quitté le studio de Marcus Hayworth la veille au soir. Muni de ses documents, livres, carnets et photos, il avait pris une chambre dans un hôtel du coin pour les étudier plus attentivement. L'aube venait de pointer quand il termina la lecture détaillée du dernier carnet.

D'après les recherches de Marcus Hayworth, Jack Calio, le voisin qu'il soupçonnait d'être l'auteur des kidnappings et assassinats de onze enfants à Waterbury, avait été un maton respecté durant quinze ans à la prison de Sing Sing dans l'état de New York. Il avait pris sa retraite en 1938. Cette information expliquait en partie la réticence des flics de Waterbury d'enquêter sur ce suspect quand Hayworth leur avait fait part de ses soupçons. Pourtant il lui semblait qu'il y avait autre chose derrière cette histoire. Certains des flics, il s'en était souvenu après coup, avaient paru mal à l'aise face à ses questions. Sans compter que Jack Calio paraissait bien jeune - une petite quarantaine au moment des faits - pour être retraité.

Le carnet se terminait ainsi, sur cette date entourée, le mystère irrésolu. Peut-être qu'un événement avait empêché Marcus Hayworth de poursuivre ses recherches, à moins qu'au contraire il n'eût découvert ce qu'il cherchait, mais qu'il n'eût pas eu le temps de le coucher par écrit... Une troisième hypothèse laissait supposer qu'il avait préféré garder ce secret pour lui.

L'étudiant soupira en faisant machinalement défiler les pages blanches du carnet. Entre les deux dernières, un article de journal avait été glissé. Curieux, l'étudiant le déplia. L'article datait du 20 décembre 1943, soit six mois après les premiers soupçons de Marcus sur son voisin. Il annonçait la découverte du corps mortellement battu de Jack Calio dans un caniveau. L'étudiant était prêt à parier que c'est à ce moment-là que Marcus Hayworth avait subitement quitté la ville. Certainement avait-il alors retrouvé la propriété familiale, là même où il avait commis ses nombreux crimes et où il avait été assassiné, vingt-cinq ans plus tard, par Jimmy McCoy.

L'étudiant ne comptait pas en rester là. Il voulait savoir ce qui avait perturbé à ce point Marcus pour qu'il tirât ainsi un trait sur sa vie, ne se concentrant plus que sur cette quête aveugle et obsessionnelle du passé de Jack Calio. Il empaqueta de nouveau ses affaires et, après un rapide petit-déjeuner, il reprit la route.

Il arriva à New York sur les coups de onze heures. Contrairement à ses expériences passées, la foule familière ne le réconforta pas. Chaque son, chaque pas, chaque mouvement le faisait sursauter.

Au détour d'une rue, un clochard, les yeux noyés dans le vide, s'imposa dans son champ de vision. Un mot surgit alors à son esprit.

Le boogeyman.

L'étudiant fronça les sourcils, ignorant pourquoi ce mot avait subitement germé. Il se frotta vivement le visage pour chasser le malaise qui le taraudait. Repérant un parking proche de la *New York Public Library*, il s'y engagea.

La recherche d'un article mentionnant Jack Calio ne fut pas une partie de plaisir. Il éplucha tous les faits divers approchant de près ou de loin le milieu pénitencier des années trente et quarante. Après deux heures d'une lecture laborieuse, son obstination paya. Il trouva, au jour du 18 mai 1938, un article intitulé : un agent pénitencier hospitalisé à la suite d'un drame familial.

Jack Calio, gardien pénitentiaire à Sing Sing depuis quinze ans, a été hospitalisé à la suite d'un drame familial survenu lundi dernier. Victime d'une attaque cérébrale, certainement due au choc, il a été transporté d'urgence à l'hôpital. Responsable des exécutions par la chaise électrique, il accompagnait les condamnés à mort jusqu'à leur dernier souffle. Son collègue, Jerry Monroe, nous a accordé un entretien. Au sujet de leur métier, il nous a dit : « On combat le mal, on le tue, mais il revient toujours, sous d'autres formes... c'est frustrant. » Jack Calio devra certainement suivre un traitement pendant de longs mois. Bien que les médecins jugent son état encourageant, il est peu probable, d'après eux, qu'il puisse retravailler avant de nombreuses années.

Un drame familial ?

L'étudiant chercha de plus amples informations, mais il n'en trouva pas. Comment pouvait-on discuter de l'état alarmant d'une personne sans en mentionner ce qui l'avait provoqué ? Ce n'était pas dans l'esprit cancanier des journalistes d'occulter des faits certainement tapageurs.

L'étudiant relut l'article. Le prénom du collègue de Jack Calio lui disait quelque chose. Jerry... il se souvenait l'avoir vu sur le dernier carnet de Marcus Hayworth. Aussitôt il chercha ce dernier dans son sac, en fit défiler les pages jusqu'à ce qu'il le repérât à la fin, dans une marge, accolé à un numéro de téléphone. S'agissait-il du même Jerry ?

N'ayant pas d'autres pistes, il inséra dix cents dans le premier

téléphone public qu'il trouva et composa le numéro. La sonnerie résonna un long moment avant qu'une voix rocailleuse ne répondît.

— Putain de prospecteurs de merde ! Vos aspirateurs, vous pouvez vous les carrer où j'pense ! Et j'veux pas d'assurance maladie, le seul qui peut m'sauver, c'est Dieu, et ce gros con n'a pas l'air de vouloir se bouger l'cul !

— Non, monsieur Monroe, je ne suis pas un prospecteur. Mon nom est Jeffrey Cox, je travaille en collaboration avec la police. J'aimerais vous poser quelques questions au sujet de votre ancien collègue, Jack Calio.

Un silence pesant lui répondit.

— J'ai rien à vous dire ! dit-il finalement, un ébranlement dans la voix.

— Monsieur Monroe, je comprends que je vous dérange et que vous n'ayez aucune envie de remuer un passé certainement douloureux, mais je vous assure que c'est très important.

— Bordel ! Il ne m'a pas donné de nouvelles depuis plus de trente ans ! Un de vos collègues m'avait déjà harcelé il y a une vingtaine d'années pendant des mois avec cette histoire, alors je vais vous dire ce que je lui avais déjà dit à l'époque...

Sentant qu'il allait lui raccrocher au nez, l'étudiant s'empressa de glisser :

— Dix dollars et une bouteille de bourbon...

La proposition le prit au dépourvu. L'homme hésita un instant puis lâcha :

— Et merde ! Ce sera vingt dollars, deux bouteilles de bourbon et une canette de coca !

— Vous buvez du coca ?

— Nan, ça c'est pour vous, je partage pas ma gnôle !

Sur ce, il lui fournit son adresse et raccrocha.

À présent assis sur un canapé éventré qui puait le moisi, l'étudiant passait son regard sur les murs craquelés, les toiles d'araignée qui se tissaient dans les coins, les restes de nourriture qui pourrissaient dans une assiette, la montagne de vaisselle qui s'accumulait dans l'évier, les cadavres de bouteilles qui débordaient de la poubelle. Il s'arrêta sur l'homme au visage boursoufflé et aux vêtements douteux qui lui faisait face. Enfoncé dans un fauteuil, les bras posés sur les accoudoirs, il l'observait. Son corps embrassait si parfaitement les courbes du siège qu'on aurait dit qu'ils ne formaient qu'un.

La voix de Jerry Monroe le fit sursauter.

— Je sais ce que vous pensez..., dit-il.

Il secoua la tête, s'alluma une cigarette. Après avoir exhalé la fumée, il reprit :

— Je n'ai pas toujours été comme ça, vous savez... je peux même

me vanter d'en avoir brisé des cœurs...

Il eut un rire nostalgique qui se termina par une quinte de toux.

— ... mais parfois la vie nous joue de vilains tours.

L'étudiant acquiesça, nerveux. La première bouteille en était déjà à la moitié et l'homme n'avait encore rien lâché.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Jerry Monroe, l'ancien collègue de Jack Calio, tapota les bras de son fauteuil et débuta :

— Jack était un bon bougre, faut me croire. On était entrés ensemble à l'académie de police avec la même motivation, celle d'aller botter le cul à tous ces macaronis qui pensaient que les rues new-yorkaises leur appartenaient. Puis un jour, on a lu un article sur Thomas Mott Osborne, un gardien arrivé en 1914 à Sing Sing, qui expliquait comment il avait révolutionné le système pénitentiaire en instaurant la *Mutual Welfare Society*, un conseil d'administration élu par les détenus, qui s'occupait de maintenir l'ordre et de punir les infractions aux lois. Au début la presse s'était fichue de lui, mais le système se montra efficace et mit fin aux privilèges pour les détenus influents qui corrompaient les gardiens. On a bien aimé le type et ses motivations alors on a choisi de s'orienter vers la garde pénitentiaire. Jack est vite devenu une personne respectée... Faut savoir que les gardiens n'aimaient pas trop le couloir de la mort, mais Jack lui ne se plaignait jamais quand on le désignait pour vérifier le bon fonctionnement d'une exécution. D'ailleurs il faisait preuve d'un tel sang-froid que le directeur un beau jour lui proposa le poste à temps plein. Il l'accepta sans broncher.

Jerry s'arrêta brièvement pour se rincer le gosier.

— Mais qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? On était entourés de la crème de la crème des tordus, des hommes qui avaient tué leur mère, égorgé leur copine, violé des gamins, tout ce mal, toute cette perversité, peut-être que ça finit par déteindre sur les autres... Dix ans dans l'aile des condamnés, dix longues années à sentir les cervelles grillées, à entendre les cris de souffrance, à voir la mort dans les pupilles...

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un matin, il n'est pas venu travailler. Comme ce n'était pas dans ses habitudes, je suis allé chez lui à la pause de midi pour voir s'il ne lui était rien arrivé de fâcheux... c'est alors que...

Il se frotta l'œil d'un geste nerveux.

— ... je l'ai trouvé assis en tailleur au milieu du salon, les bras chargés de boyaux. Sa femme gisait à ses côtés, éventrée. Je me souviens... des mètres et des mètres d'intestin. C'était irréel. Tout le monde y était passé. Sa mère, ses deux enfants, son chien. Les crânes défoncés, les cervelles broyées...

L'étudiant se plaqua une main sur la bouche. Jerry était blanc

comme un linge

— C'était lui ? fit l'étudiant, le visage décomposé.

Jerry haussa les épaules.

— Il n'a jamais avoué, et c'était... tellement impensable... en plus on n'a pas retrouvé les outils qui avaient servi au carnage... mais bien sûr comme il était le seul survivant, il y a eu des soupçons. Jack prétendait ne plus se souvenir, et c'était possible... peut-être qu'effectivement il était rentré chez lui, et le choc causé par cette scène cauchemardesque lui avait troué la cervelle... Alors tout le monde s'accorda sur le fait que pour l'intérêt général – le centre pénitentiaire, ses supérieurs hiérarchiques, les politiques, et même les citoyens qu'on devait préserver de telles horreurs –, il valait mieux étouffer l'affaire. Ils l'ont donc foutu en retraite anticipée en lui promettant une rente respectable pour ses services passés à la seule condition qu'il quittât la ville et se fît oublier.

Pas étonnant qu'aucun journal n'en eût fait mention.

— Monsieur Monroe ? J'ai trouvé une date dans le carnet de la personne qui était entrée en contact avec vous il y a vingt-cinq ans : le 16 janvier 1936, est-ce que ça vous dit quelque chose ?

Les yeux du vieil homme s'écarquillèrent. Ses lèvres se mirent à trembler. Il parut sur le point de parler, mais il se rétracta. Il porta une nouvelle fois le goulot à ses lèvres et laissa le liquide lui brûler la poitrine jusqu'à ce que la dernière goutte perlât sur sa langue.

— Partez maintenant, j'en ai assez dit.

Comme l'étudiant ne bougeait pas, il leva la tête et ajouta, les yeux suppliants :

— S'il vous plaît.

Bien que déçu, l'étudiant finit par obtempérer. Le vieil homme ne dirait plus rien.

Il reprit sa voiture et rentra chez lui.

Une fois assis sur son sofa, Jeffrey étala les livres récupérés chez Marcus Hayworth devant lui. Il tourna les pages, s'attarda sur celles qui étaient cornées, observa attentivement les visages des criminels, lut les légendes avec intérêt.

Le 16 janvier 1936.

Perturbé par l'assaut incessant de cette date, l'étudiant détacha les yeux du carnet. Il sentait que quelque chose gigotait dans son esprit, une pensée qui tentait de forcer le passage, mais, ne trouvant aucune issue, se cognait inlassablement aux parois de son crâne.

J'ai toujours eu le désir d'infliger de la souffrance aux autres...

De nouveau cette voix dans sa tête, et ce malaise dans le cœur. L'étudiant fronça le nez pour chasser la migraine naissante et se concentrer à nouveau sur les livres. Les criminels défilaient, semblables. Avec leurs yeux mesquins, leurs vices, leur vie de merde.

C'est alors que son regard croisa celui de l'un d'eux.

L'étudiant sauta sur ses jambes.

Bien sûr ! Comment n'y avait-il pensé ? Jack Calio était responsable de l'aile des condamnés à mort, c'était lui qui les menait à la chaise électrique, lui qui les sanglait, leur posait la cagoule sur la tête...

Il se dirigea à grands pas vers une armoire. Une centaine de magazines s'y amoncelaient, mais l'étudiant n'eut aucun mal à trouver celui qu'il cherchait. C'était un exemplaire du magazine *Life* de 1955 dédié aux condamnés à mort et aux exécutés de Sing Sing. Une série de photos, pour la plupart en noir et blanc, dévoilait les avant-après des faits.

L'étudiant feuilleta l'hebdomadaire jusqu'à tomber sur la photo qui l'intéressait : l'exécution du « croque-mitaine », du « Vampire de Brooklyn », de « l'Ogre de Wysteria ».

Albert Fish.

Considéré par beaucoup comme le plus grand pervers de tous les temps, un homme dont la vie entière fut dédiée aux perversions sexuelles sous toutes les formes : pornographie, fétichisme sexuel, voyeurisme, sadisme, masochisme, flagellation active, autocastration, bestialité, prostitution, coprophagie et même, cannibalisme. Il commettait la plupart de ses crimes sur des enfants et envoyait par la suite le récit de ses actes barbares aux familles dévastées.

La photo montrait Fish cagoulé sur la chaise électrique, le corps raide. À ses côtés, comme la légende en faisait mention, Jack Calio posait en uniforme. Son regard neutre fixait l'objectif.

La photo datait du 16 janvier 1936.

Pourquoi cette exécution-ci ? se demanda l'étudiant. Le criminel était certes l'un des pires de son espèce, mais le gardien en avait vu d'autres. Alors pourquoi lui ?

L'étudiant fixait la photo quand il aperçut quelque chose qui dépassait de la poche droite de la veste du gardien. Curieux, il approcha son visage de la photo.

La surprise le cogna. Il resta coi un moment, puis s'empara du livre intitulé *Les plus grands criminels du début du siècle*, rechercha la page d'Albert Fish que Marcus Hayworth avait cornée. Celle-ci montrait le criminel dans une cellule le jour de son arrestation en 1934.

Un petit cri s'échappa des lèvres de l'étudiant quand il le vit.

Affolé, il tourna les pages et s'arrêta au hasard sur une nouvelle page cornée. Ce fut au tour de Joseph Vacher de s'imposer, ce tueur paranoïaque qui tenta vainement de se suicider à plusieurs reprises, notamment en se tranchant la gorge puis en se tirant deux balles dans la tête qui le laissèrent sourd d'une oreille et paralysé d'un côté. Placé dans un asile à la suite de son arrestation, il fut libéré peu de temps après. Il sillonna ensuite pendant cinq ans les campagnes françaises

violent, éventrant et mutilant bon nombre de bergers et de bergères adolescents, et ceci alors qu'il n'avait pas encore trente ans.

L'étudiant étudia attentivement la photo...

Et trouva rapidement ce qu'il cherchait.

La gorge sèche, il s'empara d'une nouvelle image, une peinture cette fois-ci qui représentait un chevalier à l'allure fière dressé sur son cheval. Une mare de sang dans laquelle agonisaient femmes et enfants s'étendait à ses pieds.

Là aussi, l'étudiant le repéra.

Le cœur battant, il se mit à éplucher les images toujours plus rapidement.

Enriqueta Martí í Ripollés, tueuse en série espagnole, qui gagnait sa vie en prostituant les enfants qu'elle kidnappait et en vendant des potions dites magiques faites des résidus de ceux qu'elle avait sauvagement assassinés. Soupçonnée de diriger un bordel de mineurs, elle fut arrêtée au début du siècle, mais ses nombreux contacts parmi les nantis de Barcelone, qui lui achetaient une fortune ses potions, ainsi que ceux noués avec les riches pédophiles, fit qu'elle parvint à éviter un jugement pour le crime en question. Elle fut néanmoins tuée par sa compagne de cellule.

Mary Ann Cotton se présenta à son tour, brave mère au foyer anglaise, qui, au milieu du dix-neuvième siècle, tua plus d'une vingtaine de personnes, dont ses trois maris et onze de ses douze enfants, en les empoisonnant au fil des ans, à l'arsenic.

La comtesse sanglante, Elizabeth Bathory, n'était pas en reste, accusée d'avoir avec ses complices torturé et tué plus de quatre cents jeunes filles au début du dix-septième siècle. D'après la légende, elle se baignait dans leur sang pour préserver sa beauté et sa jeunesse.

Puis ici et là, au milieu de ces visages connus, de ces noms atrocement familiers, apparaissaient des personnes tout aussi prolifiques dans la perversité de leurs actes, mais qui, pour quelque obscure raison, n'avaient pas atteint la notoriété de leurs pairs.

Ici un dictateur africain, entouré de crocodiles, posait fièrement sur la photo, un pied ancré au sommet d'un tas de corps mutilés de fillettes.

Un peu plus loin, un simple croquis, certainement dicté par une survivante ou un témoin, montrait un homme aux yeux hallucinés, soupçonné d'avoir hanté les rues de Bratislava pendant quinze ans à la fin du dix-septième siècle. Il attirait les jeunes garçons orphelins chez lui et les massacrait. Puis du jour au lendemain, les crimes avaient cessé, grossissant ainsi la liste des tueurs qui disparaissaient dans la nature sans plus donner de nouvelles, des criminels qui ne laissaient parfois qu'un surnom dont l'évocation suffisait à faire trembler les chaumières.

Les yeux fébriles de l'étudiant passaient d'un livre à l'autre, d'une image à une autre, d'un mot à l'autre, lisant, assimilant, analysant... ses idées s'imbriquaient, amorçant progressivement l'ébauche d'une œuvre infernale.

Soudain, une intuition le saisit. D'un geste désespéré, il arracha toutes les pages cornées des livres puis les étendit sur le sol, s'appliquant à les aligner par ordre chronologique. Des dizaines et des dizaines d'images. Les photos couleur devenaient noires et blanches, puis des peintures s'imposaient avant de laisser progressivement place à des gravures puis à de simples portraits croqués grossièrement... Ils étaient là, tous... meurtriers, infanticides, incestueux, des êtres ignobles, sans morale ni conscience, tous liés les uns aux autres par un fil conducteur, par un lien invisible, un lien qui ne craignait ni les frontières ni le temps, un lien qui traversait les océans, puis les siècles, rattachant ses êtres atroces.

Fish, Ripollés, Vacher, Cotton, Bathory, Stumpp... et tant d'autres, comme une suite logique qui défilait à rebours...

...et qui se terminait sur un homme.

Le plus ancien.

Le maréchal Gilles de Rais.

Bouleversé, l'étudiant plaqua ses deux mains sur son portrait. Sans voix, il se recula en tremblant. La vue d'ensemble s'imposa.

Ils étaient là, tous là, ces tueurs de femmes et d'enfants... et serré dans leurs mains, attaché à leur ceinture, camouflé dans une poche, érigé glorieusement ou encore cousu sur leurs vêtements... il le vit clairement.

Le bout de la queue du diable.

L'origine.

— Où sont les photos des victimes ? s'écria Al en déboulant au poste.

Johnson, qui était justement en train de les comparer, balaya la table devant lui. Une centaine de clichés y étalaient leur atrocité.

Al se mit à fouiller parmi ces preuves mordantes de la cruauté humaine. Il trouva rapidement ce qu'il cherchait. Une photo rapprochée du crâne de la deuxième victime.

— Regardez là !

Il désigna un point noir, comme un grain de beauté, dans les cheveux ras du garçon.

Le cliché posé en évidence, il reprit ses recherches. La gorge sèche, il tentait de refouler l'obscénité que l'abomination des clichés sécrétait. Ces yeux ternes, ces bouches noires, ces poitrines lacérées, ces vies violées...

Il trouva le deuxième cliché.

— Et là ! Vous voyez ?

Johnson s'approcha et remarqua une marque similaire sur le crâne.

— Maintenant il me faut la photo de la troisième victime.

Ils s'activèrent tous à la tâche.

Ce fut Johnson qui la trouva. Al la lui arracha des mains.

— Voilà, dit-il, souriant malgré lui.

Il tapota une tache noire sur le côté droit du crâne.

— Il me semblait bien que j'avais repéré cette marque sur les deux premières victimes, mais certainement à cause de la peau sombre de Johnny Cash, ce fait ne m'avait pas interpellé dans son cas... Ce qui est étrange, c'est qu'on semble avoir coupé des cheveux autour, comme pour mettre la marque en évidence.

Al eut une intuition.

— Vous avez une loupe, doc ?

Celui-ci fouilla dans un tiroir et sortit l'objet requis.

Al le prit et se pencha sur la photo de la troisième victime.

— Regardez ! On dirait...

Des lettres. Tatouées.

Al corrigea le focus.

— W-E-R-N-E-R.

Werner.

— Ça vous dit quelque chose ? l'interrogea Johnson, livide.

Al secoua la tête.

— Ça ressemble à un nom. Passez-moi la photo de la deuxième victime.

Johnson s'exécuta.

Là aussi un nom de tatoué. Al blêmit.

— T...A...Y...L...O...R... Taylor !

Le nom de la troisième victime.

Aussitôt Johnson lui tendit le cliché de la première victime. Un nom y était également tatoué. Avec peine, Al le déchiffra.

— Burke !

La deuxième victime.

— Bon Dieu ! Il note le nom de sa prochaine victime sur le crâne de l'enfant même qu'il vient de tuer.

— Comment j'ai pu rater ça ? se lamenta Johnson, à l'agonie. Je... je me souviens vaguement avoir noté ces marques, mais au milieu de toutes ces blessures, ces os brisés, je... je pensais qu'il s'agissait de taches de naissance, je... oh, mon Dieu... qu'est-ce que j'ai fait ?

— Il faut vraiment savoir ce qu'on cherche pour les trouver, Johnson, argua Al. Vous n'avez rien à vous reprocher.

— Allez dire ça aux victimes, gémit le légiste.

Di Maggio intervint :

— Si c'est le cas, s'il note le nom de sa prochaine victime sur le crâne de l'enfant qu'il vient de tuer, pourquoi Werner a-t-il été tatoué sur le crâne de la troisième victime ? D'après les dossiers, la quatrième victime se nommait Juarez.

Al réfléchit.

— Ça correspond à la période où Edward McCoy, le frère de Jimmy, a été tué. Il y a dû y avoir un changement de programme.

— Vous savez ce que ça veut dire...

Johnson aussitôt se mit à fouiller dans le dossier que le légiste de Los Angeles lui avait fourni. Une quinzaine de clichés y figuraient, mais aucun plan rapproché du crâne.

Aussitôt Al interpella le Mexicain.

— Entre en contact avec la criminelle de LA ! Dis-leur que c'est urgent. On a besoin au plus vite d'une photo du crâne de la victime... si on a vu juste, qu'il tatoue le nom de ses prochaines victimes sur celles-là même qu'il exécute, c'est qu'il sait déjà qui sera la dernière.

Al secoua la tête, frustré. D'ici à ce qu'ils se secouent les puces et leur fournissent l'information, il pourrait être trop tard. Il fallait qu'ils devancent le tueur. Qu'ils réduisent le périmètre.

Il s'accorda quelques secondes de réflexion. Le tueur ne laissait rien au hasard. Il suivait un schéma. Programmé.

Son poing s'abattit sur la table.

— On doit chercher les femmes enceintes dont l'accouchement est *planifié* pour le 1^{er} juillet. Des femmes que des problèmes de santé, des possibilités de complication ou même une raison personnelle ont contraintes à opter pour cette option. Tuco... Vérifie dans ta liste des femmes enregistrées dans les établissements celles qui ont un déclenchement ou une césarienne prévus pour aujourd'hui... c'est parmi elles qu'il a fait son choix.

Le Mexicain tirait déjà les listes à lui. Al s'approcha d'une standardiste.

— Joignez les unités sur place, prévenez-les de nos découvertes. Dites-leur aussi de conseiller aux femmes déjà maman de s'enfermer dans leur chambre. Qu'ils postent un homme ou deux dans les centres peu surveillés.

La femme s'exécuta.

— C'est bon ! s'écria le Mexicain en renversant sa chaise. Los Angeles a appelé. On a le nom !

Il tendit à Al une feuille de papier.

— Leibowitz, lut Al. T'as ça sur ta liste ?

Le Mexicain secoua la tête.

— J'ai couvert tous les établissements du Bronx, du Queens, de Staten Island et de Manhattan. Il reste ceux de Brooklyn.

Al regarda sa montre. Déjà vingt heures. Le tueur avait toujours agi le soir. Il ne leur restait certainement qu'une heure. Deux au maximum, s'il avait décidé de prendre son temps.

— Tu continues tes recherches sur les établissements manquants, au moins c'est dans notre quartier, moi je file en bagnole dans les hôpitaux, dès que t'as quelque chose, tu m'appelles.

Al et Di Maggio fonçaient dans les rues de Brooklyn, s'efforçant de percer la circulation pour parvenir aux maternités. Cela faisait déjà une heure qu'ils n'avaient pas de nouvelles du poste. Ils s'étaient arrêtés dans quatre établissements, mais aucun d'eux ne comportait le nom d'une femme enregistrée au nom de Leibowitz.

Al commençait à désespérer. Il joignit le Mexicain par radio.

— Putain, le chicano, tu nous sors quelque chose !

— Je cherche, je cherche, c'est pas évident, la moitié refuse de me répondre, ils me prennent pour un pervers, ces cons... attends... attends... ça y est, c'est bon ! J'ai une Leibowitz au Brooklyn Hospital Center sur Dekalb Avenue.

— Elle est prévue pour aujourd'hui ?

— Oui, à dix-neuf heures !

Al regarda sa montre. Il y avait presque deux heures.

— Déploie toutes les unités là-bas, je fonce !

La voiture fit une embardée, suscitant un flot de klaxons rageurs.

Au bout de dix minutes, l'établissement se dressait devant eux. La voiture freina, portes béantes, devant l'entrée des urgences. Les flics se jetèrent sur le bitume.

Nombre de couloirs s'offraient à eux. Ils s'engagèrent dans celui de droite qui les mena au service radiologie. En pestant, ils en empruntèrent un autre qui les conduisit chez les cancéreux. Impatients, ils kidnappèrent un interne qui, épouvanté, les orienta finalement sur le droit chemin.

La réception était bondée. Ils durent jouer des coudes pour parvenir jusqu'au comptoir.

— Leibowitz, c'est quelle chambre ?

— Vous permettez, dit la standardiste en désignant les gens qu'ils venaient de dépasser.

Al s'empara de son insigne et l'érigea sous le nez de cette dernière.

— Si vous ouvrez encore une fois la bouche pour me dire autre chose que ce que je vous ai demandé, je vous enfonce mon badge si profond dans le crâne que vous passerez votre vie à penser NYPD à chaque fois que vous vous regarderez dans le miroir.

La fille s'apprêtait à rétorquer quand la phrase la percuta. Les yeux écarquillés, elle s'activa dans ses fichiers.

Al chopa l'information en vol. En moins de deux, ils déboulèrent dans le couloir. La porte se trouvait sur leur gauche.

Ils l'ouvrirent.

Le lit était vide.

Ils essayèrent la porte suivante. Une femme était calée entre des coussins, allaitant un nouveau-né. Quand elle les vit, elle se mit à hurler.

— C'est quoi votre nom ? siffla Al, s'efforçant de faire abstraction des décibels.

Tétanisée, la femme serrait son bébé contre elle.

— Votre nom, c'est quoi ?

Aphone, elle continuait à les fixer.

Agacé, Al s'approcha de la plaque accrochée au lit.

Brown.

— C'est pas elle.

Dans la chambre suivante, une femme au visage tordu par la douleur les accueillit avec un ostensible soulagement. Quand elle comprit qu'ils n'étaient pas médecins et qu'ils ne la débarrasseraient pas de ce foutu éléphant qui lui écrasait la vessie, elle se mit à pleurer.

Un hurlement déchira alors le couloir. Les flics se jetèrent un coup d'œil entendu. Ils sortirent leur arme de sous leur veste dans un mouvement uniforme et foncèrent.

Les draps étaient trempés de sang. Une femme gisait sur le lit, le ventre déchiré. Une boule de chair sanglante et boursouflée reposait

sur sa poitrine.

Contre toute attente, celle-ci bougea et un braillement résonna dans la pièce. Le personnel médical, que l'intervention imprévue des deux flics avait paralysé, se remit en branle.

Émue par la vision de son bébé, la mère se dressa et se mit à sangloter.

L'une des sages-femmes s'approcha des flics :

— Qui êtes-vous ?

— C'est bien madame Leibowitz ?

— Oui, mais...

Les flics baissèrent finalement leur arme, soulagés.

Au même instant, la porte de la pièce s'ouvrit. Angelo, les mains sur les genoux, reprenait son souffle.

— On a fait aussi vite qu'on a pu...

Nouvelle bouffée d'air.

— Un type venu se faire soigner une morsure d'araignée a surpris un mec louche en train de sortir en courant du service maternité. Quand il l'a interpellé, il s'est sauvé. Il lui a couru après, mais le mec avait de l'avance. Le suspect a néanmoins laissé quelque chose derrière lui.

— Quoi ?

Angelo avala un grand bol d'air et se redressa.

— Un sac. Stravy est dessus.

Al le précéda dans le couloir. Il trouva son collègue, accompagné de deux latinos en uniforme et d'un jeune homme charismatique, certainement le type à la morsure d'araignée, qui s'arma d'un sourire pour le saluer. Al le lui fit ravalier en un clin d'œil.

Le sac était un vieux morceau de tissu armé d'une bandoulière, sur lequel on avait découpé une grande poche. Stravinsky en sortit une paire de gants en latex, une fiole d'éther, une petite scie, un scalpel et un large chiffon taché. Le téléphone de la réception sonna. Une petite rousse à la voix nasillarde souleva le combiné.

— Inspecteurs, c'est pour vous.

D'un mouvement du menton, Al somma Angelo d'aller répondre. Ce dernier s'exécuta.

C'était Johnson. Il avait passé l'après-midi et le début de la soirée à étudier le dossier de la quatrième victime. Il avait découvert un indice qui n'était pas visible sur les autres victimes.

Stravinsky fronça les sourcils. Quelque chose venait de se matérialiser sous ses doigts, un objet camouflé dans la couture du sac.

Le combiné à l'oreille, Angelo répéta les paroles du légiste au fur et à mesure qu'il les énonçait :

— ... Il dit qu'il avait désigné Edward McCoy comme le meurtrier, car tous les indices pointaient dans sa direction... Sur la plupart des

victimes, il avait relevé des empreintes partielles de doigts qui, d'après l'orientation des marques, suggéraient que le meurtrier était gaucher, de plus la pression des coups indiquait une force inférieure à celle d'un homme adulte... Or en étudiant aujourd'hui le corps de Loana Juarez, il a repéré deux marques, l'une trahissant l'empreinte d'une main gauche, l'autre dévoilant une pression plus prononcée d'une main droite... Donc le meurtrier n'est pas gaucher, il utilise sa main gauche par choix... et ceci parce que...

Angelo se tut, abasourdi. Puis lâcha :

— Sa main droite n'a que trois doigts.

Stravinsky parvint finalement à extirper l'objet de la poche interne.

Médusé, il se retourna pour confronter Al, mais celui-ci avait déguerpi.

— Bon Dieu, souffla-t-il en érigeant le crucifix.

Le père Elias Niklas se préparait pour la messe de vingt-deux heures. Il était en train d'ajuster sa soutane quand il aperçut Al assis sur un banc. La présence du flic parut le décontenancer. Il se reprit néanmoins et, armé d'un sourire, il vint à sa rencontre.

— Dois-je en déduire que vous avez sauvé l'enfant, inspecteur ?

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

La sécheresse du ton du flic l'ébranla.

— Si ce n'était pas le cas, j' imagine que vous n'auriez pas une mine aussi enjouée.

Al le fixa un long moment, un sourire amusé sur les lèvres. Puis il se redressa et lui demanda :

— Où étiez-vous ces derniers jours ?

— Je crains ne pas saisir le dessein de votre question.

— Jeffrey Cox a cherché à vous joindre, mais vous n'étiez pas disponible.

— J'étais à un séminaire.

— À Los Angeles ?

Le prêtre ajusta sa ceinture.

— Oui, mais...

— La quatrième victime, Loana Juarez, a été assassinée à Los Angeles durant cette période, mais j' imagine que vous êtes déjà au courant.

Une lueur d'incompréhension passa furtivement dans le regard du prêtre. Al l'intercepta.

— Vous êtes un sacré comédien, vous savez ça ? Si je ne vous connaissais pas je m'y laisserais prendre une nouvelle fois...

Le prêtre pencha la tête, l'air blessé.

— Alors dites-moi..., reprit Al, la silhouette qui épiait Marcus Hayworth derrière son portail, c'était vous, pas vrai ?

Le prêtre détourna les yeux.

— Comment avez-vous découvert qui il était ? insista Al.

Seul le silence se manifesta, mais Al n'avait pas besoin de réponse. Il avait eu le temps d'assembler les pièces du puzzle durant le trajet, et même s'il en manquait quelques-unes, elles étaient suffisamment nombreuses pour lui présenter la vue d'ensemble.

— Vous avez découvert que Jimmy McCoy avait tué Marcus

Hayworth et qu'il s'était emparé de l'objet que vous convoitiez, alors vous l'avez tué. Quand vous vous êtes rendu compte qu'il ne l'avait plus avec lui, vous avez remonté sa piste. C'était Edward, son frère, qui le lui avait dérobé. Vous avez tenté de négocier avec lui pour qu'il vous le donne – sa mère l'a surpris en train de se disputer avec un homme quelques jours avant sa mort –, mais il ne voulait rien savoir. Alors vous vous êtes arrangé pour orienter les pistes dans sa direction, ce qui vous donnait plus de liberté de mouvement pour commettre vos crimes. Pourquoi les cœurs des victimes se trouvaient-ils chez les McCoy ? C'est vous qui les y aviez déposés parce que vous les pensiez plus en sécurité que chez vous ? À moins que vous n'ayez su que le père McCoy tomberait dessus et qu'il s'en prendrait à son fils... Le fait qu'on les ait embarqués ne vous a pas posé problème, vous êtes allés les récupérer plus tard à l'office du médecin légiste. Débarrassé d'Edward, vous avez pu vous introduire dans sa chambre et récupérer l'objet. L'intérêt des flics à la suite de la mort d'Edward et l'organisation du séminaire ont dû ébranler vos plans, mais pas votre motivation, je brûle, pas vrai ?

Le prêtre arborait un masque d'impassibilité.

— Et vous justifiez vos soupçons essentiellement par ma présence à Los Angeles au moment du meurtre de la quatrième victime ?

Al eut un sourire en coin.

— Nan... à l'hôpital, quand le suspect s'est enfui, il a laissé tomber un sac... dedans on a trouvé un crucifix.

Le visage du prêtre s'assombrit.

— Et il y a autre chose..., ajouta Al.

Il se leva du banc et s'avança vers le prêtre. Tout le long de sa progression, il ne le lâcha pas du regard. Une fois à ses côtés, il tendit une main hardie vers sa soutane. Le prêtre recula, craintif, mais Al ne se démonta pas. Il lui agrippa la manche, sans manière.

— Lâchez-moi ! siffla le prêtre en se débattant.

Mais Al n'en avait pas l'intention. D'un mouvement brusque, il lui tira le bras droit. La main du prêtre apparut, amputée de deux doigts. Sa preuve en poche, Al le libéra.

— Vous avez laissé votre empreinte sur le corps de votre dernière victime.

La stupeur altéra le visage du prêtre, mais Al n'y croyait plus.

— Gardez vos grimaces pour le jury, c'est lui que vous allez devoir convaincre.

Le prêtre récupéra sa main, à laquelle il manquait l'index et l'auriculaire, puis l'enfouit derechef dans sa soutane. Al eut l'impression qu'il se recroquevillait sur lui-même, se fermait au monde. Une profonde tristesse bouleversa les traits de son visage. Elle engendra une déception dévastatrice dans le cœur du flic. Il avait cru

en lui, il avait cru en son indulgence spontanée, en son indéniable intégrité... il s'était accroché à lui alors qu'il tombait, il s'était nourri de sa candeur, s'était conforté dans ses paroles, s'était réfugié dans sa bonté, il avait même convoité sa foi... or ce dernier avait choisi de trahir ses pairs, de se vautrer dans la perfidie... toute cette jeunesse bafouée, cette vie riche, ponctuée de vénération et de respect mutuel, fichue en l'air...

— Et pour quoi ? Une vulgaire légende ? Une connerie de rumeur alléguant que la restitution d'une touffe de poils ramènerait le Bien sur Terre. Vous êtes aussi naïf que ça !

Le regard du prêtre se teinta d'une ombre de gravité.

— N'avez-vous jamais cru en quelque chose de tout votre cœur, tout votre être, toute votre âme... quelque chose de si fort qu'il prend entièrement possession de vous. Toutes les choses qui comptaient, tous les principes qu'on vous avait enseignés, les sentiments qui vous régissaient, n'ont plus d'importance, car vous savez intrinsèquement que cette chose à laquelle vous croyez changera toutes les données...

Après réflexion, Al réalisa que les rares choses auxquelles il avait cru avaient fini par se retourner contre lui.

Le prêtre se pencha vers lui, le regard fiévreux.

— Et s'il y avait une chance sur un million que cette chose, cette théorie, cette pensée, cette légende à laquelle vous croyez puisse se réaliser, une chance sur un million qu'elle *puisse* être vraie, ne pensez-vous pas que cela vaille la peine de la tenter ?

Al sentit ses gardes céder. Il voulait tellement y croire. Tellement sentir la foi le saisir, l'enrouler dans sa chaude illusion, dans son impalpable essence, mais seule la vile et velléitaire réalité semblait à sa portée.

— Et vous croyez que ça justifie les meurtres d'innocentes personnes ?

Le prêtre se redressa, les yeux las. Du bout des lèvres, il lâcha :

— La vérité a plusieurs visages.

La réponse de l'homme d'Église débarrassa le flic de ses dernières illusions. Il lui passa les menottes et lui dit :

— Vous allez faire un tabac à Sing Sing.

Le prêtre avait été inculpé pour les meurtres des quatre enfants. Des témoins le plaçaient à Providence à proximité de la maison de Marcus Hayworth à plusieurs reprises, et même si aucune preuve tangible ne confirmait sa culpabilité quant aux trois premiers meurtres, le quatrième ne faisait aucun doute. Non seulement son handicap l'avait trahi, laissant son empreinte sur le corps de la victime, mais les officiers de la criminelle de Los Angeles avaient également compris comment un gringo avait pu pénétrer un quartier aussi malfamé que Boyle Heights et surtout pourquoi ses habitants craignaient de le dénoncer : il s'agissait d'un homme de Dieu.

Le père Elias Niklas avait refusé un avocat pour sa défense, et même s'il n'avait confirmé aucune implication directe avec les meurtres, il n'avait contesté aucun chef d'accusation. Tout le long du procès, il était resté prostré dans une position méditative.

Al et l'étudiant venaient de quitter la salle de tribunal ; ils attendaient, les mains dans les poches, la sortie du coupable. Une foule compacte s'était massée à l'entrée du tribunal, alléchée par l'odeur de scandale. Une dizaine de flics tentait de leur bloquer l'accès.

— Alors c'est le prêtre le coupable tout le long, fit l'étudiant, les lèvres déformées par une grimace d'incrédulité.

— C'est ce que le légiste en a conclu.

— Et vous, inspecteur... vous y croyez ?

— C'est le même mode opératoire depuis le début...

— Et Jimmy ? Et Edward ?

Al haussa les épaules.

— Peut-être qu'ils le connaissaient, peut-être qu'il avait réussi à les enrôler dans ses élucubrations ou peut-être qu'ils se sont malencontreusement trouvés sur son chemin... Ça n'a plus d'importance.

L'étudiant ouvrit la bouche et la referma. Il pensait à ses découvertes, le fil conducteur du mal, l'influence sanguinaire que l'objet avait sur ceux qui le possédaient. Il voulut partager sa théorie avec Al, mais il savait qu'il ne l'écouterait pas. Contrarié, il secoua la tête.

— C'est vrai. Ils ont leur coupable... tout le monde est content.

— On dirait...

L'étudiant jeta un coup d'œil furtif au flic.

— Dites, inspecteur, pour l'objet...

— Il y avait un type à l'hôpital. Celui qui a bousculé le prêtre et a tenté de le rattraper. J'ai vu qu'il tenait quelque chose dans la main, une espèce de vieux truc velu. Ça pouvait être ça.

— Vous l'avez revu depuis ?

Distrait par les bouleversements de l'affaire, Al l'avait oublié. Le témoin devait effectivement faire une déposition, mais il n'avait plus donné signe de vie. En considérant l'envergure de l'affaire, il ne pouvait pas le lui reprocher.

— Nan, il a disparu dans la nature... certainement pressé d'aller vanter son aventure à ses futures conquêtes. En voilà un dont on n'entendra plus parler.

— N'en soyez pas si sûr, marmonna l'étudiant, songeur. Vous avez noté son nom ?

Al allait répondre quand une bouche géante aspira l'air. Le silence s'ensuivit. La foule aveugle et absurdement stupide avait repéré le prêtre qui sortait de la salle de tribunal, menotté. Insensible à cet abject débordement de réactions humaines, celui-ci gardait la tête baissée. Quelque chose sur le côté attisa son attention. Il s'arrêta, se pencha et murmura une requête à l'oreille d'un agent. Ce dernier se retourna et demanda l'aval à son supérieur, qui le lui accorda d'un hochement du menton.

Le prêtre se dirigea vers un groupe de quatre hommes, tous cintrés dans un costume-cravate similaire. Al les observa, suspicieux. Ils se serrèrent les uns contre les autres, formant un cercle protecteur, pourtant ce n'était pas Elias qu'ils semblaient soutenir, mais un vieil homme au dos voûté, qui peinait à tenir sur ses jambes. Al reporta son attention sur ce groupe hermétique qui éveillait un étrange sentiment en lui, comme une vague impression de les avoir déjà croisés. Il se concentra sur leur visage, leur allure, leurs gestes... quand soudain un détail le percuta.

Leur main droite.

Ils la tenaient tous camouflée dans une poche.

Al fouilla dans sa mémoire. Les paroles du prêtre lui revinrent.

Cinq êtres unis par un secret.

Cinq hommes au service de Dieu.

Cinq prêtres en quête d'un objet.

Un signe distinctif qui les liait...

Leur mutilation.

Le bout de la queue du diable.

Les *Seakers*.

Ahuri, Al passa le regard sur chacun d'eux. Charismatiques,

bienveillants, affables... pourtant une odeur fétide affleura à ses narines, une odeur de terre putride, et lorsque le dernier homme, le petit vieux, se retourna, Al ne put empêcher de laisser s'échapper un cri. Sa peau était lisse comme celle d'un jeune homme, mais son corps, rabougri, et ses cheveux blancs, le faisaient paraître si vieux, si usé... comme si quelque chose lui avait aspiré l'âme, le sang, la vie, n'en laissant qu'un squelette racorni. L'homme bougea la tête et leurs regards se croisèrent.

Al connaissait ce type.

Il a un autre visage, résonna la voix de Maisé dans son crâne. *Un visage dont on ne se méfie pas...*

Non. Pas lui. Son regard.

Mais les yeux, Al, les yeux, ce sont les mêmes.

Un trou noir.

Un puits profond.

Il l'avait aperçu dans son rêve, quand Maisé flottait au-dessus de lui, mais aussi des tas d'autres fois, dans les prisons, les salles d'interrogatoire, dans les rues... ce regard tourmenté qui trahissait une âme usée avant l'âge. La lueur aliénée avait quitté les yeux de l'homme en face de lui, mais une trace avait subsisté, une décoloration de l'iris, une balafre sur la pupille, une empreinte indélébile laissée par le passage du Mal.

Elias s'imposa dans son champ de vision, comme pour protéger son collègue. Une lueur réprobatrice luisait dans son regard. Al sut alors qu'il s'était trompé. Elias n'était pas le coupable. Il ignorait que son collègue avait retrouvé la trace de l'objet et l'avait récupéré... C'était lui, Al, qui le lui avait appris et le bouleversement perçu sur son visage ce jour-là était réel, inspiré par la tragédie que cette nouvelle annonçait.

La vérité a plusieurs visage, avait prononcé Niklas avant qu'ils ne quittent l'église.

Les pensées de Al se bousculaient dans sa tête. Il se remémorait le discours du prêtre au sujet des *Seakers*. La proposition du Diable. La restitution de son « bien » par un homme au cœur pur que l'objet ne parviendrait pas à corrompre. Était-ce la raison pour laquelle Elias avait conservé le silence ? Pensait-il que l'objet avait fini par corrompre son frère et qu'il n'était pas responsable de ses actes ?

Révolté par cette hypothèse aberrante, Al était prêt à intervenir. Il allait mettre au jour cette découverte, faire libérer Niklas et arrêter le vrai coupable. Mais la vue du prêtre qui serrait ses collègues les uns après les autres l'en dissuada.

Elias ne trahirait pas son frère. Il prenait sur lui pour sauver une personne qu'il aimait. Al aurait fait pareil. Sauf que le prêtre n'agissait pas seulement par amour, quelque chose de plus profond le motivait.

Malgré la tragédie des événements, la décision du prêtre ralluma la flamme dans le cœur du flic. Aussi malgré la révolte qui le tirait, lorsque le prêtre passa à ses côtés, il posa une main amicale sur son bras. Aucun d'eux ne parla, mais leur silence valait tous les mots. Leurs regards restèrent accrochés, comme ceux de deux rescapés dont le radeau se sépare et qui, impuissants, s'éloignent l'un de l'autre.

Finalement Al eut un sourire timide et d'une voix grave où s'affrontaient l'incrédulité, la résignation et la tristesse, il lui dit :

— L'éradication du Mal sur Terre, hein ? En voilà une partie perdue d'avance.

L'émotion du flic n'échappa pas au père Niklas. En le gratifiant d'un regard fraternel, le prêtre répondit :

— Ce n'est pas une raison pour ne pas la mener.

Dans les pupilles du prêtre, Al aperçut les feux de la sagesse et de la bonté danser. Un voile de chaleur enroba son cœur quand il réalisa que l'endroit rassurant dans lequel il aimait se réfugier n'était pas perdu. Il existerait toujours au fond des yeux d'un homme qui vivait dans un monde peuplé de chimères.

L'un des policiers bouscula le prêtre et Al dut le libérer. Il entama sa pénible marche vers l'obscurité. Al le regarda partir à la dérive, l'abandonnant sur le bout de bois scabreux qu'était sa vie.

Lorsqu'il fut aspiré par la foule, Al se tourna vers l'étudiant, mais celui-ci avait disparu. À sa place se profilait le capitaine, accompagné des deux types du FBI qu'il avait croisés à Providence, Gibson et Wentworth.

— Vous savez où est Jeffrey Cox ? l'interrogea son supérieur.

Al les fixa, abasourdi. Des bourgeons venaient de naître dans son esprit se bousculant pour attraper l'unique rayon de soleil qui brillait.

— Ce n'est pas son vrai nom, dit le capitaine, et il n'a aucune affiliation avec le procureur. Le bougre nous a fourni de faux papiers. Vous n'étiez pas au courant par hasard ?

Vous me connaissez, mais vous ne me voyez pas.

— Je savais bien que le petit con me rappelait quelqu'un, fit Gibson. Il leva deux photos sous le nez de Al.

— Ça vous dit quelque chose ?

Donald Mosley et Carmen Bendito. Un couple de barjots qui avait terrorisé La Nouvelle-Orléans il y a une vingtaine d'années. Ils kidnappaient des femmes, qu'ils découpaient en morceaux avant de grossièrement recoudre ceux-ci sur des corps auxquels ils n'appartenaient pas.

Mon père était chirurgien. Je répare les poupées cassées. J'imagine que ses dons m'ont influencé.

Jeffrey Cox, le fils de Mosley.

Étourdi, Al regarda autour de lui à la recherche d'un appui.

C'était l'étudiant qui l'avait poussé à poursuivre l'enquête après la mort d'Edward, lui qui l'avait présenté au prêtre, lui aussi qui l'avait introduit à la légende... Il était déjà sur leur piste, mais il avait besoin des flics pour infiltrer l'enquête, s'approcher des *Seakers*, trouver l'objet.

Les paroles de Cox sifflèrent à ses oreilles.

La force d'une légende ne réside pas dans son authenticité, inspecteur, mais dans la foi que l'on fonde en elle. Peut-être n'accordez-vous aucune crédibilité à celle-ci, mais soyez sûr que certains le font.

Jeffrey n'avait pas commis les meurtres, mais il était obnubilé par sa recherche du mal. Il s'était servi de lui, l'avait leurré... mais à quels desseins ? Quelle réponse cet objet pouvait-il lui apporter ?

Al se retourna et le chercha du regard. Il pivota, encore et encore. Des visages surgissaient, des dizaines d'yeux, de bouches, de visages, tous différents et tous si similaires... rien que des êtres humains, faibles, avides, curieux, des corps disponibles, des esprits malléables.

Une secousse lui ébranla la poitrine. Lentement elle roula dans sa gorge pour se transformer en un rire dramatique.

— Qu'est-ce qui se passe, Seriani, vous trouvez la situation amusante ?

Al secoua la tête, le corps agité par des soubresauts.

— Tout ça pour une légende... une légende et une foutue touffe de poils...

— De quoi vous parlez ?

— Il était à la recherche d'un objet, une espèce de bout de queue velue aux pouvoirs maléfiques...

— Un bout de queue ?

Les yeux noyés de larmes hilares, Al acquiesça.

— Et il est où, cet... objet ?

— J'en sais rien...

Une nouvelle crise de rire le secoua.

— Il y avait un type à l'hôpital, un jeune étudiant en droit... c'est lui qui a surpris le prêtre... la dernière fois que je l'ai vu, il l'avait dans les mains.

— Vous connaissez son nom ? s'enquirent les types du FBI, alertés.

L'hystérie désertait progressivement le corps de Al. Il écarta la manche de sa veste et s'essuya les yeux sur son poignet.

— Bailey... Bully... Bundy... ouais, c'est bien ça...

Il renifla bruyamment, puis annonça :

— Ted Bundy²⁹.

ÉPILOGUE

Sur le palier, il avait hésité. Il avait fermé les yeux et prié pour que Sheila fût encore là. Il avait tellement envie de se blottir contre une femme, sentir sa chaleur, s'enfouir dans sa douceur, s'enivrer de son parfum, se purifier, tout oublier.

Lentement il avait entrouvert la porte. La silhouette de la prostituée se découpa sur le mur. Assise en tailleur sur le lit, elle feuilletait une revue en fumant. Une vague de tendresse envahit le flic. Il s'avança sur le seuil, ferma la porte derrière lui.

Ils passèrent trois mois collés l'un à l'autre, leurs corps imbriqués, trois mois d'avidés ébats pour se perdre, oublier la cruelle réalité qui les attendait. Parfois Sheila semblait s'éloigner, comme tiraillée par des pensées conflictuelles, mais Al parvenait à la ramener à lui. Accrochés l'un à l'autre, ils naviguaient sur les flots de l'inconnu, laissant le courant les emporter, retardant leur retour sur terre, leur retour à leur vie de misère, à leur réalité de merde...

L'affaire s'estompait au fil des jours, comme elles finissaient toutes par le faire ; elle le quittait lentement en emportant un morceau de lui. C'était le prix à payer. Le prix à payer pour oublier. Ou faire comme si.

Al commençait à voir à nouveau le bout du tunnel. Il lui semblait même sentir les rayons ardents du soleil. Tout allait changer maintenant.

Au bout du troisième mois, il se décida et écrivit à sa fille. *Je vais revenir, Lillie. Fini pour moi la guerre. Tes lettres, mon cœur, ce sont elles qui m'ont fait tenir, elles qui m'ont sauvé.* Il allait la serrer dans ses bras, l'accompagner à ses cours de danse, l'emmener lécher des glaces sur la plage.

Je t'aime, Lillie, plus jamais je ne partirai, plus jamais, jamais...

Il alla poster la lettre ce jour-là, le cœur grisé.

En rentrant, Sheila n'était plus là.

Peut-être qu'au fond de lui il savait que ce jour arriverait, peut-être qu'il connaissait le goût amer des illusions, mais sur le moment il n'y pensa pas. La seule chose qui le torturait, c'était la pensée que cette nouvelle vie à laquelle il s'accrochait pût lui être à nouveau arrachée.

— Sheila ! l'appela-t-il.

Seul l'écho de sa voix lui répondit. Il regarda dans les armoires, vérifia la salle de bains, fouilla dans la table de nuit. Plus de traces de Sheila. Même son parfum semblait avoir déserté les lieux.

Dépité, il s'avachit sur le fauteuil. Il ne comprenait pas. Ils étaient bien tous les deux. Qu'avait-il bien pu se passer ?

C'est alors qu'il vit le carnet sur la table basse. Sheila s'était assise à cet endroit, près du téléphone, et avait écrit. Elle avait embarqué le papier, mais Al en devina encore l'empreinte des mots. Il s'empara d'un crayon et le passa avec précaution sur les sillons creusés sur le papier. Une adresse apparut. Une adresse qui éveillait un souvenir en lui.

Al fouilla dans sa mémoire.

Il y avait fait une descente un an plus tôt. Une dénonciation anonyme. C'était lui qui avait pris l'appel.

Al ferma les yeux pour mieux se concentrer.

Une masse s'abattit sur lui quand il se souvint.

— Oh non, Sheila, gémit-il.

Et il se rua vers la porte.

Elle était assise à la terrasse d'un café, devant le bâtiment qu'elle venait de quitter. À sa mine défaite, Al sut qu'il arrivait trop tard. Elle ne leva pas la tête lorsqu'il s'affala sur la chaise en face d'elle. Les yeux rougis, les cheveux ternes, elle se terrait dans le silence. Ils restèrent un long moment sans parler, à regarder le vide comme pour s'y dissoudre et ne plus exister, ne plus souffrir, ne plus lutter...

Al perturba le silence.

— Pourquoi ? souffla-t-il, meurtri, alors que les souvenirs de leur irruption dans l'établissement remontaient en flashs obsédants à la surface de sa mémoire : les hurlements des femmes, le sang, leurs pleurs incessants.

Sheila porta une cigarette entamée à ses lèvres et aspira la fumée en fermant les yeux. Elle garda la fumée dans ses poumons aussi longtemps qu'elle le put, puis l'expira bruyamment.

— T'as cru que j'avais oublié ?

Les mots de Maisé s'agitèrent dans son crâne.

Quelqu'un te veut du mal...

Quelqu'un que tu connais...

Avec un visage différent.

Sheila porta une nouvelle fois sa cigarette à ses lèvres, puis elle plongea son regard dans le sien, un regard où s'affrontaient douleur et haine, rancœur et passion.

Une vengeance...

Al sentit le poids du destin le pousser plus profond dans le désespoir.

... surgissant quand tu t'y attendras le moins.

Sheila le fixait, impassible.

— Les gens comme toi et moi, Al, on n'est pas fait pour être heureux.

Elle écrasa sa cigarette, agrippa son sac et se leva.

— Au fait, dit-elle en posant une main sur son ventre. C'était un garçon.

Le coup fatal. Le monde qui s'écroule. Les illusions et leurs cris d'hyènes. Changer. Être quelqu'un d'autre. Ces mots qui lui reviennent en mémoire.

Tu crois que je ne saurais pas m'en occuper. Tu crois que la pute que je suis ne saurait pas s'occuper d'un enfant. Nan. T'es qu'une pute, une sale pute, disaient ses yeux.

Le bonheur, Al, c'est pas pour les gens comme toi et moi.

Al ne la vit pas disparaître dans la foule. Il s'enfonça sur sa chaise, la tête rejetée en arrière et ferma les yeux. Il faisait nuit à l'intérieur de lui, une obscurité profonde qui le saisit à la gorge, puis s'enroula lentement autour de celle-ci comme un serpent, serrant toujours plus son emprise. Mais bientôt une lueur au loin apparut. C'était sa fille qui, les bras grands ouverts, l'attendait.

REMERCIEMENTS

Merci à Paul Colize qui sait toujours trouver le mot juste.

Merci à Marie Vindy, my lucky charm.

Merci à Patrick Colombe et Delphine Bole pour votre confiance et votre passion.

Merci à Marc Legrand et Richard Migneault pour votre lecture et conseils.

Merci à Dahlia, ma fille, qui grâce à ses insomnies tout le long de sa première année m'a tenu compagnie durant mes nuits blanches avec Al (elle m'a aussi appris à être multifonctionnelle avec une seule main).

Merci à Tiago, mon mari, qui parvient toujours à me ramener sur le rivage quand je pars à la dérive. C'est grâce à lui que j'ai trouvé le courage d'emprunter ce nouveau chemin et c'est lui qui m'accompagne, pas à pas, sur le fil fragile de cette aventure, m'orientant dans l'obscurité lorsque celle-ci me surprend et me rattrapant à chaque fois que je perds l'équilibre. Te amo, querido.

DU MÊME AUTEUR

Sang Pour Sang

Retrouvez Al Seriani dans sa première aventure, *Sang pour Sang*, sortie en 2009, et rééditée dans sa version revue en 2015.

Sang pour Sang raconte la traque sanglante menée par deux flics new-yorkais contre des tueurs qui semblent suivre un parcours aussi chaotique qu'incompréhensible. Une enquête à rebondissements qui sera une véritable descente aux enfers pour Al Seriani, inspecteur à l'esprit torturé, et pour son coéquipier David Goldberg, un jeune flic fraîchement sorti de l'Académie de police. Ecrit à l'américaine, avec des dialogues incisifs et percutants, le roman de Gipsy Paladini donne au lecteur une perpétuelle sensation d'empressement et le plonge au cœur d'une affaire criminelle qui révèle les pires aspects de la nature humaine.

CONTACTER L'AUTEUR

Retrouvez les bandes annonces de *J'entends le bruit des ailes qui tombent* et de *Sang pour Sang*, ainsi que le blog de Gipsy Paladini sur son site :

<http://www.gipsypaladini.com>

Page Facebook :

<https://www.facebook.com/GipsyPaladiniAuteur>

Suivez Gipsy Paladini sur Twitter :

<https://twitter.com/gipsypaladini>

Google Plus :

<https://plus.google.com/+GipsyPaladini>

NOTES

- 1 Surnom de Lesley Hornby, mannequin emblème des années 1960 réputée pour son apparence androgyne. *Twig* en anglais signifie « brindille ».
 - 2 Sucette au caramel populaire à l'époque.
 - 3 Dans les années 60, la Plymouth Fury était la voiture la plus utilisée par la police new-yorkaise.
 - 4 *The That Girl TV show* (1966-71) : série comique qui suit les péripéties d'une jeune provinciale venue chercher le succès à New York.
 - 5 Parc d'attractions. À l'époque, l'un se trouvait au Texas, l'autre en Géorgie.
 - 6 *Drive-in* (ciné-parc) du Bronx à New York (1949-1983) pouvant accueillir jusqu'à mille deux cents véhicules.
 - 7 Référence au rôle tenu par l'actrice noire Nichelle Nichols dans la série *Star Trek*. Le baiser qu'elle échangea dans un épisode diffusé en novembre 1968 avec son partenaire de l'époque William Shatner, alias Capitaine Kirk, est considéré comme le premier baiser interracial de la télévision. Il provoqua nombre de protestations parmi les téléspectateurs.
 - 8 Surnom du joueur de baseball Georges Thomas « Tom » Seaver, allusion au personnage de dessin animé du même nom.
 - 9 Instrument de musique d'origine ukrainienne.
 - 10 Allusion à la société utopique dépeinte dans la série *Star Trek*.
 - 11 Parc situé à la frontière des circonscriptions de Brooklyn et du Queens.
 - 12 Petite boîte rectangulaire de bonbons au beurre de cacahuètes.
 - 13 Organisation protectrice des animaux.
 - 14 Du magazine *Playboy*.
 - 15 Statue édifée par le sculpteur Pietro Montana en hommage aux résidents qui ont servi leur pays durant la Première Guerre mondiale.
 - 16 Tueur en série américain nécrophile.
 - 17 « Long Black Limousine »
 - 18 C'est au *Chief Medical Examiner Office*, qui contient une morgue et un institut médico-légal, que sont envoyés à New York les cadavres en vue d'être autopsiés.
 - 19 *Kozmic Blues*, Janis Joplin.
- N'attends pas de réponses, bébé/ À ce que je sache, ce n'est pas avec l'âge qu'elles viennent, non, non*
- 20 Créateur de la série *La Quatrième Dimension*.
 - 21 *Beau gosse* en lingala.
 - 22 Le film sortira en 1972, dans la vague de la blaxploitation et recevra le trophée du meilleur film d'horreur aux Saturn Awards.
 - 23 COINTEL PRO (Counter Intelligence Program) (1956 - 1971). Les méthodes controversées de l'Agence ainsi que son implication dans de nombreux assassinats furent exposées après le cambriolage d'un de ses bureaux, qui conduisit à l'annulation du programme.
 - 24 Productions théâtrales jouées à New York dans des salles plus petites que celles des théâtres de Broadway et Off-Broadway (généralement moins de 100 places).
 - 25 Guerre de Cent Ans.
 - 26 Les émeutes marquèrent symboliquement le début du mouvement des droits civiques pour les homosexuels aux États-Unis et dans le monde.
 - 27 Le fameux festival de musique, qui attendait cinquante mille spectateurs et en accueillit plus d'un demi-million, eut lieu du 15 au 18 août 1969.
 - 28 Dans la nuit du 9 août 1969, répondant à l'ordre de Charles Manson, des membres de sa « Famille » pénétrèrent dans la maison de Sharon Tate, la femme de Roman Polanski, alors enceinte de huit mois, et la tuèrent ainsi que quatre autres personnes.

²⁹ Theodore Robert Bundy, plus connu sous le nom de « Ted Bundy », est un des plus grands tueurs en série américains. Il a avoué les meurtres d'une trentaine de jeunes femmes et filles dans les années 1970, mais le nombre réel de ses victimes approche plus probablement de la centaine. Certaines sources situent le début de la série noire de Bundy à la fin de l'année 1969.